BIBL. DE LYON

DOCTORAT
ES LETTRES
PARIS

COLLECTION
GRÉARD
144

PAREL

1880

HF
uf
in 80 a 8
144





A Monsieur Créard, Recteur
de l'Université de Paris,
Hommage de mon profond respect.
l'abbé E Carel

VIEIRA

SA VIE ET SES ŒUVRES

UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE
13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv. :

SIGB bibl. :

SIGB ex. :

SU ppn : 080329071

SU epn :

Cote : HFUP 8 = 80A-144

7328-79. — Corbeil. Typ. et ster. Crété.

HF uf 80a (144) - 1/2

VIEIRA

SA VIE ET SES ŒUVRES

PAR

E. CAREL
Docteur ès lettres
Professeur de rhétorique au collège de Juilly

BIBLIOTHÈQUE DON ORÉARD DE LA SORBONNE

115 045723 1

PARIS
GAUME ET Cie, ÉDITEURS
3, RUE DE L'ABBAYE, 3

Tous droits réservés

1880

DONS No 41978

HF 41 80a

VIELRA

SA VIE ET SES OEUVRES

PAR

M. DAREL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

PARIS

GAUME ET Cie, ÉDITEURS

DON 1924

PRÉFACE

La littérature portugaise compte de grands poètes et même de grands prosateurs. Tout n'est pas dit, quand on a nommé Camoëns. A côté du père de nos modernes épopées, il y a les créateurs si originaux du théâtre portugais, *Gil Vicente*, surnommé le *Plaute du Portugal* (1); *Sa e Miranda*, regardé de son vivant comme un ancien pour le charme et l'harmonie de ses vers; *Antonio Ferreira*, qui fit la première comédie de caractère qui ait paru en Portugal, et peut-être en Europe (le Jaloux, o Cioso) (2). Les ouvrages de M. Magnin et de M. Ferdinand Denis, surtout le bel ar-

(1) Erasme apprit le portugais pour goûter les finesses cachées dans les œuvres de Vicente. Après les avoir lues, il confessa qu'aucun poète n'avait mieux imité le style de Plaute et de Térence.

(2) Son *Inès de Castro* a quelque chose d'antique. A la sereine tranquillité qui règne dans la pièce, on croirait lire l'*Antigone* de Sophocle.

ticle sur Camoëns mis en tête des *Lusiades*, ont dissipé déjà bien des préjugés. L'on ne conteste plus aujourd'hui le mérite et l'originalité des poètes portugais. Le Portugal, tous le reconnaissent, fut une nation essentiellement poétique et chevaleresque. Tout le montre, sa littérature, ses découvertes et ses conquêtes.

Mais comment admettre qu'un peuple ait lutté pendant des siècles, pour recouvrer ou défendre son sol et sa religion, ait établi son empire sur les tempêtes de l'Océan, découvert et conquis tout un monde, sans laisser de ces exploits d'autres souvenirs que des compositions poétiques? Avouons-le, ce serait là un phénomène inexplicable. Sans doute, au soleil de la gloire et de la liberté, la douce poésie se colore et mûrit d'elle-même ; mais on voit d'ordinaire marcher après elle ses deux sœurs, l'histoire et l'éloquence. La muse de l'histoire s'était jadis éveillée dans les voyages d'Hérodote, aux récits des prêtres égyptiens. Pouvait-elle rester muette et garder un honteux silence devant les plus grands événements des temps modernes? Les merveilleuses expéditions de l'Infant Don Henrique et de Jean II, qui préparaient la découverte des mondes oriental et occidental ; des empires immenses fondés dans trois parties du globe; une poignée de soldats opposée à des armées entières et ces armées dispersées ; une légion de grands hommes, les Vasco de Gama, les d'Almeida, les d'Albuquerque, les Jean de Castro,

établissant partout la puissance et la terreur du nom portugais ; les productions et les richesses de climats nouveaux étalées devant les yeux émerveillés des Européens : voilà ce qu'eurent à chanter et à raconter les historiens et les poètes ; voilà ce qui sollicitait les plus vives couleurs de l'imagination et développait l'originalité des écrivains. Rare et heureux privilège ! la vérité était essentiellement poétique, et les écrivains, pour tout idéal, s'efforçaient de ne pas rester trop au-dessous de la réalité. Aussi la littérature portugaise offre-t-elle un phénomène unique peut-être dans l'histoire littéraire ; le prince des historiens a précédé le prince des poètes. Jean de Barros paraît avant Camoëns. Clio est redevenue la première des Muses. Dans sa préface de Froissart, M. Buchon nous a raconté les sentiments de surprise qu'il éprouva à la lecture des historiens portugais ; il fut charmé de la franchise naïve de leur narration, de la dignité simple de leur style et de l'enthousiasme chevaleresque qui donne la vie à leurs compositions.

Ces précieux éloges, qui les mérita mieux que le Froissart du Portugal, *Fernand Lopès* (1380-1449), le premier qui écrivit dignement l'histoire en Europe, chroniqueur exact et consciencieux, et pour les qualités du style grand écrivain (1).

Jean de Barros, que l'admiration de ses contemporains proclama le Tite-Live du Portugal, sut

(1) Pour les grandes qualités de l'historien, dit Buchon, « Froissart peut sans partialité être cité à côté de Fernand Lopès. »

dans ses Décades sur l'Asie allier l'élégance à l'énergie, et préparer ce haut style dont firent usage les poètes épiques de sa nation. Le pape Paul IV fit placer son buste au Vatican, à côté de Ptolémée.

Mentionnons encore un noble enfant de notre Université de Paris, que le talent, un grand caractère et l'exquise bonté de son âme, ont mis au premier rang des écrivains portugais, Jérôme Osorio ou Osorius. Critique savant et brillant écrivain, il a composé en beau latin la plupart de ses ouvrages, ainsi que sa vie d'Emmanuel. Cicéron n'a pas eu de plus heureux imitateur.

Il n'est pas jusqu'aux biographes qui ne nous charment par de véritables chefs-d'œuvre. *Frey Luiz de Sousa* a su répandre sur saint Dominique et sur Frey Bartholomeu des Martyrs toutes les grâces d'une diction pure, limpide et admirable d'élégance. C'est un classique.

Jean de Castro, quatrième vice-roi des Indes, revit également sous la plume d'Hyacinthe Freire d'*Andrade*, avec une grandeur et une simplicité tout antiques.

Égal à tous ces écrivains par le caractère et le génie, Antoine Vieira leur est supérieur par l'universalité de ses puissantes aptitudes. La grandeur et l'extrême variété de ses actions jettent un vif éclat sur le dix-septième siècle qu'il remplit tout entier.

Quel tableau que sa vie, si notre pinceau pouvait la retracer avec des couleurs dignes d'elle !

quelles vicissitudes inouïes, que de grands événements dont il fut tour à tour acteur et témoin! Prédicateur des rois et des plus sauvages tribus du Nouveau-Monde, nous le verrions, tantôt porté en triomphe au milieu de cent mille barbares qui le proclament l'arbitre de la paix et de la guerre, tantôt persécuté, outragé par ses concitoyens, jeté prisonnier au fond d'un vaisseau. On dirait les tribulations et le zèle d'un nouveau Paul. Mais, comme Paul, il en appelle à la justice de César, et il ne descend de son vaisseau que pour aller dans la chapelle des rois de Lisbonne, tonner, selon la belle expression d'un biographe, « contre la chasse et la vente des hommes, avec des accents dignes d'un Chrysostome ou d'un Bossuet. » Grand orateur et pacifique conquérant de six cents lieues de pays, il est, sur le soupçon d'hérésie, enfermé vingt-six mois dans les cachots de l'Inquisition portugaise. Ses ennemis ont voulu, en le déshonorant, étouffer sa voix. Mais le pape Clément X le soustrait à leur juridiction. Ses prédications à Rome excitent un applaudissement général, et l'admiration publique le proclame *le prince des orateurs catholiques de son temps* (1). Ni la faveur de la cour romaine, ni les avances de la reine Christine, ne peuvent le fixer dans la Ville éternelle;

(1) Nous sommes dans l'année 1674-1675. La grande voix de Bossuet, nommé précepteur, avait cessé de se faire entendre, ou ne retentissait plus qu'à de rares intervalles.

comme un vieux prophète, il retourne dans les solitudes du Nouveau-Monde, et meurt plein de jours et de mérites au milieu de ses chers sauvages (1697).

Tout devait être extraordinaire dans la vie de ce grand homme, et, à côté de travaux, de succès, de persécutions inouïes, nous trouvons encore le charme plus doux d'une amitié à toute épreuve. En voyant tant de génie, de gloire, et au milieu des périls tant de grandeur d'âme, le Père Joseph Soarès s'était épris pour Antoine Vieira d'une admiration naïve : il s'était attaché à lui, et avait obtenu de le suivre partout, en Portugal, à Rome, et parmi les sauvages du Brésil. Pendant plus de quarante années, il fut constamment le compagnon et comme l'ange gardien de son glorieux ami. On raconte qu'oubliant ses propres infirmités, il veillait sur son maître bien-aimé avec une filiale sollicitude, allant jusqu'à le visiter la nuit et à lui rendre les plus humbles services. Il fit plus, et c'est par là qu'il a bien mérité de la postérité. Il gémissait à la pensée que le père Vieira s'éteindrait bientôt, ne laissant de sa merveilleuse éloquence qu'un souvenir et des ébauches. Il s'offrit, lui vieillard de soixante ans et plus, pour être le secrétaire du grand orateur, et pendant plusieurs années, il écrivit sous sa dictée les douze volumes in-4° de sermons que nous possédons.

Le dirai-je? dans cette vie si agitée et si glo-

rieuse, ce qui me touche le plus, c'est la douce figure de cet ami fidèle, qui se dévoue à la gloire de son ami, ne réclamant sa part que dans les calomnies et les persécutions? Il craignait sans doute que cette magnifique et fière nature, en se révoltant contre l'injustice, ne manquât à sa gloire. De tels dévouements honorent plus que les dons du génie. Il n'y a que les cœurs excellents à les susciter. Heureux amis! inséparables dans la mort comme pendant la vie! La place si modestement choisie par le père Soarès, l'histoire et la reconnaissance la lui conserveront. De la tête radieuse du grand homme, un rayon se détache et illumine d'un doux éclat la sereine figure de l'ami des jours troublés.

Vieira fut donc un noble et grand caractère, c'est par là qu'il se recommande d'une manière toute spéciale à l'attention de notre siècle. Né à une époque de crise et de lutte à outrance, il mit sa puissante parole au service de la religion et de la patrie menacée. Il eût pu vivre heureux au sein des honneurs qui l'appelaient. Il pouvait même remplir les premières charges de l'État s'il n'eût été qu'un ambitieux vulgaire. Mais, persuadé que les vertus religieuses et sociales pouvaient seules rendre au Portugal son ancienne gloire, il se consacra tout entier à cette œuvre de restauration. En même temps qu'il réveillait dans sa patrie le désintéressement, la générosité, l'amour du bien public, il améliorait la situation des co-

lonies et abolissait l'esclavage. Civiliser les nègres et les Indiens lui parut nécessaire à l'État aussi bien qu'à la religion. Il en eût fait son œuvre capitale, si les persécutions des colons l'eussent permis. La vie de cet illustre Portugais offre donc plus qu'un intérêt littéraire : elle nous donne le spectacle du génie et d'un grand caractère au service des plus nobles causes, spectacle consolant, s'il en fut jamais. Aussi avons-nous entrepris sans hésiter de retracer cette belle vie. Dans les efforts héroïques que Vieira fit pour relever sa patrie, nous trouvions un encouragement et un exemple.

D'ailleurs, pourquoi le cacher? Nous aimons notre sujet, et c'est parce que nous l'aimons que nous l'avons choisi. Cette affection légitime pour un grand homme ne nous a pas, nous l'espérons, mis un bandeau sur les yeux. Lorsqu'une action nous paraît belle et admirable, grâce au Ciel, cela arrive souvent, nous le déclarons avec loyauté. S'il se rencontre quelque faute échappée à l'entraînement ou à la fragilité, nous le découvrons avec la même franchise. Sans doute il vaut mieux avoir à louer qu'à blâmer, et souvent notre livre a cette heureuse fortune. Mais il vaut beaucoup mieux encore ne dire que la vérité : la vérité est l'âme de l'histoire. Qu'on ne cherche donc pas ici une œuvre de l'esprit de parti, qui fait trop souvent de l'histoire elle-même un panégyrique ou un pamphlet. Mais les grandes vertus

qui sont la vie et la gloire des nations, le patriotisme, le dévouement, l'éloquence mise au service de la justice et des opprimés, on peut les chercher dans ce livre ; on est assuré d'avance de les y rencontrer.

Il est temps de faire connaître les sources où nous avons puisé. La première et la principale, ce sont les opuscules de Vieira, ses sermons et surtout ses lettres si riches en détails de tout genre.

André de Barros nous a laissé un in-folio sur la vie de Vieira. Malgré le ton hyperbolique de son admiration, il renferme des pièces d'un grand intérêt. Même lorsqu'il ne cite pas textuellement, on sent qu'il a eu sous les yeux de précieux documents, tant son style change et se teint de couleurs inaccoutumées. Mais sa vie est plutôt un panégyrique qu'une histoire. De ce fatras, l'abbé Poiret a su dégager une intéressante notice que nous avons souvent consultée avec fruit.

Le *Discurso historico*, ou dissertation historique sur les œuvres de Vieira, est un travail sérieux et bien fait. Il manque peut-être d'ampleur, mais il offre des développements pleins d'élégance, et tout ce qu'il dit est substantiel et intéressant. Nous n'avons qu'un regret, c'est de l'avoir connu si tard. L'évêque de Viseu, Alexandre Lobo, littérateur estimable, l'avait d'abord publié dans un volume séparé : mais l'édition étant épuisée, le

Discurso est venu prendre place au tome II des OEuvres complètes (1).

Lisboa, dans sa longue biographie, malheureusement inachevée, a profité des travaux de ses prédécesseurs. Son mérite est d'avoir mis en lumière certains points jusque-là laissés dans l'ombre. Que n'a-t-il lu nos vieilles relations, si pittoresques et si remplies de piquant intérêt! en comprenant mieux les premiers temps du Brésil, il eût mieux compris son héros, et il ne fût pas descendu à des critiques parfois mesquines. En dépit de ses efforts pour se montrer impartial, il ne l'a pas toujours été. A ses yeux, le jésuite a fait tort au grand homme. La vérité se venge. Elle dédaigne d'apparaître dans toute sa majesté à l'intelligence que rétrécit l'esprit de parti.

Ce livre même n'est pas, nous l'espérons bien, le dernier mot sur Vieira. Destiné à le faire connaître, il ne saurait avoir la prétention d'être complet. Vieira d'ailleurs est, comme Bossuet, un de ces hommes qui sont plus admirés à mesure qu'on les connaît davantage. En lui, on peut étudier l'orateur, le théologien, l'éloquent interprète de l'Écriture, le missionnaire, le réformateur social, le grand écrivain, etc..., et chacun de ces points de vue offre une riche matière.

Un mot maintenant sur la méthode que nous avons suivie. Nous avons multiplié les citations,

(1) Lisbonne, 1849, 3 volumes in-8.

quelques lecteurs trouveront peut-être que nous en abusons, et que la trame du récit est trop souvent coupée. L'objection est sérieuse, et si nous n'avions voulu faire qu'une œuvre d'art, elle serait accablante. On ne saurait nier que l'intérêt dramatique ne perde beaucoup à ces nombreuses citations, et que, pour la progression comme pour la rapidité, il eût mieux valu suivre une autre voie. En fondant le récit avec celui de Vieira, en ne citant que les paroles essentielles, l'unité y eût gagné. La statue eût paru coulée d'un seul jet. Rien n'était plus facile que de nous approprier l'esprit de notre auteur, — il en a beaucoup, — et de présenter un récit suivi, plein d'intérêt et de rapidité. Mais notre but eût-il été atteint? Nous nous proposions de faire connaître Vieira. Comment, sans de nombreuses citations, faire connaître un homme mêlé à tant d'événements et qui a écrit sur tant de sujets divers? Le meilleur moyen de juger un homme, c'est de l'entendre souvent parler lui-même.

Nous avons poussé plus loin le scrupule. Visant plus à l'exactitude qu'à l'élégance, nous nous sommes le moins possible éloigné du texte original. Il est facile d'embellir un auteur par des suppressions habiles. La prose portugaise a moins de brièveté et de vivacité que la nôtre : de là un peu de lourdeur dans notre traduction. Mais qu'y faire? sous peine de sacrifier l'utile à l'agréable, nous ne pouvions tronquer, altérer notre auteur,

pour donner à ce travail une forme plus élégante.

Nous remercions ici tous les savants qui ont bien voulu nous communiquer des renseignements. Nous devons une reconnaissance toute spéciale à M. Ferdinand Denis, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, qui a mis si généreusement à notre service son temps, ses savants ouvrages, et sa belle bibliothèque. Un prêtre du diocèse d'Amiens, digne émule de l'abbé Gorini, M. l'abbé Poiret, possède sur Vieira beaucoup de notes et de manuscrits. Grâce à une bienveillance au-dessus de tout éloge, nous avons pu en disposer comme de notre bien, et ils nous ont été d'un grand secours.

Dans notre essai, nous avons dû toucher plusieurs points de doctrine assez délicats. Inutile de le déclarer, nous n'avons entendu donner que des appréciations toutes personnelles. Fils soumis de l'Église, nous rétractons d'avance tout ce qui serait contraire à la lettre, aussi bien qu'à l'esprit de son enseignement. Ce serait bien mal honorer ce grand religieux, l'esprit le plus libre et le plus soumis qui fut jamais, que de porter dans sa vie un esprit de dispute et de contention. Son grand cœur nous en voudrait d'imiter sa liberté, sans imiter sa soumission.

VIEIRA

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DE VIEIRA

Naissance et éducation de Vieira ; maladie du jeune Antonio ; sa piété ; vivacité de son esprit. Antonio fait ses études au collège de Bahia ; Vieira au noviciat ; il va professer la rhétorique à Olinde : ses études sur l'Ecriture Sainte et ses commentaires sur Sénèque. Vœu de se consacrer au service des Indiens. Ses supérieurs l'obligent à étudier la philosophie et la théologie et à recevoir la prêtrise.

Antoine Vieira était l'aîné de six enfants. Il naquit à Lisbonne le 6 février 1608, d'une ancienne et honorable famille (1). Christophe Vieira Ravasco, son père, gentilhomme de la maison du roi, avait vu le jour au château de Moura, charmante petite ville assise près de la Guadiana, dans une riante vallée que cou-

(1) Lisbonne et Bahia se sont longtemps disputé l'honneur d'avoir vu naître ce grand homme. Vers 1840, l'empereur du Brésil fit proposer cette question : Sur quels documents s'appuient les biographes du père Vieira pour lui donner comme patrie la ville de Lisbonne ? Dans un savant mémoire inséré au tome XIX de la *Revista trimensal*, l'archevêque de Bahia prouve par des arguments sans réplique qu'il était de Lisbonne.

ronnent et parfument des bosquets d'orangers. Sa mère, Marie de Azévédo, était dame d'honneur de l'Infante d'Espagne, Dona Catharina. Il est probable qu'elle avait comme son mari une noble origine. Une éducation soignée et la distinction de ses manières permettent cette conjecture, qui n'a rien de téméraire. Réelle ou non, cette noblesse importe peu. Vieira est un de ces hommes dont la célébrité donne du lustre à leurs ancêtres, loin de tirer le sien de l'éclat de la naissance.

Le Portugal gémissait depuis vingt-huit ans sous la domination espagnole, et la faveur dont jouissaient les époux Ravasco formait un pénible contraste avec l'état de leur patrie. Est-ce pour se soustraire enfin à d'humiliantes dignités que cette famille échangea en 1616 la faveur royale pour un exil volontaire au Brésil? tout porte à le croire. Là, du moins, elle servait une colonie portugaise et n'avait plus sous les yeux le plus triste des spectacles : une patrie asservie, et se voir réduit à accepter de ses oppresseurs d'insultantes dignités. Une chose bien certaine, c'est que la faveur royale ils ne la durent point à l'oubli des maux du Portugal, mais à l'estime qu'inspiraient leur caractère et leurs vertus. Nous en avons la preuve dans l'intimité pleine de confiance qui s'était établie entre l'Infante et Marie de Azévédo. Dona Catharina montée sur le trône d'Angleterre dédia à son amie d'enfance les *Emblèmes moraux* qu'elle avait elle-même composés pour l'éducation de son fils Jacques II : noble reconnaissance qui honore une reine, touchante sollicitude d'une mère, qui honore également une autre mère!

Sur la manière dont Vieira fut élevé, sur les sen-

timents religieux de sa famille, nous n'avons aucun renseignement positif; mais, à défaut de tout détail, il nous reste des faits, et les faits ici ont leur éloquence. Tous témoignent de la haute piété des parents du jeune Antonio. Bernard Ravasco, son frère, qui fournit dans la magistrature une longue et glorieuse carrière, fut un type de vraie piété et d'honneur chevaleresque. Ses quatre sœurs se distinguèrent aussi par une religion éclairée. Le comte Tellès de Ménezès, son parrain, ami intime de la famille, menait au milieu du monde la vie d'un cénobite. C'était un fier chrétien. Toujours levé de grand matin, il passait dans la méditation et les exercices de piété la plus grande partie de la journée. « Sa vie était une prière continuelle et jamais personne ne gouverna mieux sa maison. » Autour de lui et dans sa famille, Vieira respira donc une atmosphère de piété, et puisa cette foi vive et généreuse qui fut l'âme de sa vie.

J'ai insisté sur ces circonstances. A mon avis, elles sont loin d'être indifférentes. La plupart des saints et des grands hommes sortent d'une race pure et intacte, comme si le sang et l'éducation domestique devaient être de moitié dans la sainteté et dans la gloire humaine. Lorsque sur la foi ou sur l'honneur héréditaire la grâce et le génie viennent reposer, ils s'y épanouissent et s'y déploient, avec une merveilleuse beauté.

Le ciel et la terre semblaient sourire aux Ravasco et les combler à l'envi de leurs dons. Mais le malheur est le roi d'ici-bas. Dès son arrivée à Bahia, le jeune Antonio, âgé de huit ans, tomba dans une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau. Les parents désolés se tenaient au chevet du petit moribond, lorsque

le père Fernand Cardim, s'approchant du lit, leur dit avec assurance « que l'enfant ne mourrait pas; Dieu le réservait à de grandes choses pour la gloire de la nation portugaise et pour l'honneur de la compagnie de Jésus (1). »

Ces paroles avaient quelque chose de prophétique, ainsi que le prompt rétablissement du jeune malade le fit bientôt voir. Les pieux parents sentirent dès lors redoubler leur tendresse, et bien que le ciel leur eût accordé plusieurs enfants, ils n'omirent rien pour donner à Antonio une excellente éducation.

Déjà on voyait briller en lui une intelligence précoce, déjà éclataient ces saillies, ces traits d'esprit qui sont comme les premiers éclairs d'une raison supérieure. En même temps son visage grave et recueilli reflétait la piété de son âme. Ses parents l'avaient conduit un jour à la cathédrale de Bahia, pour y recevoir le sacrement de Confirmation. L'archevêque, après avoir fait l'onction sainte sur le front de l'enfant, ne pouvait détacher ses regards de cette douce figure, qui respirait la joie, l'intelligence et une candeur angélique. « *Je m'intéresse beaucoup à cet enfant*, dit-il, *j'en veux avoir des nouvelles.* » Quelques années auparavant, le jeune Antonio se trouvait sur le beau port de Lisbonne ; un voyageur qui arrivait du nouveau monde, frappé de son heureuse physionomie, lui dit : « Mais qui es-tu donc ? Comment se fait-i que je ne te connaisse pas, moi qui connais une moitié du monde? — C'est que je suis de l'autre moitié, » reprit l'enfant avec vivacité.

Bientôt Vieira fut appliqué aux études. Les Jésuites

(1) *Nao morreria o minimo.* De Barros, I, c. VIII.

avaient à Bahia un grand collège, où les lettres n'étaient pas moins florissantes que la piété. Une touchante légende est venue répandre l'intérêt sur ce premier âge du jeune Antonio.

Lisboa nous a raconté, après de Barros, que le pieux écolier se montrait assidu et plein d'ardeur dans ses études. Mais dans les premiers temps, malgré ses efforts pour surpasser ses condisciples, la lenteur de sa mémoire semblait paralyser son intelligence et la couvrir d'un nuage. Notre étudiant était grandement dévot à la Vierge. Or, un jour que, agenouillé devant son image, il épanchait devant elle les tristesses de son cœur et la suppliait de lui venir en aide, soudain il se fit en sa tête une espèce de déchirement accompagné de mortelles douleurs. Depuis lors, il eut une mémoire étonnante, et parmi ses condisciples il ne rencontra plus que des admirateurs, et non des rivaux. Dans sa pieuse reconnaissance, Vieira attribua ce changement à une intervention miraculeuse, et son amour pour la Vierge ne fit que redoubler.

La candeur et la franchise forment avec la docilité le caractère de l'enfance. A ces qualités naturelles Vieira joignait une grande pureté de cœur, qui l'inclinait doucement vers la vertu. Un prédicateur, parlant un jour de la beauté de Dieu, disait qu'on ne devrait pas hésiter à endurer tous les tourments de l'enfer jusqu'à la fin du monde, si à ce prix on était assuré de voir Dieu, ne fût-ce que le temps d'ouvrir et de fermer la main. Pour une âme si bien disposée, ces paroles furent un trait de lumière, et elle se porta avec une mâle énergie vers la souveraine beauté qui l'attirait.

La nuit du 5 mai 1623, connaissant ou redoutant

l'opposition de sa famille, Vieira quittait secrètement la maison paternelle et allait frapper à la porte du noviciat des Jésuites. Il avait quinze ans. Comme il voulait travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes, le jeune novice comprit qu'il devait naître à une vie supérieure. « Le sein maternel du religieux, dit-il dans une instruction, c'est le noviciat. Dans le sein de la mère, ce qui doit devenir un homme se transforme, se développe, s'organise peu à peu jusqu'à ce qu'il soit capable de recevoir la vie de l'intelligence. Ainsi, dans le noviciat, l'apprentissage et l'exercice des vertus nous purifient et nous affranchissent des imperfections que nous avons apportées du monde, et peu à peu nous nous rendons propres à recevoir la vie religieuse. »

Celui qui veut devenir un instrument de salut, quel qu'il soit, prêtre ou religieux, doit s'unir à Dieu par la prière et une fidèle correspondance à la grâce : de là, la nécessité de corriger on d'épurer les inclinations de la nature, de se défaire de l'amour-propre, si enraciné dans notre cœur, de dépouiller enfin le vieil homme, pour se revêtir de J.-C. Une âme aussi bien préparée entra vite dans ces sentiments, et dès les premiers temps de son noviciat, Vieira écrivait dans le journal de ses pensées intimes : « Durant cette octave de Noël, Dieu me fit goûter les fruits de la méditation. » C'est là, dans ce commerce sacré, qu'il pénétra son âme de cette tendre piété qui la maintenait au-dessus du tumulte des cours et des affaires ; c'est dans la prière qu'il puisa une admirable constance dans les luttes de la vie. La force était le trait distinctif du caractère de Vieira. En s'alliant avec la piété, elle s'assouplit et perdit de sa raideur naturelle,

réalisant ainsi l'énigme proposée par Samson : « La douceur est sortie de la force. » De la gueule du lion, Vieira savait tirer le miel de l'onction évangélique. La prière développa encore dans le pieux novice une exquise pureté. « Voilà soixante ans que j'étudie dans les livres, écrivait-il, et que je cours le monde, et j'estime plus que toutes les sciences et la gloire d'ici-bas, le bonheur de ne pas commettre une seule faute vénielle. » Magnanime dédain de la gloire et de la science dans ce grand et savant homme.

Les deux années de noviciat terminées, Vieira fit les premiers vœux le 5 mai 1625. Aux termes de l'Institut, le scolastique doit devenir tour à tour disciple et professeur. Après s'être nourri des principes de la spiritualité et des belles-lettres, il les enseigne lui-même : précieux exercice qui développe ses facultés, lui communique la science, — pour bien apprendre, il faut enseigner — et lui fait acquérir la méthode. Avant de s'illustrer dans la chaire, Bourdaloue avait professé la grammaire, la philosophie et la théologie morale. Vieira enseignera la rhétorique et la théologie.

Ce fut le collège de Marim qui eut les prémices de son enseignement. Cette petite ville tenait son nom du voisinage de la mer. Elle s'appela plus tard Olinde la Belle, et ce nom elle le méritait par son climat et sa délicieuse situation, avant que l'invasion hollandaise en eût fait un monceau de ruines. Elle produisit la plus heureuse impression sur l'imagination du brillant professeur. Plus tard, à Lisbonne et à Bahia, au milieu de ses triomphes oratoires, avec quel charme il se reporte vers ces années! Dans ses paroles on sent encore l'émotion et le bonheur des premiers beaux

jours. « Pour moi, j'avoue que la première fois que j'entrai dans cette ville d'Olinde, si digne alors de son nom (Olinda la Belle), et que je vis la somptuosité de ses églises, de ses édifices, de ses villas, ainsi que ses vallons ombreux, ses coteaux couronnés de palmiers, elle me fit l'effet d'un magnifique jardin (1). » Placez ce tableau simple, mais fidèle d'un témoin oculaire dans son cadre naturel, figurez-vous que cette charmante vallée, arrosée par le Bébéribé, voit devant elle l'Océan, et de l'autre côté dans le lointain une vaste ceinture de montagnes, et vous comprendrez sans peine l'impression profonde que dut faire un tel spectacle sur l'âme du jeune professeur. Comme Vieira, nous aimerions à nous arrêter avec complaisance dans ce tranquille séjour d'Olinde : assez tôt nous verrons le génie et la vertu aux prises avec le malheur et l'injustice. Mais il faut avancer.

Avec l'enseignement de la rhétorique, Vieira fut chargé d'écrire les *lettres annuelles* de la province : choix honorable et pour les supérieurs et pour ce jeune homme de dix-huit ans. Ces lettres, rédigées en latin, sont un exposé de l'état et des événements de chaque province de la Compagnie. Elles sont adressées à Rome, au général. Ce sont les archives officielles de la Compagnie. Cette charge demande du jugement pour recueillir et apprécier les faits, et pour exposer le récit avec intérêt, de la critique et du goût.

Notre professeur étudiait en même temps Virgile, Ovide et Sénèque. Ces auteurs, le dernier surtout, étaient fort goûtés au seizième et au commencement du dix-septième siècle. Sur Ovide et Sénèque, Vieira

(1) XVI^e^ Sermon sur le Rosaire.

fit des commentaires qui sont conservés dans la bibliothèque du comte de Santarem. Ces travaux ne suffisant pas à son ardeur, il osa, lui qui n'avait fait aucune étude ni théologique, ni philosophique, commenter les livres historiques de la Bible et le Cantique des Cantiques. Il se préparait ainsi pour l'avenir une de ses plus puissantes ressources oratoires. Dans ces livres, la beauté du sens moral le frappa vivement, et toute sa vie il en tira des pensées pleines de grâce ou de profondeur. Le *Cantique* surtout dut charmer son imagination, si nous en jugeons par les touchantes allégories qu'il lui emprunta. C'est là sans doute, dans ces études chéries, qu'il acquit ce coup d'œil perçant, cette sorte de seconde vue du génie chrétien, qui sait dans le monde visible découvrir le monde invisible, dont le premier n'est qu'une ombre et une pâle image.

Qu'on nous permette ici une réflexion. Cette surabondance d'activité, cette hardiesse de résolution promettaient beaucoup pour l'avenir. Mais était-il sage de se jeter, si jeune encore, dans des études si difficiles, qui exigent de l'érudition, une profonde doctrine théologique et un grand sens critique? L'événement fut heureux; mais nous ne devons pas nous laisser éblouir par l'événement : il pouvait être désastreux. L'ardent jeune homme fut trop abandonné à lui-même : il nous paraît avoir manqué d'une direction sûre.

Au milieu de si douces occupations le temps de la régence s'écoula vite. Au bout de trois années, les supérieurs parlèrent d'appliquer Vieira aux études de philosophie et de théologie. Quelle ne fut pas leur surprise, quand ils entendirent le brillant professeur

d'éloquence demander à être dispensé de ces études, afin de s'appliquer uniquement à instruire les Nègres et les Indiens ? En même temps, il déclara le vœu secret qu'il avait fait, vers la fin de son noviciat, de consacrer toute sa vie à la conversion de ces infortunés. Déjà même il avait appris la langue Bunda, qu'on parlait à Angola, et mettait tout son bonheur à catéchiser les Indiens. Quelque édifiés que fussent les supérieurs de la piété du fervent religieux, ils n'accédèrent point à sa demande. Dans leur sagesse, ils jugèrent ce vœu plus généreux que prudent. Ne voulant pas priver la Compagnie et l'Église d'un talent si riche de promesses, ils annulèrent son vœu et lui enjoignirent de commencer sa philosophie. Peut-être aussi pensèrent-ils que, la ferveur se calmant avec le temps, Vieira leur saurait gré de s'être opposés à ses désirs. Mais jusqu'à la fin de sa vie, le zèle brûla toujours aussi pur et aussi ardent.

Vieira obéit aussitôt, et d'Olinde se mit en route pour Bahia, non sans jeter un regard de tristesse sur les aldées qu'il avait évangélisées. Dieu bénira son obéissance et son sacrifice. Vieira n'avait voulu qu'être le serviteur des Indiens; il deviendra l'apôtre des Nègres. Nouveau Las Cases, il fera plus pour eux par sa parole éloquente, qu'il n'eût obtenu par une vie entière de dévouement.

De la pénétration incroyable, de la force et de la subtilité de son intelligence, nous ne dirons rien. Son biographe en a parlé dans les termes les plus forts, et si l'on en juge par ses écrits et surtout par ses sermons, ils n'ont rien d'exagéré. D'une admirable habileté dans les entreprises les plus difficiles, il semble dit Lobo, « scruter les abîmes, dissiper les doutes et

sortir triomphant des difficultés les plus compliquées. » Encore élève et sur les bancs, il composa pour son usage un cours de philosophie. Pendant sa théologie il fit également plusieurs traités. Ces traités furent trouvés si solides et si substantiels, que les supérieurs lui donnèrent non une dispense de faveur, mais une permission expresse de ne suivre les cours d'aucun professeur. C'était le traiter en maître. Ses maîtres déclarèrent en effet qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. Tout cela lui acquit une grande célébrité parmi ses contemporains, étonnés de son érudition et de ses savantes interprétations des livres saints. Je ne sais si de telles qualités développées d'une manière excessive n'ont pas nui à sa gloire dans la postérité. Grand orateur, il disserte parfois avec trop de complaisance, et si les discussions n'arrêtent pas le flot d'une éloquence impétueuse, souvent elles l'embarrassent et le retardent.

En 1635 Vieira fut ordonné prêtre. Sur cette époque qui précède sa vie publique, nous n'avons presque aucun détail, et il ne nous reste que quelques rares sermons de circonstance. Ce silence, cette apparente stérilité paraît bien surprenante dans un homme d'une activité prodigieuse. Un mot de André de Barros semble tout expliquer. Au dire de ce biographe, Vieira employa alors cinq années à la conversion des sauvages du Brésil. Si nous nous rappelons le vœu du saint religieux, nul doute que nous ne trouvions cette explication plausible. Vieira, dans une lettre au Père Manoel Luiz (1695), déclare lui-même qu'il avait passé cinq années dans toutes les aldées de Bahia. Il ne détermine, il est vrai, ni l'époque, ni l'importance de ces services ; mais dans une vie si remplie et désor-

mais publique, il nous paraît impossible de placer convenablement ailleurs un espace de cinq années.

Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est que, avant comme après son sacerdoce, Vieira commença à déployer à Bahia les grandes qualités oratoires qui devaient remplir d'admiration Rome et Lisbonne. Les circonstances d'ailleurs favorisaient l'essor de l'éloquence. L'éloquence, en effet, comme l'histoire et la tragédie, remporte ses plus beaux triomphes au milieu des larmes et des gémissements de tout un peuple. Depuis plusieurs années, le Brésil était le théâtre de guerres acharnées. Les Hollandais, qui convoitaient cette riche colonie, s'étaient emparés de la plus grande partie des côtes, et, sous la conduite du redoutable Maurice de Nassau, ils faisaient des efforts désespérés pour couronner leurs conquêtes par la prise de Bahia. Portugais, catholique et religieux, Vieira se crut trois fois le droit d'intervenir et de jeter dans la lutte le poids de sa puissante parole. Admirable effet du patriotisme! L'éloquence de Vieira croît et grandit avec les périls de la patrie, et à l'heure des suprêmes dangers elle éclate en sublimes accents. Aux soldats et à la noblesse réunis, il parle le langage de la religion et de l'honneur chevaleresque. Vaincus et découragés, il les console et élève les cœurs vers la Reine du ciel. Enfin, quand des revers multipliés ont réduit le Brésil aux abois, s'élevant au-dessus de lui-même, avec la familiarité d'un vieux prophète, il somme le Seigneur de venir au secours de son peuple. Arrêtons-nous un instant devant ces discours. Sans sortir de notre sujet, nous verrons quelle puissance incomparable les grandes passions donnent à l'éloquence.

CHAPITRE II

DES SERMONS PATRIOTIQUES (1)

Vieira aime d'un même amour la religion et la patrie ; ses premiers sermons s'inspirent d'un patriotisme ardent. — Utilité de comparer les grands orateurs avec eux-mêmes. — Le sermon sur le vrai courage. — Belles pages sur la noblesse, fille de nos œuvres, et sur le conseil. — Cicéron et Vieira. Sermon sur le Rosaire, gage de la victoire. — Beau tableau d'histoire. — Le fameux discours pour le succès des armes portugaises contre la Hollande. — Superbe inspiration patriotique : force et grandeur inouïes, alliance intime de l'imagination et de l'éloquence. — L'abbé Raynal. — A trente-deux ans Vieira est à l'apogée de l'éloquence.

Pour Vieira, la religion et la patrie étaient deux sœurs tendrement aimées, ou plutôt deux mères que sa piété filiale entourait d'un même respect et d'un égal amour. Dans les temps désastreux où le ciel l'avait fait naître, il eût cru les blesser toutes les deux, en mesurant à l'une d'elles son dévouement et ses sacrifices : non qu'il confondît la religion avec les intérêts de la terre, et la déshonorât par un mélange indigne d'elle. Mais, dans sa pensée, l'esprit religieux, pour s'occuper d'abord et avant tout du ciel, n'en est que

(1) Sources : Voir le sermon sur le vrai courage. Fête de sainte Croix. Le Rosaire, gage de la victoire, le XV^e^ du Rosaire. Sermon pour le succès des armes portugaises contre la Hollande.

mieux éclairé des choses du temps, et le parfait chrétien fait en même temps le grand citoyen. Loin donc de se tenir à l'écart comme un étranger, il se mêlait à la foule, vivant de sa vie, triomphant et s'affligeant de ses joies et de ses tristesses. Il s'identifiait tellement avec les intérêts de la patrie, qu'il leur prêta souvent sa plume et son éloquence, et souvent se fit l'interprète des pensées nationales. Les grandes pensées viennent du cœur, dit Vauvenargues. L'amour de la patrie que Vieira avait allumé dans son âme, devint à son tour un foyer d'éloquence. C'est à cet amour qu'il fut redevable de ses premières et peut-être de ses plus audacieuses inspirations. L'éloquence vit de passion. Si quelqu'un pouvait en douter: « Lisez, lui dirions-nous, lisez les trois sermons que Vieira prononça de 1638 à 1640. Voyez comme des régions moyennes et tempérées du discours, il s'élève au ton grandiose de l'histoire; puis, comme un autre Jacob, lutte corps à corps avec le Tout-Puissant, comme Moïse, avec la hardiesse d'une foi toute filiale, gourmande le Seigneur et lui arrache la foudre des mains. Comment douter alors que c'est des profondeurs de la passion que jaillit vive et impétueuse la haute éloquence?

Ce chapitre d'ailleurs peut n'être pas sans instruction. En effet, étudier la vie des grands hommes et des grands artistes en les comparant à eux-mêmes, observer les progrès et le développement de leur talent, les suivre pas à pas jusqu'aux merveilles qui marquent l'apogée de leur gloire, m'a toujours paru pour le critique et l'observateur une jouissance délicieuse. Quel plaisir d'assister à la naissance, et, pour ainsi dire, à l'éclosion d'un grand talent! Quelle surprise pleine de charme de saisir sur le fait les procédés du génie qui

s'éveille ! Bossuet nous offre assez fréquemment ce genre de jouissance, et c'est cette comparaison de Bossuet avec Bossuet lui-même, qui nous fait le plus admirer la perfection de son génie. Qu'il nous représente la vie humaine sous l'image d'une eau courante, qui va se perdre à l'océan dans la personne d'un obscur chevalier, ou dans une illustre princesse, nous voyons comment le génie abrège, se purifie et s'ennoblit. Ailleurs, ouvrant un tombeau devant la cour, dans une œuvre magistrale, il étale les bassesses et les grandeurs de l'homme. Mais qu'un malheur terrible frappe soudain une princesse admirée, ce même sermon va devenir un hymne sublime en l'honneur de la mort et la plus lyrique des oraisons funèbres.

Ici, par une bonne fortune, nous pouvons, sans sortir de notre cadre historique, nous permettre une de ces comparaisons. Le patriotisme en fera tous les frais et en recueillera tout l'honneur.

Le premier discours est moins un sermon qu'une allocution militaire pour la fête de l'armée. Aussi a-t-il pour titre : *Sur le vrai courage.* Il fut prêché à Bahia. L'auditoire se composait d'un grand nombre de soldats et d'une noblesse d'élite du Portugal et du Brésil. Une phrase de l'exorde indique dans quelles circonstances parlait l'orateur :

« La chose la plus désirable actuellement pour ce pays, si l'on consulte les désirs, les espérances de tous et même les découragements de plusieurs, ce serait une victoire décisive et un complet affranchissement de cette lourde oppression, dont tous, hommes libres ou esclaves, nous avons à souffrir (1). »

(1) Sermon sur le vrai courage. Exorde.

La compagnie hollandaise des Indes Occidentales s'était successivement emparée d'une grande partie des côtes du Brésil. Décidée à frapper un grand coup, elle avait, en 1637, chargé le redoutable comte Maurice de Nassau de terminer la conquête du pays. Ainsi s'expliquent les *découragements de plusieurs*, au milieu des espérances publiques.

Sur le texte de l'évangile de la fête de sainte Croix : *Erat homo ex Pharisæis, Nicodemus nomine, princeps Judæorum*, etc. Vieira célèbre dans Nicodème la noblesse du sang qui inspire le courage, et la docilité d'esprit qui fait demander conseil. Devant ces officiers portugais et brésiliens, nobles pour la plupart, l'orateur fait très belle la part de la noblesse. Il fallait la remplir d'ardeur et d'enthousiasme. Nicodème était de la première noblesse, *princeps Judæorum*, et lorsqu'on marche au combat, être illustre, c'est d'avance la moitié de la victoire. On ne sait vaincre qu'autant qu'on sait donner son sang. Et comment donner son sang, si l'on n'en a pas? Madeleine, plus dévouée que les apôtres, suivit intrépidement son divin Maître jusqu'à la mort. » D'où venait une telle différence? D'où elle venait ? voulez-vous le savoir ? Regardez ces pauvres chaumières de Galilée et le château de Béthanie. La Madeleine, bien que femme sans aucun appui, était d'illustre naissance, c'était une grande dame (1). »

Vieira avait trop de sens pour prendre ces raisons bien au sérieux. Aussi se hâte-t-il de rentrer dans la vérité en ajoutant de justes restrictions, non sans une pointe d'ironie qui lui sera souvent familière. Déjà il avait dit en commençant : « que l'Évangile n'avait

(1) Sermon sur le vrai courage, ch. III.

parlé de la noblesse de Nicodème qu'après avoir rappelé qu'il était homme, parce qu'il y a des nobles tellement idolâtres d'eux-mêmes, qu'il ne leur faut rien moins que le témoignage de l'Evangile, pour se croire des hommes comme les autres. »

« Pour être brave comme Alexandre, il n'est pas nécessaire d'avoir pour père un roi de Macédoine. Parmi les fils de Mars, peu importe la longueur ou la brièveté du nom, peu importe sa sonorité ou sa rudesse! Gonzalès et Fernandès ne s'appelaient que Gonzalès et Fernandès; en furent-ils de moins grands capitaines? Pour la vaillance, sans doute, c'est une honorable garantie de la voir transmise de père en fils par une longue série d'aïeux. Mais parfois elle peut venir de si loin, qu'elle s'est beaucoup fatiguée et presque épuisée en chemin... La noblesse est toujours d'un bon augure pour la valeur. Celui qui n'est pas noble peut être courageux; mais le noble, lui, est obligé de l'être. Pour l'un il y a possibilité, pour l'autre il y a devoir : ce qui est bien différent... Il n'est pas de meilleur éperon pour l'audace ni de meilleur frein pour la crainte que le souvenir d'une noble origine (1). »

On le voit, ce style net est déjà d'une fermeté remarquable. Même quand la pensée est commune, la forme ou les idées accessoires qu'ajoute l'auteur la relèvent et lui communiquent une énergie singulière. *Non nova, sed nove.* L'orateur n'est encore qu'une ébauche; mais le jeune écrivain est déjà formé et presque parfait. Déjà même il a de ces pensées vives et originales qui font pressentir le grand orateur. « Dieu veut-il donner la victoire à une armée, sans regarder si elle est grande ou petite, en son avant-garde il place la

(1) Sermon sur le vrai courage, ch. III.

crainte; et alors, envahi par la terreur, l'ennemi ne peut que fuir et la victoire reste au petit nombre. »

Comme terme de comparaison, qu'il nous soit permis de rapprocher ici deux autres pages. Prononcées dans la chapelle royale en 1650, dans toute la plénitude du talent, elles ont je ne sais quelle majesté qui rappelle les grands et mâles accents de Bossuet. Au souffle d'égalité qui traverse ces pages, on les dirait écrites en plein dix-neuvième siècle. Le moraliste, en les écrivant, eut-il un pressentiment des catastrophes qui devaient un jour punir l'orgueil de la noblesse, ou fut-ce seulement l'effet des graves enseignements de la mort et du jugement, je l'ignore. Le lecteur en jugera.

La résurrection, dit Vieira dans l'exorde du premier sermon de l'Avent, la résurrection est une seconde naissance laissée à notre libre arbitre; c'est une grande satisfaction qui compense l'inégalité de la première naissance dans les hommes d'une même nature. Dieu veut que nous ne mourions qu'une fois; mais il veut que nous naissions deux fois. Bien mourir dépendant de notre volonté, une seule mort suffisait; mais comme la noblesse de la naissance n'était pas en notre pouvoir, il fallait nécessairement naître deux fois, afin qu'une seconde naissance pût corriger ce qui a manqué dans la première.

« Hommes de basse extraction, s'écrie l'orateur, hommes obscurs de la foule, bonne nouvelle! Si la nature ou la fortune vous fut avare à la naissance, sachez qu'il vous reste une autre naissance aussi honorable que vous le le voudrez. Alors vous corrigerez la nature, alors vous vous vengerez de la fortune. Quelle vengeance, en effet, que les changements admirables qui se verront en ce jour!

Alors on verra l'âme d'un grand et celle d'un homme du peuple chercher leur corps au tombeau et peut-être dans la même église. Et qu'arrivera-t-il la plupart du temps? L'homme du peuple trouvera ses os dans une fosse sans pierre et ressuscitera éclatant comme les astres. Le grand trouvera son corps embaumé dans un coffre de porphyre, porté sur des lions ou des éléphants de marbre avec de superbes et magnifiques épitaphes, et ressuscitera plus misérable que la misère même (1).

Grand Dieu! quelle triste métamorphose, mais qu'elle est véritable! Jugez si le Seigneur répare assez l'inégalité de notre première naissance. La naissance, vanité qui passe avec la vie, Dieu ne l'a pas mise entre nos mains; mais bien ressusciter, cette noblesse qui doit durer toute l'éternité, Dieu l'a laissée au gré de chacun. *En la naissance nous sommes fils de nos pères; en la résurrection nous sommes fils de nos œuvres* (2). »

Noble et consolant langage, plein de force et de amgnificence. L'imagination éblouie croit errer sous le ciel de l'Orient, parmi les ruines de Ninive ou de Thèbes.

Dans les armées, il n'est pas de pire fléau que la présomption et une confiance aveugle en sa valeur ou en ses lumières. De nos jours, comme de tout temps, que de batailles, que de campagnes n'a-t-elle pas perdues ou compromises! que de victoires n'a-t-elle pas arrachées des mains mêmes du vainqueur! Vieira attribuait-il à ce défaut les revers des Portugais? A voir le soin avec lequel il cherche à les prémunir, nous serions porté à le croire.

(1) Mot à mot : *plus vilain que la vilenie même. Ressuscitara mas vil que a mesma vileza.* Image bien plus juste, puisqu'il s'agit de noble et de vilain.

(2) Ier Sermon pour l'Avent. Exorde.

Tout maître qu'il était en Israël, Nicodème ne dédaignait pas de venir consulter un autre maître. Qu'est-ce qui souvent rend la guerre si désastreuse? C'est que ceux qui la dirigent croient tout savoir.

« Pour le succès des grandes entreprises mieux vaut une ignorance bien conseillée, qu'une science présomptueuse. La première victoire qui décide de toutes les autres, c'est de savoir soumettre son jugement propre à celui d'autrui. On demandait à Alexandre par quels moyens il était devenu le maître du monde; voici, nous dit Stobée, ce qu'il répondit : *Consiliis, eloquentia et arte imperatoria.* Ainsi, d'après ce grand conquérant, le conseil vient bien avant l'art de commander. Cet art, en effet, ne peut s'appliquer qu'à des généralités; mais le conseil est là, sur le terrain, tenant compte de toutes les circonstances particulières. Si jamais chef d'armée put se dispenser de demander conseil, c'était bien Alexandre, lui que la nature semblait avoir fait pour la victoire; néanmoins, dans aucune occasion il ne se laissa tellement aveugler par son amour-propre, qu'il n'en crût qu'à lui-même; et c'est parce qu'il ne dédaigna pas de se soumettre à l'avis des autres, que lui-même soumit le monde à son empire.

« Au chapitre xx des Proverbes, Salomon donne à l'adresse des militaires un enseignement bien digne de remarque : « *Les guerres*, dit-il, *doivent se conduire le gouvernail en main. Gubernaculis tractanda sunt bella.* » Sur mer, soit, car dans le combat naval la victoire dépend beaucoup du gouvernail; mais sur terre qu'en est-il besoin ? L'original hébreu donne le vrai sens de ce proverbe. Où notre Vulgate dit : *In gubernaculis*, on lit dans l'hébreu : *In consiliis.* Ainsi donc, du conseil Salomon dit qu'il est le gouvernail de la guerre. La conclusion pour les généraux, c'est qu'ils doivent faire autant de cas du conseil que les pilotes du gouvernail. Que dans une rencontre sur mer le gouvernail fasse défaut, c'en est fait de la flotte : ainsi

en sera-t-il de l'armée de terre si, avant et pendant la bataille, le général n'écoute que sa présomption (1). »

Pour abréger, dans la navigation, conclut l'orateur, il faut toujours avoir la main sur le gouvernail, le dirigeant selon les vents et les courants; ainsi, dans les vicissitudes de la guerre, on ne doit prendre aucune mesure importante sans tenir conseil, si l'on ne veut avoir le sort des vaisseaux sans gouvernail, et se briser contre les écueils. Alors, selon son usage, Vieira cite à l'appui de sa doctrine un exemple de la Sainte Écriture, afin de signaler les désastreux effets de la présomption.

« A la tête d'une armée formidable, Holopherne vint assiéger Béthulie. Comme il rencontrait plus de résistance qu'il ne s'y attendait, il réunit son conseil, mais uniquement pour la forme. Parmi les officiers, il s'en trouvait un qui avait nom Achior. Celui-ci parlant selon sa conscience, et non comme les autres, pour flatter le général, ouvrit un avis assez singulier : « Informez-vous bien, dit-il, si le peuple de Béthulie a commis quelque grande iniquité. S'il n'a point offensé son Dieu, nous n'avons qu'à lever le siège au plus vite ; mais s'il l'a offensé, attaquons-le sans crainte, car Dieu le livre entre nos mains, pour le châtier. » Ainsi parla cet homme, et cependant il était païen. A ceux qui se gouvernent par de tout autres raisons, de voir s'ils agissent en chrétiens. Pour Holopherne, indigné de s'entendre donner un tel conseil, il jura de faire passer au fil de l'épée tous les habitants de Béthulie, et Achior avec eux. Ce dernier même, il le fit conduire à Béthulie, afin que cette ville lui servît de prison jusqu'à l'exécution de la sentence.

(1) Sermon sur le vrai courage, ch. v.

« Sur ces entrefaites la grande Judith avait ôté son cilice et ses habits de veuve. Magnifiquement parée, elle sort de la ville, pénètre dans le camp ennemi et jusqu'à la tente d'Holopherne. Là, subjuguant ce barbare par l'éclat de sa beauté, elle put bientôt, selon son dessein, lui couper la tête. Le lendemain, au point du jour, la tête d'Holopherne était hissée au bout d'une lance sur les murs de Béthulie. A cette vue, la terreur se répand dans les rangs des Assyriens; et les assiégés tombant sur eux en font un horrible carnage. Juste châtiment de l'orgueil, Holopherne après de grands exploits succomba honteusement, non faute de bons conseils, mais pour avoir méprisé ceux qui lui étaient donnés. A un tel homme nulle épitaphe ne saurait mieux convenir que cette réflexion d'un commentateur : *Hic finis Holophernis fuit, qui tandem malo suo didicit quam perniciosum ducibus sit aliena non sequi consilia.* Telle fut la fin désastreuse d'Holopherne, qui apprit à ses dépens combien il est funeste aux capitaines de dédaigner les conseils (1). »

Certes, ces conseils étaient sages et donnés d'un ton qui convenait tout à fait au belliqueux auditoire. Quant à la sagesse et à la dignité du langage, elles annonçaient dans un jeune homme de vingt-neuf ans. la maturité d'un maître. Cicéron avait à peu près le même âge lorsqu'il défendit Roscius d'Amérie (2). Les bons juges remarquèrent dans son plaidoyer des signes de jeunesse et d'un goût encore imparfait. Il le reconnut lui-même et se corrigea depuis. Même la description du supplice des parricides qui excita de si vives acclamations, il ne la regarda que comme une composition excusable tout au plus dans un

(1) Sermon sur le vrai courage, ch. v.
(2) Vingt-sept ans.

jeune homme. Toutefois, malgré une abondance et une imagination excessives, malgré le goût des brillants et des contrastes, l'avocat de Roscius promettait le défenseur de Ligarius et de Milon, et l'éloquent adversaire d'Antoine et de Catilina. Avec le temps, l'ardeur si naturelle à la jeunesse se calma (1).

La raison, les années et l'expérience tempérant cette effervescence, la ramenèrent à cette éloquence de bon goût qui fit l'admiration et l'orgueil de Rome. Vieira, pour la maturité, nous semble ici égal, sinon supérieur à l'avocat de Roscius; mais il n'a ni son imagination ni ses brillantes couleurs. Le goût non plus n'est pas irréprochable. S'il ne montre pas encore ces grands mouvements oratoires qui l'élèveront si haut, il déploie déjà des qualités précieuses, l'érudition, la netteté de l'exposition et un style ferme qui se détache facilement en sentences.

L'année suivante (1639), Vieira monte encore dans la chaire de Bahia. Au lieu de peindre la brillante élite de la noblesse, son lugubre pinceau nous représente la mer infestée, les côtes sans cesse exposées à de nouvelles aggressions, les moissons, les villes et les villages incendiés, des milliers de malheureux mourant de faim au fond des déserts ou des forêts. L'orateur relève vers le ciel les courages chancelants : dans sa foi naïve il veut les faire combattre sous les auspices de la Vierge, « la *Bellone du Rosaire* », comme il l'appelle. Sur ces paroles de saint Mathieu : *David autem rex genuit Salomonem*. Ce n'est pas sans mystère, dit-il, que David fut le père de Salomon.

(1) *Volo se efferat in adolescentibus ubertas*, dit quelque part Quintilien.

« David, le roi belliqueux, engendra le pacifique, et le pacifique succéda au belliqueux, parce que la paix est fille de la guerre et qu'à la guerre succède la paix. On pourrait s'étonner que d'une mère si hideuse et si farouche naisse une fille si belle et si douce : aussi la guerre, les anciens l'appelaient-ils *Bellum,* non par ironie et antiphrase, comme plusieurs le pensent, mais parce que *de la guerre nait la belle paix.* »

A notre orateur, la paix inspire comme aux poètes de riantes et gracieuses images. Ce n'est plus celle des lances et des épées changées en socs de charrue et en faux de moissonneur. Alciatus avait peint un essaim d'abeilles construisant leurs rayons de miel dans le creux d'un casque vide, avec cet exergue au-dessous de l'emblème : *Ex bello pax.* Image fine et profonde, dit Vieira, qui ne pouvait mieux s'appliquer qu'à la guerre ou à la paix du Brésil. Les rayons de miel, n'est-ce pas les productions savoureuses de cette terre renommée par la douceur de ses fruits ? Le casque jeté à l'écart offre une heureuse figure d'une paix profonde et durable. Quant aux abeilles, n'expriment-elles pas à merveille les armateurs qui chaque année quittent ces rivages chargés d'opulentes denrées? Mais, quelque désirable que fût cette paix, l'orateur la voulait honorable.

« La douce paix ne naît pas d'une guerre quelconque mais d'une guerre victorieuse. Telles furent celles de David. La paix qui s'impose honteusement aux vaincus, n'est pas de miel, mais de fiel; elle n'est pas douce, mais pleine d'amertumes, de ces amertumes dont s'abreuvent sous le joug de l'ennemi ceux qui, ne pouvant résister ni fuir, payent leur vie de leur liberté. C'est la servitude, l'esclavage, ce n'est pas la paix. Aussi ceux qui se rendent compte

de notre situation seraient presque d'avis de partager notre emblème par le milieu ; et comment ? En laissant à l'envahisseur les rayons de miel déjà perdus, c'est-à-dire Pernambouc, pour ne songer qu'à défendre avec le casque la tête si menacée, c'est-à-dire Bahia (1). »

Le Brésil aux abois se voyait en effet menacé jusque dans sa capitale. Toujours gênée malgré ses immenses possessions, avec tous ses trésors, toujours pauvre et en détresse, l'Espagne n'envoyait jamais que des secours insuffisants. Aussi la Hollande marchait à grands pas à la conquête de cette magnifique colonie. Après une bataille douteuse, une première flotte avait été grandement avariée ; d'une autre chargée de vaillants guerriers, il n'était revenu que de tristes débris. Mais écoutons le jeune orateur : à la façon des grands historiens, il va dans une belle page nous redire ce malheur.

« A la vue de tant de désastres, la confiance se changea en découragement, et les cris de détresse réveillèrent enfin la monarchie si profondément atteinte dans ses richesses et sa gloire. Il fut décidé que toutes les forces navales des deux couronnes se réuniraient en une seule flotte si puissante et si formidable, qu'à l'orgueil même de l'ennemi victorieux elle dût paraître invincible. Mais les îles du Cap-Vert avaient été choisies comme point de jonction ; et les influences climatériques jointes à la mauvaise saison causèrent tant de ravages dans cette flotte réunie, que toute l'armée de terre et de mer se vit réduite de près des deux tiers et obligée de renoncer au théâtre de ses opérations, le Pernambouc. Elle se réfugia dans le port de Bahia comme dans un hôpital. La santé des troupes étant rétablie, de

(1) Sermon sur le Rosaire, gage de la victoire.

nouvelles recrues vinrent combler les vides et remplir les cadres de l'armée. On vit alors s'ébranler toutes ces tours flottantes, se mettre en marche et couvrir les mers. Leur grandiose assemblage se composait de quatre-vingt-sept vaisseaux de haut bord, armés de 2400 canons et portant un effectif de 14000 hommes. Jamais l'Océan Austral n'avait été témoin d'un tel déploiement de forces. La victoire semblait assurée. Déjà même, avant le combat, l'ennemi songeait à se rendre. Mais, ô jugements impénétrables de la Providence ou de la colère divine! notre flotte sortie victorieuse de quatre combats successifs en haute mer, se vit rapprochée des côtes. Là, sous l'influence du reflux de la mer basse, les vaisseaux s'ensablèrent dans les récifs, puis, entraînés par les courants, chassèrent sur leurs ancres et ne purent garder leurs positions. Ainsi la force, le courage, tout jusqu'à la victoire elle-même devenant inutile, cette flotte d'abord si brillante finit par être le jouet des vents et des flots. Avec elle s'anéantit notre dernière espérance (1). »

Voilà un beau tableau d'histoire, d'un ton à la fois grandiose et sévère. Malheureusement plus d'une beauté de l'original disparaît sous le voile peu transparent de la traduction.

Qu'à l'exemple de David les Portugais mettent leur confiance en la protection du Ciel. Sous la fronde du berger Goliath tombe, et les Philistins abandonnent leur camp aux vainqueurs étonnés de leur victoire. « Regardez, regardez maintenant ce géant terrassé, et rougissez de votre découragement et de vos alarmes. Toutes ces armures de fer et de bronze dont il était si fier n'ont servi qu'à le faire tomber plus lourdement par terre, et tout ce vaste corps, étendu là sans

(1) Sermon sur le Rosaire.

vie n'est plus qu'enseveli dans ses propres armes. »

Pour constater d'une année à l'autre un grand progrès, ces citations suffisent. L'imagination du poète et de l'artiste, disions-nous, sommeillait encore chez le jeune prédicateur, ainsi que les mouvements oratoires. L'imagination s'est éveillée. Les malheurs de la patrie, en frappant ce noble cœur, vont faire jaillir du même coup la poésie et l'éloquence.

Nous l'avons vu, tout jeune encore Vieira se nourrit avidement de l'Écriture Sainte. Dans ce commerce sacré, son style s'était pénétré de grandeur et de simplicité. Comment un esprit si original n'eût-il pas été frappé de la haute poésie des psaumes, de la grandeur de Job et de la sublimité des vieux prophètes? Le jeune homme avait déjà dans l'imagination quelque chose de poétique et d'oriental; l'ardeur du génie arabe semblait revivre en lui. Aux récits bibliques son âme s'était exaltée et empreinte des plus vives couleurs de la poésie. C'était en 1640. Bahia allait tomber sans retour sous le joug hollandais, et tout le Brésil avec elle. Dans une inspiration patriotique, Vieira voulut rassurer les Brésiliens, et faire au ciel une sainte violence. Dans un sublime transport — le génie n'est responsable que devant lui-même de ses inspirations — il somma Dieu de venir au secours de son peuple. Les lecteurs nous sauront gré sans doute de reproduire la belle analyse qu'en a donnée l'abbé Raynal. C'est une pièce unique, toute pleine des sublimes audaces de Moïse et des prophètes.

Vieira prit pour texte la fin du psaume XLIII où le prophète s'adressant à Dieu lui dit : « Réveille-toi, Seigneur; pourquoi t'es-tu endormi? pourquoi as-tu détourné ta face de nous? pourquoi as-tu oublié notre

misère et nos tribulations; réveille-toi, viens à notre secours. Songe à la gloire de ton nom et sauve-nous. »

C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant, le Prophète-Roi parle à Dieu. Le temps et les circonstances sont les mêmes, et j'oserai dire aussi : Réveille-toi. Pourquoi t'es-tu endormi?

Vieira reprend son texte; et après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israël et des Portugais, il ajoute: « Ce ne sont donc point les peuples que je prêcherai aujourd'hui. Ma voix et mes paroles s'élèveront plus haut. J'aspire, dans ce moment, à pénétrer jusque dans le sein de la divinité. C'est le dernier jour de la quinzaine, que, dans toutes les églises de la métropole, on a destiné à des prières devant les sacrés autels; et puisque ce jour-là est le dernier, il convient de recourir au seul et dernier remède. Les orateurs évangéliques ont travaillé vainement à nous amener à résipiscence : puisque nous avons été sourds, puisqu'ils ne nous ont pas convertis, c'est toi, Seigneur, que je convertirai, et quoique nous soyons les pécheurs, c'est toi qui te repentiras.

« Lorsque les enfants d'Israël eurent commis le crime dans le désert, en adorant le veau d'or, tu révélas leur faute à Moïse, et tu ajoutas dans ton courroux que tu voulais anéantir ces ingrats. Moïse te dit: « Et pourquoi ton indignation contre ton peuple? Avant de sévir, considère ce qu'il est à propos que tu fasses. Veux-tu que l'Égyptien t'accuse de ne nous avoir malicieusement tirés de l'esclavage, que pour nous exterminer dans les montagnes? songe à la gloire de ton nom. »

« Telle fut la logique de Moïse, et telle sera la mienne. Tu te repentis du projet que tu avais formé. Tu es le même. Mes raisons sont plus fortes que celles du législateur des Hébreux. Elles auront le même effet sur toi; et si tu as formé le projet de nous perdre, tu t'en repentiras.

« Ignores-tu que l'hérétique, enflé des succès que tu lui accordes, a déjà dit que c'est à la fausseté de notre culte qu'il doit ta protection et ses victoires. Et que veux-tu qu'en pensent les Gentils qui nous environnent, le Talapoin qui ne te connaît pas encore, l'inconstant Indien, l'ignorant et stupide Égyptien, à peine mouillé des eaux du baptême? Ces peuples sont-ils capables de sonder et d'adorer la profondeur de tes jugements ?

« Réveille-toi donc, et si tu prends quelque soin de ta gloire, ne souffre pas qu'on puise dans nos défaites des arguments contre notre croyance. Réveille-toi, et que les tempêtes qui ont dissipé nos flottes dissipent celles de notre ennemi commun. Que la peste, que les maladies qui ont fondu nos armées fondent les siennes, et puisque les conseils des hommes se corrompent quand il te plaît, remplis les siens de ténèbres et de confusion.

« Josué était plus saint et plus patient que nous. Cependant son langage ne fut pas autre que le mien, et la circonstance était bien moins importante. Il traverse le Jourdain, il attaque la ville de Haï; ses troupes sont dispersées. Sa perte fut médiocre, et le voilà qui déchire ses vêtements, qui se roule à terre et qui se répand en plaintes amères : « Et pourquoi nous faire passer le Jourdain? Dis, Seigneur, était-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen? » Et

moi, lorsqu'il s'agit d'un peuple immense, dans une vaste contrée, ne m'écrierai-je pas : Ne nous as-tu donné ces contrées que pour nous les ôter? si tu les destinais au Hollandais, que ne l'appelais-tu, lorsqu'elles étaient incultes? l'hérétique t'a-t-il rendu de si grands services, et sommes-nous si vils à tes yeux que tu ne nous aies tirés de notre contrée que pour être ici son défricheur, pour lui bâtir des villes, pour l'enrichir de nos travaux? Voilà donc le dédommagement que tu avais attaché dans ton cœur à tant d'hommes égorgés sur la terre, et perdus sur les eaux? Cela sera pourtant si tu l'as résolu. Mais je te préviens que ceux que tu rejettes, que tu accables aujourd'hui, demain tu les rechercheras sans les retrouver.

« Job, écrasé de malheurs, conteste avec toi. Tu ne veux pas que nous soyons plus insensibles que lui. Il te dit : « Puisque tu as décidé ma perte, consomme-la; tue-moi; anéantis moi; que je sois inhumé et réduit en poussière; j'y consens : mais demain tu me chercheras et tu ne me trouveras plus. Tu auras des Sabéens, des Chaldéens, des blasphémateurs de ton nom; mais Job, mais le serviteur fidèle qui t'adore, tu ne l'auras plus. »

« Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job : Embrase, détruis, consume-nous tous : mais un jour, mais demain, tu chercheras vainement. A ton avis, la Hollande te fournira des conquérants apostoliques qui porteront, au péril de leur vie, par toute la terre, l'étendard de la croix? La Hollande te fournira un séminaire de prédicateurs apostoliques qui courront arroser de leur sang des contrées barbares pour les intérêts de la foi? la Hollande t'élèvera des temples qui te plaisent, des autels sur lesquels tu descendes,

te consacrera de vrais ministres, t'offrira le grand sacrifice, et te rendra le culte digne de toi? Oui, oui; le culte que tu en recevras, ce sera celui qu'elle pratique journellement à Amsterdam, à Middelbourg, à Flessingue, et dans tous les cantons de cet enfer humide et froid.

« Je sais bien, Seigneur, que la propagation de ta foi et les intérêts de ta gloire ne dépendent pas de nous; et que, quand il n'y aurait point d'hommes, ta puissance animant les pierres en susciterait des enfants d'Abraham. Mais je sais aussi que depuis Adam tu n'as point créé d'hommes d'une espèce nouvelle, que tu te sers de ceux qui sont, et que tu n'admets à tes desseins les moins bons qu'à défaut de meilleurs. Témoin la parabole du banquet : « Fais entrer les aveugles et les boiteux. » Voilà la marche de ta providence. La changes-tu aujourd'hui? Nous avons été les conviés; nous n'avons pas refusé de nous rendre au festin; et tu nous préfères des aveugles, des boiteux ; des Luthériens, des Calvinistes, aveugles dans la foi, boiteux dans les œuvres.

« Si nous sommes assez malheureux pour que le Hollandais se rende maître du Brésil, ce que je te représente avec humilité, mais très sérieusement, c'est d'y bien regarder avant l'exécution de ton arrêt. Pèse scrupuleusement ce qui pourra t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il est encore temps. Si tu as à te repentir, il vaut mieux que ce soit à présent, que quand le mal sera sans remède. Tu vois où j'en veux venir, et les raisons prises dans ta propre conduite de la remontrance que je te fais. Avant le déluge, tu étais aussi très courroucé contre le genre humain. Noé eut beau te prier pendant un siècle, tu persistas dans ta

colère. Les cataractes se rompirent enfin. Les eaux ont surmonté le sommet des montagnes. La terre entière est inondée, et ta justice est satisfaite. Mais, trois jours après, lorsque les corps surnagèrent, lorsque tes yeux s'arrêtèrent sur la multitude des cadavres livides, lorque la surface des mers offrit le spectacle le plus triste, le plus affreux qui eût jamais affligé les regards des anges, que devins-tu? Frappé de ce tableau comme si tu ne l'avais pas prévu, tes entrailles s'émurent de douleur. Tu te repentis d'avoir fait le monde. Tu eus des regrets sur le passé; tu pris des résolutions pour l'avenir. Voilà comme tu es, et puisque c'est là ton caractère, pourquoi ne te ménages-tu pas en nous épargnant? Pourquoi faire à présent le furibond, si ton cœur en doit murmurer; si l'exécution des arrêts de ta justice doit affliger ta bonté? Songes-y avant de commencer et considère les suites du nouveau déluge que tu as projeté. Je vais te les peindre.

« Bahia et le reste du Brésil sont devenus la proie des Hollandais ; je le suppose. Vois-les. Ils entrent dans cette ville avec la fureur des conquérants, avec la rage des hérétiques. Vois que ni l'âge, ni le sexe ne sont épargnés.... Entends les cris confus des religieux, des prêtres qui embrassent tes autels et qui élèvent leurs bras vers toi. Toi même, Seigneur, tu n'échapperas pas à leurs violences. Oui! tu en auras ta part. L'hérétique forcera les portes de tes temples. Les hosties, ton propre corps, seront foulées aux pieds; les vases que ton sang a remplis serviront à la débauche. Tes autels seront renversés. Tes images seront brisées. Des mains sacrilèges se porteront sur ta mère.

« Enfin, lorsque tes temples seront dépouillés, tes

autels détruits, ta religion éteinte au Brésil, et ton culte interrompu, lorsque l'herbe croîtra sur le pavé de tes églises, le jour de Noël viendra sans que personne se souvienne du jour de ta naissance. Le carême, la semaine sainte viendront, sans que les mystères de la passion soient célébrés. Les pierres de nos rues gémiront, comme elles gémirent dans les rues de Jérusalem. Plus de prêtres, plus de sacrifices, plus de sacrements. L'hérésie s'emparera de la chaire de vérité. La fausse doctrine infectera les enfants des Portugais. Un jour on demandera aux enfants de ceux qui m'entourent : « Petits garçons, de quelle religion, êtes-vous? » et ils répondront : « Nous sommes calvinistes. » « Et vous, petites filles? » et elles répondront : « Nous sommes luthériennes. » Alors tu t'attendriras, tu te repentiras : mais puisque le regret t'attend, que ne le préviens-tu? Mais, dis-moi; quelle gloire trouves-tu à détruire une nation et à la faire supplanter par une autre? C'est un pouvoir que tu confias autrefois à un petit habitant d'Anathoth. En nous punissant, tu triomphes du faible : en nous pardonnant, tu triomphes de toi. Sois miséricordieux pour ta propre gloire, pour l'honneur de ton nom. Que ta colère ne soit ni de tous les jours, ni même d'un jour. Tu ne veux pas que le soleil se couche sur notre ressentiment, et combien ne s'est-il pas levé, combien ne s'est-il pas couché sur la terre? Exiges-tu de nous une modération que tu n'as pas? ne fais-tu que donner le précepte et non l'exemple?

« Pardonne donc, Seigneur, fais cesser nos malheurs; Vierge Sainte, intercède pour nous; supplie ton fils; ordonne-lui. S'il est courroucé par nos offenses, dis-lui qu'il nous les remette, ainsi qu'il nous est enjoint

par la loi de les remettre à ceux qui nous ont offensés (1). »

Quelque idée qu'on se soit faite de la prédication, il est impossible de ne pas sentir la grandeur et la nouveauté d'une pareille éloquence; si l'esprit est d'abord déconcerté, le trouble et l'émotion de l'âme attestent bientôt une grande puissance oratoire. Il n'y a que les maîtres qui puissent concevoir et exécuter de telles œuvres, et Raynal a raison d'appeler ce discours le plus extraordinaire peut-être qui ait jamais été prononcé dans aucune chaire chrétienne.

Le patriotisme est la muse qui a inspiré l'orateur, et, en deux années, l'a élevé à ces hauteurs où il nous apparaît comme le dieu de l'éloquence, la main pleine de foudres et le visage environné d'éclairs.

(1) Raynal, *Histoire philosoph. des établissements des Européens dans les deux Indes*, t. II, p. 381, in-4.

CHAPITRE III

VIEIRA DANS LE CONSEIL DU ROI

Etat du Portugal en 1640 : sans armée, sans flotte, sans argent. — Vieira dans le conseil de Jean IV. — Beau mémoire sur la manière de résister aux Espagnols. — Il dissuade les Portugais de faire une guerre offensive par l'exemple de la Hollande ; politique de temporisation, qui leur permet de se préparer contre la Castille. — Premier sermon devant le roi. — Usage que Vieira fait de la chaire pour la restauration religieuse et sociale de sa patrie. — Sermon devant les Cortès, belle théorie sur l'impôt et son égale répartition entre tous les ordres. — Il propose d'établir les Compagnies de commerce pour lutter contre la Hollande. — Le commerce libre. — Mesures de faveur proposées : ennoblir les commerçants, protéger les nouveaux chrétiens et modifier la procédure de l'Inquisition. — Compagnie Occidentale ou du Brésil; services qu'elle rend.

Au milieu de ses triomphes oratoires, la réputation de Vieira allait chaque jour grandissant. Rien n'est plus doux que le premier sourire de la gloire. L'image de Lisbonne, sa première patrie et des lauriers qu'il y pouvait cueillir, dut plus d'une fois lui apparaître, et troubler son sommeil. *L'encens du prédicateur*, a-t-il dit depuis, *c'est la magnificence du théâtre et la grandeur immense de la capitale et de la cour* (1). Si telles étaient alors ses pensées, un événement extraordinaire vint

(1) Xavier Dormindo, songe 3e. Nous avons traduit *lisonja* par *encens*, afin d'éviter une périphrase : ce qui flatte le prédicateur.

à propos s'offrir à lui. Cette même année 1640, irrité de soixante ans d'oppression, le peuple portugais se levait comme un seul homme, chassait les garnisons espagnoles et proclamait roi le duc de Bragance, sous le nom de Jean IV. Du Portugal l'enthousiasme passa rapidement aux colonies et y causa une joie inexprimable. Non content d'adhérer au mouvement national, le vice-roi du Brésil, Don Fernando de Mascarenhas, envoya aussitôt son fils pour complimenter le nouveau roi (27 février 1641). Afin de diriger l'inexpérience du jeune homme, deux conseillers lui furent donnés. C'étaient les Pères Vieira et Simon de Vasconcellos, l'auteur de la *Chronique*. Il semblait que les vents fussent d'intelligence avec les illustres voyageurs. Partis le 29 février, ils se trouvaient en Portugal à la fin d'avril. Le jour même de leur arrivée ils furent admis devant le roi (1). Dès la première entrevue Jean IV conçut une haute idée des talents de Vieira et un vif désir de se l'attacher. Dans cette merveilleuse restauration, la Providence semblait conduire elle-même les événements et présenter au roi l'homme dont il avait besoin.

1) Lisboa, p. 29, reproduit une note du *Diarium* de Vieira qui nous apprend ces détails, et veut voir ici un esprit d'intrigue. Mais de la part de Vieira comme de Jean IV, l'empressement n'a rien que de très naturel. Si le conseiller avait hâte de s'acquitter de sa mission et des autres affaires dont il était probablement chargé, le roi n'en devait pas moins avoir d'apprendre les sentiments de la grande colonie portugaise.

Quant à la faveur si rapide de Vieira, elle s'explique. La réputation du brillant orateur, des manières insinuantes, un esprit prodigieux, la façon lumineuse dont il traitait les affaires d'État les plus compliquées, tout devait attirer l'attention d'un prince qui cherchait des appuis à son trône. D'ailleurs j'ai lu quelque part, dans Barros, je crois, que le vice-roi louait dans ses lettres l'éloquence de Vieira et son aptitude aux affaires.

Après l'ivresse du triomphe et les joies de la délivrance d'un peuple entier, il fallait envisager froidement la situation. Cette situation était affreuse et hérissée de difficultés : les places fortes en ruine, le trésor épuisé, la plupart des colonies dévastées par les pirates ou au pouvoir de l'ennemi, l'État sans flotte et presque sans armée, la guerre aux frontières, et dans les cours les plus puissantes de l'Europe, une autre guerre plus terrible, guerre d'intrigues qui menaçait d'étouffer dans son berceau la liberté renaissante. Aussi Jean IV répétait-il souvent dans l'intimité : « Pour me faire roi, Dieu dut y mettre les deux mains, l'une pour me fermer les yeux, l'autre pour me tirer par les cheveux. » Dans la bouche d'un prince aussi sage qu'éclairé, ces paroles n'étaient ni défiance, ni pusillanimité. Il se faisait une juste idée de ses devoirs et des embarras de son règne. Le duc de Bragance n'était pas un ambitieux vulgaire, pour qui la grande affaire est de monter sur un trône intact ou amoindri. A ses yeux, restaurer le Portugal, c'était lui rendre son ancienne splendeur. Mais cette tâche, il la jugeait bien difficile, sinon impossible. Elle paraissait au-dessus des forces humaines. Là encore, il *fallait que Dieu y mît la main*. Sa flotte et ses colonies, qui les lui rendrait ? qui ferait remonter la nation portugaise au rang des grands États, menacée qu'elle était de mourir sous les étreintes de sa puissante rivale? Comment cicatriser les plaies de soixante années d'oppression? Le Portugal ressemblait à un corps vieux et débile, dont on aurait tiré tout le sang. Comment rendre à ce corps vigueur et santé? Il fallait de bons généraux, d'habiles diplomates, des ministres intelligents et dévoués. Où les prendre? Les

trois Philippe et leurs orgueilleux favoris semblaient avoir juré d'anéantir une nation rebelle au joug, parce qu'elle avait connu la gloire. C'était toute une création nouvelle. Vieira trouva dans son génie assez de lumières, assez de patriotisme dans son âme, pour s'improviser homme d'État, publiciste et ambassadeur. Entrons avec lui dans cette nouvelle carrière. Quelles que soient les difficultés, nous le verrons presque toujours en triompher, avec la résolution et le coup d'œil d'un homme d'État élevé aux grandes affaires.

Dans le premier enthousiasme de la liberté, les Portugais parlaient d'envahir la Castille. Cette idée chevaleresque éveillait des échos jusque dans les régions du pouvoir. Dangereux projet, s'il en fut jamais, le moindre insuccès pouvant tout compromettre. Vieira le combattit de vive voix et par écrit. A ce sujet il adresse au secrétaire d'État une lettre ou mémoire, *réellement dicté*, comme il le dit, *par le zèle de la patrie*.

S'appuyant sur la raison et sur l'histoire, Vieira conseille la guerre *défensive*, la seule qui soit sage pour un royaume encore faible. L'avantage des fortifications supplée à l'inégalité des forces. Dans la guerre offensive on peut tout perdre en un jour. Que firent les Hollandais soulevés contre l'Espagne! Ils se renfermèrent dans leurs places et s'y fortifièrent. En se tenant quelques années sur la défensive, ils en vinrent à briser les forces de l'Espagne, à conquérir ses provinces, dominer les mers et aspirer à l'empire du monde. Les Hollandais, si éloignés de l'Espagne, n'ont trouvé le salut que dans cette méthode. Pour un petit royaume enserré de tous côtés par la

Castille, n'est-elle pas d'une nécessité absolue (1)?

Mais ces considérations étaient générales. L'histoire à la main, Vieira en ajoutait d'autres plus décisives. L'invasion de la Castille exigeait de grandes dépenses et une armée respectable. Or, avec l'argent nécessaire à la conquête d'une ville ennemie, on fortifiait nombre de places portugaises. D'ailleurs rien de plus facile à envahir que le Portugal, pays uni, ouvert par terre et par mer. L'Espagne, elle, avec un sol stérile et une nombreuse cavalerie, opposait des soldats aguerris et bien disciplinés. Que feraient les Portugais, d'une constance sans égale pour soutenir un siège, mais peu habitués à la discipline d'une armée régulière?

« *L'histoire est l'âme de la politique* (2), et les succès passés sont l'infaillible oracle des succès futurs. Or nous ne lisons nulle part dans nos annales, que les Portugais entrant en Castille aient jamais rien fait de considérable, ni que les Castillans aient envahi le Portugal sans avoir été vaincus et mis en déroute. »

Mieux vaut, concluait Vieira après ces belles paroles, attendre l'ennemi dans nos places fortes que l'aller chercher dans les siennes. Quant aux sommes destinées à l'invasion de l'Espagne, qu'on les emploie à fortifier les principales places et à construire des galères. Les galères! voilà nos remparts, la sécurité de nos côtes, le salut de nos immenses colonies dont le commerce maintient la prospérité de la métropole.

Mais la France, ennemie de l'Espagne, ne manque-

(1) Inutile de déclarer que dans ce résumé nous nous piquons plus d'exactitude que d'élégance.

(2) *A historia é a alma da politica.*

rait pas de faire une utile et puissante diversion. Le nouveau politique répond que la Castille, une fois délivrée des Français, se tournerait contre le Portugal. Alors le royaume ne serait plus en sûreté. D'ailleurs à la guerre les événements sont incertains, et les Français, naturellement inconstants, désirent la paix.

Dans un jeune homme, quels larges et beaux aperçus sur la politique et l'art militaire, deux sciences bien éloignées de sa profession! L'évêque de Viseu trouve dans ces pages la haute raison d'un politique et d'un soldat, avec le langage précis, clair et élégant d'un écrivain consommé (1). Devant ce ferme et lumineux bon sens qui pèse les raisons et discute les objections, les projets fantastiques s'évanouirent bientôt.

Dans l'état de faiblesse et d'isolement du Portugal, la politique de temporisation était dictée par la raison et une impérieuse nécessité. Tout autre était la situation de l'Espagne. Concentrer ses forces, fondre comme l'aigle sur son faible voisin et l'accabler avant qu'il pût se reconnaître : telle devait être la politique de cette puissance. Cela ne valait-il pas mieux que vingt-cinq années d'escarmouches aux frontières, qu'une petite guerre de petites intrigues où l'Espagne compromit trop souvent son prestige? Un effort gigantesque terminait la lutte dans un sens ou dans l'autre. Malgré les nombreux ennemis qui l'assaillaient, le lion ibérique, quoique blessé, pouvait encore saisir et déchirer sa proie. Mais le Portugal sut habilement rester hors de ses atteintes.

Pour Vieira la cause de l'indépendance n'était pas moins sacrée que celle de la religion. Pendant plu-

(1) Lobo, t. II, p. 203.

sieurs années elle absorba toutes ses pensées; pour sa patrie, il voulait la liberté, mais il voulait surtout les vertus religieuses et sociales qui avaient fait sa gloire. Invité à prêcher dans la chapelle royale, il fit d'heureuses allusions à la nouvelle année, ainsi qu'au nouveau règne. Le prince fut charmé, comme toute la cour et la population, de l'éloquence du Père Vieira. Dans sa péroraison, l'orateur s'adressait à toute la nation pour la remplir d'enthousiasme.

« Quand Josué, à son entrée dans la terre promise, remporta ses premières et miraculeuses victoires, montrant à ses soldats leurs ennemis terrassés, il leur disait ces paroles que j'adresse avec non moins de raison à tous les Portugais : *Confortamini et estote robusti; sic enim faciet Dominus cunctis hostibus vestris adversum quos dimicatis.* Ayez confiance et montrez de la force, c'est ainsi que Dieu traitera tous les ennemis que vous conbattez. J'en ai la ferme espérance, braves soldats, vaillants Portugais, comme vous avez heureusement vaincu vos ennemis, vous les vaincrez encore. Vos victoires viennent de Dieu, et le peu de sang que vous avez répandu, confiants dans la puisance de son bras, est le gage assuré des flots de sang que vos bras victorieux vont répandre encore ; sang des catholiques nos ennemis, sang des hérétiques en Europe, sang des Maures en Afrique, sang des sauvages en Asie et en Amérique, assujettissant toutes les parties du monde à un seul empire. »

Le lecteur s'étonnera peut-être de ces accents belliqueux qui retentissent jusque dans la chaire sacrée. Une guerre générale allait commencer sur terre comme sur mer, et l'affranchissement n'avait été que le premier acte d'une lutte héroïque. D'ailleurs les charges du Portugal étaient écrasantes, et l'État presque sans ressources. Il fallait établir des impôts,

et créer de nouvelles sources de richesse publique. Plusieurs fois dans la chaire Vieira s'occupa de la situation politique et financière du royaume, nous n'avons pas le droit de nous en étonner plus que les contemporains. Entre les mains de notre orateur, la chaire avec ses libres allures remplaçait la tribune antique. Sans cesser d'être l'organe de l'Évangile, elle devenait l'asile de toutes les misères et le palladium de toutes les libertés. C'est de là que sa puissante parole abordait les sujets les plus variés, rappelant les grands aux règles de la justice et tous les Portugais à l'observation de l'Évangile et à l'amour passionné de la patrie. Il nous reste sur saint Roch et saint Antoine deux discours curieux, remplis de vues remarquables sur les sciences politique et économique. Le second fut prononcé le 14 septembre 1642, à l'ouverture des Cortès. A ces représentants des divers ordres de l'État, saint Antoine de Lisbonne est proposé comme le parfait procureur, à la fois *fidèle et homme d'Etat*.

« *L'impôt, qui est le sang et la chair du peuple,* se doit lever avec tant de délicatesse que celui-ci ne s'en aperçoive pas. La côte dont se devait former Ève, Dieu la tira d'Adam endormi, et sans l'éveiller. Il voulait nous montrer avec quelle difficulté se tire des hommes, et avec quelle douceur se doit tirer ce qui est dans leur intérêt. Les hommes ont tant de peine à se laisser arracher ce qu'ils ont converti en chair et en sang, fût-ce pour le bien de leur maison et de leurs enfants, que Dieu enseigne à tirer cette côte d'Adam en endormant ses sens, pour lui épargner la douleur. C'est avec cette douceur qu'on doit tirer des hommes ce qui est nécessaire à leur conservation. Vous leur

tirez la chair, vous leur tirez le sang, vous leur tirez les os, c'est une nécessité ; mais faites-le de telle façon et avec tant d'habileté, que les hommes ne le sentent et ne le voient pour ainsi dire pas. »

Les impôts sont le sang et la chair du peuple. Paroles mémorables, qui méritent d'être écrites en lettres d'or, dans le cabinet des ministres et dans les salles de nos assemblées délibérantes! Qu'il y a loin de cette belle théorie de l'impôt, à chercher de tous côtés de nouvelles matières imposables!

Mais, continue l'orateur politique, cette *adresse et suavité*, comment l'obtenir! Assurément le joug le plus dur d'un royaume, la charge la plus pesante d'un État, ce sont les impôts excessifs. Voulons-nous qu'ils soient légers, voulons-nous qu'ils soient doux? *Qu'ils se répartissent entre tous.* Il n'y a pas de tribut plus pesant que celui de la mort; tous le payent néanmoins, et personne ne se plaint, parce qu'il est le tribut de tous. Comme il n'y a pas de privilégiés, il n'y a pas de plaintes. Si le soleil se lève, il envoie à tous sa chaleur et sa lumière ; si la pluie tombe du ciel, elle rafraîchit tout le monde. Mais, triste et dure condition des lieux où nous vivons! Cette égalité du ciel, en touchant la terre, devient aussitôt inégalité. Le ciel fait pleuvoir avec cette juste et égale distribution que nous admirons tous. Mais, pendant que l'eau tombe à terre, les montagnes restent à sec, et comme elles secouent loin d'elles le poids de l'eau, toute la force du courant descend et va inonder les vallées.

Ainsi, le remède qu'une impérieuse nécessité ne devait suggérer qu'un siècle et demi plus tard à nos représentants, un jeune homme le trouvait dans son patriotisme et sa haute raison. Des pressants besoins

de l'État l'orateur conclut que tous, nobles et ecclésiastiques, doivent contribuer de tout leur pouvoir. En si grave circonstance la libéralité devient justice. D'ailleurs les rois portugais n'ont-ils pas fondé ou doté la plupart des églises ou monastères? Soutenir qui les a enrichis, c'est obligation et justice, plutôt que générosité. S'agit il de subvenir à la liberté du peuple, l'Église n'hésite pas à vendre ses trésors. Les temples sont la réserve des nécessités publiques, et les rois, en y mettant des offrandes, y déposèrent des secours.

La noblesse a des immunités, la chose est certaine. Mais le Christ n'a-t-il pas résolu que tous, sans exception de privilèges, paieraient le tribut? *Quel scandale que les nobles soient exempts quand tous payent!* Que sera-ce donc dans les cas extraordinaires où il y va du salut du royaume, du roi et de la noblesse elle-même? Celle du Portugal est liée par une double obligation. D'abord les commanderies et autres revenus de la couronne, ce sont les nobles qui les obtiennent et de tous temps les obtinrent. Que ceux qui vivent de la couronne soutiennent la couronne. D'ailleurs, la noblesse portugaise n'a-t-elle pas une raison spéciale de soutenir le roi qu'elle-même a fait et proclamé?

Fier et beau langage! principes dignes d'un orateur politique! C'était un touchant spectacle de voir la religion prêter l'autorité de sa voix à la cause de la justice, et le membre d'un corps privilégié exposer avec éloquence la nécessité d'une *juste répartition des impôts*. Dans le sermon de saint Roch, l'orateur développait les mêmes idées, et insistait sur la nécessité de fortifier les places et d'exercer la milice. Devant une invasion imminente des Castillans, il blâmait la présomptueuse confiance des Portugais.

Mais les subsides et les impôts, remède du moment pour les nécessités présentes, palliaient le mal plutôt qu'ils ne le guérissaient. Loin de faire circuler la richesse dans les veines appauvries de l'État, ils la tarissaient. Aussi préoccupé de la misère du royaume que de la difficulté inouïe de tenir tête à la Castille, Vieira fut le premier à concevoir et à proposer l'idée des *Compagnies de commerce*.

L'année 1641 vit sans doute paraître le premier opuscule qui traitait de cette importante matière. Il courut imprimé sans date et sans nom d'auteur. Trois autres parurent successivement en 1643, 1646 et 1654 ou 1655, sans compter bon nombre de lettres que Vieira adressa dans le cours de ses missions à des personnages influents (1). C'était une question bien vaste et bien compliquée que l'établissement des Compagnies. Sans parler des connaissances politiques et financières qu'elle exigeait, elle renfermait plusieurs problèmes très épineux qui n'étaient pas sans danger pour qui osait les traiter. Il fallait tout un système de banques et de compagnies, il fallait créer le commerce et le crédit national dans une nation habituée à vivre de ses riches colonies ; il fallait surtout réformer l'Inquisition. Mais comment toucher à cette institution séculaire? Beaucoup de Portugais la confondaient avec la religion elle-même. Les plus sages la regardaient comme une arche sacrée, sur laquelle on ne pouvait sans impiété porter la main. Comment attirer les négociants, si la sécurité des personnes et des biens n'était pas garantie? Et pouvait-elle l'être, si une simple accusation ou le soupçon d'hérésie suffisait pour confisquer les biens?

(1) Voir dans Lisboa, p. 53, l'énumération de ces écrits.

Le *commerce libre*, dans le sens où l'entendait Vieira, désignait tout un ensemble de moyens qui devaient faire passer le royaume de la misère à l'opulence et à la prospérité. Suivons un instant cet esprit hardi, contemplons les proportions grandioses que sa vaste imagination sut donner à ses projets de restauration sociale.

Afin de développer le commerce en lui offrant des avantages, le roi devait affranchir tous les biens et richesses qui appartenaient aux commerçants français ou étrangers. Pour aucun crime de lèse-majesté divine et humaine, pour aucun des délits qui entraînaient auparavant la confiscation, les biens ne pouvaient être ni pris, ni sequestrés. Ils restaient libres et garantis. Par richesse du commerce, le roi entendait tous les biens meubles possédés ou administrés par des négociants portugais ou étrangers. Aux termes du mémoire, il était spécifié pour les commerçants des immunités importantes. Qu'un homme fût arrêté pour crime d'hérésie ou autre semblable, ses biens étaient confisqués, meubles et immeubles. Mais, s'il était commerçant, les biens meubles demeuraient libres en faveur du commerce.

Autour de ces précieuses garanties que Vieira appelait *l'assurance et la liberté du commerce*, il en avait groupé d'autres destinées à les compléter. C'était d'abord la création d'une *Banque* semblable à celle d'Amsterdam, et de *Compagnies* de commerce, à l'imitation des Compagnies hollandaises, et destinées à leur faire concurrence.

2° Accorder des franchises, et faciliter la participation du commerce aux Français, Suédois, Danois, Vénitiens, Génois et autres nations neutres ou ennemies

de la Castille : infaillible moyen d'établir des relations et des intérêts communs d'où naîtraient les alliances politiques si nécessaires à la défense du Portugal.

3° Ennoblir la profession de commerçant. Loin de faire déroger, cet état donnerait une noblesse réelle et positive. Pour cela, il fallait déclarer nobles les marchands du petit comme du gros commerce, les personnes de grande qualité et les vieux chrétiens qui s'y livreraient, à l'exemple de Venise, de Gênes et de Florence où les princes étaient marchands et les républiques si florissantes.

4° Abolir les distinctions odieuses de *chrétiens nouveaux* et de *vieux chrétiens*, distinction contraire à la doctrine de l'Évangile, à la propagation de la foi, aussi bien qu'à la paix, au repos et à la prospérité du royaume.

5° Réformer la procédure de l'Inquisition portugaise, extrêmement rigoureuse. On adopterait celle de Castille, plus douce et plus équitable.

D'autres points importants étaient exposés dans ces mémoires ; on peut les voir expliqués dans Lisboa (1). Ainsi une loi devait défendre de passer la Ligne aux navires qui auraient moins de quatre cents tonneaux et de vingt pièces d'artillerie. Le but de cette mesure était évident : créer une puissante marine pour protéger le commerce de l'Inde, du Brésil et d'Angola. Aux petits navires on réservait la navigation des îles et côtes de l'Afrique et du Maragnon avec la pêche de la morue.

Vieira tenait beaucoup à ce dernier point. Comme il le jugeait capital, il y revenait à tout propos. Un jour de Saint-Jean, au palais d'Alcantara qui domine le

(1) P. 60-61.

Tage, il indiqua au roi un ingénieux moyen de célébrer la fête du saint, en allumant trente-neuf feux de joie. En même temps il montrait du doigt trente-neuf caravelles à l'ancre sur le fleuve. Ces caravelles, disait-il, sont des écoles de couardise. Fuir est leur triomphe. Au premier coup de canon, elles livrent les produits du Brésil. Aussi les habitants de cette contrée les appelle-t-on les laboureurs de la Hollande. Grâce à ces mesures et à ces conseils de la rigueur, dans la marine marchande comme dans la marine de guerre, on ne vit bientôt plus que de puissants navires capables de combattre (1).

Une caisse spéciale de garantie était établie pour les Juifs convertis — c'était chez Vieira une préoccupation constante de les défendre et de les rassurer. — La part de revenus qu'ils en toucheraient devrait être appliquée tout entière au commerce, et jamais en biens fonds.

Il n'y a pas un de nos lecteurs qui n'aperçoive les conséquences politiques, sociales et religieuses de ce projet de commerce. Pour rendre au royaume une nouvelle vie, et, en le tirant des embarras présents, préparer la prospérité de l'avenir, il ne fallait rien moins qu'une réforme profonde et radicale. Les circonstances d'ailleurs étaient favorables. Le Portugal sortait d'une révolution, et avant qu'il reprît le fonctionnement régulier de la vie politique, c'était faire preuve de sagesse de lui donner alors les institutions qui lui manquaient. Comme nous sans doute, nos lecteurs auront été frappés de l'insistance de Vieira à retenir et à rassurer les nouveaux convertis. Il voyait

(1) Voir Lisboa, p. 159.

là une réparation et un acte de justice. De plus, affligé de l'appauvrissement du Portugal qui devait pourvoir d'administrateurs et de troupes ses immenses colonies, il eût voulu retenir dans leur patrie tous les Portugais, et les empêcher de porter ailleurs leur industrie et leurs richesses. Il plaignait les nouveaux chrétiens et les défendait avec éloquence.

« Il faut bien considérer, disait-il, que les innocents, pour souffrir, n'ont besoin ni d'accusation, ni de châtiments. Sans être accusés, ni condamnés, tous les hommes de race juive qui demeurent dans le royaume souffrent sans cesse, vivant au milieu de craintes et d'alarmes perpétuelles. C'est un genre de châtiment général et continuel qui s'étend à tous sans distinction de coupables et d'innocents : châtiment si rigoureux, qu'un bon nombre se sont exilés volontairement, sans autre raison de craindre que d'être nés nouveaux chrétiens, comme le prouve leur conduite. Ils aiment mieux vivre en sécurité hors de leur pays, que dans leur patrie au sein des alarmes. Grand malheur assurément, bien digne d'être réparé, que des hommes s'exilant d'eux-mêmes, sans être coupables ! »

La nécessité de développer le commerce, personne ne la contestait. Où le dissentiment commençait, c'était sur les moyens de le favoriser. Vieira le savait. Aussi bon nombre de raisons et d'autorités imposantes venaient à l'appui de ses projets. Quant à l'admission des Juifs, dans la forme proposée, elle n'avait rien de contraire à aucune loi divine et humaine. Conforme aux canons, à la doctrine des Pères et aux décisions des conciles, elle ne devait donner aucun scrupule aux consciences les plus timorées. N'était-ce pas d'ailleurs le sentiment commun des théologiens que, pour défendre et conserver leurs royaumes, les princes pou-

vaient se confédérer avec les infidèles et les appeler à leur secours? Dans l'Écriture Sainte on en lit de nombreux exemples. Jésus-Christ lui-même souffre la zizanie dans son champ, et reprend le zèle mal entendu de ceux qui veulent l'extirper en s'exposant à nuire au froment.

Ajoutez à cela l'exemple des princes catholiques, des rois de France, de l'empereur, de la république de Venise et des ducs de Florence. Enfin le vicaire de Jésus-Christ lui-même, le Souverain Pontife, admettait ceux que le Portugal appelait les *nouveaux chrétiens*. — Entre eux et les anciens chrétiens, on ne faisait nulle différence en Italie. — A Rome même il permettait des synagogues aux Juifs, avec la profession publique de la foi de Moïse. Des hommes qui professaient le judaïsme étaient tolérés dans la capitale de l'Église; pourquoi le Portugal n'admettrait-il pas les nouveaux chrétiens, qu'on pouvait tout au plus soupçonner de n'être pas sincères? Pour les besoins du commerce, on recevait à Lisbonne et dans les villes maritimes tant d'hérétiques de Hollande, de France et d'Angleterre : n'y avait-il pas plus de raison et de plus grands intérêts à conserver les nouveaux chrétiens dans leur pays? Ces faveurs d'ailleurs n'étaient pas une innovation. Don Manuel et Jean III en avaient accordé de semblables. Don Sébastien les révoqua; mais ce fut un des mille malheurs qui signalèrent son triste règne.

Nous nous sommes attaché à mettre en lumière un côté peu connu de la vie de Vieira. Le plus grand nombre des historiens, à part Lisboa, l'avaient complètement laissé dans l'ombre. Ce n'est pourtant pas le point le moins intéressant de cette vie singu-

lière. D'ailleurs il n'y a pas de spectacle plus attachant que celui d'un grand homme en lutte avec les idées de son siècle, parce qu'il pressent et prépare celles de l'avenir. Après mille difficultés et des oppositions inouïes, deux Compagnies de commerce furent enfin établies. La *Compagnie Orientale* ne réussit pas, en partie, dit-on, parce qu'elle fut fondée trop tard. Pour les Indes et pour le Portugal lui-même ce fut un grand malheur. Si le Brésil entra dès lors dans une ère de prospérité, il en fut redevable à la *Compagnie Occidentale*. Elle eût pu obtenir un succès plus éclatant encore; mais la reine Dona Luiza de Gusman, pressée par l'Inquisition, lui porta un coup funeste, en lui retirant le privilège du fisc (1657) (1).

Même ainsi amoindrie, elle fut d'une incontestable utilité. Elle soutint la guerre contre la Castille, sauva le Portugal et rétablit le Pernambouc.

(1) Voir Lisboa, p. 79. Au tome II, p. 21, de son *Historia geral do Brazil*, Varnhagen soutient que Vieira n'eut aucune part à la création des Compagnies de commerce; il en attribue tout l'honneur au secrétaire d'État, Pedro Fernandès Monteiro, et au procurateur de la couronne, da Veiga. Cet historien n'avait pas lu apparemment le *Papel forte*, ni plusieurs endroits des lettres de Vieira, notamment la XXIX^e^ des *Cartas sel.*, la CXVIII^e^ du t. II.

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION EN PORTUGAL AU XVII^{e} SIÈCLE (1).

État déplorable de la prédication en Portugal. — Le sermon de la Sexagésime, sur la parole de Dieu. — Digression : souffrances des missionnaires. — Causes de l'inefficacité de la divine parole : les prédicateurs ne parlent pas aux yeux. — Style précieux et obscur. — Métaphores outrées. — Du Bartas. — On détourne les paroles de l'Évangile de leur sens. — Genre mondain et déclamatoire. — Bossuet et Vieira : conformité de leur langage et de leur doctrine. — Théorie simple et pratique de Vieira, semblable à celle de Bourdaloue. — Précepte et exemple de prédication apostolique. — Lutte des prédicateurs à la mode contre Vieira.

Lorsque Vieira parut, en 1635, dans la chaire de Bahia, l'éloquence religieuse avait sa part dans les épreuves du Portugal. Les Anchieta, les Nobrega, les Claude d'Abbeville, les Yve d'Évreux avaient plus d'une fois fait entendre au Brésil des accents éloquents ; mais les échos de leurs voix s'étaient éteints dans les forêts, parmi les Indiens ou quelques rares colons. Le Brésil, d'ailleurs, occupé à créer son commerce, à fonder des villes et des aldées, réclamait avant tout les pieuses industries d'une charité incessante. La charité des missionnaires ! Voilà le charme

(1) Source : Voir le beau sermon de la Sexagésime.

innocent qui attirait les sauvages, les faisait sortir de la vie barbare et les établissait le long des fleuves ou sur les bords de l'Océan. L'histoire elle-même n'a gardé qu'un vague souvenir des inspirations de leur éloquence.

La mère-patrie gémissait depuis cinqante-cinq ans sous le joug espagnol, et les riches colonies des Indes et du Brésil menaçaient de devénir pour toujours la proie des Hollandais. A peine affranchis de l'Espagne, ces derniers développaient à ses dépens leur marine et leur commerce. On était loin, bien loin de ces quinzième et seizième siècles où les Portugais avaient rempli les mers de leur gloire, découvert ou subjugué tout un monde. Alors, sur les côtes d'Afrique, pas un rocher qui ne fût teint de leur sang, pas un écho qui ne répétât leurs exploits. Jean de Barros, dans ses Décades, dans ses vers immortels, Camoëns célébraient à l'envi les Vasco de Gama, les d'Albuquerque, les Jean de Castro, et nourrissaient l'enthousiasme d'une nation héroïque. Quel prince que l'infant don Henri, le Navigateur ! Retiré sur son promontoire de Sagres, comme l'aigle dans son aire, il interrogeait sans cesse l'Océan, et s'avançant chaque jour vers le cap des Tempêtes, hâtait la découverte d'un nouveau monde. Quels monarques que Jean II, le roi parfait, Emmanuel le Fortuné, Jean III le Bien-Aimé ! Ces princes se transmettent fidèlement, comme le flambeau dont parle le poète, un héritage de grandeur et donnent à leur pays un siècle de gloire. Hélas ! cette gloire va s'éteindre dans le sang et dans les fers. Avant même la fin du seizième siècle, les chevaleresques folies de don Sébastien, le désastre national d'Alcacer-Kébir et

par dessus tout la politique de Philippe II qui mettait à profit la faiblesse du cardinal-roi, amènent la ruine du royaume, et bientôt le Portugal n'est plus qu'une province espagnole (1580-1640).

Dès lors la décadence se précipite; le théâtre national reste muet, condamné qu'il est à n'entendre que des pièces espagnoles; la poésie, fille de la liberté, ne sait plus que se taire ou gémir. L'épopée est descendue dans la tombe avec Camoens et la gloire de la patrie. L'histoire, l'histoire seule, sous la plume éloquente d'Andrade et de Luiz de Sousa, trouve encore une consolation et une espérance. L'éloquence religieuse eût dû, semble-t-il, consoler aussi les tristesses du présent en évoquant les souvenirs d'un glorieux passé, ou les espérances d'une vie meilleure. A elle de soutenir les courages, de les préserver d'un fatal découragement en leur montrant que Dieu a fait les nations guérissables, que le peuple redevenu fidèle n'est pas toujours captif dans sa patrie ou sur les rives étrangères, qu'une nation chrétienne se régénère dans le repentir et dans le malheur noblement supporté. Mais l'éloquence de la chaire, en Portugal comme en Espagne, paraissait vouée à une irrémédiable décadence. L'obscurité, le bel esprit et le faux goût régnaient en maîtres, et les deux pays semblaient prendre à tâche de justifier les mordantes critiques du Père de Isla, dans son Gerundio de Campazas. Pourquoi chercher ailleurs des renseignements? Vieira lui-même, dans son sermon de la Sexagésime, *sur la parole de Dieu*, abonde en révélations piquantes. Aussi l'a-t-il mis en tête de ses sermons, comme pour leur servir de préface.

Le prédicateur arrivait du Brésil pour demander

justice en faveur de ses Indiens persécutés. Cette circonstance donne à l'exorde un intérêt tout particulier. Vieira expose la parabole de la semence évangélique. Ne semble-t-il pas que toutes les créatures se soient liguées contre cette semence. Le semeur vit s'armer contre lui dans les pierres la nature inanimée, dans les épines la végétative, dans les oiseaux la sensitive, dans les hommes la nature raisonnable. Admirez le malheur du froment! Là où il pouvait attendre un traitement raisonnable, il est le plus maltraité. Les pierres le desséchèrent, les épines l'étouffèrent, les oiseaux le mangèrent, et les hommes? Ils le foulèrent aux pieds. *Conculcatum est* (*ab hominibus*), dit la glose (1). »

Le cœur de l'ardent missionnaire, encore tout plein des persécutions dont il a été témoin, applique la parabole à ses frères dans les souffrances de l'apostolat.

« Encore le semeur de notre Évangile n'est-il pas le plus à plaindre. Mais où la misère est au comble, c'est dans le champ où je travaillais, et que je viens de quitter. Tout ce qu'ici souffre le grain, là l'endurent les semeurs. Remarquez en effet : ici, il y eut grain desséché, grain étouffé, grain mangé, grain foulé aux pieds. Grain desséché, *natum aruit*.... Tous ces maux les semeurs de l'Évangile au Maragnon les ont éprouvés *depuis douze ans*. Là, il y eut des missionnaires étouffés ; plusieurs en effet périrent noyés à l'embouchure des Amazones. Il y eut des missionnaires mangés ; plusieurs furent mangés par les barbares de l'île des Aroans. Il y eut des missionnaires desséchés. C'est ainsi que revinrent ceux qui avaient évangélisé

(1) Vieira donne comme glose les deux mots mis entre parenthèses. J'en fais la remarque, parce qu'en France ils sont généralement regardés comme faisant partie du texte sacré.

les Tocantins, desséchés par la faim et les souffrances. Ils errèrent vingt-deux jours, perdus dans les déserts, n'étanchant leur soif qu'avec la rosée qu'ils léchaient sur les feuilles. Voyez si leur convient le *natum aruit, quia non habebat humorem.* Mais que, après avoir été desséchés, étouffés, mangés, ils se vissent encore foulés aux pieds et persécutés des hommes : *conculcatum est,* qui l'eût pensé? Je suis loin de m'en plaindre, Seigneur. Si j'en parle, ce n'est pas pour les semeurs, mais seulement pour la moisson. Pour eux, ces souffrances font leur gloire. Ils sont desséchés, oui, mais desséchés pour l'amour de vous; étouffés, oui, mais étouffés pour l'amour de vous; dévorés, oui, mais dévorés pour l'amour de vous ; foulés aux pieds et persécutés, mais pour l'amour de vous persécutés et foulés aux pieds (1). »

A l'exemple de notre orateur, nous avons commencé par une petite digression. Nos lecteurs nous la pardonneront sans doute. Dès le premier sermon, le sermon-préface, qui ouvre la grande collection, nous saisissons déjà un des grands caractères de la prédication de Vieira. Elle est le reflet, la naïve et sincère expression de ses pensées. Joies, espérances, douleurs, il communique tous ses sentiments à ses auditeurs, et ce n'est pas un des moindres charmes de ces discours si pleins d'imprévu. L'exorde, comme le sermon entier de la Sexagésime, a je ne sais quoi d'âpre et d'inculte, que nous avons dû laisser dans la traduction, comme une convenance de plus. Le rude missionnaire venait du fond des déserts gourmander les prédicateurs à la mode : il nous en eût voulu d'adoucir la sauvage énergie de son éloquence.

La parole de Dieu opérait jadis des merveilles de

(1) Sermon de la Sexagésime, § 1. Lisbonne, 1872.

conversion; d'où vient qu'elle est aujourd'hui stérile et inefficace? N'est-elle pas toujours la parole divine? *Semen est verbum Dei.* Comme Bourdaloue traitant le même sujet, Vieira cherche la raison de cette inefficacité dans Dieu, dans l'auditeur ou dans le prédicateur. Seulement il n'établit pas d'une manière didactique qu'elle vient des auditeurs. C'est un problème dont il cherche la solution avec ses auditeurs : méthode ingénieuse qui prête à mille révélations piquantes.

La parole de Dieu est toujours efficace — la foi l'enseigne et l'Évangile le proclame, — si efficace, qu'elle ne laisse pas de naître au milieu des épines et des pierres, c'est-à-dire en des cœurs durs et en des entendements aigus, amis des subtilités. Mais c'est surtout au prédicateur que Vieira s'attache. Si nous l'en croyons, le danger était pressant et le remède ne pouvait plus se différer. A son exemple, passons en revue la personne du prédicateur, les sujets qu'il traite, son style et son action. Comme Cicéron et Quintilien, Vieira va droit à la source du mal, au cœur. Que l'orateur soit homme de bien, demande-t-il. Et le *vir probus* ici, la probité n'est autre chose qu'un christianisme sincère, qui pratique ce qu'il enseigne. Cette bonne foi du prédicateur avec lui-même et ses auditeurs lui fera observer les convenances, et communiquera à ses paroles la douce chaleur de la conviction. Ainsi la réforme de la chaire devait être avant tout une réforme morale.

« Savez-vous, prédicateurs, pourquoi nos sermons font si peu d'effet? Nous ne parlons pas aux yeux, nous ne prêchons qu'aux oreilles. D'où vient que Jean-Baptiste conver-

tissait tant de pécheurs? Pendant que ses paroles prêchaient aux oreilles, son exemple prêchait aux yeux. Les paroles de Jean prêchaient la pénitence. *Agite pœnitentiam.* Hommes, faites pénitence, et son exemple criait. Voilà l'homme! voilà celui qui est une vivante image de la pénitence et de l'austérité... Les paroles de Jean prêchaient la modestie, l'humilité, et condamnaient la superbe (*a soberba*) ainsi que les vanités du luxe, et son exemple criait: « Voilà l'homme! voilà celui qui n'a pour vêtement qu'une peau de chameau, pour ceinture qu'un cilice et des racines pour nouriture. » Si au contraire les auditeurs entendent une chose et en voient une autre, comment se convertiront-ils!... Si ma vie s'élève contre ma doctrine, si mes paroles sont réfutées d'avance par mes œuvres, si le semeur est tout différent de ce qu'il sème, quel fruit peut-on attendre (1)? »

Cette opposition entre la doctrine et la conduite n'était pas un défaut spécial au Portugal. Dans toute société nombreuse où la prédication est d'un fréquent usage, cette opposition pourra toujours, avec plus ou moins de raison, être comptée parmi les défauts généraux de la chaire sacrée. La faiblesse inhérente à notre nature, les passions humaines, comme un nuage, intercepteront trop souvent l'idéale pureté de la parole évangélique.

Le style précieux, si finement critiqué par notre grand poète comique, n'était pas moins à la mode au-delà des Pyrénées. Dans la chaire, il régnait en maître avec un tyrannique empire. Vieira dont la parole avait, comme la pensée, une clarté transparente, devait protester : ce défaut ne blessait pas

(1) Sermon de la Sexagésime, p. 20.

moins le bon goût que la religion. Comment n'eût-il pas été choqué du style bel-esprit, qui ne s'exprime que par énigmes, l'orateur qui voulait avant tout « *un style simple, facile, naturel,* » le grand écrivain qui appelait l'art d'écrire « *un art sans art* » ? Il comparait la prédication à la semence qui tient plus de la nature que de l'art. Aussi le style affecté des orateurs contemporains, il l'appelle *style obscur, style nègre.* Développant alors une idée que quelques-uns de nos lecteurs trouveront peut-être singulière. « Le ciel lui aussi, dit Vieira, a de tout temps raconté et prêché la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* Quelle clarté, quel ordre, quelle belle disposition reluit dans l'armée des astres ! Les étoiles sont très distinctes, très claires et en même temps très relevées. Le paysan, le marin grossier les comprennent et l'astronome les étudie. *Tels doivent être nos sermons, étoiles que tous voient et que bien peu savent mesurer.* »

Goûter des principes si clairs et qui se contentaient du simple bon sens, les partisans du syle élégant ne le pouvaient faire. Dans leurs prétentions au beau langage, ils cherchaient le nouveau, l'extraordinaire en fait de métaphores, et cette puérile affectation ne produisait souvent que le grotesque. Le bon sens, sinon le bon goût de Vieira, s'en indignait et protestait.

« Est-il possible ! nous sommes Portugais, nous allons entendre un prédicateur portugais, et nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit. Il y a un lexique pour le grec, un calepin pour le latin, il faudra bientôt aussi un dictionnaire pour la chaire. A moi du moins, il m'en faudrait un pour les noms propres. Nos élégants ont tellement défi-

guré les noms des saints, que chaque auteur qu'ils allèguent est une énigme. Ainsi ils diront : le Sceptre Pénitent, l'Evangéliste Apelle, l'Aigle d'Afrique ; ils diront : l'Abeille de Clairveaux, la Pourpre de Bethléem, la Bouche d'or. Quelle manière d'alléguer des autorités! Le Sceptre Pénitent, disent-ils, c'est David ; comme si tous les sceptres n'étaient pas des pénitences ; l'Evangéliste Apelle, saint Luc ; l'Abeille de Clairveaux, saint Bernard ; la Pourpre de Bethléem, saint Jérôme ; la Bouche d'or, saint Chrysostome. Et que répondraient-ils à un autre qui prétendrait que la Pourpre de Bethléem, c'est Hérode ; que l'Aigle d'Afrique, c'est Scipion; que la Bouche d'or, c'est Midas? Si un avocat citait ainsi les Bartholo et les Baldo, lui confieriez-vous votre procès? Si un homme parlait ainsi dans la conversation, ne le tiendriez-vous pas pour un insensé ? Eh bien ! ce qui serait sottise dans la conversation, dans la chaire de vérité, comment serait-ce sagesse (1)? »

Ne nous montrons pas trop scandalisés de ces métaphores ; on en trouve de semblables et de plus ridicules dans la première moitié de notre dix-septième siècle, et cela, non dans des écrivains obscurs ou facétieux, mais dans les maîtres les plus illustres. Pierre de Besse, par exemple, prédicateur de grand renom sous Henri IV, employait des figures tout aussi bizarres : Les *aqueducs de la grâce* pour les sacrements; les *allumettes des vices*, pour les mauvaises pensées ; *l'infante de la Trinité* pour la sainte Vierge; le *concierge des Démons* pour Lucifer, ne le cèdent guère pour le mauvais goût à l'Évangéliste Apelle, etc.

Du Bartas, dans sa *Semaine*, n'appelait-il pas les vents, les *postillons d'Éole;* le soleil le *grand-duc des chandelles*, et Dieu le *grand maréchal de camp* de l'uni-

(1) Sermon de la Sexagésime.

vers (1). Toutes ces figures sont de la même famille, filles du bel esprit, impatient de briller.

Le mal était profond, on le voit, si profond, qu'il arrache à Gaspard Sanchez pour l'Espagne ces étonnantes paroles : « L'Église de Dieu n'a pas eu de plus grande persécution que celle qui lui est suscitée par la manière dont on prêche aujourd'hui la parole divine (2) ». Dans ses critiques, Vieira n'était pas un témoin suspect. Lui-même avait naïvement payé tribut au faux goût du jour, à cet âge où l'on reflète fidèlement les qualités et surtout les défauts de son époque. Dans une courte improvisation pour le jour de Noël, le jeune orateur distingue deux espèces d'ambre, l'ambre qui attire la paille, et celui qui attire les cœurs et qui n'est autre que l'enfant Dieu : « Pourquoi donc faut-il voir la paille résister à l'ambre et les cœurs au Divin Enfant? Ah! qu'ils se laissent enfin toucher, qu'ils se laissent attirer; et alors, pour le Sauveur naissant, il y aura paille au-dessous et paille au-dessus : au-dessous, ce sera la paille de la crèche, et au-dessus, celle des cœurs des hommes ; et s'il se contente de celle de dessous parce qu'il est pauvre, il se réjouira de celle de dessus, parce qu'il est amour. »

« Et pour mieux attirer les cœurs, que fait notre divin Enfant? le bienheureux Rupert nous le dit, il se fait l'hameçon de son père : *Hamus in mare projectus, Christus in mundum missus.* S'emparant de cette allégorie, la poésie chrétienne l'a complétée, en disant que Dieu le Père s'étant fait pêcheur, Dieu le Fils est l'hameçon; sa divi-

(1) Voir l'intéressant ouvrage de M. Jacquinet, *Les prédicateurs du XVII^e siècle avant Bossuet*, p. 47-50.

(2) Père Nieremberg.

nité, son corps, sa vie, l'amorce. La mer, c'est le monde, et les poissons ce sont les hommes :

Piscator pater est, mare mundus, Filius hamus.
Esca caro, Deitas linea, piscis homo (1). »

Nous avons ici, on ne peut le nier, de l'esprit précieux jusqu'au raffinement; mais pour le goût, cet orateur de seize ans est en avance sur les prédicateurs de son temps.

Les questions subtiles et souvent frivoles, passant de la philosophie et de la théologie dans la chaire de vérité, usurpaient la place de l'Évangile. L'esprit net et positif de Vieira les réprouve. Il demande aux prédicateurs s'ils ont jamais trouvé des questions semblables dans les Évangélistes ou dans les Prophètes de l'Ancien Testament. Comment se flattent-ils de prêcher la parole de Dieu? Les textes allégués ont-ils même le sens que l'auteur divin leur a donné? Est-ce ainsi que l'entendent les Pères? le sens grammatical des paroles est-il respecté? Questions embarrassantes que Vieira couronne par cette conclusion rigoureuse :

« Si ces paroles n'ont pas sur vos lèvres le sens qu'elles ont reçu de Dieu, elles ne sont pas paroles de Dieu; si elles ne sont point paroles de Dieu, comment nous plaignons-nous du peu de fruit de nos prédications? N'est-ce pas assez de contraindre la parole divine à dire ce que nous voulons, et de ne pas vouloir dire ce qu'elle dit elle-même? Et voir l'auditoire incliner la tête en écoutant de pareilles choses, quand nous devrions donner de la tête contre la muraille (2), d'être obligés de les entendre! En

(1) Sermon pour le jour de Noël.

(2) Vieira paraît jouer sur les mots *cabecear*, et *dar com a cabeça*. En Portugal la langue oratoire admet bien plus que la nôtre les

vérité, je ne sais ce qui m'étonne le plus, de nos sermons ou de vos applaudissements. Oh! que ce prédicateur s'en est bien tiré! Oui, fort bien! Mais à quel prix! Il a porté un faux témoignage contre le texte sacré, un faux témoignage contre le Saint des Saints. Et le monde se convertirait par des faux témoignages portés contre la parole de Dieu! Si quelqu'un me trouve exagéré dans ma censure, écoutez. »

Et l'orateur cite le fait des deux Juifs qui furent appelés *faux témoins*, *duo falsi testes*, pour avoir appliqué au temple de Jérusalem les paroles que le Sauveur avait dites du temple mystique de son corps. Interpréter les paroles de Dieu en un sens différent du leur, c'est donc faire un faux témoignage contre Dieu et ses Écritures. « Ah! Seigneur, que de faux témoignages ne voit-on pas s'élever contre vous! que de fois n'entendons-nous pas affirmer que vous dites telle ou telle chose que vous n'avez jamais dite! »

Un point surtout révoltait l'âpre bon sens du réformateur chrétien : l'esprit mondain, qui fait de la chaire un théâtre et force l'Évangile à servir la vanité personnelle. Sous la domination espagnole, les comédies portugaises avaient cessé en Portugal. Au dire du mordant orateur, elles n'avaient fait que « *changer de place* et passer du théâtre à la chaire. » Encore dans Plaute, dans Térence et Sénèque, trouverait-on plus de désenchantement des vanités du monde et plus de vérités morales. Quel malheur!

Si la vanité est toujours déplacée dans la chaire, elle l'est doublement chez les prédicateurs qui font

tours familiers de la conversation : avantage précieux pour l'intérêt et la variété du discours.

profession d'être morts au monde. Cet abus allume la verve satirique de Vieira. Voici comme il met sous nos yeux les déclamations banales et tout cet arsenal de lieux communs à l'usage des littératures en décadence.

« Que voyons-nous? De la bouche de cet homme au costume austère, voici que sort une voix toute doucereuse, tout affectée, et s'accompagnant de gracieux sourires elle commence à quoi faire? à réclamer l'indulgence, à provoquer des encouragements, à multiplier les compliments; puis à faire briller des aurores, à creuser de sombres vallons, à dresser de vertes collines, à les émailler de fleurs et embaumer de parfums, et mille autres indignités de ce genre. Eh bien! je vous le demande, n'est-ce point là de la comédie et de la plus risible, si elle n'était la plus lamentable? Dans la comédie du moins, le roi s'habille en roi et parle en roi; le laquais s'habille en laquais et parle en laquais; le paysan s'habille en paysan et parle en paysan. Mais un prédicateur s'habiller en religieux et parler comme... je ne dirai pas le mot par respect pour le lieu saint. »

Dans la véhémence d'un mouvement oratoire ou satirique, Vieira excède parfois ou manque de goût; mais la vérité reprend bientôt ses droits. Après cette sortie d'une excessive familiarité, l'orateur se relève et continue avec une parfaite convenance de ton et de langage.

« Puisque à toute force nous voulons faire de la chaire un théâtre, du sermon une comédie, du moins ne pouvons-nous y bien jouer notre rôle, et ne mettrons-nous pas une bonne fois notre langage d'accord avec notre costume et notre fonction? Est-ce ainsi que prêchait saint Paul, que prêchaient ces vénérés patriarches qui se sont revêtus et

nous ont revêtus nous-mêmes de ces habits? Ne sommes-nous pas pleins d'admiration et d'éloges pour leur manière de prêcher? Puisque nous sommes fiers d'être leurs enfants, pourquoi ne pas les imiter et parler comme eux? En cette même chaire a prêché saint François Xavier; en cette même chaire a prêché saint François de Borgia. Et moi qui porte le même habit, pourquoi ne prêcherais-je pas leur doctrine, encore que me manque leur esprit? »

Plus d'un lecteur se sera sans doute demandé pourquoi ces invectives et cette âpreté de ton, auxquelles nos oreilles françaises ne sont plus habituées. La chaire en Portugal comme en France, à la même époque, avait retenu quelque chose de son ancienne liberté. Cette liberté était précieuse, et Vieira n'était pas homme à se priver de ses avantages. Dans ses projets de réformation religieuse, politique et sociale, il devait regarder comme un point capital de rendre à la parole sainte toute sa force et sa pureté. Il voulait retremper la société du dix-septième siècle dans les principes qui avaient fait les héros des âges précédents. Si le sel de la terre s'affadissait, où trouver désormais le levain généreux capable de faire fermenter tout un peuple grand encore, mais bien déchu de sa vieille gloire? L'Écriture dont lui, Vieira, savait tirer des effets merveilleux, il la voyait réduite à de misérables subtilités, l'austérité de la parole sainte était une sorte d'amusement frivole. Les graves plaintes de la Bruyère, un peu sévères peut-être pour la France du temps de saint Vincent de Paul, de Bossuet et de Bourdaloue, pouvaient s'appliquer à la lettre au Portugal, si même elles ne se trouvaient pas au-dessous de la réalité. Le discours chrétien n'était-il pas devenu un spectacle? Cette tristesse

évangélique, qui en est l'âme, ne s'y remarquait plus : elle était suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix (Vieira vient de nous le dire), par la régularité du geste, par le choix des mots et par les gracieuses descriptions. Quand ceux qui ont mission pour diriger leurs frères et les reprendre abdiquent jusqu'à ne faire servir leur ministère, qu'à un misérable égoïsme, le peuple d'ordinaire imite ses prêtres, *ut sacerdos, sic populus*, et les générations affadies ne savent pas plus honorer leur foi que défendre leur liberté. Sur la voix de l'orateur chrétien, Vieira a des remarques fines, piquantes et originales jusqu'au paradoxe. Qu'il avait bien compris l'empire que la voix exerce naturellement sur les sens de la foule, celui qui prononçait ces paroles : Il n'est pas mal que les prédicateurs crient, qu'ils tonnent !

« C'est pour cela qu'Isaïe dit des prédicateurs qu'ils sont comme des nuages : *Qui sunt isti qui, ut nubes, volant* (1). Dans le nuage il y a l'éclair, le roulement du tonnerre, la foudre : l'éclair pour les yeux, le tonnerre ponr les oreilles, la foudre pour le cœur ; l'éclair qui illumine, le tonnerre qui épouvante, la foudre qui frappe et tue. Mais pendant que la foudre ne tombe que sur un seul, le tonnerre gronde pour tous. Ainsi doit être la voix du prédicateur : un tonnerre qui, grondant du haut des cieux, fasse trembler le monde. »

Bossuet, dans le premier point de son sermon sur la *Parole de Dieu*, emploie à peu près les mêmes termes et les mêmes images.

(1) Isaie, LX, 8.

« La conscience veut la vérité ; et, comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, non un brillant et un feu d'esprit qui égaie, ni une harmonie qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent, mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses s'ils ne font luire la vérité et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main : il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le bruit du tonnerre : il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre les cœurs endurcis par des coups de foudre. »

Voilà certes un beau et magnifique langage. A ces grands orateurs la foudre était familière. Convenons-en, ils en parlent en hommes qui s'y connaissent et savent s'en servir.

En voyant ces critiques si justes et si pénétrantes parfois, qui ne croirait que Vieira s'était fait de l'éloquence chrétienne un idéal élevé, assez difficile à remplir? Il n'en est rien. Chemin faisant et tout en critiquant ses contemporains, l'orateur expose ses idées. C'est une rhétorique populaire et toute de bon sens, telle que l'aurait dictée la sagesse d'un Quintilien chrétien.

Il était d'usage en chaire de commenter, d'*apostiller* l'Évangile, comme on disait : méthode commode qui permettait de soulever une foule de questions aux dépens de l'unité. Non qu'il soit impossible d'intéresser et d'instruire en commentant les Livres Saints, les Pères l'ont fait, personne n'ignore avec quel succès ; mais ce genre, qui semble au premier abord si facile, pour être fructueux exige du travail et une préparation sérieuse. Vieira comparait ces *apostilleurs* au semeur

qui sèmerait dans le même champ d'abord du froment, puis du seigle, puis de l'avoine. Au lieu d'une moisson, il aurait un fouillis. Jean-Baptiste convertit beaucoup de monde en Judée; combien de matières embrassait-il? Une seule, la préparation à la venue du Messie. Le sermon doit n'avoir qu'un seul sujet et une seule couleur.

« Le prédicateur doit prendre une seule matière : il doit la définir, afin qu'on la connaisse, la diviser pour qu'on la distingue. Il doit ensuite la prouver par la Sainte Écriture, la développer par la raison, l'appuyer par des exemples, l'éclairer par des considérations tirées des causes, des effets, des convenances. Il faut ensuite résoudre les difficultés, réfuter les objections, se résumer, conclure, persuader et enfin finir. Voilà ce que c'est qu'un sermon, voilà ce que c'est que prêcher. Faire autrement, ce n'est que parler d'un lieu plus élevé. »

N'est-ce pas un phénomène curieux de voir un génie si opposé à celui de Bourdaloue, prescrire à peu près la méthode invariablement suivie par notre grand prédicateur? Pour que Vieira et Bourdaloue se rencontrent, il faut que ces règles soient bien moins l'œuvre de l'art que de la nature elle-même.

L'unité est mère de la beauté. Cette unité du sermon qui n'exclut pas la variété, Vieira la rend sensible par la comparaison de l'arbre. L'arbre a des racines, un tronc, des branches, des feuilles, des verges, des fleurs et des fruits. Ainsi du sermon : fondé sur l'Évangile, il doit avoir des racines profondes, il doit avoir un tronc, c'est-à-dire un sujet unique d'où naissent naturellement les divisions qui sont comme les branches, branches non dénudées, mais parées du vert

feuillage du style. Il faut qu'il y ait des verges et des fleurs, c'est-à-dire des répréhensions du vice (1) et d'attrayantes peintures de la vertu. Il faut enfin que nous ayons du fruit, puisque c'est le but de tout le sermon. Un tel arbre pourrait se nommer l'*arbre de vie*.

Tout en répondant à une objection, Vieira, dans sa péroraison, semble avoir pris à tâche de joindre l'exemple au précepte, et de donner aux prédicateurs bel-esprit le modèle d'une éloquence tout apostolique. La démonstration devenait complète et péremptoire. Nos lecteurs en jugeront.

« Que les auditeurs nous goûtent ou ne nous goûtent pas, peu importe! Le médecin s'inquiète-t-il des goûts de son malade, quand il s'agit de lui rendre la santé? Ah! qu'ils ne nous goûtent pas, pourvu qu'ils guérissent! qu'ils trouvent nos paroles amères, pourvu qu'ils fassent leur salut! C'est pour cela que nous sommes médecins des âmes.... La prédication qui fructifie, la prédication qui profite, ce n'est pas celle qui donne de l'agrément à l'auditeur, mais celle qui lui cause de la peine. Lorsque, à chaque parole du prédicateur, l'auditeur tremble; que chaque parole du prédicateur met sous le pressoir le cœur de l'auditeur; que celui-ci sort du sermon confus et étonné, sans savoir où il en est, alors la prédication est ce qu'il convient, alors on en peut attendre des fruits : *Et fructum afferunt in patientia*..... Semeurs de l'Evangile, ce que nous devons chercher, ce n'est pas que les hommes sortent contents de nous, mais très mécontents d'eux-mêmes; ce n'est pas qu'ils soient charmés de nos conceptions, mais effrayés de leurs mœurs, de leur vie, de leurs passe-temps, de leurs ambitions, en un mot de tous leurs pé-

(1) Nous reproduisons jusqu'aux traces du bel esprit, qui sont la marque du siècle.

chés. Qu'ils soient mécontents de nous, j'y consens, pourvu qu'ils soient mécontents d'eux-mêmes. *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (1), disait le plus grand des prédicateurs, saint Paul: Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. Oh! contentons Dieu et cessons de faire cas des hommes. N'oublions pas qu'en cette même église il y a des tribunes plus élevées que celles que nous voyons : *Spectaculum facti sumus Deo, angelis et hominibus* (2). Au-dessus de la tribune des rois est la tribune des anges, est la tribune et le tribunal de Dieu, qui nous entend et nous jugera. Au jour du jugement, quel compte le prédicateur n'aura-t-il pas à rendre à Dieu? l'auditeur aura cette excuse : On ne me l'a pas dit. Mais le prédicateur : *Væ mihi, quia tacui* (3), s'écriera-t-il, malheur à moi! je n'ai pas dit ce que je devais dire. Pour l'amour de Dieu et de nous-mêmes, qu'il n'en soit pas ainsi. Nous voici à l'entrée du Carême, temps où l'on sème la parole de Dieu, où l'Église s'arme contre les vices. Armons-nous, prêchons, entrons en guerre contre les péchés, contre l'orgueil, contre les inimitiés, contre l'ambition, contre l'envie, contre la cupidité et la sensualité. Sache le ciel que sur la terre il en est encore qui prennent fait et cause pour lui; sache l'enfer que, sur la terre, on ne craint pas de lutter contre lui avec la parole de Dieu; sache la terre elle-même qu'elle est encore en état de reverdir et de donner beaucoup de fruit : *et fecit fructum centuplum.* Ainsi soit-il. »

Tel est ce sermon de la Sexagésime, d'une importance capitale pour l'histoire de la chaire en Portugal. En signalant les abus qui la déshonorent et la rendent stérile, il lui trace d'une main ferme la voie où elle doit marcher. Lui-même y entre le premier, lais-

(1) Gal., I, 10.
(2) I Cor., IV, 9.
(3) Is., VI, 5.

sant derrière lui un sillon de lumière qui éclairera les imitateurs de son zèle.

Les prédicateurs sont comme les poètes, un peuple impressionnable, facile à irriter. Vieira avait froissé trop d'amours-propres, il avait mis le doigt sur des plaies trop vives, pour ne pas provoquer une explosion. Un missionnaire, un étranger arrivé la veille des colonies lointaines, du haut de la première chaire de la métropole venait déclarer aux orateurs à la mode que leur style était obscur et emphatique; que les textes de la Sainte Écriture étaient torturés. Si la divine parole opérait peu de fruits dans leur ministère, il les en rendait responsables et leur faisait même un crime des applaudissements qu'ils obtenaient. Au style élégant et relevé, il opposait une parole claire, naturelle et populaire. Une telle méthode était tout au plus bonne pour un missionnaire. Mais au peuple et à la noblesse de Lisbonne devait-on parler comme à des sauvages. sans élégance ni distinction? Bien que Vieira se fût tenu dans des termes généraux et n'eût attaqué que les abus, son sermon fut pris comme une déclaration de guerre. Le gant fut relevé, et la lutte s'engagea au nom des pirncipes, comme toujours, mais en restant sur le terrain littéraire. Aussitôt se liguèrent la plupart des prédicateurs en renom, bien résolus de mettre en contraste le grand style de la chaire avec le genre vulgaire de Vieira. La station qui commençait fut donc une station dans le haut goût du temps, et jamais peut-être Lisbonne n'entendit plus de carêmes pompeux.

Mais la lutte, par cela seul qu'elle devenait une rivalité sérieuse, ne devait pas être de longue durée. Contre un talent si original et si élevé, que pouvaient faire d'élégants déclamateurs? Que pouvait une phraséo-

logie sonore contre une parole nette, incisive, vibrante et ailée! Vieira était bien loin de ces mesquines rivalités? il n'avait qu'une pensée, retourner vers ses chers Indiens, et, loin de la gloire qui l'appelait, se dévouer à instruire et consoler les esclaves. Dans un sermon rempli d'onction, sur l'amour des ennemis, il montre qu'ils sont les *témoins des biens que Dieu nous a donnés et leur a refusés*. Idée neuve et vraiment touchante : les *ennemis sont la redevance attachée aux bienfaits de Dieu*. Les aimer, c'est beaucoup moins leur pardonner que témoigner à Dieu notre reconnaissance. Longtemps Vieira la payera, cette redevance attachée au génie, mais nous qui savons à quelle hauteur il a élevé ses pensées, nous ne serons point surpris de son calme inaltérable dans les persécutions.

CHAPITRE V

VIEIRA ORATEUR : L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN

Étonnante variété de Vieira. — Puissante individualité : respect de la raison et de la foi ; amour passionné de la vérité. — Indépendance de l'esprit et du caractère. — Portrait de Vieira. — Sa fécondité, il traite cinq et six fois le même sujet. — Pas de divisions symétriques et convenues. — Vivacité, variété et grandeur de ses exordes. — Pathétique dans le raisonnement. — L'ambition. — L'allégorie et le tour oriental lui sont familiers.

On n'éprouve pas un médiocre embarras, lorsqu'on veut caractériser d'un mot le trait dominant des sermons de Vieira. Souvent il est didactique et serré comme Bourdaloue; plus souvent, simple, familier, avec les inégalités et les brusqueries sublimes de Bossuet; quelquefois même, et pendant des discours entiers, ironique et mordant à la façon de Juvénal. Écrivain habile et varié, il reflète fidèlement dans son style les sentiments et les pensées de son âme. Sa vie, on le sait, fut exposée à toutes les vicissitudes. De là, dans ses écrits, cette variété de tons et de couleurs qui surprend et charme. Dans ses discours, comme dans ses lettres, Vieira ne parle jamais pour parler : il dit ce que le devoir et les circonstances demandent, mais il le dit avec un à-propos parfait.

Au lieu donc de suivre ce beau fleuve de l'éloquence dans ses sinuosités, d'admirer le nombre de ses affluents et la richesse de ses rives, allons droit à la source; nous verrons mieux la naturelle limpidité de ses eaux. D'aucun écrivain, d'ailleurs, il ne fut plus vrai de dire : le style, c'est l'homme. Étudions l'homme, et nous apprécierons mieux l'écrivain.

Il est un don qui ne distingue pas moins les grands hommes entre eux que des autres hommes, le don d'être soi, d'avoir des pensées et des sentiments à soi. Ce privilège, Vieira le posséda au plus haut degré. Ouvrez ses œuvres au premier endroit venu, il n'est guère possible d'en lire quelques lignes, sans se sentir aussitôt captivé, tant l'écrivain y a laissé son empreinte, et pour ainsi dire la *griffe du lion*. Ce cachet personnel ne dénote pas seulement l'originalité; beaucoup d'écrivains, et des plus habiles, sont originaux et n'exercent pas cet empire sur les âmes. Il entre ici un élément de plus, et dût le mot paraître étrange, je ne puis exprimer ma pensée qu'en disant : *Vieira fut une puissante individualité*. Grâces à Dieu, nous ne confondons pas l'individualité avec l'individualisme, froid égoïsme, qui se fait le centre de toutes choses, vrai fléau des sociétés en décadence. Autant l'individualisme est bas et rampant, autant l'individualité est une qualité noble et élevée. Un homme en porte-t-il le signe en son corps, et la réalité dans son âme, vous le voyez cheminer sur les hauteurs, la tête radieuse et l'auréole au front. Ce n'est pas seulement une autorité, c'est un véritable empire qu'il exerce sur les âmes, et la foule suit docilement un tel guide.

L'individualité, telle que la possédait Antoine Vieira, réunit deux qualités rares et précieuses : l'indépen-

dance de l'esprit et la force du caractère. Pénétré de reconnaissance pour les dons de la nature et de la grâce, il n'avait pas moins de respect pour la raison que pour la foi. Mais il les laissait dans la sphère propre à chacune, sûr moyen de ne pas les confondre. C'est un holocauste peu agréable à Dieu, pensait-il, que de méconnaître ses dons ou de n'honorer l'un qu'au détriment de l'autre. Si l'homme anéantit sa raison, comment la soumettra-t-il au joug de la foi? Comment examinera-t-il les titres de sa religion? La soumission à Dieu, à sa loi sainte, est infiniment raisonnable, selon la parole de saint Paul : « *Rationabile obsequium vestrum.* »

« Je suis si ami de la raison, disait Vieira, j'ai un si grand faible pour elle, que, même son ombre, je ne saurais la négliger. » En même temps ce grand esprit montrait, dans les moindres observances de sa religion, la candeur et la docilité d'un enfant. Il aimait la sainte Vierge comme une mère; à ses chers Indiens, il recommandait sans cesse de la chérir et de l'invoquer. Nous voyons ces malheureux, au milieu des tortures et des coups de fouet, répéter comme un appel à la clémence, le nom de Marie avec le nom du Sauveur. Loin de se faire le docile écho des idées régnantes, il les examinait à la double lumière de la raison et de la foi. Ne pouvaient-elles soutenir cet examen, elles étaient impitoyablement rejetées. De là, de cet amour passionné du vrai, la guerre acharnée qu'i entreprit contre le mauvais goût qui déshonorait la chaire; de là ses virulentes sorties contre le luxe et les injustices des grands. Son œil pénétrant lisait dans l'avenir; il prévoyait les malheurs que la justice et la modération du pouvoir pouvaient seules conjurer. De

là encore cette lutte héroïque pour l'affranchissement des esclaves et la civilisation des Indiens. Dans les traitements infligés à ces malheureux frères, son cœur compatissant déplorait des procédés qui ne blessaient pas moins la justice que la religion. S'il eût voulu dissimuler, on l'eût comblé d'honneurs, on eût acheté son silence. Mais au fond de sa conscience il entendait une voix qui lui disait : « *Clama, ne cesses.* » Crie, ne cesse de crier; ne laisse pas prescrire l'injustice et l'iniquité; et ses accents redoublaient d'éloquence. La vérité, en effet, récompense noblement ceux qui se sont voués à sa défense.

En embrasant l'âme d'une généreuse ardeur, elle donne aux pensées comme au style cette chaleur communicative que le génie seul n'eût pas trouvée. C'est là le grand charme de Vieira. La passion anime et colore presque tous ses écrits. La vérité! voilà la Muse qui l'inspire, l'âme même de son éloquence! En même temps son cœur, qui s'était dévoué au bien des âmes, trouvait dans ses convictions religieuses une énergie surhumaine. Trahi, persécuté, banni, il ne cède jamais, et à force d'éloquence il fait tourner les défaites en triomphes. Quand on le croit abattu, il se relève, et pousse un de ces cris sublimes qui portent la terreur chez ses ennemis triomphants. Jamais Vieira n'est plus éloquent que dans la lutte. Comme aux grands généraux, il lui vient alors des inspirations soudaines, j'allais dire des illuminations de génie.

Quelle influence le caractère exerce sur le talent et sur le génie même !

Cette hauteur de vue, cette fierté de dédain qui redouble au sein des persécutions, à quoi Vieira en fut-il redevable, sinon à l'indomptable énergie de sa

volonté? La force, l'audace et les hardiesses d'un style souvent sublime ne sont que l'écho d'une âme héroïque. Vieira réalise au plus haut degré l'idéal tracé par Fénelon : « L'homme digne d'être écouté est celui qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée pour la vérité et la vertu. »

Achevons de faire connaître notre orateur. Malheureusement de Barros, si prolixe sur certains points, ne nous a rien dit de l'action de Vieira : elle dut être remarquable et pleine de feu, si nous en jugeons par les succès de Bahia, de Lisbonne et de Rome. Voyez une gravure placée en tête des *Cartas selectas*. Belle taille, front large et haut, noble fierté sans arrogance, nez aquilin, en sa personne l'air majestueux d'un homme fait pour commander aux autres. Les lèvres et la partie inférieure du visage respirent l'énergie et une générosité sympathique, pendant que deux yeux vifs et scintillants semblent verser des flots d'esprit (1).

Ardent, généreux, d'une énergie qui grandissait avec les obstacles, noblement épris de la justice et de la vérité, grand esprit, d'un caractère plus grand encore ; et comme si la nature eût voulu réunir tous les contrastes impétueux, sage et d'un profond jugement ; austère à lui-même, mais pour les autres affable et très-aimant. Tel nous apparaît Vieira, avec les aimables qualités d'un ami et les traits d'un héros. Donnons une ombre à ce tableau, — tout tableau doit en avoir. — Passionné pour le bien, Vieira ne sut pas toujours attendre les occasions. Avec autant de générosité que de désintéressement, il allait droit à son but, sans souci des obstacles. Chez un peuple ami des

(1) De Barros, V, 273. « Os ólhos sobre maneira vivos e que parecia scintillavaô. »

lenteurs et des longues négociations, cette ardeur eut plus d'un inconvénient.

De toutes les qualités oratoires de Vieira, la plus frappante à notre avis, c'est la fécondité; non cette fécondité froide et didactique qui analyse, développe et divise, puis reprend, complète et subdivise. A cette libre et exubérante nature, rien n'était plus antipathique que la symétrie. N'allez pas croire toutefois qu'il manque d'ordre et s'abandonne aveuglément aux hasards de l'inspiration. Non, dès les premiers mots, vous sentez un esprit puissant et original qui a pénétré toutes les parties de son sujet; dès les premiers mots, il vous saisit, vous entraîne et vous mène à l'attaque, — c'est souvent une attaque que ses sermons, attaque contre les colons qui trafiquent de la liberté des Indiens, attaque contre la cupidité et les passions qui précipitaient le Portugal à sa ruine; — quelquefois même l'exorde surprend, déconcerte, tant il paraît paradoxal. Mais attendez, suivez les explications et les raisonnements de l'orateur, et vous applaudirez à la pénétration de son esprit. Rendons cette idée sensible par un exemple. Le jour de saint Jean, prêchant sur l'influence de la femme, il propose ce problème: Lesquelles sont les plus funestes aux hommes, de leurs propres femmes ou de celles d'autrui. Il fait de belles considérations, cite et commente avec feu bon nombre d'exemples des saintes Écritures, — en pareille matière les exemples ne manquent pas; — et, lorsqu'on n'attendait qu'un jeu d'esprit plus ou moins piquant, l'orateur a donné, sous une forme originale, une grave et solide instruction. On en peut juger par ces quelques lignes sur le bien d'autrui :

« La vigne de Naboth, qu'était-elle comparée au royaume d'Achab? Mais, si petite qu'elle fût, elle était à autrui ; et, comme si dans cette vigne de Naboth toutes les souches eussent été des brandons emflammés, bientôt toute la maison, tout le royaume d'Achab fut en feu ; vainement sa femme et lui luttèrent-ils contre l'adversité ; c'en était fait de leur honneur, de leurs états ,de leur vie, de leur succession et même de leurs ossements. Or, si tel est l'effet que produit le bien d'autrui, lorsqu'il n'est qu'en matière de peu d'importance, que ne fera-t-il pas, s'il s'agit de ce qu'il y a de plus précieux, de plus aimé, en un mot, de cette épouse que l'homme ne distingue pas de lui-même! Ah! que nous le dise Bethsabée, elle qui fut l'Hélène d'Israël. »

Quelques pages plus bas, en présence des malheurs causés par les passions impures, l'orateur historien s'écrie avec douleur : « Oh! combien de rois et de royaumes se ruinent! Combien d'armées et de flottes se perdent! combien de famines, de pestes et de calamités surviennent, non par les raisons qu'allèguent les politiques, mais par suite des injustices que commettent les grands, soit aux dépens du mariage d'autrui, soit même au préjudice de leur lit nuptial. »

Ces paroles étaient doublement éloquentes, prononcées sur les rives de ce Tage, qui avait été témoin des excès de Roderic et de la vengeance des Maures. Peut-être l'orateur pensait-il à l'ode sublime de Frey Luiz de Léon, et aux terribles imprécations du fleuve contre le monarque voluptueux qui folâtrait sur ses bords (1).

(1) Cette ode est une imitation originale du *Pastor cum traheret* d'Horace. C'est la même verve, le même mouvement, la même indignation de mépris. Dans son trouble l'imagination croit entendre les pas et les cris de vengeance des envahisseurs.

Revenons à notre point de départ, sans nous laisser désormais entraîner ou distraire. Les deux cents discours environ qui nous restent d'Antoine Vieira, témoignent assez de sa merveilleuse fécondité. Cette qualité paraît mieux encore, si l'on compare Vieira à lui-même ; car souvent, comme Bossuet et Bourdaloue, il traite plusieurs fois le même sujet. A voir combien chaque discours est nourri de preuves, abondant en réflexions, on le prendrait pour un traité complet, qui épuise la matière. Mais qu'une fête ou une circonstance demande un nouveau sermon, l'orateur ne sera pas embarrassé, pour traiter six et sept fois le même sujet d'une manière différente. C'est ainsi qu'il composa six sermons sur le *Mandatum*, dont un passe pour un chef-d'œuvre. Lisez les six discours sur le jugement, et vous serez surpris de la variété toujours nouvelle des points de vue. Le premier, œuvre magistrale, déroule à nos yeux l'origine et la succession des empires, que la main souveraine de Dieu précipite à la ruine (1). Au delà du tombeau, c'est toute l'histoire de l'âme chrétienne et des grâces qu'elle a reçues. Ainsi tout passe et rien ne passe « *todo passa e nada passa.* » Tout passe pour la vie, et rien ne passe pour le compte à rendre. N'est-ce pas la pensée de Bossuet, lorsqu'en présence de l'autel et d'un tombeau, il établit à la fois le néant et la grandeur de l'homme? Vient ensuite le jugement particulier, qui décide avec certitude du sort de chacun. A cette sentence équitable, il oppose l'excessive sévérité du jugement des hommes, les uns à l'égard des autres, et la molle indulgence que nous avons pour nous-mêmes.

(1) I[er] Sermon pour l'Avent.

Cette injuste appréciation allume la verve satirique du moraliste, qui nous donne du *Tu quis es?* et du *Quid dicis de te ipso?* de virulentes applications. Il frappe comme un sourd, aurait dit madame de Sévigné. Enfin le quatrième sermon nous offre les moyens de corriger et de redresser les trois jugements précédents. Les aperçus nouveaux et ingénieux abondent en ces sermons : « Qu'ils sont profonds les décrets de la Providence divine en ses voies! de nos propres désordres elle fait des témoins de notre foi. L'un des principaux fondements de notre foi, c'est l'immortalité des âmes, et nos injustices sont la plus éclatante preuve de notre immortalité. Si les hommes n'étaient pas injustes, on pourrait mettre en doute s'ils sont immortels. Mais Dieu permet qu'il y ait des injustices en ce monde, afin que l'innocence ait sa couronne, et l'immortalité sa garantie. »

De ces quelques lignes, plus d'un lecteur conclut déjà, peut-être, que Vieira est le Bourdaloue du Portugal, ou, du moins, qu'il a avec lui de grandes ressemblances. Il n'en est rien. Sans doute il a, comme le prédicateur français, l'invention riche et savante; il sait faire de ses arguments un réseau serré et compacte. Mais quelle différence de ton et d'allures! Quelle prodigieuse variété de forme dans Vieira! Quiconque a lu un sermon de Bourdaloue connaît la méthode rigoureuse et savante, mais un peu monotone de tous ses discours. Toujours libre, toujours dégagé, le jésuite portugais ne se ressemble presque jamais à lui-même. Pour le connaître, il faut étudier bon nombre de ses sermons, j'allais dire, il faut les étudier tous.

N'a-t-il pas tous les tons, comme nous l'avons dit, depuis les fiers et sublimes accents de Bossuet, jusqu'à

la familière et mordante ironie des prédicateurs de la Ligue? Avec une merveilleuse souplesse, il sait s'accommoder aux circonstances les plus difficiles et souvent les plus opposées. Rien n'était capable d'arrêter l'ardeur de son zèle. Si les auditeurs sont dociles et bien disposés — c'est le cas le plus fréquent, — nous aurons une explication large et féconde du texte sacré, telle à peu près que nous l'admirons dans nos plus grands orateurs. Le fleuve s'avance d'un cours tranquille, déroulant avec une certaine majesté la masse imposante de ses eaux. La Religion ou l'État courent-ils quelque danger, Vieira a-t-il été témoin de ces énormes abus qui allument dans les âmes honnêtes de généreuses indignations, le ton est brusque et saccadé ; dès l'exorde, le lecteur sent déjà le combat dans les frémissements d'une colère mal contenue ; la critique abonde alors, avec les tableaux de mœurs et les portraits satiriques. Des ennemis, de hautes convenances ou l'excès même du mal, privent-ils sa parole d'une liberté nécessaire, la vérité saura se faire jour ; elle s'enveloppera du voile transparent de l'allégorie ; sa prédication s'adresse aux poissons, et dans les poissons, flagelle les vices des hommes. Ailleurs, il prend à partie la mère des enfants de Zébédée, lui démontre l'injustice de ses prétentions, et les favoris, comblés des profusions royales, se voient un instant contenus et réprimés.

Les divisions régulières et symétriques sont très utiles pour aider la mémoire de l'auditeur, et répandre dans le discours la clarté de l'ordre. Nul ne le conteste. Mais ces avantages ne sont-ils pas quelquefois chèrement achetés, même chez nos grands orateurs? Ne souffrons-nous pas de voir Bossuet, Bourdaloue et Massillon, surtout les deux derniers, tourner

et retourner leur sujet, afin de l'assujettir à un ordre méthodique peu naturel parfois ? Au génie la liberté sied bien ; ce n'est pas pour lui que furent faites les entraves. Par le privilège de sa nature, Vieira sut s'en affranchir. Le discours sort du texte sacré, comme la fleur de sa tige. Il aborde directement son sujet, souvent avec une brusquerie qui commande l'attention.

La division se confond d'ordinaire avec l'exorde ; elle n'a souvent qu'un point, presque toujours deux, comme nous venons de le voir dans le jugement. Le sermon est partagé en chapitres d'inégale longueur, six ou sept, la plupart du temps ; ils s'élèvent parfois jusqu'à treize. Lui-même nous a indiqué sa méthode à la fin du chapitre précédent. « Le prédicateur doit prendre une seule matière ; il doit la définir, afin qu'on la connaisse, la diviser pour qu'on la distingue ; il doit ensuite la prouver par la Sainte Écriture, la développer par la raison, l'appuyer par des exemples, l'éclairer par des considérations, etc. » Avec des procédés si simples, on ne s'attendrait guère à une opulente variété. Cette variété existe et ravit à chaque pas, soit que l'orateur développe le dogme avec la profondeur du philosophe et du théologien, soit qu'il s'arrête avec complaisance à des considérations morales ou politiques. Car Vieira réunissait en lui le vaste ensemble de connaissances que Cicéron demandait à son orateur, et pouvait, au besoin, parler des choses en apparence les plus étrangères à son ministère. Mais rien n'est étranger au génie. Nous le verrons bientôt, à l'occasion, parler de l'esclavage, de l'économie sociale, du commerce et même de la guerre, et tout cela de la façon la plus naturelle, et sans affecter une fausse érudition.

Rien de plus vif, de plus varié, de plus original que les exordes de Vieira. Cette variété surprenante se comprend d'ailleurs, lorsqu'on songe que bon nombre de ses sermons étaient des sermons de circonstance. Mais ce qu'il a vraiment d'admirable, c'est l'art merveilleux qui sait tirer de l'Évangile du jour tout ce dont sa cause a besoin. On dirait que David et les prophètes avaient en vue, dans leurs écrits, le Portugal et le Brésil. Il se produit même d'abord une illusion dans l'esprit du lecteur. En voyant ces exordes toujours variés et toujours naturels, celui-ci en conclut que tous ses discours sont le fruit d'une inspiration spontanée, et que l'art n'y a nulle part. Erreur. L'observateur attentif, sous ces compositions fondues d'un seul jet, a bientôt reconnu un ordre assez rigoureux même. L'art existe, mais l'art est caché.

Tantôt ces exordes ont la brusque brièveté d'une harangue militaire, tantôt les riches couleurs de la poésie, d'autres fois l'ampleur et la majesté du poème épique. « Oh! le difficile précepte! le difficile motif! le difficile exemple! Difficile précepte : *Diligite inimicos vestros*. Difficile motif : *Ego autem dico vobis*. Difficile exemple : *Ut sitis filii patris vestri*. Nier ou dédaigner les difficultés est un procédé par trop commode. L'important est de les connaître et de les détruire, et c'est ce que je me propose de faire aujourd'hui. Ainsi, exposer, puis résoudre les trois grandes difficultés dont je viens de parler : voilà, Dieu aidant, les trois points de ce discours. Que tous me prêtent leur attention, mais surtout les plus vertueux, les plus fortunés, les plus puissants, car ce sont eux qui ont le plus d'ennemis. »

Voilà l'exorde à la spartiate du sermon sur l'amour

des ennemis. C'est ainsi, j'imagine, avec cette sobriété nerveuse, qu'on eût prêché devant l'Aréopage. D'ordinaire, Vieira s'étend en considérations théologiques et ne rejette nullement les brillantes couleurs. Parfois même il surprend par l'éclat inattendu de ses exordes.

« Aujourd'hui, ô Tibre! sur tes rives si fières des palais qui les couvrent, tu vois un spectacle plus grand que celui que vit autrefois le Jourdain, dans les solitudes de son désert, lorsque le démon tenta le Christ. Là, Dieu était tenté; ici, Dieu est tentateur : *Tentat vos Dominus Deus vester.* Aujourd'hui, ô Rome! sur tes places publiques et dans tes temples, tu vois un spectacle plus grand que celui que voyait autrefois ton barbare amphithéâtre, lorsque les fils aînés du christianisme étaient jetés aux bêtes. Là, au milieu de tous les genres de supplices et de morts, se prouvait la foi; ici, au milieu de toute sorte de jeux et de divertissements, se prouve l'amour : *Ut palam fiat, utrum diligatis eum an non* (1). »

Et l'orateur montre que, dans ces jours de tentations publiques, Dieu veut aussi les tenter, afin de connaître ses amis.

Le jugement dernier, ces grandes assises du genre humain, avait fait une vive impression sur ce génie naïf et sublime. L'Avent s'ouvre par un de ces exordes extraordinaires, comme les aimait dans les grands sujets l'imagination de Vieira. Il nous montre dès les premiers mots l'embrasement universel, une mer de cendres, et au fond du désert, les ermites de la Thébaïde que la crainte du jugement y a ensevelis tout

(1) Sermon pour les Quarante heures.

vivants. On dirait un nouvel Ephrem dénonçant à ses auditeurs éplorés les terreurs du dernier jour.

« Un embrasement universel ayant enfin consumé le monde et réduit en une mer de cendres tout ce que l'orgueil des hommes et l'oubli de ce jour éleva sur la terre (1), lorsque sur notre globe, si beau et si spacieux, on ne verra plus qu'un peu de cendre, reste de sa grandeur et désenchantement de notre vanité, alors retentira dans les airs le son effrayant de la trompette; et le ciel, l'enfer, le purgatoire, la mer et la terre, tout enfin obéissant à l'empire de cette voix, les tombeaux s'ouvriront en un clin d'œil, et l'on verra apparaître au monde les morts vivants. Vous vous étonnez peut-être que le son d'une trompette obtienne tant d'obéissance des morts. Tournez vos regards vers un plus grand miracle, et votre surprise cessera. Entrez dans les déserts de l'Égypte, de la Thébaïde, de la Palestine, pénétrez dans l'intérieur et au plus profond de ces solitudes, qu'y voyez-vous? En cette grotte, vous voyez enfermé un Hilarion, en cette autre un Macaire, dans une autre plus profonde un Pacôme. Ici c'est un Paul, là un Jérôme, plus loin un Arsène; d'un autre côté c'est une Marie l'Égyptienne, une Thaïs, une Pélagie, une Théodora. Hommes, femmes, qu'est ceci? Qui vous a mis en cet état? Qui vous fait anticiper la mort? Qui vous a ensevelis en ces cilices? Qui vous a enterrés tout vivants dans ces tombeaux? Qui? Au nom de tous, saint Jérôme répond : *Sem-*

(1) A l'occasion de cet exorde intraduisible, nous ferons toucher du doigt combien Vieira perd à n'être pas lu dans sa langue. Comment suivre l'ordre de la pensée de l'auteur avec les ablatifs absolus, avec ses énergiques inversions et ses verbes si pittoresques au commencement de la phrase? Nos lecteurs en jugeront eux-mêmes par cette phrase du commencement de l'exorde : *Abrazado finalmente o mundo e reduzido a hum mar de cinzas tudo o que o esquecimento deste dia edificace sobre a terra.* Nous avons supprimé une parenthèse qui rendait la phrase démesurément longue en français.

per mihi videtur insonare tuba illa terribilis : Surgite, mortui, venite ad judicium. Savez-vous ce qui nous a vêtus de ces suaires? Savez-vous qui nous a enfermés dans ces sépulcres? C'est le souvenir de cette trompette terrible qui, au dernier jour, fera retentir ces mots : Levez-vous, morts, et venez au jugement. »

Qu'on se rappelle la belle page qui suit, et dont nous avons parlé au second chapitre, sur la noblesse, fille de nos œuvres, et il faudra bien convenir que nous avons ici un exorde plein de grandeur. Le trouble, le désordre de la phrase est lui-même une image de la confusion de ce terrible jour.

La fécondité et la variété éclatent à chaque page des sermons. Une qualité plus rare brille dans tous les écrits de Vieira, spécialement dans les ouvrages politiques : je veux dire la force et la grandeur. Dans ce fier caractère, il y avait naturellement plus d'énergie que de tendresse. Admirable influence de la piété! La charité parvint à courber cette âme altière vers les pauvres et les malheureux, et à en faire le serviteur dévoué des esclaves. Mais laissée à elle-même, par sa naturelle impulsion, elle revenait à la force. Nous voudrions, si l'espace le permettait, citer un certain nombre de pensées. Elles laissent souvent après elles, comme certains vers d'Homère, un sillon de lumière. Ici Vieira nous montre Adam et Ève sortant tout rayonnants d'immortalité des mains du Créateur.

« Sur ce théâtre, dit-il en parlant de la terre qui venait d'être créée, la première scène fut représentée dans le paradis terrestre, où les créatures parurent revêtues d'immortalité. »

Ailleurs au sujet de la prière, ou à la vue du pauvre, il s'écrie :

« O grandeur! ô sublimité du pauvre! plus il est nu, plus Dieu le revêt de sa divinité. »

« La prière du Pater est comme son auteur, que les petits enfants connaissent, et que les séraphins eux-mêmes ne sauraient comprendre. »

Comme Homère et Bossuet, Vieira offre de ces images à la fois familières et grandioses qui éblouissent de lumière.

« Seigneur, ceux qui provoquent votre colère, en s'élevant au-dessus d'eux-mêmes, vous les précipitez du faîte de leur grandeur imaginaire, en punition de leurs nombreuses impiétés. »

La grandeur et la force sont tellement familières à notre orateur, qu'elles vont jusqu'au sublime dans le raisonnement, qualité incomparable qu'on ne rencontre guère que dans Démosthène, saint Augustin et Bossuet. Voulant prouver par la raison l'existence d'une autre vie : « *Hérode sur le trône*, disait-il, *Jean-Baptiste dans les fers; donc il y a une autre vie* (1). »

En d'autres circonstances, le raisonnement arrivait à un pathétique si émouvant, que l'auditoire en était tout troublé avec l'orateur : témoin ce qui arriva le Vendredi Saint, dans les campagnes du Maragnon. Le missionnaire commentait avec onction et piété les sept paroles de la passion; arrivé à la dernière il disait, en s'accommodant à la capacité de son humble auditoire :

(1) Exorde du 3e sermon pour l'Avent : *Joannes in vinculis.*

« Jésus incline donc la tête; ce qui vient ensuite, chrétiens, je ne me sens pas le courage de le dire; mais je sais qui pourra vous le dire à ma place. Lorsqu'un grand de la terre est sur son lit de mort, ceux des assistants qui sont dans les salles voisines restent en attente et en suspens; mais sitôt qu'ils entendent des gémissements et des sanglots, ils en concluent que la mort a fait son œuvre. Je ne vous dis point la même chose, chrétiens; mais ce que je vous dirai, c'est que, sitôt que le Seigneur eut incliné la tête, le voile du temple se déchira, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, la terre trembla, les montagnes s'ébranlèrent, la nature entière sembla prête à défaillir. Or, chrétiens, si les éléments, si les pierres les plus dures furent sensibles à la mort de leur Créateur; nous pour qui ce grand Dieu mourut, comment resterions-nous insensibles? Nous pleurons la mort de nos parents, nous pleurons la mort de nos amis; se peut-il un plus tendre père, un ami plus fidèle? Les épouses pleurent la mort de leurs époux; sur cette croix, n'est-ce pas le bien-aimé, le divin époux de nos âmes? Mais déjà ma voix... »

Aux paroles succèdent les larmes et les sanglots : prédicateur et auditeurs font par leurs gémissements la plus belle des péroraisons (1).

Vieira excelle dans les récits vifs et dramatiques des faits de l'histoire sacrée ou profane, pour en tirer une belle morale.

« Dans les plaines de Sennaar, voyez ces énormes pans de murailles, les uns inachevés, les autres renversés.

Pendent opera interrupta minæque
Murorum ingentes.

(1) Il se produisit un fait tout semblable à la mort de Jean III. Un religieux était en chaire pour l'oraison funèbre du prince. Aux premiers mots qu'il prononça : « Où est Jean III? » le peuple entier répondit par des sanglots, et l'orateur ne put continuer.

« D'où viennent ces ruines gigantesques ? Les hommes en leur orgueil avaient voulu construire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel : Dieu descendit lui-même vers cette tour, et, confondant les langues des travailleurs, contraignit ceux-ci à se disperser, ne laissant derrière eux que d'immenses débris, qui justifiaient d'avance cette sentence de David : *Cogitaverunt consilia quæ non potuerunt stabilire* (1). Là où les hommes se promettaient la célébrité, ils ne trouvèrent que honte et confusion. »

Cette ambition inquiète qui ne sait pas rester en place, toujours occupée de s'étendre et de voler à de nouveaux projets, Vieira nous la peint au naturel. C'est une idée neuve et bien originale que celle qu'il développe à ce sujet sur la *justice distributive*. « Jean-Baptiste ne vient pas du désert à la cour chercher la dignité, mais la dignité va de la cour au désert chercher Jean-Baptiste. » L'orateur voudrait voir cet usage en vigueur dans le Portugal. Ce vœu a souvent depuis été émis ailleurs, et de nos jours, dit-on, l'est encore. L'expérience ne le montre-t-elle pas? Jamais l'État n'est mieux gouverné que là où les dignités vont au-devant des hommes, et non les hommes au-devant des dignités. Politique céleste, s'écrie l'orateur, peu comprise ici-bas, et bien mal pratiquée. C'est pourtant l'infaillible moyen d'honorer les emplois avec le mérite, et en donnant à l'État des serviteurs dévoués, d'épargner à la cour l'encombrement des requêtes. L'épiscopat ne fut jamais plus en honneur que lorsque les saints fuyaient dans les déserts ou les forêts, pour s'y soustraire.

(1) Ps. XX, 12.

« Vaut-il mieux pour cette dignité, dit-il, d'être poursuivie par l'ambition ou redoutée par la modestie? Les saints canons répondent eux-mêmes à cette question, et que disent ils ? *Quæratur cogendus, qui rogatus recedat, et invitatus fugiat.* Notez cette parole : *Quæratur.* Et que faut-il chercher? l'épiscopat? Non, mais l'homme qui en est digne. Et cet homme digne, à quelles qualités le reconnaître? Faut-il qu'il soit d'une grande maison, d'une haute noblesse? faut-il qu'il ait un nom illustre, des recommandations, des protections puissantes? Non, les saints canons ne disent rien de tout cela. Que disent-ils donc? qu'il soit tel, qu'il faille le contraindre, afin qu'il accepte : *quæratur cogendus*, et que, recherché pour cette dignité, il prenne la fuite, *qui rogatus recedat, invitatus fugiat.* »

Celui qui tenait ce langage apostolique portait un des beaux noms du Portugal. De l'humble Saül, que la royauté était venue chercher dans sa modeste demeure, il dira : « En s'offrant d'elle-même à un tel homme, la dignité royale ne se trompait-elle pas d'adresse? C'est ce que vont croire certains esprits qui mesurent l'homme par la maison qu'il habite. Le vice de beaucoup de promotions aux dignités, c'est que les grands hommes se cherchent dans les grandes maisons, lorsque souvent ils sont cachés dans les petites : *Ecce absconditus est domi.* »

L'orateur ne se lasse pas de revenir à cet ordre d'idées. De leur Créateur les animaux et les plantes ont reçu un genre de bénédiction spéciale, selon laquelle ils croissent et se multiplient. Que chaque homme se développe dans la sphère de son talent, et il reconnaîtra aussi sur lui la bénédiction divine.

« Dans l'air que l'hirondelle se contente d'être hirondelle

et d'habiter le palais des rois. Sur la terre que la fourmi se contente d'être fourmi, et d'avoir, hiver et été, ses greniers bien approvisionnés. »

Comme on le voit, Vieira avait dans le tour d'esprit quelque chose de biblique. Plusieurs de ses sermons abondent en apologues hardis et grandioses. Plus d'une fois, le lecteur éprouve je ne sais quel sentiment de surprise, comme le voyageur français en présence de Saint-Marc à Venise. Est-il en Orient? est-il en Occident? Il est souvent dans les deux pays à la fois, tant les genres et les styles se rapprochent et se mêlent.

« Elle est bien frappante la tristesse du cyprès, malgré sa grandeur. Si du haut de sa cime le cyprès voyait à ses pieds le peuple des plantes et même la noblesse des arbres qui sont loin de l'atteindre, il en concevrait de la joie et de l'orgueil. Mais de là-haut, le cyprès découvre les cèdres du Liban, et comme il voit que la nature les a faits tours, il vit mécontent de n'être que pyramide. »

Quelque éloignées de nos idées que soient ces allégories, on ne leur contestera ni l'éclat ni la grandeur. La comparaison du cyprès, sombre et fière, a le tour oriental. On la dirait, ainsi que l'allégorie suivante, prise de nos livres saints ou de quelque grand poète persan, comme Firdouzi.

« Et, je vous prie, la vigne, l'olivier, le figuier, que faisaient-ils autre chose que se charger de fruits lorsque, comme dit la Fable, l'empire leur fut offert par la verte république des arbres? Cet empire, ils ne voulurent pas l'accepter, se contentant de le mériter. Oui, que le pin se contente de croître, que, sous le ciel brumeux de la Norwège, il s'élève jusqu'aux nues, on n'en ira que plus tôt le

chercher pour en faire un grand mât et couronner son sommet d'un glorieux drapeau Qu'il soit aussi tout entier à croître le cèdre du Liban, et qu'il sache que plus vite il deviendra géant, plus tôt il descendra de la montagne pour devenir une riche colonne du temple de Sion. L'ivoire devait être tenté de se plaindre lorsqu'il se sentait durcir en la mâchoire de l'éléphant; mais de là il devait venir pour être l'ornement du trône de Salomon. Que les rubis et les diamants croissent à loisir et particulièrement au fond des mers de l'Inde, à grands frais les rois les enverront chercher pour en faire les brillants joyaux de leurs couronnes. Mais surtout, et c'est là que je veux en venir, que les hommes de mérite travaillent sans relâche à développer en eux les dons de la nature et de la grâce; et si, pour vivre dans l'obscurité et l'oubli, ils craignent de perdre leur temps et leur peine, qu'ils se rappellent que, les perles étant ensevelies dans les gouffres de la mer, et l'argent dans les entrailles de la terre, il n'en manque pas qui, au risque même de leur vie, vont pêcher les perles et déterrer l'argent. »

Dès l'âge de dix-sept ans, Vieira était passionné pour l'Écriture sainte; malgré le nombre et l'importance de ses occupations il consacrait des heures entières à cette étude de choix. En commentant les livres historiques et le Cantique, le jeune professeur ne faisait-il que céder à un attrait naturel, ou voulait-il préparer des armes vigoureuses à sa future éloquence? L'histoire n'en dit rien. Le jour où pour la première fois ses doigts avaient tourné les pages sacrées, avait-il eu un éblouissement d'admiration, comme on le rapporte du jeune Bossuet? Nous serions porté à le croire, tant il se plonge avec délices dans l'étude des divines Écritures, tant il resta toujours fidèle à faire de la parole sainte son arme de prédilection. Après saint

Chrysostome et Bossuet, Vieira est peut-être l'orateur dont le style a le plus gardé l'empreinte de la poésie biblique. Il abonde en tour hardis et imprévus; dans ses peintures aux couleurs si vives, les brillantes figures de l'Orient s'encadrent naturellement et produisent des effets simples et grandioses. A l'école de l'Esprit-Saint, il apprend la science merveilleuse des Écritures. Il trouve tout dans ce livre divin, les règles de conduite pour les chrétiens, avec le manuel de la perfection évangélique, et pour les États les lois d'une politique sacrée.

Nous qui savons avec quelle ardeur Vieira méditait les saints Livres, nous ne sommes pas surpris des analogies frappantes qu'il offre avec Bossuet dans la pensée et jusque dans l'expression. Comme Bossuet, il saisit admirablement l'écrivain sacré, comme lui il semble illuminé des soudaines clartés de cette pensée à la fois simple et profonde. Bossuet commence par traduire fidèlement l'Écriture, puis il s'en inspire et en donne un éloquent commentaire, digne des splendeurs du texte sacré. Vieira a compris également la pensée de l'Esprit-Saint, mais sans s'astreindre à une traduction littérale, avec une liberté d'allure propre à son caractère, il entre de plein pied et comme de haute lice dans la profondeur du sens, il traduit largement ce qu'il a compris, plus jaloux de mettre en relief la pensée que les expressions. Puis, comme s'il voulait justifier l'audace de son interprétation, il l'éclaire par les textes qui précèdent ou par un trait historique de la Bible. Les Pères et les docteurs viennent confirmer sa doctrine. Mais il arrive souvent que les commentateurs n'ont pas mis dans un assez beau jour toutes les parties du texte : il s'en empare, il l'explique, sans orgueil

comme sans fausse modestie, il propose son explication, et cette explication se trouve presque toujours aussi ingénieuse que profonde. Ces paroles de Bossuet sur saint Augustin, ne les croirait-on pas dites pour Vieira ?

« Son fond est d'être nourri de l'Écriture sainte, d'en prendre les plus hauts principes, de les manier en maître et avec la diversité qu'exigent les sujets qu'il a entrepris de traiter. »

Avec son coup d'œil rapide et son immense érudition, Vieira eût été pour l'Écriture un commentateur incomparable. Il y eût mis deux choses qu'on ne trouve guère dans les commentaires, *l'éloquence et le génie*. A vrai dire, ce travail est fait. Ses sermons, qu'est-ce autre chose qu'un commentaire oratoire des Saintes Écritures, suivi d'applications morales neuves et saisissantes. Vieira sentait lui-même sa supériorité à exposer l'Écriture sainte ; et à la fin de chaque volume de ses sermons, il a joint un index des passages qui y sont commentés.

L'Académie royale des sciences de Lisbonne rendrait un véritable service, si, dans son édition complète des œuvres de Vieira, elle ajoutait un Index général pour les textes de l'Écriture.

CHAPITRE VI

VIEIRA AMBASSADEUR (1)

Le Portugal en lutte avec la Hollande. — Vieira ambassadeur à Paris et à la Haye : mission secrète et inconnue . — Son désintéressement. — Il procure au roi 300,000 cruzades, pour acheter une flotte. — Exigences de la Hollande. — Coutinho cède le Pernambouc. — Indignation des Portugais. — Le Papel forte. — Ambassade à Rome. — Projet d'alliance entre le Portugal et la Castille : côté séduisant et dangereux de ce projet. — Vieira et les Jésuites. — Différends. — Il refuse un évêché et retourne au Brésil.

Tenir tête à la Hollande n'était pas moins important, et beaucoup plus difficile que de résister à l'Espagne. Les Hollandais n'aspiraient à rien moins qu'à remplacer les Portugais dans les colonies, et la politique pleine d'astuce et de fermeté de ces bourgeois commerçants montrait assez ce qu'on avait à craindre. Vieira, qui les voyait à l'œuvre, admirait en eux une intelligence et une activité qu'il leur enviait pour sa nation. Il s'inspirait de leur exemple (2), et, pour les combattre, leur empruntait sans scrupule leurs pro-

(1) Sources : Lettres de Vieira, Lisboa, de Barros, Lobo.

(2) Voir dans les chapitres précédents ce qu'il dit de leur lutte contre l'Espagne, de leur banque et de leurs compagnies de commerce.

pres armes. Leur faire concurrence et les supplanter faisait la constante préoccupation de ses jours et de ses nuits. Il y allait de la vie de sa patrie. Il conseilla, par exemple, de cultiver les épices de l'Inde au Brésil, où elles venaient parfaitement. Le roi Don Manoel, pour conserver au commerce de l'Orient son monopole, avait ordonné sous peine de mort de les arracher. Le gingembre seul, en sa qualité de racine, disait-on plaisamment, avait échappé à cette royale destruction en se cachant sous terre. Puisque l'Inde était perdue, en cultivant les épices au Brésil, on les transporterait plus vite et à moins de frais au Portugal. Du même coup on ruinait ainsi les Hollandais et sans guerre on retrouvait l'Inde.

Jusque-là les cours de l'Europe croyaient peu à l'avenir du Portugal : aussi ne s'étaient-elles pas empressées de reconnaître le nouveau roi. Mais en voyant dans les ministres une capacité qui suffisait à tout, et dans ce petit État un patriotisme qui savait faire face à toutes les nécessités, des homme politiques de Rome avaient dit : « Jusqu'ici nous avions pensé que le Portugal ne se pouvait pas conserver; mais puisqu'il a des hommes qui savent imaginer de tels moyens, nous ne doutons plus de son salut (1). »

La situation du Portugal n'en était pas moins précaire et très critique. A l'enthousiasme des premiers jours de la liberté, succédait l'ère des négociations politiques. Sous la conduite de Mathias d'Albuquerque, nom prédestiné à la gloire, les Portugais avaient remporté sur leurs ennemis la bataille de Montijo (1644). Mais les cauteleuses lenteurs de Mazarin

(1) Cité dans une lettre de Vieira.

n'avaient rien de rassurant. Au lieu d'encourager hardiment, comme Richelieu, il temporisait ou demandait de grands sacrifices. En même temps la Hollande devenait menaçante. Dans son désir de posséder les plus belles colonies portugaises, cette république marchande mettait à haut prix son alliance et même sa neutralité. Au milieu des convoitises de ses amis et des attaques de ses ennemis, le Portugal allait-il mourir d'épuisement? A Lisbonne on avait sans cesse les yeux tournés vers Paris et Amsterdam, d'où pouvait venir le salut ou la ruine. Quelle politique embrasseraient les deux ennemies de l'Espagne? Chacun l'interprétait au gré de ses craintes ou de ses espérances.

Pour comble d'inquiétude, les avis des ambassadeurs portugais en France et en Hollande ne s'accordaient pas. Ce n'était guère le moment des démarches téméraires ou hasardées. Vieira avait la confiance du roi, et il la méritait par ses lumières et son noble désintéressement. Jean IV l'envoya plusieurs fois à Paris et à la Haye, avec les pouvoirs les plus étendus. Bien qu'il ne fût revêtu d'aucun caractère officiel, les ambassadeurs portugais devaient lui communiquer toutes leurs affaires, et ne rien traiter sans son agrément.

De Lisbonne le nouvel ambassadeur vint débarquer à la Rochelle, le 8 mars 1646, et il se dirigea en toute hâte vers Paris. Après un court séjour dans cette capitale, il prenait la route de Rouen et de Calais pour faire voile vers Flessingue et la Haye. A peine eut-il pris connaissance des affaires, sondé les intentions et le génie des ministres, qu'il reprit la route de Lisbonne. Il importait d'instruire au plus tôt et de rassurer le roi.

L'année suivante, Vieira retourna dans ces deux capitales, mais en passant cette fois par l'Angleterre, en proie à la guerre civile. Avait-il une mission spéciale? Tout semble l'indiquer. Mais, ni les réticences calculées de Barros, ni les conjectures des historiens, tels que Lisboa et le comte d'Ericeira, ni les accusations de ses ennemis ne nous apprennent rien de positif à cet égard. Vieira lui-même, par les demi-confidences de son apologie, est venu irriter notre curiosité sans la satisfaire. Il nous a mis sur la voie et dépistés en même temps. « *Ces négociations ne sont pas*, dit-il, *du domaine de l'histoire* (1). Personne n'en a et n'en eut connaissance, parce que les affaires dont le roi m'avait chargé étaient tout autres que ce qu'on pouvait croire. » Nous en sommes donc réduits aux conjectures.

Si nous en croyons de Barros, Vieira aurait amené Mazarin à se désister de ses prétentions et à conclure

(1) *Não são materia de historia.* Lettre XXIX, p. 109. Voici la traduction de ce curieux passage : « Aussi bien je ne veux pas donner à Votre Excellence une connaissance que personne ne possède et ne posséda jamais : les affaires dont le roi me chargea souvent étaient bien différentes de ce qu'on pouvait croire, et même secrètes pour les ministres. La communication des dites affaires se faisait par un chiffre particulier dont le secrétaire Pedro Fernandes Monteiro avait seul la clef. Aussi mes voyages (*jornadas*) ont-ils été sujets à des jugements et à des conjectures bien erronés : *ils ne sont pas du domaine de l'histoire.* Celle-ci a plutôt l'obligation de corriger ces conjectures à l'aide de la vérité, si elle la sait, et non de dire ce qui n'est pas fondé. Prenons comme exemple mon départ pour le Maragnon. Mon intention était de chercher bien plutôt à exposer ma vie pour le roi du ciel que pour celui de la terre. Beaucoup avaient pensé que cette résolution ne venait pas de moi, mais du roi et *pour une fin* bien différente. On disait : Ce Maragnon est bien embrouillé, *Este Maranhão é maranha*, allusion à la prononciation des deux mots et à la signification du dernier qui signifie hallier, intrigue.

avec le Portugal une alliance pure et simple. D'après l'auteur de la *Restauration du Portugal*, le comte d'Ericeira, le religieux diplomate faisait au cauteleux ministre des concessions telles, que le marquis de Niza, ambassadeur du Portugal, dut s'y opposer énergiquement, déclarant qu'il se laisserait plutôt couper les deux mains que de signer de telles propositions. En quoi consistaient ces concessions exorbitantes, personne ne nous l'apprend. Ericeira affirme bien que deux villes maritimes importantes devaient être livrées comme caution; mais il ne s'explique pas sur les conditions essentielles de cet important projet (1). S'il était permis d'ajouter foi à une minute sans date ni signature, dont les caractères sont de l'époque, elle nous révèlerait des particularités intéressantes. Trouvée dernièrement dans les cartons de la maison de Niza par un homme d'esprit, Antonio da Silva Tullio, cette pièce nous apprend que le roi demandait pour l'infant don Pedro la main de mademoiselle de Longueville. Le père de la princesse devait gouverner le Portugal jusqu'à la majorité de son gendre, et Jean IV passait avec sa famille au Brésil, dont il devenait roi (2). Ce projet ne devait se réaliser que deux siècles plus tard.

La plus grande obscurité enveloppe toutes ces négociations : elles ne manquent même pas de contradictions. Ainsi ce même Vieira que des écrivains, peu bienveillants peut-être, nous montrent disposé à des sacrifices exorbitants, écrit de Hollande une lettre très

(1) V. Lisboa, p. 130.

(2) Cette minute est intéressante pour deux pays : nous la traduisons à l'appendice, sans cependant lui attribuer plus d'autorité qu'elle n'en mérite.



vive à l'ambassadeur de Paris, pour l'empêcher de conclure une affaire importante. En même temps il dépêche à Jean IV pour représenter le tort que Sa Majesté en recevrait.

Au milieu de ces graves occupations, Vieira n'avait rien perdu de son zèle. Pendant une des traversées, nécessitées par ses ambassades, un jeune mousse atteint d'une maladie contagieuse se voyait abandonné de tout le monde. Vieira se constitua son infirmier, et pendant vingt jours lui prodigua tous les soins d'une héroïque charité.

Il y avait à Amsterdam un rabbin célèbre, Manassès. Les Juifs de cette ville le lui opposèrent dans une discussion publique. Le rabbin, pressé par ses raisonnements vigoureux, ne tarda pas à s'avouer vaincu. Philippe de Moscoso, Juif récemment converti, n'hésita pas à dire en présence de l'assemblée : « Père, si les Juifs d'Oran, mon pays, avaient été ici pour vous entendre, il n'est pas douteux pour moi que la plupart d'entre eux n'eussent demandé le baptême. » Vieira possédait le grand art de vaincre sans humilier; pendant que ses raisons éclairaient les intelligences, sa courtoisie et sa charité achevaient de gagner les cœurs. En défendant la vérité, il se montrait plein d'égards pour les personnes. Les Juifs des différentes parties de l'Europe publiaient mille louanges de cet illustre religieux ; « ils regardaient ses ouvrages comme des oracles » dit le chevalier d'Oliveira (1), Juif lui-même. Les rabbins et prédicateurs Israélites les étudient, les honorent et les citent à chaque instant avec admiration. Le prédicateur de

(1) *Mémoires historiques concernant le Portugal*, t. I, p. 339. La Haye, 1743.

la synagogue de la Haye, homme docte, répète dans ses conversations des sermons entiers de ce prédicateur apostolique. » Eloges bien flatteurs dans la bouche d'adversaires. Il méritait de les entendre, celui qui fut toujours charitable dans les discussions et loyal envers tout le monde. Comment les Juifs, si attachés à la Bible, n'auraient-ils pas été émerveillés des trésors que Vieira savait tirer de leurs livres sacrés, des applications piquantes et imprévues qu'il en faisait à la morale et à la politique? Pour l'orateur comme pour les Juifs, la Bible n'était-elle pas l'histoire prophétique du présent, la leçon toujours vivante à proposer aux princes comme aux particuliers?

Vieira d'ailleurs avait avec la science, les deux qualités maîtresses qui feront toujours goûter les commentateurs, la clarté et l'éloquence.

Ce religieux entoura constamment les Juifs d'affection et d'égards. Ennemi déclaré de l'injustice et des persécutions, il ne pouvait voir sans une compassion mêlée d'attendrissement ce malheureux peuple en butte à la haine des autres nations. Comme saint Augustin, il voyait en eux les témoins et les dépositaires de nos livres sacrés, *librarios fidei*. Il voulait les attacher à son pays afin que le commerce et l'industrie profitassent de leurs richesses. Déjà leurs trésors avaient aidé Jean IV à défendre sa couronne. La sagesse de ce prince, ami de Vieira, dont il partageait les idées, laissa les Juifs en paix. Vieira déplorait leur aveuglement; il eût voulu hâter l'heureux moment de leur conversion. Son zèle ingénieux avait même inventé pour les éclairer un argument spécial. Il leur prouvait que les promesses de délivrance temporelle, attachées par les prophètes à

l'avènement du Messie, étaient subordonnées pour eux à leur délivrance temporelle.

Le Portugal, en ces années 1647 et 1648, où la Compagnie occidentale n'était pas encore établie, vivait au jour le jour, dans une véritable détresse. Le moindre insuccès, le mauvais vouloir de la cour de France ou de la Hollande remettait tout en question. L'Espagne faisait des efforts inouïs pour l'exclure complètement du congrès de Munster. La misère était extrême et pesait de tout son poids sur les plus hauts personnages, et trop souvent sur les affaires elles-mêmes. De Sousa Coutinho, que des services éclatants en Hollande avaient fait nommer à l'ambassade de Paris, souffrait beaucoup dans cette capitale. Il dut un jour repousser par la force une foule de créanciers armés qui avaient envahi sa résidence. Don Luiz de Portugal, parent de la famille royale, et désigné comme ambassadeur au congrès de Munster, eut à subir à la Haye les mêmes affronts. Pour vivre, il en était réduit à accepter les aumônes de l'ambassadeur, Francisco de Sousa (1).

Vieira déplorait amèrement cette pénurie extrême qui paralysait les affaires en déconsidérant les agents du roi. « Aucun d'eux ne pouvait, disait-il, disposer sur-le-champ de ce qui était le plus indispensable à son royal service, et les affaires se perdaient ou du moins se différaient, ce qui, dans les cas urgents, équivalait à se perdre (2). »

(1) Voir Lisboa, *ibid.*, p. 130.

(2) Voir Lisboa, p. 152, et plusieurs lettres de Vieira, 26 décembre 1647 et 12 janvier 1648. Elles renferment des détails navrants sur la misère de Luiz de Portugal et de sa maison, sans pain, sans bière, et exposé aux mauvais traitements de la justice

Par sa générosité et son désintéressement, Vieira put à plusieurs reprises rendre d'importants services à son prince et à sa patrie. Jean IV, voulant récompenser son zèle, lui fit offrir un jour par l'ambassadeur de Paris 20,000 cruzades pour acheter des livres ; il les refusa absolument.

Il fit plus : sur les sommes qui étaient mises à sa disposition dans ses ambassades, il sut économiser assez pour faire équiper trois galères qui allèrent grossir la flotte portugaise. Plus d'une fois même, en Europe et en Amérique, grâce à son crédit et à son influence personnelle, de grands dangers furent conjurés. Ses lettres, qui sont pour l'histoire du temps une mine inépuisable de renseignements, nous ont retracé une longue et charmante scène d'intérieur du palais; elle ne fait pas moins d'honneur à sa pénétration qu'à son patriotisme.

Les Français venaient de prendre Dunkerque, et un *Te Deum* solennel avait été chanté dans la chapelle royale de Lisbonne. Les grands et les ministres avaient été ensuite admis à la cérémonie du baise-main. Vieira, survenant à la fin, présenta au roi ses compliments de condoléances. « Pourquoi, reprit Sa Majesté? — Les Hollandais jusqu'ici entretenaient une flotte en face de Dunkerque, pour assurer à leurs vaisseaux le pas-

inexorable du pays. « Sa femme me fit prier de venir. Je la trouvai tout en larmes. Elle écrit à Votre Excellence, demandant au nom de S. M. de vouloir bien les aider dans leur dénûment, en donnant ordre de payer le reliquat de leurs honoraires qui s'élève, je crois, à 2,000 cruzades. Ce que je puis affirmer à Votre Excellence, c'est que la nécessité présente de ces pauvres nobles est telle, que le salaire devient aumône, et la compassion justice..... Le seigneur ambassadeur leur envoie aujourd'hui une aumône de sa maison. »

sage du détroit. Maintenant qu'ils sont alliés des Français, la flotte devenue libre, ils l'emploieront sans doute contre nous. A mon départ d'Amsterdam, je remarquai qu'ils en avaient grande envie. Et Sigismond, qui gouverne pour la seconde fois le Pernambouc, fera ce qu'il avait promis du temps de Luiz de Oliveira, et, sans verser une goutte de sang, avec ses navires empêchera le passage de nos approvisionnements. — Que faire selon vous? dit le roi. — Qu'on fasse acheter par l'entremise de Jérôme Nuñès, hollandais influent, 15 frégates de 30 pièces, au prix de 20,000 cruzades chacune. Pour les 300 000 cruzades que doit coûter cet achat, Sa Majesté les tirera facilement en mettant un léger impôt sur une cargaison de 40,000 caisses de sucre qui vient d'arriver. » Le roi lui dit de mettre tout cela par écrit et simplement (*sem labia*, sans grâce du discours). Quelques jours après, Vieira apprit que les ministres avaient trouvé la chose très difficile. Son intention à lui était d'avoir deux flottes : l'une resterait en Portugal, et l'autre se porterait au secours du Brésil. Six mois ne s'étaient pas écoulés, que le roi me faisait appeler de grand matin.

« Vous êtes prophète, me dit-il. Hier soir, une caravelle de Bahia a apporté la nouvelle que Sigismond est fortifié à Tamarica ? Que faire? — Les ministres n'ont-ils pas répondu à Votre Majesté que cette affaire était bien difficile (et bien crue) (1)? puisqu'alors ils l'ont trouvée crue, qu'ils la fassent cuire aujourd'hui. »

Le conseil d'État consulté représenta la nécessité

(1) Jeu de mots difficile à faire passer en français : *cru* signifie à la fois cru, cruel, rigoureux.

de secourir Bahia; mais 300,000 cruzades étaient indispensables, et le moyen de les procurer...? Vieira apprenant cela de la bouche du roi : « Comment, Sire, s'écria-t-il indigné, à un roi de Portugal ses ministres osent dire qu'il n'y a pas moyen de trouver 300,000 cruzades pour secourir le Brésil, qui est tout ce que nous possédons! Eh bien! moi, avec ce manteau rapiécé, j'espère donner aujourd'hui même à Votre Majesté cette somme entière. » Il écrivit à Duarte da Silva un billet, lui représentant la ruine imminente du royaume et du commerce, ainsi que la détresse du trésor. Quelques heures après il apportait au roi 300, 000 cruzades. — Les ennemis du religieux ont fait grand bruit de son intimité avec Jean IV. Il faut avouer que de tels amis ne sont jamais à dédaigner, surtout dans les circonstances critiques. Dès les premières entrevues, le roi l'avait compris, et, trouvant dans Vieira un dévouement et une capacité extraordinaires, il l'honorait d'une confiance sans bornes.

Cependant la Hollande devenait de plus en plus menaçante. Irritée de voir plusieurs colonies portugaises qu'elle espérait garder, échapper à sa domination, elle voulut frapper un grand coup, et profiter des embarras financiers du Portugal. Elle armait 30 vaisseaux de guerre, et la Compagnie Occidentale fournissait des secours. Vieira fut d'avis, pour éviter une rupture imminente, de rendre le Pernambouc, moyennant une indemnité de 3 millions de cruzades et quelques avantages de commerce pour le Portugal et les colonies d'Afrique et du Brésil (14 mars 1647). Cette idée de restitution n'était pas particulière au religieux : dès 1645, elle recevait l'appui du marquis de Montalvan et du docteur Francisco de Sousa Coutinho.

Vieira fut choisi pour négocier cette affaire (1). Il devait également s'entendre avec le marquis de Niza, ambassadeur à Paris, et assister ensuite Don Luiz de Portugal au congrès de Munster.

Mais voici qu'au moment du départ, un navire hollandais apporte la nouvelle que l'ambassadeur portugais, Coutinho, a consenti la libre restitution de Pernambouc et des capitaineries voisines, avec une indemnité pour les dégâts de la guerre. Voici ce qui était arrivé.

A la vue des préparatifs de guerre et de l'irritation croissante des Hollandais, l'ambassadeur avait voulu ouvrir des négociations. Mais un refus positif l'avait arrêté, et, dans l'alternative de s'expliquer d'une manière formelle ou de voir partir la flotte, il s'était servi d'un des blanc-seings que Jean IV lui avait donnés pour les cas extrêmes. Désolé des concessions que la nécessité lui avait arrachées, Coutinho écrivit au roi pour lui expliquer la situation, demandant d'être arrêté et condamné, s'il le fallait, pour donner satisfaction aux États. Bien loin de désapprouver sa conduite, le Secrétaire, Pedro de Vieira da Silva, lui adressa au nom du roi une lettre de félicitations.

Les concessions faites à la Hollande étaient énormes; mais ne fallait-il pas à tout prix éviter d'avoir en même temps sur les bras la Hollande et l'Espagne, qui faisait alors sa paix avec la France? Ce n'était plus une puissante colonie qui allait être en danger, mais la patrie tout entière. Le peuple portugais n'avait jusque-là rien su des négociations. En appre-

(1) V. Lisboa, p. 182-185. En Américain qu'il était, il donne d'amples renseignements sur cette affaire, mais se montre bien sévère dans ses conclusions.

nant les conditions du traité, il témoigna la plus vive indignation. Dans les places publiques, dans les tavernes, partout il déplorait la perte de ces magnifiques domaines, prix des sueurs et du sang de tant de Portugais. A la vue de ce déchaînement de l'opinion, la plupart des conseillers qui avaient opiné pour la cession, changèrent d'avis. Dans le conseil qui eut lieu aux termes d'un décret royal du 20 octobre 1648, Pedro Fernandes Monteiro, procureur du trésor, émit un avis remarquable de vigueur et de solide bon sens.

« La paix projetée, disait-il, ne peut être qu'éphémère et apparente. Les Hollandais, une fois maîtres du Pernambouc, les conseils de la plus vulgaire prudence, leur sécurité personnelle, les porteraient à anéantir les Portugais qui continueraient à demeurer sous leur domination. Tant de pertes éprouvées leur devaient inspirer la défiance, la haine et le désir de se venger; chose facile, car avec la cession et la paix projetées, les soldats et les vassaux des nouvelles conquêtes n'auraient ni expérience militaire, ni avancement : triste récompense de tant de services. Si l'on devait tout perdre bientôt, il valait mieux dès maintenant le disputer glorieusement. »

Le procureur terminait en faisant appel aux sentiments d'honneur de la nation et du roi. On pouvait d'ailleurs tenir tête au danger en recourant aux moyens dilatoires, en disposant toutes ses forces pour une vigoureuse résistance, en organisant au plus tôt une Compagnie de commerce. D'ailleurs à une paix ignominieuse mieux valait préférer la guerre avec ses dangers. Nos lecteurs ne manqueront pas sans doute d'admirer la prévoyance de Vieira. Depuis 1642 il ne cessait de réclamer l'établissement de cette compa-

gnie, revenant sur ce point dans ses entretiens, dans ses écrits et jusque dans ses prédications. Il avait même, par ses projets de réforme, soulevé les colères de l'Inquisition, qui trouvait que tout allait bien pour elle, sinon pour le royaume.

Dans un long mémoire de soixante pages, plein de précieux renseignements, Vieira fit de cet avis une vigoureuse réfutation. Il suivait son adversaire et démontrait, par des arguments irrésistibles, qu'il n'y avait d'autre alternative que la paix avec la cession, ou une guerre implacable et immédiate. Dans les nécessités présentes du Portugal, le Pernambouc coûtait dix fois plus qu'il ne rapportait. Pour le conserver, les dépenses étaient certaines et nécessaires, et les revenus hasardeux? On pouvait donc sans impiété céder le pays, d'autant plus qu'il était facile de transporter sur d'autres points du Brésil les habitants qui le désireraient : « Si nous considérons, ajoutait-il, ce pays comme membre du Portugal, l'impiété et la cruauté seraient de vouloir exposer le corps entier, pour ne pas laisser couper une partie si petite, si compromise et d'une conservation si difficile. »

La république hollandaise avait su contraindre la Castille à faire la paix, et l'avait faite en dépit de la France, l'obligeant à abandonner six provinces. La puissante monarchie espagnole n'avait pas hésité à traiter avec des sujets rebelles. Quelle honte y avait-il pour la couronne à céder beaucoup moins? Quant aux Compagnies, c'était, il est vrai, le seul moyen d'enrichir le royaume ; mais elles n'existaient que sur le papier. Le remède était lent et le péril immédiat, péril qui s'accroissait encore de la force des Compagnies hollandaises si bien organisées.

La flotte portugaise avait 8000 lieues de côtes à défendre ; 86 forteresses étaient échelonnées sur les côtes, mal fortifiées pour la plupart, dont plusieurs en ruines ; 70 d'entre elles n'avaient pas un seul soldat portugais. Cette simple énumération ne suffisait-elle pas pour faire évanouir toute idée de défense ?

Enfin, dans un parallèle accablant des forces hollandaises et de l'état du Portugal, il mettait en regard les 14,000 navires de la Hollande et les 150 du Portugal, 700 bateaux croisant ou commerçant sur les côtes du Brésil et de l'Inde contre 99 navires et caravelles portugaises. La Hollande, enrichie par le commerce, ayant à sa disposition une artillerie et des flottes nombreuses servies par 200,000 marins, et 4,000 marins portugais. Comment le Portugal, sans allié en Europe, pourrait-il soutenir le poids des colères réunies de la Castille et de la Hollande?

Toutes ces raisons parurent à Jean IV si solides et si convaincantes, qu'il appela le mémoire *Papel forte*, nom qu'il a conservé dans l'histoire (1). Pour sauver le Brésil et même la monarchie portugaise, il ne fallait rien moins qu'un miracle. Ce miracle, le patriotisme le fit.

Pendant que la politique s'épuisait en efforts pour tirer le Portugal du danger, le Brésil offrait un magnifique spectacle. Le Pernambouc soutenait depuis plusieurs années, avec ses seules forces, la guerre contre la Hollande. L'héroïque Fernandès Vieira, que

(1) Nous donnons à l'appendice un extrait de cet opuscule si remarquable au double point de vue de l'histoire et de l'éloquence. Bien qu'il renferme des exagérations évidentes, il n'en est pas moins un curieux monument de la stratégie de cet implacable logicien.

sa valeur et l'admiration de ses concitoyens avaient élevé à la tête d'une armée, faisait aux ennemis de sa patrie une guerre de partisans acharnée. Vainqueur dans une série de petits engagements, il avait successivement chassé les ennemis de leurs places fortes, et aux ordres qui lui arrivaient de Lisbonne de cesser la lutte et de livrer le pays aux troupes hollandaises, il répondait par de nouvelles victoires. Dans les premiers temps des hostilités, ces ardents patriotes, qui voulaient à tout prix rester portugais, avaient envoyé à Jean IV une représentation pour protester de leur fidélité et de leur obéissance. La tyrannie des Hollandais les avait obligés à prendre les armes pour défendre leur liberté et l'honneur du royaume; ils avaient proclamé Jean Fernandès Vieira, gouverneur, pour terminer une entreprise aussi glorieuse qu'utile à la couronne et nécessaire au libre exercice de leur religion. Ils comptaient sur la clémence du roi et sur sa générosité pour les aider (1).

Mais quand le gouverneur, Antonio Tellès, ordonna au nom du roi Jean IV de retirer les troupes et d'abandonner la province aux Hollandais, Vieira s'opposa à l'exécution de cet ordre. « Le roi ignore la situation de ses fidèles vassaux. La loi naturelle est au-dessus de toutes les lois, et obéir à de tels ordres serait nous vouer nous-mêmes à la mort. Nous ferons savoir à Sa Majesté le succès de nos armes. En attendant nous continuerons la guerre ; et quand le roi réitérerait ses ordres, je déclare que je n'abandonnerai pas une entreprise si utile au service de Dieu et d'un prince catholique (2). »

(1) V. l'*Histoire du Brésil*, par Constancio, I. p. 437.
(2) *Ibid.*, p. 448.

L'héroïque obstination du petit peuple triompha de tout, et le Pernambouc demeura catholique et portugais.

Jean IV avait désigné Vieira pour accompagner Don Luiz au congrès de Munster : poste difficile à cause des intérêts opposés des puissances et des hostilités de l'Espagne. Il allait partir, lorsqu'une affaire d'une importance capitale l'obligea à se diriger vers l'Italie.

Le duc d'Infantado était ambassadeur d'Espagne à Rome. Il s'y trouvait aussi trois jésuites espagnols influents ; l'un d'eux, Gonzalès de Mendoza, assistant de la province d'Espagne, était l'oncle même de l'ambassadeur. C'est par lui que Vieira résolut de mener la négociation. S'insinuant donc habilement, dans une conversation particulière, il se mit à déplorer, comme cela se fait dans l'intimité, de religieux à religieux, les flots de sang espagnol et catholique qui se répandaient aux frontières. Les hérétiques seuls triomphaient et profitaient de ces divisions. Dans un autre entretien, mais en présence cette fois de deux autres religieux déjà gagnés à ses idées, il en vint doucement aux moyens de mettre un terme à cette guerre fratricide. Don Théodose, héritier de la maison de Bragance, était partout vanté comme le prince le plus accompli de l'Europe. Uni à l'Infante de Castille, il lui apporterait en dot le Portugal et tout ce que le Portugal possédait dans les colonies. Dix années d'une douloureuse expérience montraient assez quelle illusion on se faisait, en espérant soumettre facilement le Portugal. Combien d'années, combien de sang faudrait-il encore? et à ce prix était-on même assuré du succès? Tout pouvait se perdre en un moment. N'était-il pas plus sûr de tout recouvrer en un jour,

sans tirer l'épée? Traiter avec la Hollande et lui abandonner six provinces paraissait-il plus convenable que de faire la paix avec les Portugais, en recevant toutes leurs possessions? Ces possessions étaient comme les membres de l'Espagne; elles remettaient la monarchie dans son intégrité. Unie avec le Portugal, l'Espagne, plus formidable que jamais, devenait l'appui de ses amis et la terreur de ses ennemis. A tant d'avantages on ne mettait qu'une condition : Lisbonne serait la capitale de toute la monarchie. Philippe II visitant cette ville avait songé à y transporter sa cour. Lisbonne, dont la mer baignait les murs, n'était-elle pas naturellement la capitale d'un empire qui comptait tant d'États dans la Méditerranée, dans le Nord et sur l'Océan?

Les négociations, dont Barros seul nous a conservé le récit détaillé, recevaient l'approbation des politiques espagnols résidant à Rome. Mais à Madrid, la fierté castillane se révolta de ce projet de fusion. L'ambassadeur espagnol envoya au général des Jésuites cet avis menaçant : si Vieira ne sortait pas aussitôt de Rome, il le ferait massacrer.

Ce refus impolitique de l'Espagne était un grand bonheur pour Jean IV. Au premier coup d'œil, le projet avait je ne sais quoi de séduisant et de grandiose; mais la réalité répondait-elle à ces belles apparences? Une simple réflexion le fera voir. Ainsi donc, une vieille nationalité de cinq siècles, consacrée et rajeunie par l'exaltation de la maison d'Avis, la révolution de 1640, soixante années d'oppression, tant de trésors et de sang prodigués dans la guerre, les antipathies et les haines nationales, tout allait disparaître comme par enchantement sous un trait de plume! et ces peuples frater-

nellement unis tourneraient leurs armes contre leurs amis de la veille ! Non, non, deux grands peuples longtemps rivaux, longtemps ennemis, ne fusionnent pas en un instant, comme on fait un traité. La nécessité peut les rapprocher un moment, mais la séparation, sinon l'hostilité, subsiste longue et profonde.

Quant à la clause de Lisbonne capitale, pouvait-on se flatter que l'élément portugais serait assez puissant pour dominer et s'assimiler l'élément espagnol. Le contraire n'était-il pas à redouter? et lorsque deux peuples s'unissent par la conquête ou les traités, n'est-ce pas le plus faible qui est absorbé par le plus fort? Quel était le plus fort, du Portugal qui pouvait à peine sauvegarder la liberté miraculeusement reconquise, ou de l'Espagne déjà affaiblie sans doute, mais toujours redoutable? Lisbonne donc, envahie et submergée par une cour nombreuse, se fût bientôt transformée en cité espagnole, ou bien, les choses suivant leur cours, la tête rejoignait naturellement le corps et Madrid redevenait la capitale. Il était bien mieux inspiré, Vieira, lorsqu'en 1676 il s'opposait à ce que l'Infante, fille du prince régent Don Pedro, passât dans la maison de Castille. Par cette alliance, le Portugal n'eût fait, selon ses propres expressions, que « acheter son ancienne captivité. »

Ce projet était donc un moyen commode d'échapper aux graves difficultés du moment. Nul doute que le peuple et les Cortès, si bons juges dans les questions d'honneur national, ne l'eussent rejeté d'une voix unanime (1).

(1) Voici un passage de la belle réponse que fit Vieira : « Je suppose, Seigneur, que Votre Majesté ayant à donner état à la princesse, que Dieu garde, elle ne doit pas seulement porter son attention

Cependant Naples se montrait disposée à se soulever contre l'Espagne. Jean IV écrivit à Vieira, mettant à sa disposition des sommes considérables. L'affaire examinée, celui-ci ne trouva ni prudent ni convenable de s'y engager. Ses missions diplomatiques étaient terminées. Dès le mois de novembre ou de décembre, nous trouvons notre orateur prêchant à Lisbonne. Il est probable qu'il partit de Rome au mois d'août 1650. Ce qui est hors de doute, c'est qu'en mai 1650 il séjournait encore dans la Ville éternelle. Nous avons à la date du 20 mai une lettre pleine de sentiments élevés, exprimés dans un magnifique langage. Le prince Théodose approchait de sa dix-huitième année; Vieira l'engage à gagner l'affection de ses peuples par la bonté et une valeur à toute épreuve.

sur la grandeur, la majesté, et le plus grand honneur des royales personnes; elle *doit aussi consulter beaucoup en particulier les intérêts et les convenances du royaume*, dont elle est la tête. Or, un corps politique, en s'unissant à un autre, s'améliore ou se perd, selon que celui-ci est plus grand ou plus petit, comme une source se perd en entrant dans une rivière, tandis que la rivière s'accroît. Déjà, je le suppose, le prince dont Votre Majesté doit faire choix, et l'état auquel le royaume doit s'unir seront si bien proportionnés en grandeur, que nous les élèverons à nous, sans qu'ils nous élèvent à eux. Ils seront membres et parties du Portugal, sans l'absorber. Par là, *j'exclus entièrement les deux couronnes de France et de Castille.*

« La Castille pourrait, à cause de son voisinage, nous exposer à ce danger, par la promesse de faire passer la cour à Lisbonne, comme cela s'est déjà pratiqué en d'autres temps. Il est certain que les autres royaumes de l'Espagne n'ont jamais vu cela, et quand ils le feraient d'abord pour s'introduire, ils ne continueraient pas. La cour se tournerait vers le cœur de l'Espagne où elle est depuis tant d'années, et nous alors, avec notre princesse et la couronne, nous n'aboutirions qu'à acheter notre ancienne servitude. »

Œuvres diverses, t. I, p. 197. Réponse au prince Théodose ; et Lisboa, p. 177.

Cette réponse est une véritable consultation politique aussi judicieuse que profonde.

« Prince, écrivait-il, seigneur de mon âme, Votre Majesté doit s'humaniser (*humanar se*) connaissant les hommes, les appelant par leur nom et ne parlant pas seulement aux Portugais des classes élevées et moyennes, mais à ceux des plus communes. Ainsi s'acquièrent et se gagnent les cœurs des sujets. Si Votre Majesté les tire à elle, aucune force étrangère ne sera capable d'envahir le Portugal. O que Votre Majesté se fasse aimer : ce seul mot en dit plus que les plus longs discours. Considérez, Seigneur, que voici la première action où vous pouvez acquérir le nom de grand prince. Age, talent, service, que Votre Majesté emploie tout d'une manière digne du sang royal ; qu'elle montre à l'univers qu'elle est l'héritière de ses illustres ancêtres bien moins pour le trône que pour la valeur. L'Europe entière a les yeux fixés sur vous, de cette action, la première où Votre Majesté va figurer sur le théâtre du monde. Non, je ne conseille pas les témérités, mais que le Portugal, que le monde conçoivent de Votre Majesté l'idée qu'elle méprise les dangers avant même de les connaître. Quant à la sûreté de votre personne, que Votre Majesté s'en repose toujours sur l'amour et le zèle de ses sujets.

« La vie est entre les mains de Dieu, et voici l'occasion de mettre en pratique les belles maximes que j'entendis si souvent de votre bouche et le moment de montrer aux Portugais et au monde ce que vous avez appris dans les livres. Les armes, la guerre, les victoires, fouler aux pieds les enseignes ennemies et les couronnes : voilà les obligations de Sa Majesté ; voilà ce que j'attends d'elle. »

A la fin de sa lettre, il l'engage à voir de ses propres yeux les travaux qui s'exécutent, à prendre connaissance des plans et à ordonner ce qui lui paraîtra le meilleur. Qu'il fasse distribuer quelque argent aux soldats et aux travailleurs, et, si Sa Majesté peut le faire par elle-même, prenant pour cela quantité de

doublons d'or, je serais au comble de mes vœux.

Sa Majesté a ici un avantage incontestable : elle est en état de donner, quand la Castille ne peut que promettre.

Le croira-t-on, cette belle lettre qui exprimait de si nobles pensées, mais où perçait un peu trop le sentiment de la valeur personnelle, est devenue le thème d'accusations violentes et odieuses. Le prince avait jusque là mené une vie retirée dans l'intérieur du palais, au milieu des livres et des religieux. On préparait à la monarchie un nouveau Sébastien. En 1651, plus d'une année après avoir reçu cette lettre, Théodose, cédant à un accès d'ardeur chevaleresque, s'échappe de Lisbonne, court dans l'Alemtéjo se montrer aux troupes dont il reçoit un accueil enthousiaste. Aussitôt Vieira a conseillé cette échauffourée, il a poussé un fils docile à la révolte contre son père, et bien que cette insinuation soit démentie par une vie entière de dévouement, sous l'inspiration ou la dictée de Pombal, elle va, dans la *Déduction chronologique*, grossir le nombre des mensonges historiques. O logique de la passion !

On pouvait penser qu'après tant de missions et de travaux, Vieira allait enfin trouver dans l'intimité de Jean IV un glorieux repos. Pendant qu'il cherchait par tous les moyens à établir pour le Portugal le fondement d'une paix durable, son nom se trouvait mêlé à des débats domestiques assez violents.

Les Jésuites du Portugal n'avaient jusque-là formé qu'une province, Jean IV voulut qu'elle fût partagée en deux. Naturellement Vieira fut accusé d'avoir conseillé cette mesure. Le fait est qu'il la jugeait utile

aux missions auxquelles elle procurerait ainsi un plus grand nombre d'ouvriers.

Malgré l'esprit religieux qui anime les membres d'un ordre, ces sortes de mesure ne laissent pas de causer des déchirements, l'expérience l'a plus d'une fois montré. Le cœur humain est ainsi fait : il s'attache au champ qu'il a fécondé de ses sueurs. Il semble qu'en y répandant la vie, il y ait laissé la meilleure partie de lui-même. La situation de Vieira à Lisbonne était délicate. Étranger, et de la province du Brésil, ne semblait-il pas abuser de sa haute influence, pour introduire en Portugal des innovations et des mesures odieuses? N'était-il pas un fâcheux exemple? N'allait-il pas attirer à la Compagnie de puissantes inimitiés? Il y avait parmi les profès bon nombre d'anciens professeurs de philosophie, de théologie et d'écriture sainte, gens subtils et naturellement âpres à la dispute. On disputa et vivement. Vieira, d'ailleurs, ne se défiait peut-être pas assez de sa nature impétueuse, qui le précipitait dans le bien en dépit des obstacles. Par ses projets de réforme sociale et religieuse, il s'était créé une foule d'ennemis. Contre les ennemis du dehors, la faveur royale était un appui plus que suffisant. Mais que pouvait-elle contre les hostilités domestiques? Aussi, les choses en vinrent au point qu'on put craindre de voir Vieira sortir de la Compagnie (1).

(1) Nous sommes à l'endroit le plus controversé de la vie de Vieira. Plusieurs auteurs prétendent, sur la foi de Soarès de Brito, qu'il fut d'abord congédié, puis admis, mais à la condition de partir pour le Brésil, sa province. « *Admissus iterum fuit eâ conditione ut societati potius uniendæ quàm dissipandæ incumberet, utque, relictâ Lusitaniâ, in Brasiliensem suam reverteretur provinciam, quod quidem non solum præstitit, sed nunc in expedi-*

Instruit de ces tracasseries, le roi lui offrit un évêché vacant. « Sire, reprend le religieux, dans tout son royaume, Votre Majesté n'a pas assez de mitres pour me tenter, et me faire renoncer à ma robe de jésuite? Et si jamais j'ai le malheur de me voir exclu de la Compagnie, je ne cesserai de frapper à sa porte jusqu'à ce qu'elle daigne me recevoir de nouveau, ne fût-ce que comme frère convers. » Magnanime réponse dans une nature si fière et si indépendante! Ce n'était pas seulement l'éclat des dignités qu'il refusait, c'était le rôle de ministre et de ministre dirigeant.

La belle réponse de Vieira, son inviolable attachement à sa vocation, eurent fait bientôt disparaître tous les malentendus. Malgré cela, il nourrissait toujours dans son cœur un vif désir de retourner au Brésil. C'était la seule récompense qu'il attendait de ses

tione Maranhonii insigne sui exemplum præbet. (*Theatrum Lusitaniæ litterarium*, manuscrit de la Bibl. Nationale. Les mots que nous venons de citer sont depuis longtemps rayés.) Nous ferons remarquer que Vieira était profès, et qu'avec les profès surtout on n'y va pas aussi lestement. Comment d'ailleurs un personnage tel que Vieira eût-il pu sortir de son ordre, ne fût-ce qu'un instant, sans que la chose devînt aussitôt publique et éclatante? Amis et ennemis, tous s'en seraient entretenus à Lisbonne, et l'impartiale histoire aurait d'autres preuves à nous offrir que des *on dit*, *on prétend même*. La vérité, la voici : nous la tenons de Vieira lui-même. Dans la *Défense* qu'il présenta au saint-office, il énumère ses ennemis, — la liste en est assez longue, — et il cite en dernier lieu des Jésuites. On aurait même obtenu de Rome sa démission, si le roi ne s'y fût opposé. C'est le sens des paroles, sinon les expressions elles-mêmes. Faut-il croire qu'il y eut des conditions imposées? Nous ne le pensons pas. Seulement Vieira aima mieux prévenir tout nouveau désagrément en retournant au Brésil. Il mettait sa vocation en sûreté et accomplissait le vœu de toute sa vie. S'il était aussi désireux de rester en Europe qu'on l'a prétendu, rien de plus facile. Jean IV pouvait imposer sa royale volonté comme il l'avait fait plusieurs fois, et il ne demandait pas mieux.

travaux et de ses missions. Déjà même il se trouvait avec plusieurs missionnaires sur le vaisseau qui devait l'emmener, lorsqu'un ordre du roi défendit au capitaine de le laisser partir. C'est lui-même qui nous donne ces détails dans sa lettre au Provincial du Brésil. A force d'instances il obtint au bout d'un mois, ou plutôt il extorqua la permission de quitter Lisbonne. Mais, bien résolu cette fois à n'être plus arrêté dans ses desseins, il s'embarqua la nuit à quelque distance de Lisbonne, et le navire qui l'emportait cinglait en pleine mer, lorsque le roi fut prévenu de son départ. Arrivé au Cap-Vert, le missionnaire diplomate écrivit une lettre d'excuses — il ne pouvait moins faire. — Il pouvait craindre que le prince Théodose et le roi, irrités de sa fuite, ne fissent retomber leur ressentiment sur la Compagnie ou sur les missionnaires.

On a fait grand bruit de deux lettres de Vieira, écrites à un mois d'intervalle, au Provincial du Brésil et au prince Théodose : vraies scènes de comédie, dit-on, et pleines de contradictions. A son Provincial, désireux de posséder un sujet d'un tel mérite, Vieira manifeste un extrême désir de rentrer au Brésil : ce désir, nous le croyons sincère, la vie entière du missionnaire l'atteste. Il témoigne au prince Théodose un vif regret d'être ainsi parti sans prendre congé de lui. Qu'il y ait dans l'expression de ces regrets quelque chose d'excessif, nous n'en sommes nullement surpris. Une nature vive et aussi sensible put être effrayée un instant et manquer de mesure dans sa lettre, la chose est fort possible. La faute (si faute il y a) nous paraît légère. Puissent les censeurs de ce grand homme, c'est un vœu que nous formons pour l'honneur de notre race, n'en avoir jamais de plus grave à se reprocher!

Après trente jours de navigation, la tempête et les corsaires obligèrent le vaisseau à chercher un abri au Cap-Vert. Les missionnaires reçurent du gouverneur et des habitants l'accueil le plus cordial. Affligé de la détresse spirituelle où languissait cette contrée, Vieira multiplia ses efforts pour instruire les naturels du pays. Les trouvant souples et dociles, il fit en peu de jours beaucoup de fruit dans les âmes. On était dans l'Avent : il prêcha un sermon pathétique sur la pénitence (1) ; et les trois jours suivants, il fut occupé avec ses compagnons à entendre les confessions. Un instant, il se demanda s'il ne devait pas se fixer en des contrées qui promettaient une si riche moisson. Mais la plupart de ses compagnons se dirigeaient vers le Brésil : à regret il s'arracha de ces îles qui avaient mis tant d'empressement à recevoir les prémices de son apostolat. Mais, avant de partir du Cap-Vert, le 25 décembre, il écrivit au confesseur du roi, son ami, le priant d'être le protecteur de cette *ancienne et nouvelle* conquête ainsi que des missionnaires. Les îles comptaient 120,000 habitants, bons, et faciles à instruire puisqu'ils parlaient la langue des Portugais, qui y faisaient le commerce, sans rites idolâtriques, ce qui rend d'ordinaire les conversions difficiles. En face, à quatre ou cinq jours de navigation, la Guinée offrait 400 lieues de côtes où l'on trouvait les infidèles non plus par milliers, mais par millions. A sa prière deux missions furent fondées qui témoignèrent de son zèle (2).

(1) Probablement le sermon pour le I^er^ dimanche de l'Avent.
(2) Voir carta prima, *Cartas selectas*, 35^e^.

CHAPITRE VII

VIEIRA ET L'ESCLAVAGE

Détails sur le Brésil. — Intérêt que les sauvages inspirent aux Français du XVI^e^ siècle. — Les Français fondent Saint-Louis du Maragnon, et la France antarctique. — Ils sont expulsés par les Espagnols. — Notions sur le Brésil. — État moral et religieux du pays. — Asservissement et tortures des Indiens. — Décret en faveur des esclaves. — Troubles à Saint-Louis. — Vieira tient tête à l'émeute. — Sermon sur l'esclavage. — Effets de ce sermon : triomphe de la religion sur la cupidité. — Établissement du tribunal de la Rédemption. — Zèle de Vieira pour l'instruction des esclaves. — Il subvient à toutes leurs nécessités.

Avant de retracer les efforts héroïques de Vieira pour civiliser l'Amérique méridionale, disons quelques mots des temps qui précédèrent son arrivée. Pour nous Français, ces détails ont un intérêt tout spécial. Nos pères la connurent et l'aimèrent cette belle terre du Brésil; ils eurent le pressentiment de l'avenir qui lui était réservé; ils fondèrent même des établissements au Nord et au Sud de cette contrée. Les Anglais et les Hollandais vinrent à leur tour. Chaque peuple voulait s'asseoir et dresser sa tente sur ces plages magnifiques. Les Hollandais furent maîtres d'une partie du Brésil et s'en crurent longtemps la possession assurée. Personne ne l'ignore, Alvarès Cabral s'était, en 1500, trouvé par hasard en vue des côtes du Brésil, et le nom

de Santa Cruz, donné d'abord au pays, fut dans la suite changé en celui de Brésil ou Brasil, d'un bois de teinture qui croît en abondance dans les environs de Bahia et de Pernambouc. « Enfin, le 24 avril, qui fut un mercredi de l'octave de Pâques, dit le pilote de Cabral, ladite flotte eut en vue une terre, ce dont elle reçut grande joie. Ils (1) abordèrent cette côte pour voir quelle terre ce pouvait être, et ils la trouvèrent fort abondante en arbres. Elle était en même temps couverte d'hommes qui allaient et venaient le long de la mer. On jeta l'ancre à l'embouchure d'un petit fleuve; le capitaine fit mettre incontinent à la mer une chaloupe, et il ordonna d'aller voir quelles gens c'étaient: ils trouvèrent que c'étaient des hommes de couleur tannée, bien dispos et allant nus, comme ils sont nés, sans en recevoir aucune honte (2). »

Bientôt les intrépides navigateurs de Dieppe, de Rouen et de Honfleur (3) furent avec les sauvages Brésiliens en relation de commerce et d'amitié. Des interprètes normands s'établirent parmi eux, vivant de leur vie, participant même aux horribles festins des Tupinambas, leurs *parfaits alliés*, dit Lery. Dès le milieu du seizième siècle, de piquantes et naïves relations tenaient en éveil la curiosité de l'Europe. Les savants et les politiques en France, en Portugal et jusqu'au milieu de l'Allemagne, avaient les yeux fixés sur le Brésil. A l'occasion des sauvages, philosophes et mora-

(1) Syllepse. Le vieux pilote, en parlant de la flotte, a dans la pensée les gens de l'équipage.

(2) F. Denis, *le Brésil*, p. 1.

(3) Dès 1508, Denis de Honfleur et le père du célèbre Jean Ango se dirigeaient vers les plages presque inhabitées du Brésil. On eût dit que l'esprit aventureux des Normands se réveillait pour explorer ces contrées merveilleuses.

listes soulevaient parmi les lettrés de curieuses discussions. Montaigne leur consacrait un chapitre, et ce n'est pas le moins piquant des *Essais*. Dans ce seizième siècle, ami du luxe et des fêtes pompeuses, les sauvages devinrent presque à la mode, et on ne trouva pas de meilleur moyen de relever les entrées des rois, que de représenter au naturel les mœurs et les fêtes de ces mêmes sauvages. En 1549, Henri II et sa nouvelle épouse avaient été reçus à Lyon avec un luxe inouï, capable de faire oublier à Catherine de Médicis les magnificences de Florence. L'année suivante, Rouen voulut, dans une fête semblable, effacer l'éclat de cette réception. Ce n'était pas assez d'offrir aux jeunes époux deux statues d'or, des obélisques, des arcs de triomphe et l'apothéose de François Ier. Les graves magistrats du pays de Sapience demandèrent aux matelots Rouennais de transporter sur les bords de la Seine les scènes pittoresques des fleuves américains. La vie guerrière des Indiens avec ses alternatives de joie ou de terreur, les stratagèmes employés à la chasse, les danses qui succédaient au travail, tout fut « *naïvement dépeint au naturel.* » Si bien au naturel, que les deux cents marins de Rouen, de Dieppe et du Havre adoptèrent complètement le costume par trop primitif des cinquante Tabayares et Tupinambas (1).

(1) *Une fête brésilienne*, p. 9. Paris, Techener, 1850. Un ami éclairé des lettres portugaises et brésiliennes, M. Ferdinand Denis, a réédité, en l'accompagnant de notes précieuses et d'une cosmogonie des Tupinambas, la *Déduction de la somptueuse entrée*, imprimée à Rouen en 1551, par ordre des magistrats. C'est probablement le premier monument iconographique que la presse du seizième siècle nous ait fourni sur ce beau pays. Les dames de la cour montrèrent à cette fête « *face joyeuse et riante* ». Le second jour, comme on renouvelait le spectacle, « Katherine de Médicis passant en sa pompe et magnificence par dessus la chaussée ne

Faut-il s'étonner maintenant de voir une colonie française, conduite par Durand de Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, s'établir dans une petite île à l'embouchure de Ganabara (Rio de Janeiro)? Séduit par les récits des voyageurs, l'amiral de Coligny voulait ménager un refuge à ceux de sa religion dans ces fertiles contrées. De Henri II il avait obtenu la permission d'établir une colonie au Brésil. Le fort de Coligny s'élevait dans l'île, destinée à protéger les colons contre les Portugais et les indigènes. Le continent reçut le nom fastueux de *France antarctique* Les Indiens, qui détestaient les Portugais, virent de bon œil les hôtes nouveaux. Grâce à un interprète Normand et à plusieurs Français qui vivaient en bonne harmonie au milieu des sauvages, des relations amicales furent vite établies. Dès l'année suivante, une nouvelle expédition plus nombreuse que la première se dirigeait vers le Brésil. Malheureusement les discussions religieuses, le zèle intempestif de Villegagnon avaient affaibli la colonie naissante. Les Portugais surent mettre à profit ces divisions intestines, pour chasser les Français et rester seuls maîtres de ces contrées.

Le Maragnon et la ville de Saint-Louis, qui allaient être le théâtre des immenses travaux de Vieira, avaient également vu les Français s'établir au nord du Brésil. Jean Moquet avait de bonne heure parcouru le fleuve des Amazones. Avant la fin du seizième siècle, un indigène nommé Ovirapive offrit son concours pour former un établissement sur la côte. Une telle offre était

le sut faire sans prendre délectation aux jolys esbatements et schyomachie des sauvages. » *Id.*, p. 8.

précieuse : aussi le capitaine François Riffault, armateur de Dieppe, n'eut-il rien de plus pressé que de se rendre en France. Le 14 mars 1594, il était de retour avec trois navires. La plus brave des peuplades sauvages, les Tupinambas, de tout temps alliés dévoués des Français, les aidèrent à faire un établissement provisoire. Henri IV se montrait favorable à l'idée d'une colonie permanente. Mais sa mort vint tout remettre en question. Ce ne fut qu'en 1611 que la reine régente, Marie de Médicis, confia trois vaisseaux à François de Rasilly et à la Rivardière. Sur une éminence qui dominait la rade, on éleva un fort qui s'appela Saint-Louis, en l'honneur de Louis XIII. A la baie on donna le nom de Sainte-Marie pour honorer la Vierge et la reine régente. Marie de Médicis avait demandé trois capucins du faubourg Saint-Honoré pour seconder les travaux de ses lieutenants. Telle était la ferveur de cette sainte maison, tel l'élan pour les missions sauvages, que quarante religieux se précipitèrent à genoux pour solliciter l'honneur d'être choisis. Trois seulement furent désignés, les Pères Arsène, Claude d'Abbeville, qui nous a laissé avec Yves d'Evreux, le supérieur, de délicieuses relations sur les missionnaires et les mœurs des sauvages (1).

Peu de temps après, Rasilly laissa le commandement à la Rivardière. Il retournait en France, emmenant avec lui Claude d'Abbeville. Six Tupinambas les accompagnaient : trois moururent après leur débarquement; les trois autres furent baptisés et eurent pour parrains Louis XIII et la reine régente.

(1 Grâce au zèle infatigable de M. Ferdinand Denis, ces deux relations ont été réimprimées. La seconde était devenue introuvable.

A la nouvelle de l'établissement des Français, l'Espagne irritée ordonna au gouverneur d'employer tous les moyens pour les chasser. Jérôme d'Albuquerque vint les attaquer à la tête d'une flottille. De Pizieu, lieutenant de la Rivardière, ayant rencontré six navires, en captura trois. L'arrivée du lieutenant avec six navires et quarante-trois canots indiens rendit même la situation des Portugais extrêmement critique. Les Français s'étaient emparés d'une hauteur qui dominait le fort de la Nativité, et les Portugais, cernés de toute part, se voyaient réduits à combattre ou à se rendre. Albuquerque prit le premier parti, et la victoire couronna son audacieuse résolution. Au grand déplaisir des sauvages, les Français durent évacuer la colonie. Saint-Louis garda dans son nom le souvenir de ses fondateurs et de brillantes espérances trop tôt anéanties.

Le Brésil, que les peuples se disputaient ainsi, forme une des plus grandes et des plus riches contrées du nouveau monde. De la Ligne au Sud, de l'Amazone à la Plata, il court sur un espace de quatre cents lieues; douze cents lieues de profondeur, de l'Est à l'Ouest, renferment une multitude de peuples sauvages. Les Guaranis et les Topibaras habitaient les plateaux et les flancs escarpés du Céara. Sur les bords du Tocantin erraient les Topinambas et les Poquirs. Enfin les rives de l'Amazone voyaient plus de cent cinquante peuplades de langage différent sillonner leurs eaux et leurs forêts. Tel était le vaste champ qui s'ouvrait au zèle de Vieira.

La partie septentrionale du pays, baignée par l'Amazone et ses affluents, s'appela Maragnon. *Para* ou

mara signifie mer, et les Indiens donnèrent avec raison le nom de mer au plus grand des fleuves. Le Maragnon formait six capitaineries : le Para, capitale Bélem ; le Maragnon qui avait pour capitale le port de Saint-Louis ; Céara que Barros écrit Seara (1), Rio Grande, Paraïba, Itamaraca.

Deux fléaux, l'invasion et la cupidité portugaise, avaient réduit le pays à un état déplorable. De 1621 à 1650 environ, l'hérésie et la guerre avaient promené partout le ravage et la ruine. Plus d'églises, plus de clergé, plus d'instruction religieuse pour les Nègres et les Indigènes. De bruyantes manifestations, des feux d'artifice et des illuminations formaient à peu près tout le culte : piété commode, qui se bornait à de vaines démonstrations, laissant les passions et la cupidité régner dans les cœurs.

La cupidité, en effet, était l'obstacle sans cesse renaissant sous les pas des missionnaires. Que pouvait une poignée de religieux, Jésuites, Pères de la Merci, Carmes et Franciscains, pour éclairer l'ignorance des sauvages et arrêter les passions effrénées des colons? Souvent, annonçant l'Évangile aux peuplades errantes, ils durent suspendre leur mission et renvoyer les nouveaux chrétiens, de peur de les livrer en proie à l'avidité des Européens. La soif maudite de l'or avait attiré ces derniers en Amérique : il fallait s'en procurer, fût-ce au prix des sueurs et du sang des Indiens. Les nègres d'Angola, plus nerveux et plus forts, avaient rendu de grands services aux colons. Mais leur nombre étant insuffisant, les Portugais y suppléaient par les naturels du pays. Ils prétendaient

(1) I, 46.

que ceux-ci étaient esclaves par droit de conquête. Vainement les rois de Portugal s'étaient réservé de vastes territoires, véritables asiles de la liberté, où les Indiens soumis ne devaient relever que de la couronne, donnant seulement quelques mois de leur travail aux Portugais. Il n'est pas d'asile à l'abri de la cupidité. Les gouverneurs étaient les premiers à les pressurer d'odieuses exactions. Les colons, plus impitoyables pour des serviteurs prêtés que pour leurs propres nègres, les accablaient de travaux, et ces malheureux au désespoir préféraient souvent l'esclavage à une telle liberté. Dans un tableau saisissant, Vieira nous représente, au milieu d'Indiens à peine couverts de haillons, les colons vêtus d'habits somptueux.

« Les maîtres traitent les esclaves comme des brutes, et ceux-ci tremblent à leurs pieds comme devant des divinités. D'un côté, les maîtres fièrement debout, et du doigt montrant le fouet, semblent des statues vivantes de l'orgueil et de la tyrannie; de l'autre, les esclaves jetés la face contre terre, et les mains liées derrière le dos, sont de tristes images de l'extrême servitude et de l'extrême misère. »

Ne croirait-on pas voir l'avarice et la cruauté d'un Verrès et de ses ministres? *Aderat lictor Sextius, mors terrorque sociorum*, etc. Les mêmes passions appellent les mêmes excès, et exigent pour les peindre les mêmes couleurs. Rien de plus criant que les abus des maîtres à l'égard des malheureux esclaves. Ces abus ne le cédaient qu'à la cruauté des contre-maîtres encore plus impitoyables que les colons.

« Ils sont là, disait avec tristesse Vieira, ils sont là à

fouetter cruellement un pauvre esclave ; et le malheureux à chaque coup de fouet s'écrie : Jésus ! Marie ! Jésus ! Marie ! Toutefois ces deux noms si sacrés ne peuvent rien pour émouvoir la pitié d'un homme qui cependant se dit chrétien. Et comment veux-tu, ô homme, que ces noms te soient propices, lorsque tu les invoqueras à l'heure de la mort? Mais sachez-le bien, ces cris que vous n'entendez pas, Dieu les entend; et s'ils ne peuvent rien sur vos cœurs, ils n'en seront que plus puissants pour attirer sur vous d'irrémédiables châtiments. Oh ! que je crains que l'Océan ne devienne pour vous la mer Rouge, et qu'il ne soit fait de vos maisons comme de celle de Pharaon, et de tout le Brésil comme de l'Égypte (1) ! »

Vieira ne se contente pas de faire redouter aux Portugais le sort des Égyptiens endurcis; dans les malheurs présents comme dans les désastres passés de la patrie, il voit le châtiment d'un abominable esclavage. Autre préjugé barbare qui prenait sa source dans les mêmes sentiments : Si quelque Indien non subjugué tombait entre les mains des colons, il devenait esclave. Avec quelle ardeur se faisaient dans les forêts des battues et de véritables chasses d'Indiens, on le conçoit facilement. La religion même se vit condamnée à servir des cruautés qu'elle rejetait avec indignation, et plus d'une fois les traficants d'esclaves se déguisèrent en missionnaires, pour mieux attirer les Indiens dans leurs pièges. Abominable artifice, qui faisait confondre dans une égale haine les traficants et les missionnaires ! Ceux-ci se présentaient-ils ensuite devant les Indiens pour les évangéliser, ils ne trouvaient que défiance et horreur, si tant est qu'ils pussent les atteindre.

(1) *Le Rosaire, affranchissement de l'esclavage*, péroraison.

A peine débarqué, le nouveau supérieur eut à se prononcer sur une affaire assez épineuse. La province ecclésiastique du Maragnon était du ressort de l'archevêché de Bahia. Un vicaire général, choisi d'ordinaire par les jésuites au nom du prélat, administrait cette contrée. Les jésuites, arrivés depuis trois mois seulement, ayant cru que le vicaire général n'était qu'un simple délégué, lui donnèrent un successeur. Or le vicaire dépossédé était réellement titulaire. Établir son droit fut chose aisée, et pour le mettre à l'abri de toute discussion, il produisit bientôt un décret du roi qui le maintenait en sa charge. Le titulaire avait donc en sa faveur un droit incontestable ; mais le nouvel élu était fort des sympathies du peuple. L'enlever à la confiance publique ne paraissait pas sans danger. Le différend ne pouvait être résolu que par les parties intéressées. Vieira le comprit, et dans une entrevue il leur exposa l'état de l'opinion, et les dangers d'un antagonisme prolongé. Vrais prêtres, ils seraient désolés de triompher aux dépens de l'édification publique. Les intéressés s'en remirent à la décision de Vieira. Celui-ci fut d'avis que tous deux restassent vicaires-généraux, l'un dans le Maragnon, l'autre dans le Para. Cet acte de sagesse permettait de bien augurer de l'administration naissante.

La première chose qui vint affliger les regards de Vieira fut la plaie hideuse de l'esclavage. Les vaisseaux qui arrivaient d'Angola, et ils étaient nombreux, renfermaient dans leurs flancs cinq cents et jusqu'à mille esclaves. On eût dit qu'ils apportaient l'Afrique au Brésil. Ce spectacle d'un peuple esclave en plein christianisme remplissait le cœur de l'apôtre d'une douloureuse compassion. Il cherchait à deviner le

secret de leur destinée et les vues de la Providence. « Il n'est aucun esclave au Brésil, disait-il, et surtout parmi les plus malheureux, qui ne soit pour moi l'objet d'une méditation profonde. »

« Ces hommes ne sont-ils pas, eux aussi, les enfants d'Adam et d'Eve? Ces âmes n'ont-elles pas été rachetées également par le sang de Jésus-Christ? Les autres hommes naissent pour vivre ; eux ils naissent pour servir. Dans les autres contrées, l'objet du commerce, c'est ce que cultivent les hommes et ce que tissent les femmes. Dans l'Ethiopie, ce qu'engendrent les pères et ce qu'allaitent les mères, voilà ce qui se vend et s'achète. Oh! le commerce inhumain dans lequel l'homme est la marchandise! »

Ce problème menaçait de déconcerter sa haute raison ; mais sa foi répondait que Dieu, qui avait créé ces hommes à son image et à sa ressemblance, ne pouvait les destiner à deux enfers, l'un en cette vie, et l'autre en la vie future. En voyant d'ailleurs ces esclaves si pieusement recueillis au pied de l'autel de Notre-Dame, tous frères entre eux, il devenait évident pour lui que l'esclavage était un acheminement à la liberté chrétienne.

Les lecteurs seront sans doute surpris, nous l'avons été nous-mêmes, de voir la cause des Nègres séparée en quelque sorte de celle des Indiens. Au fond, cependant, elle est la même et se rattache au même principe.

Vieira, cet intrépide défenseur de tous les opprimés, semble lui-même par son silence approuver ou accepter l'esclavage des nègres. Et cependant, eux aussi, ils étaient enfants d'Adam et d'Eve, eux aussi ils avaient été rachetés par le sang de Jésus-Christ,

comme il le dit lui-même dans son sermon aux esclaves.

Comment donc expliquer son silence à leur sujet? Voici mon opinion, opinion toute personnelle, mais qui est le fruit de mes lectures. A l'égard des nègres, il y avait au dix-septième siècle une sorte de *fiction* universellement admise. Les nègres étaient censés s'être vendus eux-mêmes, ou avoir été vendus comme prisonniers de guerre.

On n'examinait pas si ces guerres n'étaient souvent que la traite en grand, pratiquée de peuplade à peuplade; on n'entrait pas non plus dans les considérations savamment exposées dans l'ouvrage de M. Vallon, et on les achetait sans scrupule. Pour beaucoup, d'ailleurs, la condition matérielle était meilleure, bon nombre aussi devenaient chrétiens, ou du moins étaient baptisés. Tout cela augmentait l'illusion et empêchait de voir la source impure d'un tel esclavage. Vieira partage-t-il entièrement l'erreur de ses contemporains? On serait porté à le croire, lorsqu'on l'entend dire dans un des derniers sermons du Rosaire : « Je sais bien que parmi ces divers esclavages il en est de justes; ceux, par exemple, que la loi *permet ou tolère* à l'égard des nègres venus d'Afrique. » En réalité, il ne faisait que constater en gémissant un état de choses accepté depuis plus d'un siècle, état qu'il eût été inutile ou dangereux de vouloir détruire. Ne pouvant empêcher l'esclavage des nègres, il s'en faisait une arme pour protéger les Indiens. Le principe de l'égalité des hommes, il ne le mettait nullement en doute. *Les esclaves, eux aussi, sont des hommes*, s'écriait-il dans le même sermon en commentant avec éloquence les célèbres paroles de Sénèque : « *Servi*

sunt? imo homines, etc. » *Si la fortune les a faits esclaves, la nature les a faits hommes ;* et l'inégalité de la fortune serait-elle plus efficace pour inspirer le mépris, que l'égalité de la nature pour faire naître l'estime (1) ?

Mais si la religion adoucissait le sort des esclaves en leur communiquant le bienfait de la vie chrétienne, il n'y avait pas moins dans la condition d'un grand nombre une iniquité sociale qu'il fallait détruire à tout prix. A ceux dont l'esclavage était légitime, il fallait assurer des traitements convenables, et sauvegarder leur dignité d'hommes et de chrétiens ; pour beaucoup l'esclavage était une injustice. Il fallait au plus tôt briser leurs fers : le temps pouvait tellement les river à leurs pieds, qu'il deviendrait impossible de les relâcher, loin de les pouvoir rompre.

Il n'ignorait pas, ce grand homme au sens si pratique, que l'esclavage est toujours un grand malheur ; qu'en principe, il le disait tout à l'heure, les hommes naissent libres et égaux, créés qu'ils sont à l'image de Dieu. Mais il est telle circonstance où l'esclavage peut être toléré et accepté comme un moindre mal. Mieux vaut sans doute donner son travail à un maître, que d'être tué par un ennemi de guerre ou dévoré tout vivant par des anthropophages. Le *petit domaine*, ou l'usage extérieur des membres ou du travail, peut donc se conférer à un autre homme, moyennant une sustentation suffisante. Cela se voit tous les jours. Mais le *haut domaine* (2), je veux dire la liberté intérieure,

(1) *Le Rosaire, affranchissement de l'esclavage*, c. VIII.

(2) Pour mieux expliquer notre pensée, nous avons distingué le *petit domaine* ou usage extérieur des membres, du *haut domaine* ou liberté intérieure et inaliénable, distinction d'ailleurs admise par quelques théologiens.

est inaliénable et n'appartient qu'à l'homme et à Dieu. Hors le cas de légitime défense pour l'homme et la société, le droit de vie et de mort, Dieu seul se l'est réservé et l'exerce avec un souverain empire. Porter atteinte à ce haut domaine, c'est attenter également aux droits de l'homme et de Dieu.

Mais quelle humanité, quelle justice attendre des Portugais? Avides, âpres au gain, ils voulaient à tout prix s'enrichir, et, en dédaignant le travail pour eux-mêmes, s'engraisser des sueurs et du sang des Indiens. Vieira gémissait en secret d'un tel état de choses; et, sans se livrer à de stériles déclamations ou à de pompeuses banalités sur l'égalité des hommes, il étudiait sérieusement les moyens d'y porter remède.

Un jour, sur la place publique de Saint-Louis fut affiché un décret royal, qui prohibait tout esclavage d'Indiens sous les peines les plus sévères. Aussitôt l'alarme est à son comble et l'agitation extrême. On se réunit en foule de tous les points de la cité; on relit, on commente le décret avec passion. La cupidité en pressent toutes les conséquences. Les têtes s'échauffent de plus en plus; des groupes parlent déjà d'aller attaquer le collège des Jésuites, — car ce sont eux, disent-ils, qui ont sollicité cette mesure, — mais au moment où les plus sages redoutaient quelque malheur, la foule se calme. Les meneurs qui poussaient le flot populaire ont voulu prudemment se couvrir des formes de la légalité. Ils adressent au gouverneur une pétition, demandant que le décret ne soit pas exécuté. Couverte des noms des principaux membres du clergé et de la noblesse, cette pétition est aussi présentée aux missionnaires. Cruelle alternative! Signer, c'est consacrer l'injustice et démentir

leurs propres principes : leur conscience s'y refuse aussi bien que leur dignité. Refuser, c'est ranimer les fureurs populaires à peine assoupies, et s'aliéner toutes les classes de la société.

Au nom de ses frères, Vieira répond aux délégués qu'ils suivront toujours en matière d'esclavage les opinions les plus larges, tant qu'elles ne lèseront pas les droits des Indiens. A cette déclaration il ajoute un exposé des différents cas d'esclavage, avec les règles à suivre en chacun d'eux. Ces principes étaient excellents ; mais les passions surexcitées s'accommodent-elles des principes? La tempête, un instant suspendue, de nouveau gronde et éclate avec une violence inouïe, la multitude se précipite sur le collège des Jésuites, et vocifère des cris de mort. Elle enfonçait déjà les portes, quand le gouverneur paraissant enfin arrête la foule et la disperse. Alors ces missionnaires qu'il vient d'arracher à la mort, il les supplie d'adoucir et d'atténuer la doctrine formulée le matin dans leur mémoire. C'est le seul moyen de ramener dans les esprits le calme et la paix. Vieira remercie le gouverneur; mais comme il ne pouvait sacrifier à la reconnaissance les intérêts de ses chers Indiens, il ajoute ces belles paroles :

« Si aujourd'hui nous approuvions l'injustice pour plaire au peuple, demain ce même peuple, revenu à lui-même, serait le premier à nous mépriser comme indignes de notre ministère. On nous a demandé notre sentiment, nous l'avons donné en toute droiture et sincérité; mais notre intention était de ne jamais nous prononcer sur ces sujets irritants. Si nous avons quitté le Portugal pour venir ici, dans le Maragnon, ce n'est que pour sauver les âmes, et surtout celles des Portugais. Hélas ! nos sacrifices devaient-

ils s'attendre à une telle récompense, à tant de haine pour tant d'amour? »

Le gouverneur sut comprendre ce langage : des sentiments si nobles le touchèrent et il se retira satisfait. La situation des missionnaires, pour être hors de danger, n'en demeurait pas moins précaire et même critique. Ils durent, dans leur conduite, s'inspirer des règles d'une prudence extrême, et s'interdire de traiter jamais en chaire les questions d'esclavage. La solution de cette grave affaire, qui intéressait des millions d'âmes, semblait compromise ; et cependant elle touchait à son dénouement. Vieira était un jour à causer avec le gouverneur, lorsque survinrent deux négociants, grands partisans de l'esclavage. Ils prièrent le Père de leur donner quelques éclaircissements sur plusieurs points de son mémoire. Celui-ci le fit aussitôt, et avec tant de clarté que les commerçants se rangèrent à son avis. Vivement frappé d'une argumentation si lumineuse et si convaincante, le gouverneur jugea qu'elle ne serait pas moins utile au public. Le missionnaire fut donc invité à exposer ses raisons le dimanche suivant. L'occasion était trop belle pour n'en pas profiter. Au jour fixé la foule fut immense. Quel spectacle que cette multitude impatiente à la fois et recueillie! La fortune de milliers de familles, la liberté d'un nombre infini d'esclaves, les intérêts les plus sacrés de la religion et de l'humanité. Quel plus digne objet de l'éloquence! Mais que l'éloquence se sent faible devant la cupidité et les passions conjurées!

On était au premier dimanche de Carême. Prenant pour texte ces paroles de saint Mathieu : « *Hæc omnia*

tibi dabo, si cadens adoraveris me (1), » Vieira montre d'abord le haut prix de nos âmes, et par la rançon dont Jésus-Christ les a payées et par les promesses du démon. « *Hæc omnia tibi dabo.* Notre âme, en effet, vaut mieux que le monde entier. Pour une seule âme, le démon offre tous les royaumes du monde. En notre Maragnon il n'a besoin d'offrir ni des mondes, ni des royaumes, ni des villes, ni même des hameaux; il lui suffit de montrer un ou deux Tapuyas, et aussitôt il en voit beaucoup tomber à ses pieds à deux genoux. »

Mais ces paroles ne sont qu'un premier essai et comme le prélude du combat. Bientôt, admirable industrie du zèle, avec une touchante simplicité, il communique à ses auditeurs les anxiétés de son âme. Il voudrait bien ne rien dire de pénible, mais *il y va de leur salut et des intérêts de cette vie.* Monter en chaire et ne pas parler selon sa conscience, le peut-il, lui qui a dit de si dures vérités à d'illustres auditoires? Alors un dialogue émouvant s'engage entre Dieu et l'orateur. Dieu lui dit : *Clama, ne cesses.* Prédicateur, élève la voix; ne cesse pas de crier; que tes paroles retentissent comme le son de la trompette, annonce à mon peuple l'énormité de ses crimes (2). — Mais, Seigneur, de quoi voulez-vous que je désabuse ce peuple, et que dois-je lui dire de votre part? Alors éclatent tout à coup comme un coup de tonnerre ces redoutables paroles :

« Chrétiens, Dieu me commande de vous dire la vérité; eh bien! cette vérité, la voici de la part de Dieu. Tous, vous êtes en péché mortel; tous, vous vivez et mourez en état de

(1) IV.
(2) I^er^ dim. de Carême, ch. III.

damnation ; tous, vous allez droit en enfer. En enfer ! beaucoup des vôtres y sont déjà et vous ne tarderez pas à les rejoindre, si vous ne changez de conduite. Mais quoi ! grand Dieu ! un peuple entier en péché mortel ; un peuple entier dans le chemin de l'enfer ! Oui, et s'en étonner, c'est ne pas savoir ce que c'est que l'esclavage injuste (1). »

Voyant alors les cœurs ébranlés par cette foudroyante apostrophe, il rappelle en traits pathétiques les fléaux que l'esclavage injuste des fils d'Israël attira sur l'Égypte endurcie. D'où leur vient à eux-mêmes la plaie des Hollandais? la fièvre jaune et la famine, d'où viennent-elles ? de l'esclavage injuste. Mais à la cupidité il faut des raisons concluantes et en bonne forme ; elles ne manqueront pas.

« Quiconque, poursuit-il, doit au prochain des salaires ou, qui plus est, la liberté, et pouvant acquitter sa dette, ne le fait pas, est en état de damnation. Or, en notre Maragnon, tous les propriétaires ou presque tous doivent à leur prochain, soit des salaires, soit la liberté, et bien qu'ils puissent payer cette dette, ils ne la payent pas ; donc tous ou presque tous sont en état de damnation... Oh ! si ces tombes s'entr'ouvrant ici sous nos yeux nous laissaient apparaître quelqu'un de ceux qui sont morts en un si triste état, à la sombre lueur des flammes infernales, combien tous vous verriez clairement cette vérité (2) ! »

Devant l'intérêt l'éloquence courait grand risque d'échouer ; l'orateur cherche à prévenir ce danger.

« Cet État, direz-vous, ne peut se sustenter sans le secours des Indiens. Qui ira chercher notre provision d'eau et de

(1) I^er^ dim. de Carême, ch. III.
(2) *Ibid.*

bois? Qui nous préparera le manioc? sera-ce nos femmes? sera-ce nos enfants qu'il nous faudra assujettir à de si rudes travaux? Si la conscience et la justice l'exigeaient, quel grand mal y aurait-il en cela? Ne vaut-il pas mieux se sustenter de sa propre sueur que du sang des malheureux?... Ah! richesses, opulence de Maragnon! tant de beaux manteaux, tant de belles mantilles, si on les pressait, si on les tordait, que de sang n'en ferait-on pas sortir (1)? »

Vieira a répondu aux objections. Ses accents pathétiques, les exemples et les maximes de l'Écriture ont disposé ses auditeurs aux plus grands sacrifices. En habile stratégiste, il leur prouve que les réformes demandées ne sont pas si onéreuses, qu'elles leur préparent même des avantages considérables pour l'avenir. Mais laissons autant que possible la parole à l'éloquent réformateur. Ses moindres expressions renferment souvent des détails techniques aussi instructifs qu'intéressants.

« Tous les Indiens de cet État peuvent se diviser en trois classes : ceux qui vous servent comme esclaves; ceux qui demeurent dans les aldées du roi, à titre d'hommes libres; et ceux qui vivent au désert dans une naturelle et complète liberté. Ces derniers habitent le long des rivières : vous allez les acheter, les *racheter* selon votre expression, donnant le nom si pieux de *rachat* à une vente forcée et parfois si violente, qu'elle se fait l'épée sous la gorge.

« Quant aux premiers que vous appelez vos esclaves, que vous les ayez acquis par héritage ou autrement, ils ne vous appartiennent à aucun titre valable, et c'est de leur part une grande générosité, encore qu'ils l'accordent volontiers, de ne vous demander aucun salaire pour les services passés.

(1) Ier dim. de Carême, ch. IV.

Toutefois, quand ils connaîtront qu'ils sont libres, si l'habitude qu'ils ont de vivre dans votre maison, avec vos enfants, les porte à y rester de leur plein gré pour vous servir comme domestiques, personne, tant qu'ils auront ce désir, ne peut les éloigner de votre service. Que feront ceux qui ne voudraient pas continuer à vous servir? Ils seront obligés d'aller vivre dans les aldées du roi, où ils ne laisseront pas de vous être utiles; nous l'allons voir. On pourra faire chaque année des excursions au désert pour y racheter véritablement les prisonniers destinés à être mangés. Pour ces malheureux, cette cruauté se changera en un esclavage perpétuel. Seront déclarés également esclaves tous ceux que leurs ennemis auront vendus comme tels sans violence, après les avoir faits prisonniers dans une juste guerre. Voici les juges appelés à prononcer sur ce sujet : le gouverneur général, le conseiller général, le vicaire du Maragnon ou du Para, le supérieur des quatre ordres religieux, Carmes, Franciscains, Pères de la Merci et de la Compagnie de Jésus. Tous ceux qui sortiront de ce tribunal, jugés esclaves légitimes, seront répartis entre les habitants au prix qu'ils auront coûté. Et les esclaves pris dans une guerre réputée injuste, qu'en fera-t-on? Ils seront tous formés en aldées, et partagés entre les aldées déjà existantes. Là, répartis avec les autres Indiens entre les colons, ils les serviront six mois de l'année, se réservant les six autres mois pour leurs familles et leurs propres travaux. Ainsi les Indiens de cet État serviront les Portugais, les uns à titre d'esclaves: les prisonniers des Cannibales ou des guerres justes; les autres, en qualité d'hommes libres, vous offriront leur travail volontaire, après avoir été affranchis; les autres, comme demi-esclaves, ceux qui vivent dans les aldées anciennes et nouvelles. Libres, ils s'assujettiront volontiers, pour le bien et la conservation de l'État, à nous servir et à nous aider la moitié de leur vie. — Quel sera le salaire de ces derniers? Pour tout argent, l'Indien se contente de quelques morceaux d'étoffe ; deux pièces de coton pour un mois. La journée d'un Indien vous coûtera moins

de 6 reis (1). Et pour 6 reis, des hommes sensés, des chrétiens, voudront perdre leur âme et aller en enfer?

Alors, voulant rassurer encore une fois les intérêts et consoler les colons de la perte de leurs Indiens : « Hé bien! vous demanderai-je, ne vous est-il jamais mort d'Indiens? ne s'en est-il jamais enfui de chez vous? — Si, beaucoup. — Or, ce que fait la mort pourquoi ne le ferait pas en vous la raison, la conscience? Si la fièvre venait et vous les enlevait tous, il vous faudrait bien prendre patience. Ne vaut-il pas mieux les perdre pour le service de Dieu que par un châtiment de Dieu? »

Au prix de ce sacrifice, ils retrouveront les joies de la conscience, détourneront de leur maison la colère du ciel, et des rachats plus nombreux au désert leur donneront une juste compensation. « Donnons à Jésus-Christ cette victoire, s'écrie l'apôtre des Indiens, donnons au ciel ce triomphe, donnons cet honneur à la nation portugaise, donnons cet exemple à la chrétienté, enfin donnons-nous à nous-mêmes une telle gloire aux yeux du monde entier. »

Le discours, on le sent, a déjà la confiance et les accents de la victoire; avec un noble orgueil, il entonne un chant de triomphe.

« Sache le monde qu'il y a encore la vérité, qu'il y a encore la crainte de Dieu, l'âme, la conscience, et que, comme on pourrait le croire, le vil égoïsme n'est pas le maître de tout; sache le monde qu'il y a encore des hommes qui,

(1) Le reis est moins que notre centime. Depuis le tiret nous ne donnons que le sens. *Sermons choisis*, VI, ch. IV, p. 197-9. Lisbonne, 1875.

pour l'amour de Dieu et de leur salut, oublient les intérêts de la terre. »

Enfin, pour consacrer cette victoire et la sceller en quelque sorte du sang de Jésus-Christ, dans une touchante prière, il met aux pieds du Sauveur les intérêts et la fortune des colons, les esclaves et les familles des Portugais, afin qu'il en dispose d'une manière conforme à sa sainte loi. Il termine en s'écriant : « Victoire à Jésus-Christ! victoire sur la plus grande tentation du démon! vive la foi, vive la conscience, vive Dieu! »

Dieu, en effet, la conscience et la foi ne remportèrent jamais de plus beau triomphe.

Si le père Vieira n'eût ambitionné que la gloire d'un succès oratoire, il eût pu s'endormir dans l'ivresse du triomphe. Mais il savait combien la cupidité est tenace, que vaincues un jour les passions relèvent la tête et reprennent bien vite leur tyrannique empire. Or, il n'aspirait à rien moins qu'à une réforme générale et permanente. Avant de descendre de la chaire, il convoque pour le soir dans cette même église une assemblée des principaux habitants de la ville. Au milieu de cette foule encore émue, l'orateur expose de nouveau en traits de feu l'injustice de l'esclavage et la nécessité d'y apporter un prompt remède. Cette partie du discours fut entendue dans un religieux silence. Mais lorsqu'il s'agit des mesures à adopter, aussitôt s'élevèrent de toutes parts les objections et des débats orageux. Tout allait être remis en question, lorsqu'une inspiration de Vieira vint tout terminer. Pour trancher toutes les difficultés, il proposa d'élire deux avocats, l'un pour les Portugais,

l'autre pour les Indiens. La proposition fut agréée et deux commissaires aussitôt nommés.

Profiter au plus tôt d'une victoire si chèrement acquise, et consacrer par des actes les résolutions de l'assemblée : voilà ce que conseillait la prudence. Aussi, dès le lendemain un tribunal s'élevait dans la ville de Saint-Louis. Lorsque les esclaves venaient faire leurs réclamations, les deux commissaires, tout à la fois juges et avocats, s'inspirant des principes exposés dans le sermon de la veille, recherchaient la source de l'esclavage. Provenait-il d'une guerre juste ou injuste, d'une vente volontaire ou forcée, il était déclaré légitime ou illégal. L'enquête étant publique aussi bien que les débats, la lumière se faisait d'elle-même, et les sentences d'affranchissement causaient une joie pure et sans mélange d'amertume. Maîtres et esclaves s'inclinaient avec respect devant les décisions du tribunal. Les larmes essuyées, les haines détruites, les fers brisés : voilà le ravissant spectacle qu'offrait un coin obscur de l'Amérique. Un peuple entier renaissait à la vie et la douce liberté semblait ramener la joie et l'innocence des premiers jours du monde. Pour se faire une idée de l'allégresse publique, il faut se rappeler l'enthousiasme de la Grèce aux jeux olympiques, lorsqu'un proconsul romain proclama son affranchissement. Mais à Saint-Louis, ce n'était pas la tortueuse politique d'un peuple fort qui berçait d'illusions une nation légère et crédule.

Il ne suffisait pas d'avoir affranchi les corps, il fallait, en délivrant les âmes de l'ignorance, les rendre dignes de la liberté. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés, lorsque Vieira annonça qu'il continuerait à

prêcher le matin aux Portugais, et consacrerait le soir à un catéchisme public pour les Indiens. Il voulut commencer le jour même. A l'heure fixée, les Indiens réunis dans la chapelle du collège se mettaient en marche pour la cathédrale, bannières déployées. Conduits par le père Vieira lui-même, les hommes et les femmes s'avançaient sur deux lignes en chantant les litanies de la sainte Vierge. Ces cantiques, cette pompe religieuse qui frappaient ces populations naïves, les disposaient d'une manière merveilleuse à entendre la parole de Dieu. Avec un zèle et un art sans égal, le missionnaire expliquait les mystères de la religion, et à ces esclaves de la veille, il exposait avec un charme attendrissant la sublime dignité des enfants de Dieu. Le grand orateur se faisait humble catéchiste, répétant et faisant répéter ses explications, jusqu'à ce qu'il les vît comprises et gravées dans toutes les mémoires. N'allons pas croire qu'il se sentît humilié ; il était fier de consacrer son génie à relever ces hommes pour qui le Fils de Dieu avait versé tout son sang. Témoin des fruits admirables de la grâce, il aimait à redire avec allégresse ces belles paroles de saint Augustin : « S'il y a déjà tant de bonheur sur cette terre d'exil, que sera-ce dans la patrie ! » S'oubliant lui-même, il n'a de préoccupation que pour ses chers Indiens. Touchant scrupule, comme il n'en vient qu'aux saints ! Il craint, lui, l'orateur toujours applaudi des grands auditoires, que ces Indiens ne soient humiliés de se voir ainsi instruits à la manière des enfants. Vers la fin du Carême, il change de méthode. Les réunions auront pour but la dévotion du saint Rosaire. Dès lors nouvel empressement de la foule. On ne récite pas le rosaire, on le chante, et avec un entrain qui en rompt la monotonie.

Avant chaque dizaine, le père Vieira explique le mystère qu'elle rappelle, et en fait l'objet de réflexions brèves et touchantes ; et, comme les autres mystères ont chacun leur tour, cette prière, en offrant un aliment à la piété, devient une nouvelle explication de la doctrine chrétienne.

Ce zèle ardent pour l'instruction des Indiens et des nègres, Vieira eût voulu le faire passer dans le cœur des colons. Il y revient en toute circonstance. Dans un sermon sur la Pentecôte, il prend tous les tons depuis l'insinuation jusqu'aux menaces, pour pénétrer les maîtres du sentiment de leur responsabilité.

Tous ici, leur dit-il, nous avons charge d'âmes. Les prédicateurs sont responsables pour tout le pays qu'ils évangélisent, les pasteurs le sont de leurs églises, les pères et mères le sont de leurs propres familles. S'il est déjà si difficile de répondre pour soi-même, que sera-ce de le faire pour tant d'autres? « Certes, parmi nous, les âmes à éclairer et à conduire ne manquent pas : sous leur garde, les uns en ont cinquante, les autres cent, deux cents, quatre cents ; d'autres en possèdent jusqu'à mille et plus (1)... Voyez, chrétiens et chrétiennes, je m'adresse à tous, voyez quel service vous rendez à Dieu, lorsque vous instruisez vos esclaves... Catéchiser un petit nègre de la terre, c'est être plus agréable à Dieu que de se voir ravi au ciel. »

Et comme on ne manquerait pas de lui objecter la rudesse et la grossièreté des indigènes, il répond par cette gracieuse allégorie :

« Dans la pierre, voyez ce que l'art fait. Du flanc de la montagne, le statuaire détache une pierre dure et informe ;

(1) Serm. pour le jour de la Pentecôte, ch. VII.

puis, le marteau et le ciseau à la main, il se met à reproduire une forme humaine ; façonnant tour à tour chaque partie, chaque membre, chaque trait ; il fait ondoyer les cheveux, trace le front, creuse les yeux, aligne le nez, ouvre la bouche, arrondit les joues, puis taille le cou, les bras, les mains, les doigts. Arrivant ensuite aux vêtements, il découpe la pierre en majestueuses draperies ; enfin il polit, repolit, et il a bientôt devant lui un homme parfait, voire même un saint qu'on peut placer sur les autels. Mes Frères, répondez à la grâce, et vous ferez la même chose. Cet Indien, dites-vous, est rude, dur comme la pierre ; donnez-lui vos soins, et ne vous lassez pas de les lui donner, — rien ne se fait sans travail et sans persévérance, — appliquez-lui tantôt le ciseau, tantôt le marteau ; et bientôt, de cette pierre grossière et informe, vous aurez fait non seulement un homme, mais un chrétien, peut-être même un saint (1). »

Le zélé missionnaire insistait, et il avait raison : d'énormes abus détruisaient dans les esclaves la vie chrétienne, qui seule eût pu rendre tolérable la rigueur de leur condition. Au risque de paraître long, citons encore ; par là, du moins, nous mettrons en relief un côté trop peu connu de cette admirable vie. Dans sa péroraison, l'orateur représente au tribunal du Souverain Juge les colons entourés « d'un grand nombre d'Indiens, les uns libres, les *autres esclaves plus ou moins légitimes,* les uns païens, les autres chrétiens de nom, » tous condamnés et accusant leurs maîtres :

« Malheur à moi ! s'écriera celui-ci, je suis damné pour n'avoir pas été baptisé : malédiction sur mon misérable maître, qui, pour prix de tant de sueurs répandues à son

(1) Serm. pour le jour de la Pentecôte, ch. VII.

service, n'a pas même voulu me donner l'eau du baptême? Malheur à moi! s'écriera celui-là, je suis damné pour n'avoir pas connu les mystères de la foi : malédiction sur mon maître impie, qui m'enseigna tout ce qui pouvait me rendre utile à sa cupidité et ne prit nul soin de m'instruire des vérités du salut! Malheur à moi! s'écriera l'un, je suis damné, pour avoir passé ma vie dans une liaison coupable : malédiction sur mon maître inhumain qui, consentant à mon péché qui favorisait ses intérêts, ne voulut jamais me laisser marier! Malheur à moi! s'écriera l'autre, je suis damné pour ne m'être pas confessé à Pâques : malédiction sur mon maître avare qui, pour ne pas perdre une demi-journée de travail, ne m'a pas laissé le temps d'aller trouver un confesseur. Enfin, malheur à moi! s'écriera un autre, je suis damné pour être mort sans sacrements, malédiction sur mon maître tyrannique qui, pour ne pas se donner la peine d'appeler un prêtre, m'a laissé mourir comme une brute! Il m'appelait souvent chien pendant la vie, et, comme on traite un chien, il m'a traité à la mort. »

Alors, entendant ces malheureux qui en appellent au sang précieux du Sauveur, les maîtres comprendront que les plus heureux sont ceux qui ont moins d'esclaves. Que s'ils veulent garder les leurs, ils doivent du moins les aider à sauver leurs âmes.

Persuadé que l'injustice n'est pas moins funeste aux États qu'aux particuliers, Vieira voyait dans l'esclavage la grande cause de l'affaiblissement du Portugal : il le proclamait hautement du haut de la chaire. « En punition des esclavages d'Afrique, Dieu a fait retomber sous le joug des infidèles Mina, l'île Saint-Thomas, Angola, et le Benguela. En punition des esclavages d'Asie, Dieu a fait retomber sous le joug des infidèles Malaca, Ceylan, Ormuz, Mascate et Cochin. En punition des esclavages d'Amérique, Dieu

a fait tomber sous le joug de nos ennemis Bahia, le Maragnon et tout le Pernambouc, c'est-à-dire quatre cents lieues de côtes maritimes. Et parce que nos esclavages ont commencé par l'Afrique, Dieu a permis pour nous, dans cette même contrée, la perte du roi Sébastien, perte qui entraîna, pour notre royaume lui-même, soixante années d'esclavage. »

La politique sacrée de Vieira se trouvait être aussi la plus haute, et la plus utile même pour les intérêts humains. Quels fruits pouvait-on attendre d'un arbre empoisonné? L'injustice et la cruauté n'ont jamais produit que la honte et la ruine. L'orateur commentait avec éloquence ce passage de l'Apocalypse : *qui in captivitatem duxerit, in captivitatem vadet.* Celui qui aura réduit les autres en servitude y sera réduit lui-même. Jetez les yeux sur tout le Brésil, et voyez s'il y eut jamais en ce monde ni Babylonie, ni Égypte où se soient faits plus d'esclaves, où se soient plus multipliés ces excès de barbarie, par lesquels la cupidité asservit au plus rude esclavage des hommes naturellement aussi libres que nous. Combien je crains que l'Océan ne devienne pour vous la mer Rouge, et que vos maisons n'aient le sort de celle de Pharaon, et le Brésil tout entier celui de l'Égypte!

Autant Vieira aimait à effrayer les colons, en agitant à leurs yeux les foudres vengeresses de la divine justice, autant il employait à rassurer les Indiens une étonnante variété de formes. Lui-même voulait les instruire et présider les exercices d'une confrérie spéciale qu'il avait fondée pour eux. Pour ces malheureux il semblait avoir réservé toutes les tendresses de son âme. Sa parole, naturellement fière et incisive avec les puissants, avec les esclaves s'adoucit et se

pénètre d'onction. Des trente sermons qui composent le Rosaire, le grand orateur en a consacré trois à instruire et à consoler ses chers enfants, *ses frères les noirs*, comme il les appelle. Le Rosaire leur promet des lettres d'affranchissement pour l'autre vie, et les délivre ici-bas de la plus grande des servitudes : voilà les idées qu'il expose dans le vingt-septième sermon.

Mais le point le plus difficile, c'était de relever les esclaves à leurs propres yeux et de leur persuader qu'ils sont hommes. Il commence par là : « Sachez donc, vous tous qui êtes esclaves, leur dit-il avec le ton solennel des grandes circonstances, sachez que tout en vous n'est pas esclave. L'homme se compose du corps et de l'âme; mais ce qui est et s'appelle esclave n'est pas tout l'homme, ce n'en est que la moitié, » et encore la moins noble. Dans la meilleure et la principale partie de l'âme, ils sont libres. Ni leurs maîtres, ni les rois de la terre ne sauraient la réduire en servitude; eux seuls le peuvent. Mais ce qui mettrait le comble à leur misère, ce serait que, forcément esclaves en leurs corps, ils se rendissent volontairement esclaves en leurs âmes. » Certes un tel langage dut paraître nouveau et inouï à ces pauvres êtres, qui voyaient leur vie dépendre d'un caprice de leurs maîtres. Cette vérité capitale, l'orateur achève de la rendre sensible à l'aide d'exemples de l'Ecriture; mais cette comparaison familière valait mieux pour son auditoire que tous les raisonnements.

« Pour racheter de l'esclavage du corps, il suffit de donner autant d'or ou d'argent qu'en a coûté l'esclave vendu ; mais pour racheter de l'esclavage de l'âme, combien d'or, combien d'argent faudra-t-il? sera-ce assez d'un million,

de deux millions? Tout l'or du Sofala, tout l'argent du Potosi, sera-ce assez?

« Quand toute la mer serait changée en argent, et la terre entière en or; quand Dieu créerait un autre monde et mille autres d'une matière plus précieuse que l'or et les plus purs diamants, tout ce prix ne suffirait pas pour affranchir un instant une seule âme de l'esclavage du démon et du péché. Voilà pourquoi il fut nécessaire que le fils de Dieu prît notre nature et mourût sur une croix, afin que le prix infini de son sang pût racheter les âmes, et les délivrer de l'esclavage du démon et du péché. »

Délicieuse simplicité d'un grand homme, qui ambitionne la gloire de descendre pour se mettre à la portée de ces faibles intelligences! Ainsi Bossuet, à qui l'on a souvent comparé Vieira, est toujours admirable, et quand son regard d'aigle plonge dans les profondeurs de l'impénétrable Trinité, et quand il estime les tourterelles heureuses d'être offertes pour le Sauveur et de donner à Jésus leur petite vie.

Le carême de 1652, commencé par un grand acte de réparation sociale, devai donner les fruits les plus abondants. Portugais et Indiens avaient offert le consolant spectacle de conversions nombreuses et sincères. La réforme était générale et la face de la ville renouvelée. La discorde, les haines si vives en ces pays, avaient fait place à la paix et à l'union des cœurs, dans les différentes classes de la société. On venait d'en faire l'heureuse expérience, il n'y a pas de meilleur garant de la félicité des États, que la justice et l'observation des maximes de l'Évangile.

L'affranchissement était un immense bienfait. Toutefois ce brusque passage de la servitude à la liberté n'était pas sans danger. Intéressés à la conservation

de leurs esclaves, les maîtres pourvoyaient à leurs besoins dans la maladie, et leur donnaient les soins nécessaires. Aussi bon nombre des esclaves récemment affranchis se trouvaient dans une situation difficile. Vieira se multiplia pour faire face à tous les besoins. Pour les malades indigents il établit une pharmacie; aux Indiens sans abri il offre un logement provisoire dans la maison même de la Compagnie. Mais il y a des nécessiteux qui n'ont même pas un misérable grabat. Vieira n'hésite pas un instant : lui et ses frères vont jusqu'à céder leurs propres lits. S'étonnera-t-on après cela que les Indiens reconnaissants ne l'aient plus appelé que le *grand Père*, *o Padre grande?* Dans le pauvre, comme dans un huitième sacrement, il voyait Jésus-Christ lui-même : idée neuve et touchante qui lui inspira un beau sermon sur les œuvres de miséricorde. « Qu'en cette ville (de Saint-Louis) vienne Jésus-Christ exténué de faim et de soif, malade, couvert de haillons, il n'y aura donc aucune maison hospitalière pour l'abriter? Ah! mieux vaudrait qu'en la Miséricorde il n'y eût pas d'église, plutôt que de manquer d'hôpital. Le crucifix qui est dans l'église n'est qu'une image insensible qui ne saurait souffrir ; mais les pauvres, ces vivantes images de Jésus-Christ, ne sentent que trop le poids des souffrances. Si donc il n'y a pas d'autre moyen, que l'église se change en hôpital : Jésus-Christ n'en sera que plus content. »

L'hôpital fut bientôt bâti. Vers le même temps un autre Apôtre de la charité recueillait à Paris les enfants trouvés et élevait à grands frais l'hospice général.

CHAPITRE VIII

VIEIRA VA PLAIDER A LISBONNE LA CAUSE DES INDIENS

Déceptions de Vieira. — Tracasseries envers les missionnaires. — Sermon allégorique adressé aux poissons. — Foi de Vieira au milieu d'une tempête. — Entrevue avec Jean IV; généreuse liberté. — Vieira fait triompher la cause des Indiens dans la junte de Lisbonne. — Nouveaux efforts pour le complet affranchissement des esclaves. — Succès de Vieira dans la chaire. — Le sermon du Bon Larron. — Jean IV veut retenir Vieira. — Le missionnaire devant l'assemblée provinciale des Jésuites. — Son éloquence. — Il retourne au Brésil avec de nouveaux décrets. — Réflexions.

Le zèle, comme la flamme, demande toujours un nouvel aliment. Pour se reposer de ses fatigues, Vieira aspirait à des fatigues plus grandes encore. De l'intérieur des terres, il apprend que, sur les rives du Tocantin, des tribus nomades, oubliant leurs défiances, se montrent plus dociles à la voix des missionnaires. Déjà même plusieurs peuplades se sont établies en bourgades ou aldées, berceaux de chrétientés naissantes. L'heure était donc enfin venue d'entrer dans la carrière des missions! Le gouverneur promet de fournir l'escorte nécessaire. Mais, au moment du départ, on la cherche vainement. Elle avait été envoyée au loin travailler à une plantation de tabac.

Sans se rebuter de cette nouvelle épreuve, Vieira se

met en marche avec quelques Indiens. Pendant un mois, on chemina péniblement à travers les marécages, les fleuves et des montagnes abruptes. Au sein d'immenses forêts, l'on ne pouvait avancer que la hache à la main. Enfin, après des souffrances inouïes, la caravane fut obligée de renoncer à cette mission et de se diriger au Nord, vers Bélem.

A cent cinquante lieues de là, sur les bords de l'Amazone, la tribu indienne des Poquirs paraît disposée à recevoir l'Évangile. Vieira y vole aussitôt. Il avait à peine mis la main à l'œuvre, qu'il s'aperçoit que le chef de l'escorte donnée par le gouverneur du Para n'épargne ni ruse ni violence pour se procurer des esclaves. Indigné de ces infâmes trafics, et de voir la cupidité arrêter encore une fois la marche victorieuse de l'Évangile, il montre à ce misérable les édits royaux. Pour toute réponse, il n'obtient que ces grossières paroles : « *Si vous avez vos instructions, j'ai aussi les miennes, et de plus j'ai mes armes.* »

Devant ces raisons et ces obstacles, il fallait se taire et renoncer à la mission. Désolé, la mort dans l'âme, Vieira revient sur ses pas et va se plaindre au gouverneur du Para. Il s'aperçoit que celui-ci est la première cause de tout le mal. Les gouverneurs, n'osant pas enfreindre publiquement les lois, les laissaient ou les faisaient violer par leurs agents ou des particuliers dont ils partageaient les bénéfices. A Saint-Louis, ce glorieux théâtre de son zèle, les déceptions de Vieira sont encore plus amères. Il voit ses frères en proie aux plus mesquines oppositions. « Souvent, écrit-il dans une de ses lettres, la veille d'une solennité, les Indiens sont à l'église, se préparant à recevoir les sacrements : tout à coup survient un agent avec ordre de les disperser

tous, fût-ce à coups de bâton, et de les renvoyer à leurs travaux, le plus loin possible. Ces ordres s'exécutent au milieu des cris déchirants de ces malheureux. C'est ainsi que le missionnaire reste privé du fruit de son ministère, et Jésus-Christ du prix de son sang. »

Quelle différence entre les calculs de l'intérêt et ceux de la religion ! Dans les pauvres Indiens, la cupidité ne voit qu'un bétail humain, dont elle tire tout le parti possible. De la dignité de l'homme nul souci. Les missionnaires admirent dans ces âmes rachetées, empourprées du sang de Jésus-Christ, une beauté ravissante. Pour les élever jusqu'à Dieu, c'est un honneur incomparable de prodiguer ses sueurs et tout son sang.

De l'avis général de ses frères, Vieira ira secrètement à Lisbonne dénoncer tous ces attentats, et demander justice au nom de la liberté des Indiens. Au lieu de faiblir devant la persécution, il veut fièrement soutenir jusqu'au bout l'honneur de son périlleux ministère. La veille de son départ, il fait le panégyrique de saint Antoine de Padoue : Puisqu'aux fêtes des saints, il vaut mieux prêcher comme eux que de les prêcher eux-mêmes, il imitera saint Antoine. En Italie, sur les bords de la mer, le saint se trouvait un jour au milieu d'un peuple soulevé qui refusait de l'entendre ; il s'était adressé aux poissons accourus à sa voix. Vieira, lui aussi, va laisser la terre pour la mer, et, à défaut d'auditeurs dociles, il prêchera aux poissons. Alors sous le voile de l'allégorie, à travers les défauts des poissons il stigmatise les vices des colons. Citons un trait ou deux de ce curieux sermon.

« La première chose qui me mal édifie en vous, poissons,

c'est que vous vous mangez les uns les autres. Grand scandale assurément ! mais c'est peu de vous dévorer ; chez vous les grands mangent les petits. Dans le cas contraire, il y aurait un moindre mal. Si les petits mangeaient les grands, un seul grand suffirait à mille petits. Dans la condition présente, pour un seul grand cent petits et même mille ne sauraient suffire. Écoutez le reproche que vous en faisait saint Augustin : *Homines pravis perversisque cupiditatibus facti sunt veluti pisces invicem se devorantes.* Il est si contraire à la raison comme à la nature que, habitant le même élément, citoyens de la même patrie, tous frères en un mot, vous ne viviez qu'en vous dévorant ! saint Augustin prêchait aux hommes, et pour leur inspirer l'horreur de ce crime, il le peignait chez les poissons ; moi qui parle aux poissons, afin que vous sentiez combien il est honteux et abominable, je veux vous le faire voir chez les hommes. » Et dans deux ou trois pages vigoureuses, il montre les hommes plus acharnés que les corbeaux à dépouiller les vivants et les morts. Mais quel sera le sort de ces gros mangeurs? Si les poissons suivaient la trace des navires qui vont en Portugal, « dans les eaux du Tage, ils apprendraient bientôt que les mêmes grands qui, par ici mangent les petits, à leur arrivée là bas en trouvent de plus grands qu'eux, par lesquels ils sont mangés à leur tour. Tels sont les procédés de la justice divine (1). »

Il y a beaucoup d'esprit dans ces allégories si dramatiques. Mais, ce qui vaut mieux, on n'y trouve pas moins de cœur : témoin cet accent de l'âme. Du poisson de Tobie dont le cœur fut si utile, passant à son propre cœur : « Habitants du Maragnon, s'écrie-t-il, ouvrez, ouvrez ces entrailles, voyez, voyez ce cœur. Mais non, ce n'est pas à vous, c'est aux poissons que je parle. »

(1) Sermon sur saint Antoine, ch. IV.

Dans le noble exilé, dans le bienfaiteur de ces contrées, ce cri de l'amour méconnu paraît sublime. Le lendemain, 14 juin 1564, il s'embarquait pour Lisbonne.

Il semblait que l'univers entier fût conjuré contre l'intrépide missionnaire. Après quelques jours de navigation, la mer elle aussi déchaîne ses tempêtes et menace de tout dévorer. Le vaisseau dut être évacué et resta pendant un quart d'heure, couché sur le flanc, immobile, en proie à la furie des vagues. Enfin il reprit son équilibre et redevint le refuge des passagers. C'est Vieira lui-même qui nous donne ces détails dans le sermon sur sainte Thérèse, prêché à Saint-Michel des Açores où l'avait jeté la tempête. Insensible à ses propres dangers, sa sollicitude pour les Indiens tire de son cœur cette héroïque prière :

« Anges gardiens des âmes du Maragnon, rappelez-vous que je n'ai entrepris ce voyage que dans l'intérêt de leur salut. Maintenant ce que vous pouvez et ce que vous devez, faites-le, non pour nous qui ne le méritons pas, mais pour les pauvres âmes qui sont à votre charge. Voyez, toutes ici, elles vont périr avec nous. Ainsi me suis-je écrié à haute voix, et les anges sont intervenus. Dieu ne pouvait manquer d'exaucer ma prière, parce qu'en elle priait le péril lui-même : car enfin *les périls affrontés par charité sont des périls pleins de sécurité.* »

Merveilleuse ressemblance des grandes âmes! La même foi inspira au grand d'Albuquerque la même prière. Dans une horrible tempête, il élevait entre ses bras un enfant vers le ciel et conjurait Dieu d'épargner les hommes coupables, en faveur de cette âme innocente. Une nouvelle bourrasque aussi furieuse que la

première mit tous les passagers à deux doigts de leur perte. Enfin, après cinq mois de traversée et d'inquiétudes, on arriva à Lisbonne vers la fin de novembre 1654. Le nouveau séjour de Vieira au Brésil avait à peine duré deux années.

Bien que Jean IV fût malade, il n'eut pas plus tôt appris l'arrivée du missionnaire, qu'il le fit venir. De Barros nous a conservé les détails de cette entrevue (1). C'était l'espérance de convertir les infidèles, de soumettre un nouveau monde à l'Église, qui lui avait fait affronter les terreurs de l'Océan, sans craindre ni la mort, ni les flèches des sauvages. L'amour de Dieu avait seul été capable de lui faire sacrifier l'amour du roi et les bontés de la reine. Hélas! ce n'était que pour voir entraver la propagation de la foi, persécuter les missionnaires et fouler aux pieds les lois divines et humaines. Sa Majesté pouvait jeter les fondements de vastes États, et compter des sujets par millions ; mais la cupidité, en capturant injustement un esclave, fait fuir des milliers d'Indiens qui meurent dans leur infidélité. Vieira le conjure de venir en aide à ces infortunés, qui se jetteraient en foule dans le giron de l'Église, si les Portugais ne les tyrannisaient au déshonneur de la foi et au grand scandale du monde. L'esclavage est le péché originel de ces contrées. *Alli havia hum peccado original que era o cativar Indios.* Que le roi proclame la liberté de tant d'opprimés, et il sera leur rédempteur.

Ces paroles émurent le cœur et la piété de Jean IV, juste appréciateur du grand sens de Vieira et de son zèle apostolique. Il prit l'engagement de porter remède à ces maux.

(1) Liv. II, 82.

En attendant l'effet des promesses royales, l'infatigable missionnaire voulut donner libre carrière à son zèle. Son titre de prédicateur du roi le désignait pour donner le Carême à la cathédrale. Il connaissait les plaies de l'Église et de sa patrie, son cœur en avait souvent gémi. Dans ses beaux sermons sur la *Parole de Dieu*, sur la *Foi pratique* et sur le *bon Larron*, il cherche à y porter remède. Si l'éloquence et l'ardeur de son zèle lui valurent d'implacables ennemis, la ville et la cour mirent un empressement extraordinaire à suivre ses prédications. Ce que madame de Sévigné nous a raconté de Bourdaloue et de la foule qui, à certains jours assiégeait sa chaire, se voyait d'ordinaire aux sermons de Vieira. Les jours où il devait parler, dès le matin les églises étaient envahies. Les fruits répondaient à l'empressement de la multitude, et plusieurs personnes de qualité, lui-même le dit dans un de ses sermons, renoncèrent au monde pour entrer dans le cloître.

Mais l'humble religieux, les yeux sans cesse tournés vers ses chers Indiens, hâtait de ses vœux l'heure du départ. Il ne profitait de la faveur que pour les recommander à la sollicitude du roi. De leur côté, les partisans de l'esclavage se donnaient beaucoup de mouvement pour circonvenir Jean IV. Afin de s'éclairer, ou plutôt d'imposer silence aux réclamations intéressées, le roi convoqua une junte composée de jurisconsultes, de théologiens et des chefs d'ordres religieux. Prononcer sur les points en litige et tracer les règles à observer : telle était la mission de l'assemblée. Invité à parler au nom des Indiens, Vieira le fit avec le tact et l'adresse qu'il déployait dans les affaires qui intéressaient la religion et l'État. Il exposa ensuite

les principes que lui et les siens suivaient en matière d'esclavage. Après deux longues séances, l'assemblée combla d'éloges le savant missionnaire. Il n'y avait pas de meilleures règles à suivre, déclarait-elle, ni de plus justes pour les Indiens. Vieira aussitôt de faire observer qu'un point d'une souveraine importance, c'est que les chefs d'ordres religieux, qui ont des sujets dans le Maragnon, veuillent bien les informer de ces règles, et les prier de s'y conformer : rien n'étant plus funeste que la diversité d'avis en ces matières. Plus d'une fois, le manque d'uniformité dans les décisions des casuistes avait envenimé les conflits.

Le zèle que Vieira déployait à la défense des esclaves, les magnifiques succès de son éloquence, tout le faisait regarder comme l'avocat et le protecteur né des Indiens. En tout temps il se montrera digne de ce beau nom. Dès 1655, il adresse une longue lettre, ou mémoire au secrétaire d'État, Vieira da Sylva. Il commence par citer les lois et ordonnances de Sa Majesté, pour la liberté et l'esclavage des Indiens du Maragnon. Ces règles à la main, il examine, dans les trois chapitres suivants, comment furent rachetés et jugés les Indiens du Maragnon et du Para. C'est la consultation pleine d'intérêt d'un théologien et d'un jurisconsulte : c'est comme la charte et l'ancre de salut des pauvres Indiens. Si l'on joint à cette pièce la pétition de Vieira à la chambre du Para, on aura un précieux monument du zèle de ce grand religieux pour les esclaves.

Il parle dans cette lettre de l'efficacité des nouvelles lois, pour rassurer les Indiens; il insiste afin qu'on leur accorde toutes les faveurs possibles. Le gouver-

neur, André Vidal, doit même déployer *quelque rigueur* contre ceux qui cherchent à éluder les ordonnances royales. Tout dépend en effet du gouverneur. « En cet État, il n'y a qu'une volonté, une seule intelligence, un seul pouvoir qui est le gouverneur (1). » Vieira énumère ensuite quatre cas d'esclavage légitime; les voici : une guerre juste des Portugais contre les Indiens; si les sauvages empêchent la prédication de l'Évangile; s'ils sont prisonniers, attachés à la corde, pour être mangés; enfin s'ils ont été pris dans une guerre juste qu'ils se faisaient entre eux (2).

Le second volume des lettres renferme encore une réponse à une consultation : elle est instructive, et montre avec quelle ardeur le nouveau Las Cases protégeait ses Indiens. On y sent toute la fougue d'une âme généreuse, impatiente d'en finir avec toutes les injustices. Vieira veut qu'on prohibe absolument (et qu'on *éteigne*) les *entrées* au désert, pour faire cesser enfin la tyrannie cachée sous le nom de *rachats*, première cause des ruines de cet État. Ces rachats ont permis d'enchaîner et de massacrer des milliers d'Indiens innocents.

Faute de rachats, cet État ne peut se conserver (3). — Comme s'il ne valait pas mieux se perdre que de se sauver par des moyens si injustes et si abominables. Malgré tous ces rachats l'État, bien loin de s'enrichir, va toujours en diminuant et en se ruinant. L'abolition complète des rachats et des entrées au désert, doit être la première pierre de notre édifice, si nous voulons que Dieu le rende prospère.

(1) *Cartas*, t. III, iv. 14 décembre 1855.
(2) *Id.*, p. 23.
(3) Nous avons voulu conserver le négligé de l'original.

Vieira eût voulu que les missionnaires fussent d'une seule famille religieuse, pour être mieux assuré de l'union et de la concorde, sans laquelle les grandes causes se perdent, et les petites ne sauraient s'accroître. Mais avant toutes choses, que l'évêque et le gouverneur restent unis avec les missionnaires. La bonne harmonie des pouvoirs paraissait à Vieira tellement nécessaire, qu'il exprima plusieurs fois le vœu de les voir tous réunis entre les mains des missionnaires. Suit un dispositif en vingt-deux articles pour le bien temporel et spirituel des Indiens.

Libre enfin, Vieira retourne avec une nouvelle ardeur à la réforme religieuse et sociale de sa patrie. Graves et nombreuses étaient les plaies à guérir. Ce petit royaume du Portugal, jeté comme une bordure à l'extrémité occidentale de l'Europe, avait encore d'immenses possessions dans les trois parties du monde. Chaque année sortait du port de Lisbonne tout un essaim d'administrateurs civils et militaires ; chaque année partait une foule de fonctionnaires et d'agents du fisc, qui trop souvent s'abattaient sur les colonies comme une nuée de sauterelles. Vieira avait été le témoin indigné de leurs rapines. Le samedi saint, devant les ministres et une foule de grands personnages, il prêcha sur le *bon larron*. Prenant pour texte ces paroles du Sauveur au bon larron : *Hodie mecum eris in paradiso*, il veut que les rois conduisent, à l'exemple de Jésus-Christ, les larrons au ciel, sous peine de se voir menés par eux en enfer. Ce que dut être un tel sujet dans la bouche d'un orateur si original et si bien informé, nos lecteurs le devinent aisément. C'est un des sermons les plus riches en révélations curieuses. Sans la restitution du bien

d'autrui, pas de salut, pose-t-il en principe; et cette restitution n'oblige pas seulement les simples particuliers, mais aussi les administrateurs et les rois. Les plus grands larrons sont les exacteurs des provinces qui s'enrichissent aux dépens des peuples. Là-dessus, il cite et commente la fière réponse d'un pirate à Alexandre. « Prince, pour voler avec une barque, serais-je un brigand, mais vous en volant avec une flotte vous seriez un illustre empereur? » L'histoire ne dit pas quelle fut la réponse; toujours est-il qu'aux yeux de beaucoup de gens il semble qu'il y ait faute à voler peu, et grandeur à voler beaucoup; et que le brigandage en petit fasse les pirates, et en grand, les Alexandre. Mais, nous dit Sénèque rendant à chaque chose son vrai sens, si le roi fait comme le larron et le pirate, tous trois se valent et méritent le même nom. Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'un philosophe stoïcien ait eu le courage de dire de telles vérités à Rome, sous le règne de Néron, mais de voir avec quelle prudence, sous des princes catholiques, nos prédicateurs tiennent dans l'ombre cette même doctrine. Or, sachent tous ces éloquents muets, qu'ils offensent plus les rois par ce qu'ils ne disent pas, que par tout ce qu'ils pourraient dire. La confiance de leur langage prouverait qu'il n'y a rien à l'adresse des rois, tandis que leur silence méticuleux donne lieu, sur le compte des princes, aux suppositions les plus blessantes.

Cette austère franchise donnait à l'orateur le droit de n'épargner personne, il en usera largement. Peuvent-ils ne pas voler, continue-t-il, les gouverneurs qui arrivent aux charges par l'intrigue, et non par la porte du vrai mérite? *Qui non intrat per ostium, ille est fur et latro.*

Dans l'Inde, écrivait François Xavier à Jean III, le verbe *rapio* est conjugué à tous ses modes, « il ne l'est pas moins en Amérique, et principalement au Brésil. Les indignes cependant devraient être écartés des emplois, même avec le glaive. » Et il cite l'exemple de nos premiers parents expulsés de l'Eden par la justice divine.

« Après avoir chassé Adam et Ève du paradis terrestre, Dieu, pour en défendre l'entrée, mit un ange armé d'une épée flamboyante. Et pourquoi ? Afin que celui qui avait volé le fruit de l'arbre de la science, ne pût voler aussi le fruit de l'arbre de vie. *Ne forte mittat manum suam et sumat etiam de ligno vitæ* (1).

« Qui a volé, volera : c'est une présomption du droit. Qu'Adam sorte donc du lieu où il a volé, et qu'il n'y rentre plus pour n'avoir pas occasion de voler encore ! Notez que Adam, après avoir été chassé du paradis, vécut encore 930 ans : or pour un homme tellement puni et repentant, être privé de ses honneurs pendant 100 ans ou 200 ans, n'était-ce pas assez ? Non, dût-il vivre encore des millions d'années, dès lors qu'il a été reconnu larron, jamais il ne doit être réintégré dans la charge qui lui a facilité ses vols. »

Le zèle du réformateur attaquait indirectement jusqu'à la personne du roi. D'après plusieurs endroits de l'exorde et du discours, j'inclinerais à croire qu'ils étaient tous deux d'intelligence. Jean IV sortait d'une grave maladie, et peut-être avait-il été effrayé de la terrible responsabilité que faisaient retomber sur lui les exactions de ses agents. Vieira d'ailleurs connaissait le cœur de ce prince ; loin de blâmer une liberté tout

(1) Genèse, III, 22.

apostolique, le roi était le premier à l'admirer. Il se félicitait d'avoir enfin retrouvé un conseiller aussi dévoué aux intérêts de l'État qu'à ceux de la religion. Pour réparer les longs malheurs de la domination étrangère, il en avait grand besoin. Quelle ne fut pas sa douleur, lorsque Vieira vint l'entretenir de la nécessité de son départ. N'osant ni retenir ce grand homme malgré lui, ni se priver de ses lumières, il déclara s'en remettre au jugement des principaux jésuites portugais. Il se flattait secrètement en son cœur qu'on tiendrait compte du bon plaisir royal. Tout semblait autoriser ses espérances. Mais, comme il allait bientôt l'apprendre, il avait compté sans l'éloquence du missionnaire.

Les Jésuites tenaient précisément une de ces assemblées, qui réunissent tous les trois ans les plus anciens profès de chaque province. Pendant la séance où devait se traiter la question posée par le roi, Vieira demande à être introduit et à soumettre aux Pères quelques observations. Là il déclare qu'il se sent appelé de Dieu pour la mission du Maragnon, et qu'en si grave sujet, il serait peu séant de céder à des considérations humaines. Dès sa jeunesse, il a fait vœu de se consacrer au salut des Indiens, et ce vœu, comme une flamme ardente, vit toujours en son cœur. La Compagnie voudrait-elle éteindre cette flamme sacrée, elle qui se fait gloire de l'allumer dans l'âme de ses enfants?

Jusque-là, en parlant de lui-même et de la Compagnie, le ton du missionnaire, quoique pénétré d'émotion, s'était facilement contenu. Mais à la pensée de ses chers Indiens, à la pensée du sort qui leur est réservé, s'il ne retourne pas au Maragnon, sa parole se

colore, s'échauffe et malgré lui éclate en pathétiques accents :

« Que diront ceux que j'ai encouragés à venir avec moi au Maragnon ? que diront-ils en voyant qu'après les avoir jetés au sein des tribulations, moi, je me tiens en repos ? Ceux à qui j'ai fait quitter la patrie pour les déserts, que diront-ils, si, renonçant aux déserts, je reste dans la patrie? Et les Indiens qui me regardent comme leur bouclier, eux dont je n'ai pu me séparer qu'en leur assurant que j'allais leur chercher aide et protection, que diront-ils en apprenant que je manque à mes engagements ? Ah ! ils diront que moi aussi, comme tant d'autres, je les ai trompés et me suis joué de leur crédulité ? Comme ils se désoleront, se croyant les plus délaissés des hommes ; qui sait même? ceux qui ont embrassé la foi ne l'abandonneront-ils pas, s'enfonçant de nouveau dans les forêts, répandant partout que les Pères eux-mêmes ne sont que des traîtres, puisque celui qui leur paraissait si dévoué, lui aussi les oublie? Je ne parle pas du grand nombre d'âmes que, tout indigne instrument que je suis, j'aurais pu convertir. Cette considération a-t-elle du poids, oui ou non. Je ne parle ni du désenchantement d'avoir en vain tout quitté pour sauver les âmes, ni du triste exemple que je donnerais à ceux qui s'élèvent dans les noviciats ou grandissent dans les collèges. Ce point a-t-il son importance, oui ou non? Je passe sous silence la maligne joie que causerait ma déception à certaines gens du Maragnon ou du Para, ainsi qu'à plus d'un intrigant de la cour. Est-il à désirer que la Compagnie aille au-devant de ce nouvel affront ? Vous connaissez la situation. Que le zèle du salut des âmes, que les lumières du Saint-Esprit inspirent à cette religieuse assemblée le parti le plus utile à la gloire de Dieu. »

Encore sous le charme et visiblement émue de tant d'éloquence, l'assemblée déclare à l'unanimité

que la Compagnie n'avait jamais refusé aux missions un sujet, de quelque mérite qu'il fût. Le roi était trop généreux pour revenir sur la parole donnée. Afin de témoigner son estime à Vieira, il lui remet plusieurs décrets en faveur des Indiens. 1° Toute décision en matière d'esclavage devra désormais se fonder sur les principes arrêtés dans la dernière junte de Lisbonne ; l'un des deux avocats du tribunal sera toujours un jésuite. 2° Ordre était donné aux différents gouverneurs et commandants de place, de laisser toute liberté d'action aux missionnaires et de leur prêter leur concours. 3° Défense sous des peines graves, d'attenter à la liberté des Indiens dans les pays non soumis. Les aldées ou paroisses des Indiens convertis sont placées sous la juridiction des Jésuites.

A notre avis, cette dernière clause fut peut-être un malheur pour le Maragnon et pour les Jésuites eux-mêmes. Nous sommes surpris que l'œil si pénétrant de Vieira n'en ait pas aperçu toutes les conséquences. Il y avait au Brésil trois autres ordres religieux qui travaillaient au bien général. N'était-il pas de la sagesse, aussi bien que de la justice, de réserver à ces frères une part dans la régénération sociale et religieuse du Brésil ? Ces régions immenses ouvraient une carrière plus que suffisante à tous les ouvriers évangéliques. Mais l'unité indispensable en de telles œuvres, dira-t-on, eût été compromise ; sans doute, si différents ordres avaient travaillé sur le même théâtre avec des principes différents. Mais l'unité de principes et d'action, capitale en ces matières, n'était-elle pas garantie par les décrets de la junte de Lisbonne? Cette unité, s'exerçant sur des provinces différentes, n'eût excité qu'une noble rivalité d'efforts. Exclure

les autres ordres religieux, c'était condamner à un repos peu honorable une activité qui devenait inutile et pouvait être dangereuse. Rien n'avait tant envenimé les esprits que la diversité d'avis des casuistes au sujet des esclaves. Lors donc que la cupidité aux abois grondait sourdement cherchant partout des armes, il eût été souverainement habile de relier en faisceau, contre l'ennemi commun, toutes les forces vives des missionnaires. Loin de nous la pensée d'accuser ce grand homme d'avoir cédé à un étroit esprit de corps. Si Vieira aimait vivement son ordre, il n'aimait pas sa patrie avec moins de tendresse. Pour elle et pour les âmes il était disposé aux plus héroïques sacrifices : à ses yeux régénérer les âmes c'était régénérer sa patrie.

CHAPITRE IX

LES MISSIONS (1)

Heureuses dispositions des Indiens. Vieira prépare les grandes invasions de la foi. Sermon sur les Afflictions ; belles considérations sur les mines, sur les richesses naturelles. Missions de l'Ibiapaba ; succès et épreuves. Vieira est rappelé des missions, puis nommé visiteur. Missions dans le Nord, aux Nhéengaïbas : l'île Saint-Jean, mœurs, caractère et soumission des Nhéengaïbas. Services rendus au Portugal par ces missions.

Fort des nouveaux décrets du roi en faveur de ses chers Indiens, Vieira résolut de les mettre au plus tôt à exécution. Il part plein de joie et d'espérance. Pour comble de bonheur, il trouve dans Vidal de Negreiros, le nouveau gouverneur, un homme intègre et généreux, disposé à favoriser ses projets de rénovation sociale et religieuse. 200,000 Indiens formaient 50 bourgades ou aldées dans le Maragnon et le Para. Sans perdre un instant, il fonde six résidences pour les instruire et leur administrer les secours spirituels. Il lance ensuite ses autres compagnons dans l'intérieur des terres à la recherche des tribus sauvages ; il reste en personne à Saint-Louis, pour mieux diriger leurs ef-

(1) Sources : Lettres de Vieira, surtout la 10e des *Cartas sel.* (II, 2), belle et longue lettre adressée au roi, 11 février 1660. — Poiret, ch. v et vi. — De Barros, l. II, p. 197 à 250 et l. III, p. 298-308. — Lobo et Lisboa, *passim*.

forts, et au besoin se porter lui-même au plus fort du travail. Bientôt, juste récompense de son zèle, les Pères Thomas Ribeiro et François Villoso écrivent des rives du Tocantin, qu'une riche moisson se prépare; qu'à la nouvelle partout répandue des décrets qui protègent leur liberté, des tribus entières de Topinambas s'ébranlent et vont embrasser le christianisme. Les conversions se multipliaient en effet; mais de perfides rumeurs habilement semées vinrent raviver les défiances des Indiens et arrêter cet élan. Après d'inutiles efforts pour dissiper les soupçons, les missionnaires durent se résigner à laisser leur œuvre inachevée. Dieu leur tenait en réserve une grande consolation. Au moment du départ, 400 guerriers intrépides demandèrent à les accompagner avec leurs femmes et leurs enfants, et l'on vit ces bons Indiens, dans leur flottille de canots, descendre en chantant les rives du Tocantin et des Amazones, et, sous la conduite des deux missionnaires, venir aborder au port de Saint-Louis. Vieira et le gouverneur Vidal de Negreiros, au milieu de tout un peuple, firent le plus cordial accueil à ces fugitifs d'un nouveau genre.

La religion seule pouvait civiliser les Indiens. Un nouveau malheur vint bientôt le montrer. A l'embouchure des Amazones s'élève l'île Saint-Jean, hérissée de forêts inextricables. Une petite armée portugaise y pénétra dans l'espérance de faire des troupeaux d'esclaves. Mais la tribu des Nhéengaïbas était des plus guerrières, et les Portugais tombèrent tous dans les embuscades ou sous la masse des sauvages. Seul le Père de Sottomayor fut épargné, et resta en vénération parmi ces terribles Indiens. Mais, voyant les esprits irrités, il ne crut pas encore le moment

opportun pour civiliser ces peuplades ; il leur laissa seulement son crucifix, comme un enseignement et une précieuse semence de christianisme. Repassant alors sur le continent, seul et sans guide, il s'enfonce dans l'horreur des forêts ; il y rencontre les *Jurunnas* ou *Bouches noires*, ainsi nommés du hideux tatouage qui leur mutile et noircit la figure. A ces peuples cruels, le Père de Sottomayor prêche les mystères de la Passion ; et les larmes, les sanglots et un admirable changement de vie répondent à ses exhortations. Malheureusement le zélé missionnaire tomba du haut d'un rocher en allant consoler un malade. En lui Vieira perdait un ami et un digne auxiliaire.

Loin de se laisser abattre, Vieira sent redoubler son ardeur. Il croit le temps venu de réaliser le rêve de toute sa vie, en convertissant des peuplades entières. Le nord et le sud du Brésil semblaient réclamer également sa présence. C'est là qu'il veut concentrer tous ses efforts et diriger en personne les *grandes invasions de la foi*, comme il s'exprimait lui-même. En attendant le moment favorable, il envoie ses frères dans les contrées les plus diverses — comme autant de pionniers de l'Évangile et de la civilisation. — Mais ces grands projets ne l'absorbaient pas jusqu'à lui faire oublier les joies et les tristesses de ses compatriotes. A Bélem où il se trouve, il apprend que les fêtes de Pâques sont attristées par le deuil de plusieurs familles ; qu'une centaine de Portugais accompagnés d'une foule d'Indiens étant allés dans l'intérieur des terres, à la recherche des mines d'or et d'argent, n'ont trouvé que la déception et la misère, et plusieurs même la mort. Après avoir consolé les familles affligées, de leur tristesse actuelle et de

leurs espérances trompées il voulut tirer une instruction. Le lundi de Pâques 1656, il prêcha dans la métropole de Bélem un sermon de circonstance sur les afflictions. Prenant pour texte ces paroles du Sauveur aux disciples d'Emmaüs : « *Qui sunt hi sermones, quos confertis ad invicem ambulantes, et estis tristes? Nos autem sperabamus quia ipse esset redempturus Israël* (1). » Il les applique à son auditoire avec un merveilleux à propos. Citons une partie de l'exorde avec quelques passages.

« En un jour si joyeux que celui de Pâques, où la résurrection glorieuse de Jésus-Christ, notre Rédempteur, révoque l'antique sentence de mort fulminée contre Adam et Ève, une chose bien frappante, c'est que ni chez les filles d'Ève, ni chez les fils d'Adam, l'Évangile ne nous offre aucun signe de joie. Le soleil en ce beau jour se leva plus radieux que jamais, ajoutant à sa splendeur tous les rayons qu'il avait éclipsés le jour de la Passion; et ce même soleil, que trouve-t-il, soit à son lever à l'Orient, soit à son coucher à l'Occident? A son lever il trouva humectant la terre, comme une rosée matinale, les pleurs de Madeleine, comme si cette femme éplorée eût été l'aurore de ce même jour; et quand il fut à son couchant, il trouva la tristesse (2), comme si en eux se multipliait, couverte de voiles, l'étoile du soir, le Vesper, *quoniam advesperascit* (3). C'est ainsi que furent lugubres les deux premiers actes de ce grand drame (4). »

Vieira fait alors l'application de l'histoire évangélique. Tant que les sollicitudes et les espérances ne

(1) S. Jean, XX, 13.
(2) S. Luc, XXXIV, 17.
(3) *Ibid.*
(4) Sermon pour le lundi de Pâques.

s'élèvent pas au-dessus de la terre, elles ne sauraient échapper ni aux désolations, ni aux tristesses. Les saintes femmes sont désolées de ne pas trouver ce qu'elles cherchent sous terre. Les disciples sont désolés, parce qu'ils ne voient pas arriver le salut qu'ils attendaient pour leur patrie. Pourquoi désirer des mines qui auraient exposé les colons à mille charges accablantes ? — « Qu'avez-vous, s'écrie Vieira avec l'éloquente familiarité de saint Chrysostome, que récoltez-vous que vous n'eussiez dû livrer, soi-disant pour le service du roi, mais en réalité afin que ses lieutenants devinssent autant de rois ? »

« Dès le premier jour, vous auriez été les fermiers, et eux les propriétaires de vos métairies. Ni votre esclave, ni votre canot, ni votre chariot, ni vos bœufs n'eussent été à vous, sinon pour les nourrir, les soigner, vous acquitter de toutes les corvées qui eussent pesé sur vous. Vos bois de charpente, on les eût exigés pour les mines ; vos maisons, on les eût réclamées pour héberger les employés des mines ; vos champs seraient restés en friche, car presque tous les bras eussent été requis pour aller travailler aux mines ; vous ne vous seriez point appartenus à vous-mêmes, on eût trouvé le moyen de vous utiliser à vos dépens. Vos moulins seuls n'eussent jamais chômé ; toujours ils auraient eu de quoi moudre : vous et vos enfants, vous auriez été les moulus. — Il me semble que ce n'est pas en vain que je suis descendu à des détails si familiers, et que je vous vois donner des signes d'adhésion à mes paroles ; je crois également que votre espérance s'est complètement modifiée devant cet aperçu des mines (1). »

Toutes ces considérations pratiques, Vieira les couronne par cette remarque digne de la pénétration

(1) Sermon pour le lundi de Pâques.

sensée d'un Sully : « Si, sans argent et rien que par l'échange des produits de la terre, vous avez abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie ; si même beaucoup d'entre vous ont le superflu, pourquoi voulez-vous de l'argent, sinon pour que toutes choses ne s'acquérant plus qu'à prix d'or, vous tombiez tous dans le dénument? Ah! chassez vite cette tentation. Profitez de ce que Dieu vous donne si libéralement sur la surface de la terre; et n'allez chercher dans ses entrailles ni des mines, ni le triste privilège de battre monnaie. »

S'élevant alors aux considérations d'un apôtre et d'un historien philosophe, il montre que les véritables mines qui seules méritent ce nom, ce sont les milliers d'âmes à régénérer et à sauver. Au sujet des immenses richesses de Salomon, il fait des observations aussi profondes qu'imprévues. On croit y voir résumée d'avance l'histoire du Portugal, et surtout de l'Espagne toujours en détresse, malgré ses mines et ses galions chargés d'or.

« Si la quantité d'or et d'argent que fournissaient les mines était si excessive, combien ne contribuerait-elle pas à diminuer les charges du peuple? comment au contraire ne servait-elle qu'à accroître les impôts jusqu'au point de les rendre ruineux et désespérants? C'est ici que vous allez voir quel est le fruit des mines, et ce que produisent ces fleuves d'or et d'argent venus de si loin. *Lorsque de leurs flots débordés ils inondent la terre, c'est pour opprimer les peuples, ruiner les familles et détruire les royaumes.* »

« Les causes naturelles de ces lamentables catastrophes sont ordinairement les mêmes qui avaient eu si libre carrière sous le règne de Salomon. Et que fu-

rent-elles? Le luxe, la vanité, l'ostentation, les plaisirs, les jouissances, la construction des palais, l'entassement d'objets d'art, et mille autres choses aussi belles que superflues, qui attiraient sur la ville de Jérusalem les regards du monde entier, et dont la vue transportait d'admiration. La vaisselle était d'or — l'argent eût paru trop vulgaire ; — les tables et les autres meubles étaient également d'or; et, ce qu'on aurait peine à croire, si la Sainte Écriture elle-même ne le rapportait, il n'est pas jusqu'aux lances et aux boucliers qui ne fussent d'or pour la plupart. C'est en ces monstrueux prodiges de vanité que se consumaient d'immenses trésors ; et lorsque les millions apportés par les flottes ne pouvaient plus suffire aux dépenses, les tributs imposés aux sujets y suppléaient. Les flottes devaient-elles partir? tous étaient appelés à y donner leur concours, contribuant les uns de leur travail pour hâter les préparatifs, les autres de leurs denrées pour les approvisionnements, ceux-ci de leur argent pour servir de solde, ceux-là de leur propre personne, et se voyant réduits à s'embarquer bon gré mal gré pour de si lointaines navigations. Ces flottes revenaient-elles chargées d'or et d'argent, de ces riches cargaisons rien n'était consacré au soulagement des peuples; mais tous aboutissaient à remplir les coffres, à enfler l'orgueil des puissants, et à inspirer à ceux-ci de nouvelles inventions de prodigalité, de gaspillage et de ruine. Si de tels abus vinrent sous le règne et le gouvernement de Salomon, voyez ce qu'il y aurait à attendre là où les gouvernants ne sont pas précisément des Salomons. » Pour achever de les consoler, à ces réflexions si sages, il ajoute sur le ton de la plaisanterie . On eût vu le pays rempli d'or et d'argent; mais cet

or et cet argent, bien que naturellement entraînés en bas par leur poids, se seraient portés en haut : les petits naturellement ne s'en seraient pas ressentis : tout eût été pour les riches et les grands ; car, ainsi que l'a fort bien dit quelqu'un : les pierres magnétiques (*magnetes*) attirent le fer, et les magnats (*magnates*, les grands) attirent l'or.

N'est-il pas curieux de trouver un beau chapitre d'économie dans un sermon destiné à consoler de pauvres colons? Dans les œuvres de ce grand homme, ces sortes de surprises ne sont nullement rares, son coup d'œil pénétrant découvre et signale souvent les illusions de projets chimériques.

Ces mines n'eussent pas été moins funestes au royaume. Vieira allègue l'exemple de la puissante rivale du Portugal. « Et pour citer d'abord des exemples plus rapprochés de nous, quels avantages a retirés l'Espagne de son fameux Potosi, et de ses autres mines en cette Amérique? Les Espagnols eux-mêmes reconnaissent en le déplorant que toutes ces mines n'ont servi qu'à les décimer et à les appauvrir. Eux ils déterrent et transportent l'argent, et ceux qui en ont le profit, ce sont les étrangers. » Il ne leur reste que les scories : « *Argentum tuum est in scoriam* (1). » L'argent des Espagnols s'est changé en gros sous, et leurs millions en billon, selon la parole de saint Jacques, leur patron : *Argentum vestrum æruginavit* (2).

Libre de se livrer tout entier à ses grands projets, Vieira voulut commencer par le Sud. A 400 lieues de Saint-Louis, dans la province de Céara, les Guaranis,

(1) Is., I, 22.
(2) Jac., V, 3.

les Tobajaras vivaient avec d'autres tribus sauvages retirées dans les gorges et les sombres cavernes de l'Ibiapaba. Ces peuplades avaient été les premières à recevoir l'Évangile ; un de leurs apôtres, le Père Pinto, avait même scellé de son sang la foi qu'il avait fait fleurir en ces contrées. Mais, comme plusieurs provinces, elles avaient horriblement souffert de la guerre, et l'invasion hollandaise les avait replongées dans un état voisin de leur première barbarie. Soumises quelque temps à l'influence du Judaïsme, leurs croyances n'étaient plus qu'un mélange informe de fables et de lambeaux de vérités. La foi à une vie future, ils l'avaient conservée, mais en en faisant le repaire d'immondes voluptés. Ils espéraient revoir dans un nouveau paradis le Père Pinto, leur apôtre vénéré. Dieu devait s'incarner de nouveau, mais cette fois dans une vierge de leurs montagnes : aussi allait-on voir une révolution telle, que la terre serait en haut et le ciel en bas, et les Indiens auraient à leur tour la domination sur les Européens. Ils tenaient des Juifs cette croyance que le frère survivant devait épouse la femme du défunt.

Tout jeune encore, à Bahia et à Olinde, Vieira avait beaucoup entendu parler de ces peuples. Aux récits des missionnaires, il avait senti s'embraser en son âme les pieuses ardeurs du zèle, et il s'était bien promis, Dieu aidant, de rallumer un jour dans ces régions le flambeau de la foi. On le sent au plaisir qu'il met à décrire ces âpres montagnes et ces sites grandioses. « Ibiapaba, dit-il dans une de ses lettres rapportée par Barros, signifie terre taillée à pic : c'est moins une montagne qu'une chaîne de montagnes qui s'élèvent à l'intérieur sur les rives de Camuci. Elles

ressemblent aux vagues d'une mer en furie qui vont se succédant et s'enflant les unes après les autres sur un espace de plus de 40 lieues. Partout c'est la même roche granitique ; mais cette roche, aride et nue en beaucoup d'endroits, en d'autres est couverte d'une végétation luxuriante. Il semble que par sa nature, cette contrée rocailleuse retrace celle de ses habitants qui sont souvent durs comme la pierre, et parfois donnent des espérances et se laissent cultiver. La hauteur de ces montagnes ne peut s'apprécier d'une manière certaine; elles sont très élevées, comme le savent ceux qui parviennent à les gravir, non sans perdre plus d'une fois haleine, et sans s'aider des mains autant que des pieds. Mais avez-vous atteint le sommet, elles vous dédommagent de vos fatigues, en déroulant à vos yeux un des plus beaux tableaux que la nature ait étalés dans aucune partie du monde : c'est un panorama varié de montagnes de vallées, de rochers à pic, de forêts et de campagnes qui s'étendent à perte de vue, et dans le lointain la mer à l'extrémité de l'horizon (1). »

Mais que le voyageur plonge le regard dans la profondeur des abîmes, il aperçoit les nuages courant sur le flanc des montagnes à une telle distance au-dessous de ses pieds, qu'il se figure les voir des hauteurs des cieux.

Comme ils ressemblent tout à fait au ciel, ils en inspirent le désir et semblent le promettre à qui le vient chercher en ces déserts. Les jours sont courts dans les gorges des montagnes. Les premières heures

(1) « Variando, de montes, valles, rochedos, picces, bosques, e campinas delatadissimas, e dos longes do mor no extremo dos horizontes. » (Barros, II, 211.)

du jour se couvrent de brouillards, qui sont continuels et très épais ; les dernières se cachent de bonne heure dans l'ombre des montagnes qui se trouvent de ce côté plus proches et plus élevées. Aussi bien que dans la zone torride, les nuits sont très froides dans l'année, et telle est la rigueur de l'hiver qu'elle égale les grands froids du Nord. Les Tapuyas, sans habitation que le creux des rochers, vivent sans travail de leurs flèches (1), tuant pour se nourrir toutes sortes d'animaux, des rats, des serpents, des crapauds, des lézards et les bêtes les plus répugnantes. Les Tabajaras vivent à peu près dans la même misère. Ils pourraient sans trop de peine suppléer à la pauvreté du sol avec les ressources de la mer, qui n'est éloignée que de 25 lieues ; mais telle est l'apathie de cette peuplade et sa paresse sans égale même au Brésil, que c'est merveille de voir un poisson dans ces montagnes. Ils se nourrissent de miel, de manioc, et autres légumes, et encore en petite quantité ; aussi la faim est-elle continuelle parmi eux et leur tient-elle lieu de pain quotidien (2).

Une heureuse circonstance vient favoriser le succès de la mission. Le gouverneur Vidal de Negreiros voulait construire une forteresse sur les bords du fleuve Camuci, pour protéger le commerce de bois brésilien, abondant en ces montagnes. Il s'en ouvrit à Vieira, et tous deux de concert écrivirent une lettre aux habitants de l'Ibiapaba, leur notifiant les nouveaux édits en faveur de la liberté des Indiens. Neuf mois déjà passés, l'Indien porteur de la lettre ne revenait pas.

(1) « Da ponta do frescha, » vivent de la pointe de leurs flèches.
(2) Barros, II, 111-115.

Vieira, pour qui ce long retard était un cruel tourment, voulut s'embarquer lui-même. Mais, après plusieurs semaines de pénibles efforts, les courants le ramenèrent presque au même point. Enfin le messager parut portant d'excellentes nouvelles. Le fort était en construction et les missionnaires impatiemment attendus.

Aussitôt Antoine Ribeiro et Pierre Pedroso prennent la voie de terre avec une trentaine d'Indiens; mais, comme ils longeaient la mer, ce ne fut pas sans danger qu'ils traversèrent plusieurs fleuves, à leur embouchure. Le Piraninim les entraîna jusqu'à la mer avec la rapidité d'une flèche, et dans les rives escarpées d'un autre fleuve un tourbillon de sable faillit les engloutir sous ses vagues solides. Mais ils furent bien consolés de la longueur et des dangers du voyage, quand ils virent la joie des habitants et l'attendrissement des vieillards, qui croyaient voir en eux le père Pinto, leur bienfaiteur. Aussitôt on se mit à l'œuvre, et plusieurs églises ayant été rapidement construites sous la conduite des missionnaires, ceux-ci ne cessent de catéchiser, d'instruire et de baptiser. L'élan était général et de merveilleux changements s'opéraient dans les âmes. Les missionnaires mettent en vers (1) les principales vérités de la religion, et bientôt, ô prodige qui surpasse les fabuleuses merveilles de la poésie antique! ces vérités, chantées par les enfants sur un rythme harmonieux, attirent et captivent les foules. Pendant que la vérité pénètre par l'har-

(1) Toutes les relations des premiers missionnaires s'accordent à nous montrer les peuplades du nouveau monde comme étant passionnées pour la musique et pour la poésie. « Les sauvages du Brésil, dit le père Simon de Vasconcellos, se plaisent par dessus toute chose à la douceur et au chant; ils font consister dans cette jouissance toute la félicité humaine. » In-f°, liv. I, p. 106.

monie dans l'intelligence des Indiens, la grâce amollit les cœurs et ces peuples se sentent à la fois attendris et étonnés du bonheur qu'ils goûtent.

Mais bientôt les choses changent de face ; quelques habitants de l'Ibiapaba, originaires de Pernambouc, avaient autrefois favorisé les Hollandais. Craignant les représailles des Portugais, ils répandent le bruit que les missionnaires ne sont que des espions. Quand ils auront exploré le pays, une armée portugaise envahira ces contrées. Bientôt, fâcheuse coïncidence, le gouverneur Vidal de Negreiros traversa le pays à la tête d'une nombreuse escorte, il n'en fallut pas davantage pour accréditer les rumeurs de la malveillance. Rien n'égale l'inconstance de l'Indien, cet éternel enfant du désert. Dès lors la confiance fait place aux soupçons, l'amour à la haine, et les missionnaires, réduits à l'impuissance, sont obligés de chercher un refuge dans la forteresse. Leurs jours n'y furent bientôt plus en sûreté. Apprenant que les chefs de la tribu trament un complot contre leur vie, Antoine Ribeiro se présente à l'improviste devant eux : « Pour égorger des missionnaires sans armes, les flèches des Tapuyas ne sont pas nécessaires ; ils sont entre leurs mains ; ils ne peuvent pas résister et ils ne veulent pas fuir. Il suffit du plus âgé, du plus faible d'entre eux pour leur ôter la vie. De grand cœur ils la leur donnent, heureux si Dieu, content de leur sang, veut bien pardonner aux Tobajaras ce péché et tant d'autres dont ils ne veulent pas se corriger. Qu'ils soient bien assurés qu'ils demanderont pour eux au ciel, non la vengeance et les châtiments, mais ses miséricordes (1). »

(1) *Ibid.*, ch. 236.

Confus et subjugués par cette grandeur d'âme, les barbares jurèrent de laisser en paix les missionnaires.

Le Provincial, qui résidait à Bahia, jugea qu'il fallait abandonner au plus tôt cette terre ingrate. Vieira, dent le caractère était l'énergie et une indomptable ténacité, n'était pas de cet avis. Toutefois, il se rendit à celui de son supérieur, et s'en fit même l'intermédiaire. Mais, soit que l'exécution des ordres supérieurs n'eût pas été assez rapide, soit qu'il y ait eu quelque malentendu à cet égard, Vieira vit prendre à son égard une mesure assez désagréable. Le Provincial l'avertit de revoir ses sermons, afin de les imprimer au profit de la mission. C'était par le fait enlever le missionnaire à tout ministère auprès des Indiens, la seule chose qu'il fût venu chercher au Nouveau-Monde. Ce grand religieux, avec sa haute intelligence et la fière indépendance de son caractère, se voyait plus que tout autre exposé à n'être pas toujours compris de ses supérieurs immédiats. Il se soumit aussitôt et plaisantait même de bonne grâce sur ses nouvelles occupations. « Voyez ce que peut l'obéissance : elle est si puissante que non-seulement je me soumets volontiers, mais j'en viens à trouver bon ce qu'on me commande. Il n'y a pas de plus curieuse comédie que ma vie; et quand je veux ou pleurer, ou rire, ou m'étonner, ou rendre grâces à Dieu, ou railler l'humanité, je n'ai qu'à jeter les yeux sur moi. »

Ce passage en dit assez ; il dispense de tout commentaire. Bientôt une lettre du général, en nommant Vieira Visiteur, lui rendit toute son initiative. De Lisbonne on lui écrivit pour lui promettre de nouveaux subsides, et le prier de prolonger le plus possible la mission d'Ibiapaba. Les nouvelles fonctions

de Vieira lui faisaient un devoir de visiter les nombreuses résidences des missionnaires ; si elles lui prenaient beaucoup de temps, en retour elles lui permettaient d'aiguillonner le zèle de ses frères et de faire fleurir les missions. Les esclaves étaient toujours l'objet de ses plus tendres sollicitudes, et malgré la multiplicité croissante de ses charges, il trouvait encore le temps de présider le tribunal qu'il avait établi pour les protéger. Dans des excursions sur les rives de l'Amazone et du Rio Negro, 2,000 Indiens avaient été capturés. La plupart furent affranchis immédiatement ; quelques-uns aimèrent mieux rester auprès des Portugais afin échapper aux privations du désert ou à la dent des cannibales. Ils reçurent le baptême et furent instruits des mystères de la religion. Pour eux comme pour les Indiens remis en liberté, ce tribunal méritait encore son beau nom de tribunal de la Rédemption des esclaves.

Afin de répondre aux prières et à la confiance de la reine, Vieira retourne avec une nouvelle ardeur dans les montagnes d'Ibiapaba. Après vingt et un jours de marche il arrive dans la semaine sainte ; quatre prêtres l'accompagnaient, ainsi que deux Indiens de Pernambouc qui savaient jouer de l'orgue. Le jeudi saint et les jours suivants, Vieira célèbre solennellement l'Office et la Passion du Sauveur. Et ces lions, déposant toute férocité, viennent pieusement adorer la Croix. Au coucher du soleil, ils furent témoins d'un spectacle bien plus touchant dans la procession au Tombeau. Voici l'ordre de cette pompe funèbre : marchaient d'abord sur deux files les enfants et les jeunes gens, la tête couronnée d'épines, et une croix au côté. En dehors et dans le même ordre s'avançaient les

hommes, portant avec respect leurs arcs et leurs flèches. En même temps les tambours renversés, des chants lugubres pénétraient de douleur et de je ne sais quelle horreur religieuse.

Les cérémonies achevées, le point important était de donner des règles à cette chrétienté corrompue : entreprise difficile, téméraire même avec des Indiens si rebelles à tout joug. Mais le *Grand Père* était renommé pour son activité et ses travaux extraordinaires : son amour pour les Indiens, son zèle à défendre leur liberté, tout semblait faire de Vieira l'arbitre de ces peuples. Il commença par bannir du pays les Indiens du Pernambouc, qui avaient trop longtemps exercé une mauvaise influence. Avec les chefs et les membres de la nation, on convint des points suivants : Ne former qu'une colonie, bâtir une vaste église pour la nation ; baptiser ceux qui n'avaient pas encore reçu le baptême. Tous enverraient leurs enfants deux fois par jour au catéchisme et à l'école, et chacun n'aurait qu'une femme et une femme légitime ; enfin on se confesserait au moins une fois l'an, observant en tout les lois de Dieu et de l'Église (1).

Pour mieux maintenir la discipline parmi les barbares, on nomma comme *surintendant des choses spirituelles* le propre frère du principal chef, Indien zélé, énergique et respecté de tous. Les fruits ne se firent pas longtemps attendre. Trois des premiers chefs donnèrent un grand exemple, en se séparant de leurs concubines et retournant à leur femme légitime. Vieira voulut faire office de curé et célébrer les noces avec pompe. Comme il connaissait le goût des sauvages pour

(1) De Barros,, III, ch. 67.

l'éclat des fêtes, il se signala par une générosité et des dépenses extraordinaires. Les fêtes ne durèrent pas moins de douze jours et de douze nuits.

Au mois de mai, le missionnaire écrivit au Provincial, lui rendant compte de la mission avec le plan qu'on devait observer et suivre. Ce Mémoire, monument du zèle et de la sagesse de cet apôtre, fut envoyé à Rome, et le général ordonna d'en observer les moindres prescriptions comme autant de lois (1), tant il paraissait convaincant, tant il semblait promettre encore les succès qui l'avaient inspiré. Suivons maintenant Vieira au Nord, dans la terrible et glorieuse mission des Nhéengaïbas.

Saint-Jean, où nous venons de voir exterminer une armée portugaise, est une île de cinquante lieues carrées, jetée en travers des Amazones à l'embouchure du grand fleuve. Les peuplades qui l'habitaient, bien que différentes de langage, avaient reçu le nom générique de Nhéengaïbas, nom terrible aux Portugais eux-mêmes, dont la valeur faisait trembler les autres sauvages. D'abord amies des Portugais, dès qu'elles eurent reconnu que le mot de paix n'était qu'une feinte pour attenter à leur liberté, elles avaient pris les armes et leur avaient fait une guerre implacable. Sur leurs canots légers et bien armés, ils pénétraient partout et portaient le carnage et la ruine jusqu'au sein des villes et des forteresses portugaises. Vainement Vidal de Negreiros et plusieurs gouverneurs avant lui avaient tenté de soumettre ou d'exterminer ces dangereux voisins; leur audace, leur ruse, et un courage à toute épreuve, les avaient rendus invincibles. Écou-

(1) *Ibid.*, ch. 73.

tons Vieira lui-même; il nous a laissé de ces peuples, comme de beaucoup d'autres, une description géographique aussi riche que vraie.

« L'île entière n'est qu'un labyrinthe confus et inextricable de rivières et de bois épais, les uns avec des entrées et des issues sans nombre, les autres sans entrée ni issue. Aussi est-il impossible de cerner, de trouver, de suivre et même de voir un ennemi retranché derrière des abattis d'arbres, les flèches à la main. Pour ce genre de guerre invisible et volante, les maisons, les femmes et les enfants sont naturellement de grands obstacles. La première chose que firent les Nhéengaïbas, quand ils eurent résolu de combattre les Portugais, ce fut de séparer les habitations où ils vivaient, en espaçant les maisons de l'intérieur de l'île à de grandes distances, de manière cependant à pouvoir dans le péril s'avertir les uns les autres et à n'être jamais attaquées ensemble. De la sorte ils se trouvaient habiter l'île entière sans en habiter aucune partie. Les bois leur servaient de rempart, les rivières de fossés, les maisons de postes d'observation, chaque femme de sentinelle, et la trompette de signal d'alarme (1). »

Un tel peuple, on le conçoit facilement, n'était pas un allié à dédaigner. Aussi les Hollandais avaient-ils noué et soigneusement entretenu avec lui des relations amicales. Or le nouveau gouverneur, don Pedro de Mello, venait d'arriver apportant la nouvelle d'une prochaine guerre avec la Hollande. On craignait avec raison que, alliés avec ces insulaires, les Hollandais ne se rendissent bientôt maîtres de toutes ces contrées. Dans le conseil du gouverneur, tous furent d'avis qu'il convenait de prévenir les Nhéengaïbas et

(1) *Cartas sel*, X, p. 28-29, et II, 2.

de leur déclarer la guerre. Tout autres étaient les pensées de Vieira. Le gouverneur l'avait fait appeler au milieu du conseil. Pressentant que le moment était venu de réaliser ses projets de mission dans le Nord, il représenta qu'il serait plus juste de leur offrir d'abord la paix ; et comme on lui objectait qu'ils pourraient bien répondre à coups de flèches, il s'offrit à servir de médiateur. Heureux de se décharger d'une épineuse affaire, le gouverneur accepta sur-le-champ.

Vieira envoie deux Indiens avec une lettre adressée à toutes les nations des Nhéengaïbas. Grâce à la nouvelle loi qu'il avait apportée du Portugal, c'en était fait pour toujours de l'esclavage injuste, et des autres charges qu'avaient voulu leur imposer les Portugais ; ils peuvent l'attendre, il ira leur parler en personne. Singulier phénomène ! ces peuples que nous appelons sauvages sont souvent, quand on leur montre de la confiance, d'une générosité et d'une courtoisie sans égales. Flattés des avances de celui qu'ils appelaient le *Grand Père*, ils font escorter les deux députés par six de leurs principaux chefs, accompagnés eux-mêmes d'une foule d'Indiens de différentes nations. Ils venaient se remettre au pouvoir des Portugais, « bien sûrs que sous la protection des Pères, dont ils s'appelaient les fils, personne désormais ne leur ferait aucun mal. » Vieira voulait partir sur-le-champ avec eux ; mais avec une délicatesse charmante, les barbares répondirent qu'ils n'avaient encore rien disposé pour le recevoir convenablement. Ils demandaient du temps afin de bâtir une aldée sur le bord de la rivière, et d'y élever une maison et une église. Ces préparatifs terminés, vers la Saint-Jean, ils viendraient en plus grand nombre chercher le Père. Ce-

lui-ci met à profit ce délai pour visiter les résidences du Para ; mais déjà son cœur d'apôtre goûte les joies du triomphe, et il épanche ses espérances dans une lettre à l'un de ses frères :

« Je m'occupe actuellement des Nhéengaïbas. Ces nombreuses peuplades, si guerrières que jamais nous n'avons pu les dompter par les armes, les voici qui viennent se ranger sous la bannière de Jésus-Christ et sous le sceptre de Sa Majesté, et cela sans autre dérangement de notre part que l'envoi d'une feuille de papier : il est vrai qu'elle était contre-signée du nom de Jésus, dans le cachet de la Compagnie (1). »

Au temps convenu, on vit aborder près des aldées du Para trente canots portant trente chefs Nhéengaïbas. Une foule de guerriers les escortaient, tous d'humeur et d'aspect si farouches, que la forteresse et la ville de Para se tinrent secrètement en armes.

Vieira voulut donner à cette manifestation nationale et religieuse toute la pompe possible. Le 10 août 1659, il se mit en marche avec douze grands canots. Il avait pour cortège les principaux chefs des nations chrétiennes, six Portugais seulement, et le père Thomas Ribeiro. Le cinquième jour du voyage, à l'entrée de la rivière des Mapuas, on aperçut au loin, à la surface des eaux, un objet mouvant, aux formes gracieuses et fantastiques, qui déployait ses ailes et s'avançait majestueusement sur les eaux. On eût dit un gigantesque oiseau de mer. C'était une magnifique pirogue toute pavoisée de plumes de couleur, à la manière indienne. Elle portait les princi-

(1) L'abbé Poiret, p. 71.

paux chefs qui venaient recevoir la flottille du missionnaire. Un chœur de musiciens rustiques jouait de la trompette, en poussant des *pocemas*, qui sont des cris d'allégresse et d'applaudissement. Quand les deux flottilles se furent abordées, et qu'on se fut donné de part et d'autre toutes les marques de respect et d'amitié, les chefs sauvages remirent le crucifix du Père de Sottomayor entre les mains de Vieira. Cet accueil triomphal sur les flots, le souvenir du passé, ses guerres et ses massacres, une ère de bonheur qui s'ouvrait si heureusement pour l'avenir, tout remplissait Vieira d'une douce émotion. Attendri jusqu'aux larmes, le grand religieux éleva le crucifix dans les airs et, sur ces fronts barbares respectueusement inclinés, il fit descendre les bénédictions du Dieu de paix. La religion prenait possession de l'île. Une réception et des acclamations enthousiastes attendaient le missionnaire au rivage. Une foule immense les accompagna à l'église de palmier, pour y chanter un *Te Deum* d'actions de grâces, et les conduisit ensuite à une résidence de forme circulaire bâtie pour les recevoir. Une attention délicate avait présidé à la construction et respecté les usages des missionnaires : un corridor régnait en face des chambres et un mur de clôture les séparait des Indiens.

Quelques jours après, l'île tout entière parut s'ébranler. D'innombrables pirogues arrivaient de tous côtés ; dans les clairières des bois, dans les sentiers sinueux des côteaux, une foule joyeuse accourait en longues files, pour se rendre à ce nouveau *Champ-de-Mai* des nations barbares. Vieira traverse ces flots d'hommes, aux costumes bizarres et variés, pour les haranguer d'un lieu élevé ; aussitôt à la bruyante agitation suc-

cède un profond silence. Vieira leur parle de Dieu et de la liberté; il leur annonce ensuite le saint sacrifice de la messe, afin qu'au pied de l'autel où Dieu va s'immoler pour eux, ils se disposent à jurer l'oubli du passé, et à trouver dans une réconciliation générale le gage d'un meilleur avenir. Alors les chefs chrétiens se placent avec les Portugais à droite du sanctuaire, à gauche les chefs Nhéengaïbas nus, empanachés à la barbare, leurs arcs et leurs flèches à la main. Sur un autel richement orné, le Père Vieira dit la sainte Messe à laquelle les sauvages assistent à genoux. « C'était une grande consolation pour les Portugais, de les voir se frapper la poitrine et adorer l'hostie et le calice du Sauveur, dont le sang divin répandu pour tous avait pour eux une efficacité particulière. »

Continuons à nous inspirer du récit de l'auteur de ces scènes. — « Après la messe, encore revêtu des ornements sacerdotaux, le Père fit une instruction à toute l'assemblée, lui déclarant par interprète la sainteté du lieu où ils se trouvaient, l'obligation de répondre avec candeur à tout ce qui leur serait demandé, et la nécessité de garder inviolablement la foi promise. Alors il fait demander à chacun des chefs s'il veut recevoir la foi du vrai Dieu, et devenir vassal du roi de Portugal. Il leur déclare en même temps les obligations d'un vassal. Elles consistent à obéir en toutes choses aux ordres de Sa Majesté, à recevoir ses lois et à garder une paix perpétuelle et inviolable avec les vassaux du même seigneur, étant ami de tous ses amis et ennemi de tous ses ennemis. De cette façon ils jouiraient en assurance et en liberté de tous les avantages et privilèges accordés aux Indiens de cet État par la dernière loi de Sa Majesté, année 1655. »

Au milieu de la cérémonie, une piquante repartie vint mettre en relief la brusque franchise de ces rudes enfants de la nature, et la duplicité des Européens. A la question, s'ils voulaient jurer fidélité à Dieu et au roi de Portugal, tous les chefs avaient répondu d'une manière affirmative; un seul, Pivé, protesta énergiquement, et, au milieu de l'assemblée stupéfaite, il ajouta : « Non, je n'ai pas besoin de jurer fidélité aux Portugais; nous, jamais nous n'avons manqué à nos engagements; eux, au contraire, ils ont violé bien souvent les lois du roi, et même du Dieu qu'ils adorent. A eux donc et non à nous de renouveler de pareils serments. » Une réponse si juste, qui rendait si vivement la pensée des barbares, fut vivement applaudie (1).

Les Portugais s'avancent les premiers et, la main sur l'Évangile, prennent Dieu à témoin de la sincérité de leurs promesses. Les chefs Nhéengaïbas s'approchent de l'autel où se tenait Vieira, et, jetant à ses pieds leur arc et leurs flèches, le genou en terre, ils lèvent les mains et les placent dans celles du Père en disant :

« Moi, chef de ma nation, en mon nom et au nom de tous mes sujets et descendants, je promets à Dieu et au roi de Portugal, d'embrasser la foi de Jésus-Christ Notre Seigneur, d'être, comme je le suis dès ce jour, sujet de Sa Majesté, d'avoir la paix perpétuelle avec les Portugais, étant ami de leurs amis, ennemi de leurs ennemis. »

Le serment achevé, tous vinrent dans le même ordre embrasser les Pères, les Portugais et les chefs des nations chrétiennes. Sortis de l'église les chefs barbares

(1) Voy. Barros, III, 37.

brisaient leurs flèches et les Portugais déchargeaient dans la rivière leurs arquebuses. Ainsi s'accomplissaient à la lettre les paroles du Prophète : *Arcum conteret et confringet arma.* Tout cela se faisait au son des trompettes, des tambours et d'autres instruments qui accompagnaient les cris d'allégresse de toute la multitude.

A la résidence des missionnaires, un acte juridique fut dressé de tout ce qui avait été promis et juré à l'église. Les chefs barbares le signèrent avec le plus grand soin. Dans leur naïveté, ces bons naturels attachaient un grand prix à ce que leurs noms fussent mis sous les yeux de Sa Majesté.

Les quatorze jours que dura l'assemblée furent quatorze jours de fêtes, qui se passèrent à recevoir et à entendre les sauvages. Les nuits furent employées à des bals continuels où ces nations, naturellement curieuses et différentes de langage comme de chants, avaient beaucoup à voir et à entendre. Ce triomphe de la foi se termina par l'érection d'une croix magnifique. Afin d'imprimer plus de respect pour elle, les Indiens de condition inférieure n'eurent pas le droit de la toucher. Portée sur les épaules de cinquante trois chefs sauvages, elle fut élevée au milieu de l'allégresse publique, comme un monument de ce grand acte civilisateur.

Quel était le chiffre des habitants de l'île Saint-Jean, nous ne saurions le dire d'une manière précise. Vieira estime qu'ils s'élevaient à plus de 40,000, et que, réunis aux Tricujus qui habitaient la terre ferme en face de l'île, ils ne formaient pas moins de 100,000 âmes.

Peu de temps après, Vieira recevait de Lisbonne de

nouveaux missionnaires avec les félicitations de la reine régente, Louise de Guzman. Il s'empressa d'en envoyer aux Nhéengaïbas, achevant par cette mesure le bien qu'il n'avait fait qu'ébaucher. Transporté de joie à la vue des succès qui venaient couronner son zèle infatigable, il put écrire à la cour avec un légitime orgueil : « Tandis qu'on nous mande de la métropole de miraculeuses victoires, nous aussi, nous avons à annoncer à Sa Majesté des conquêtes et des victoires, qui se peuvent avec beaucoup plus de raison appeler miraculeuses. Là Dieu est vainqueur, mais au prix du sang, des ruines, des larmes et des douleurs de la chrétienté; ici Dieu triomphe sans effusion de sang, sans ruines, sans guerre et même sans dépenses; et au lieu de la douleur et des larmes des vaincus, larmes où les vainqueurs ont aussi leur part, on ne voit qu'allégresse, et applaudissements : le triomphe du Portugal et de l'Église répare ses pertes et le sang versé en Europe, par la conquête des peuples qu'elle fait en Amérique (1).

Au nord comme au sud, le Portugal obtenait de fidèles alliés par ces missions pacifiques : cela lui permettait de réunir contre la Hollande ses forces éparses jusque-là. Le 6 août, les Provinces-Unies faisaient une paix définitive avec le Portugal, et, à la sollicitation du roi Charles II, qui avait épousé doña Catherina, renonçaient au Brésil, à Angola et à l'île Saint-Thomas.

Lisboa, d'ordinaire judicieux dans ses appréciations, ne veut voir dans les paroles du grand missionnaire qu'une vanité ridicule. Ce jugement me surprend un peu, je l'avoue, dans un Américain surtout. Apparem-

(1) *Cartas sel,* X, au commencement.

ment Lisboa avait peu lu nos anciennes relations, si intéressantes et malheureusement si peu connues. Les Hollandais, peuple pratique, s'il en fut, étaient devenus tout-puissants au Brésil, en affranchissant bon nombre d'esclaves et en faisant des alliances avec les Indiens civilisés. Ils prenaient le contre-pied des Portugais, qui révoltaient les sauvages par leur cruauté et leur tyrannie; c'était l'infaillible moyen de s'en faire aider et chérir. Écoutons plutôt la relation de Pierre Moreau dans son style pittoresque :

« Les sauvages, qui ne chérissent rien davantage que la vie oisive...., ne se montrèrent pas ingrats de ce riche présent de la liberté qu'on leur redonnait; au lieu qu'auparavant ils ne pouvaient vivre en sûreté, cherchaient les déserts pour refuge et avaient une telle terreur des armes portugaises et de ce feu qui sortait de leurs mousquets et qui leur causait des plaies mortelles sans le voir, qu'ils s'estrangeaient de la conversation des chrétiens. Ravis donc d'une grâce si peu attendue, ils vinrent d'eux-mêmes faire offre de leurs services à leurs bienfaiteurs qui, avec adresse, les apprivoisèrent par petits présents, et apprirent aux Brésiliens à manier les armes et à en tirer droit comme eux. Mais les Tapuyos, nation plus brutale et qui, nus comme la main, ne vivent que dans les bois comme vagabonds, ne purent jamais s'y accoutumer. Ils se jetaient incontinent par terre, sitôt qu'on leur présentait un *bâton à feu,* se relevaient promptement sans parfois donner le temps de recharger, et portaient seulement des massues larges et plates au bout faites d'un bois dur, avec lesquelles ils fendaient des hommes en deux ; pourtant des uns et des autres les Hollandais s'en sont servis et bien. *Leur armée faisait avec eux de merveilleux progrès.* Ils les conduisaient par les lieux les plus âpres et les plus difficiles, passaient eux-mêmes à la nage les soldats qui n'osaient se

hasarder dans les grandes rivières, marchaient et couraient d'une vitesse non pareille, devant, derrière et à côté, coupaient avec des haches qu'on leur baillait les ronces et les buissons épais qui retenaient auparavant le monde tout court, portaient deux à deux dans un hamac, qui est une toile de coton faite comme des rêts de pêcheurs, les officiers lassés ou indisposés et les officiers malades; ils marquaient les embuscades, les menaient en lieux où les ennemis étaient surpris et tués. S'il se fallait battre en rase campagne, les Portugais étaient certains de perdre la vie s'ils ne se sauvaient, car ces Tapuyos et Brésiliens acharnés voulaient même tuer ceux qui les retenaient prisonniers : aussi jamais cela ne se faisait que rarement et de soldats à soldats en l'absence des autres (1). »

Avec ces sages appréciations d'un contemporain, la discussion est close. Il faut une singulière préoccupation d'esprit, pour trouver que ce n'est pas un immense service d'attacher à sa patrie ces redoutables tribus; comme si ôter à l'ennemi de tels alliés, ce n'était pas du même coup lui ôter la victoire.

(1) Voy. F. Denis, *Le Brésil*, p. 47.

CHAPITRE X

LETTRES ET ORAISONS FUNÈBRES

Vieira, le premier écrivain épistolaire du Portugal : variété de ses lettres. — Leur utilité pour l'histoire du Portugal et du Brésil. Lettres au roi : analyse et citations. Vieira dans l'oraison funèbre. —Bourdaloue et Bossuet.— Morts royales fréquentes en Europe. — Éloge de Don Édouard honteusement assassiné, de doña Marie de Ataïde. — La jeunesse et la beauté. — Jean III. Son éloge. — Il est choisi de Dieu pour être le restaurateur du Portugal. — Merveilleux succès de la Restauration. — Épitaphe de Jean IV.

Ces détails intéressants, nous les tirons presque tous des lettres de Vieira, source précieuse où nous avons souvent puisé avec bonheur. Rien n'égale le charme et la variété de cette correspondance. Dans un style simple, facile, et d'une inaltérable pureté, elle retrace au jour le jour l'histoire de cette époque mémorable. Jean de Barros avait élevé la langue portugaise au grand style de l'histoire, et la plupart des historiens l'avaient imité : aussi la pompe, la grandeur et la majesté du genre épique brillent dans la plupart de leurs ouvrages. Mais le laisser-aller d'un auteur qui écrit comme il parle, d'un ton simple et naturel, cette douceur insinuante de la conversation qui s'accommode à tous les sujets, on ne les voyait nulle part. Vieira en donna le premier modèle. Ses

lettres, où revit la souplesse et la flexibilité de ce grand esprit, nous offrent de véritables *mémoires* sur les affaires du Portugal et du Brésil ; seules elles nous montrent Vieira tout entier. Elles sont, dans toute l'acception du mot, de véritables *Lettres édifiantes et curieuses*. Aussi Francisco dos Reis, qui trouve en Vieira *un génie excellent dans tous les genres où il s'appliqua*, n'hésite pas à déclarer qu'il est sans rival en Portugal dans le genre épistolaire, et que, pour le fond comme pour le style de ses lettres, il marche de pair avec les grands modèles de l'antiquité (1). C'est aussi l'opinion des littérateurs portugais. Ils le mettent pour la plupart à côté de madame de Sévigné et de Cicéron. L'un d'eux va même jusqu'à le placer au-dessus de l'orateur romain pour le fond et l'intérêt des sujets (2). Sans prononcer sur ces comparaisons plus ou moins justes entre auteurs, qui ont écrit dans un genre si différent, disons seulement qu'elles sont des modèles de style épistolaire; elles ont la perfection qu'elles doivent avoir, simples, élégantes ou élevées, quand le sujet le demande; elles ne renferment ni pensées raffinées, ni jeux de mots, ni paradoxes, défauts qui déparent trop souvent les sermons. Ces lettres, d'ailleurs, sont une mine inépuisable de précieux documents. Négociations, paix, guerres avec l'Espagne et la Hollande, commerce, colonisation, politique intérieure et extérieure, état social et religieux du Portugal et des colonies, missions évangéliques, soumission de tribus révoltées, création des aldées ou paroisses indiennes, mémoires pour fonder la Com-

(1) *Corso de litterature*, t. III, Licc., XI, III.

(2) L'éloge ne pouvait aller plus loin. Le nom du critique m'échappe, mais il est connu en Portugal.

pagnie des Indes Orientales et Occidentales, pour ruiner le commerce des Hollandais en transportant au Brésil les productions des Indes, protestations éloquentes au roi et aux ministres en faveur des esclaves et des Indiens opprimés; cette énumération ne donne qu'une faible idée de ce recueil unique en son genre. Aussi Francisco dos Reis, dans l'ouvrage déjà cité, n'est-il que l'expression de la vérité quand il fait ce bel éloge : « Les lettres du Père Vieira sont de précieux documents qui nous révèlent les longs et continuels travaux de cet homme extraordinaire en Europe, en Amérique et dans les îles de l'Afrique occidentale, soit comme politique, homme d'État et diplomate, soit comme religieux et missionnaire. Grâce à elles, on peut se faire une juste idée de la politique intérieure et extérieure du Portugal, à cette époque si féconde en grands faits militaires, dans la guerre de l'indépendance contre l'Espagne, ainsi que de l'état des colonies portugaises en Amérique, spécialement à Bahia, au Maragnon et au Para (1). Le Maragnon surtout n'a pas de plus grand bienfaiteur que Vieira, ni de meilleure histoire que ses lettres qui sont, avec le bel ouvrage d'Ives d'Évreux, un tableau vivant des mœurs des peuples indiens. De plus, Vieira, qui remplit le XVII^e^ siècle, résume et souvent juge les faits contemporains d'une manière piquante. Aussi ne peut-on s'occuper sérieusement de l'histoire du Portugal ou du Brésil au XVII^e^ siècle, sans lire les lettres de Vieira. Elles sont la clef de l'histoire contemporaine; sans elles le politique et l'historien marcheraient à tâtons dans le dédale des événements. Malgré leur

(1) *Corso.*

longueur, nous citerons en grande partie les deux lettres au roi sur l'état des colonies. Non moins que les sermons, elles feront connaître la généreuse liberté de ce grand homme.

« Seigneur,

« A la fin de la lettre dont Votre Majesté m'a honoré, elle demande mon avis, s'il convient d'avoir en cet État deux capitaines généraux ou un seul gouverneur. Pour moi, Seigneur, les raisons politiques n'ont jamais été mon fait, aujourd'hui bien moins encore. Toutefois, pour vous obéir, je dirai franchement ce qu'il m'en semble. C'est un moindre mal d'avoir un larron que deux, et il est plus difficile de trouver deux hommes de bien qu'un seul. On proposait à Caton deux citoyens romains pour le gouvernement de deux places, il répondit qu'ils lui déplaisaient tous deux, l'un parce qu'il n'avait rien, l'autre parce qu'il ne se contentait de rien. Tels sont les deux capitaines généraux qui se partagent cette province. N. de N. n'a rien; N. de N. ne se contente de rien; et je ne sais quelle est la plus grande tentation, de la pauvreté ou de la richesse. Tout ce que peut produire la capitainerie du Para en cultivant la terre, ne vaut pas 10,000 cruzades, comme il est notoire, et de cette province N. de N. a tiré plus de 100,000 cruzades en trois années.

« Tout cet argent sort des sueurs et du sang des pauvres Indiens, qu'il traite comme ses esclaves. Nul n'a la liberté de laisser son service ou de servir autrui. Une telle conduite, sans parler de l'injustice qui se fait aux Indiens, est une cause de grande souffrance pour les Portugais et de mort pour ces pauvres gens.

« Dans une capitainerie, je confessais une pauvre femme, de celles qui venaient de l'intérieur. Elle me dit avec larmes que, de neuf fils qu'elle avait eus, en trois mois il lui en était mort cinq de faim et de misère. Je la consolais de la perte de tant d'enfants, lorsqu'elle me répondit : « Père, ce n'est pas sur eux que je pleure, mais sur les quatre qui me restent, sans avoir de quoi les nourrir, et je demande à Dieu chaque jour de m'en délivrer également. » Elles sont bien dignes de larmes les misères de ce pauvre peuple.

« Pour revenir aux Indiens du Para, le gouverneur les emploie comme ses esclaves, les tenant tous occupés à son service, surtout aux plantations de tabac. La conscience de Vieira l'oblige à dévoiler ces grandes iniquités.

« D'abord les Indiens sont contraints à un travail excessif, chaque année il en meurt une foule. Plus maltraités que des esclaves, ils sont à peine nourris et reçoivent un salaire qui ne répond pas le moins du monde à leur travail ni au temps employé. Comme les plantations de tabac se font dans des terres fortes et nouvelles, à de grandes distances des aldées, les Indiens sont séparés de leurs femmes et ne peuvent même nourrir leurs enfants, parce qu'ils n'ont pas le temps d'ensemencer leurs terres. Ainsi absents et séparés, les sauvages ne reçoivent aucune instruction, vivent sans connaître et pratiquer notre sainte Foi, négligés dans leurs corps et plus encore dans leurs âmes. Par suite de ces traitements cruels, beaucoup d'Indiens déjà convertis retournent dans leurs forêts, et les païens du désert ne veulent plus s'établir près de nous.

« La conscience, et une conscience délicate, voilà le premier et unique talent qu'on doit chercher dans ceux qui viennent gouverner cet État; s'il se trouve deux hommes de conscience, et d'autres pour leur succéder, il n'y a pas d'inconvénient à partager le gouvernement. Mais s'il ne s'en trouve qu'un, qu'un seul administre tout. Si l'on n'en trouve pas, comme jusqu'ici on paraît n'en avoir pas trouvé, que personne ne gouverne. L'Etat se trouvera mieux sans gouverneur. On l'a vu par expérience, un gouverneur arrivé du Portugal, N. de N., a perdu le Maragnon, et un capitaine général, Antoine Teixeira, choisi dans le pays, l'a sauvé, et cela sans secours du Portugal. Il y a ici des hommes de mérite qui gouverneront avec plus de connaissance, et seront mieux respectés; et quand ils songeraient à leurs intérêts, ils le feront avec plus de modération. Tout ce qu'ils gagneront restera à la terre qui en profitera; s'ils s'enrichissent, ce sera comme propriétaires et non comme usufruitiers, ainsi que le font tous ceux qui viennent du Portugal. Une fois que les Indiens seront indépendants des gouverneurs, si l'on coupe cette racine qui est le péché capital et originel de cet État, on verra cesser aussi tous les autres qui en découlent, et Dieu sera plus porté à nous faire miséricorde. »

Vieira se plaint, en terminant, de voir les missions troublées par ceux qui devraient seconder les travaux des missionnaires.

« Si nous ne sommes pas totalement soustraits à leur juridiction, nous ne pourrons obtenir la fin pour laquelle nous sommes venus ici ; la conversion et le salut des âmes. »

Une autre lettre, plus intéressante encore, mais que sa longueur nous empêche de citer, traite également des Indiens. Là se trouvait l'avenir de la colonie. Les causes du triste état du Maragnon, avec les moyens d'y porter remède, voilà l'objet de ce mémoire.

Croira-t-on qu'en 1653, trente-cinq ans après l'expulsion des Français, il n'y avait dans le Maragnon que deux paroisses : l'une sur la terre ferme, l'autre dans une île de six lieues carrées?

Les Claude d'Abbeville, les Yves d'Évreux, n'avaient guère eu d'héritiers de leur zèle; la domination espagnole et les luttes de l'indépendance avaient laissé languir la colonie dans un triste abandon. A cinq cents lieues de Bahia, dont il était séparé par les Hollandais, le Maragnon n'avait guère de communication avec la capitale, et les chrétiens, ni soulagés, ni visités dans leurs besoins, étaient réellement sans pasteur. Vieira propose de multiplier les églises, et de placer à la tête de chaque province un ecclésiastique savant et zélé, comme cela se faisait à Rio-de-Janeiro.

Quant aux souffrances intolérables des Indiens, toutes les causes se réduisent à la convoitise des gouverneurs et des capitaines généraux : de là les *rachats*, les excursions au désert et tant de guerres injustes. Les gouverneurs avaient coutume de dire que le roi les envoyait au Brésil, pour se payer de leurs services.

« Le remède — et il n'y en a pas d'autre, — c'est que Sa Majesté défende aux gouverneurs ou capitaines généraux d'exploiter des plantations de tabac ou autres choses semblables, par eux-mêmes ou par d'autres, qu'ils n'occupent

les Indiens qu'aux fabrications et ouvrages qui intéressent le service de Sa Majesté. Les aldées n'auront d'autres gouverneurs que les chefs indiens, qui répartiront librement leurs sujets entre les Portugais, au prix de la solde convenue. Pour le spirituel, les religieux visiteront les aldées. Personne, ni vice-roi, ni gouverneurs, ne s'ingérera dans les affaires des Indiens. Ils pourront seulement les requérir pour le service du roi, dans les nécessités de la paix et de la guerre. C'est le seul moyen de conserver et d'accroître les aldées, au sein desquelles les Indiens mèneront une vie chrétienne.

Dans une lettre du 4 avril 1654, adressée également au roi, Vieira conjure le Restaurateur de la liberté portugaise, de rétablir aussi celle des pauvres Brésiliens, qui souffrent depuis trente-huit ans un injuste esclavage et une tyrannie si indigne du nom chrétien. Il a lu aux Indiens du Para et du Maragnon la lettre de Sa Majesté, les sauvages en ont été consolés et ranimés. La cupidité effrénée des Gouverneurs a tout détruit dans cet État. « Le Maragnon et le Para sont le La Rochelle du Portugal et une conquête qui reste à conquérir (1). C'est une terre où Votre Majesté est nommée, mais nullement obéie. »

Quel intérêt et quel charme plein d'instruction offrent de telles lettres, on en peut juger par ces exemples. Leur longueur seule nous a fait abréger les citations. D'ailleurs, d'où avons-nous tiré les meilleurs chapitres de notre histoire? Des sermons et surtout de l'admirable correspondance de Vieira. Le mérite de cet ouvrage, s'il a quelque mérite, c'est que les plus vivants détails en ont été puisés aux sources les plus

(1) *Huma conquista por conquistar.*

pures; comme l'eau qui sort vierge du rocher, ils n'ont été ni corrompus, ni affadis par aucun contact étranger. Voulez-vous juger par vous-même du mérite de ces lettres au roi : toutes sont des chefs-d'œuvre de narration; lisez la lettre 84e du IIe volume où il décrit Lisbonne « la plus délicieuse terre du monde; » lisez la 112e et la 118e au comte d'Ericeira sur la difficulté d'écrire l'histoire (1).

Mais cette plume toujours occupée des graves intérêts de l'État et des missions, s'égayait parfois en d'innocentes plaisanteries, mettait en vers portugais ou latins un jeu de mots ou une épigramme. D'autres fois, comme dans sa réponse à Don Luiz de Sa, moine Cistercien, c'était un gracieux et spirituel badinage sur la grâce *de Condigno* et *de Congruo* (2).

Dans les derniers temps de sa vie, son sourire s'était empreint de mélancolie, chose naturelle chez un homme qui avait scruté les abîmes du cœur humain. C'était pendant les démêlés de Vieira avec l'Inquisition. Le marquis de Gouvea cherchait à le remplir d'espérance et de joie. « Je n'espère d'autre joie, répondit le religieux, d'autres fleurs, d'autres secours que ceux que nous promet en ce moment l'hymne du Bréviaire :

Dies venit, dies tua
In quâ reflorent omnia.
Lætemur et nos in via
Tuâ reducti dexterâ (3).

En tête du second volume des *Cartas*, le comte d'Ericeira en fait ce bel éloge. « On ne saurait, dit-il,

(1) Cartas, III, 29.
(2) *Ibid.*,
(3) II, p. 124, 19 mars 1664.

trop estimer ces excellentes lettres, elles charment et instruisent, elles nous apprennent à éviter le superflu qui fait la richesse de l'éloquence. Il sait, ce grand orateur, abaisser la hauteur de son génie et mettre son esprit ardent à la portée de tous les sujets.... Pour la beauté du style, c'est le meilleur modèle du respect avec lequel on doit écrire aux princes, des égards dans nos rapports avec les grands, de l'aimable facilité avec laquelle on correspond avec ses égaux, et de l'urbanité précise avec laquelle on parle à ses inférieurs. » A ces paroles d'un admirateur éclairé, il n'y a rien à ajouter.

Vers la même époque, Vieira eut à prononcer plusieurs oraisons funèbres. Bien qu'elles n'ajoutent rien à la gloire de notre orateur, disons quelques mots de ces éloges qui honorent la mémoire des saints et des grands de la terre, pour consoler et instruire les vivants. A toutes les époques de sa longue carrière oratoire, Vieira eut à prononcer de ces sortes de discours. Il y laisse voir la noble simplicité de son caractère. Comme s'il eût été effrayé du titre pompeux de panégyrique, il ne les appelle jamais que sermons. Sermon sur sainte Irène, sur saint Ignace, sur le bienheureux Stanislas Kostka ; ce n'est pas qu'il les conçût et les traitât à la manière de son confrère de France. Bourdaloue, en effet, semble n'avoir vu dans le panégyrique qu'une forme variée du sermon. L'admiration est l'âme du panégyrique. Il se défie de l'admiration des auditeurs. Raconter la gloire des saints, retracer ces vies si pieuses, il l'accepte, mais à la condition d'en faire les modèles du peuple chrétien. Aussi un critique en a fait la remarque, le récit est la partie faible dans les panégyriques du père Bourda-

loue (1). Avec un esprit aussi vif et aussi original que celui de Vieira, on devine ce qu'étaient les récits. Plusieurs offrent des modèles de narration rapide, semés de réflexions morales aussi fines qu'édifiantes. Notre orateur se rapproche donc plus de Bossuet que de Bourdaloue. Comme Bossuet, il excelle à saisir le caractère dominant de son héros et à le mettre en relief; comme Bossuet, il entraîne par la vivacité du récit, par l'heureuse application des Écritures, et par les formes dramatiques d'une éloquence qui anime ses personnages. Mais ce qui rend Bossuet unique dans le panégyrique et dans l'oraison funèbre, c'est le coup d'œil du génie. Il saisit un grand principe qui répand la lumière et l'unité sur la vie de son héros. L'Aigle de Meaux eut la bonne fortune de rencontrer des sujets où il put librement déployer toutes ses richesses oratoires. L'éloquence elle-même a besoin, pour donner toute sa mesure, d'être portée par son héros. Un sujet heureux, c'est la moitié du génie. Ce bonheur ne fut pas accordé à Vieira. Il n'eut guère à célébrer que des grands dont la vie avait été assez obscure, de jeunes princes, des princesses, qui avaient plutôt donné des espérances, qu'une matière suffisante à l'oraison funèbre. Jean IV seul fit exception. Encore en quelles circonstances l'éloge de ce prince fut-il prononcé? Au Brésil, au milieu de colons indifférents, si même ils ne se réjouissaient, au fond du cœur, d'une mort qui enlevait un ami au grand missionnaire, et aux Indiens un puissant protecteur. Parmi ces hommes de commerce et de lucre, parmi ces traficants d'esclaves, comment évoquer

(1) Gandar, *Etude sur les sermons de Bossuet.*

les grandes images de la liberté et de la patrie ? Vieira eut le bon goût d'être simple et de s'accommoder à son auditoire. Il s'interdit les grands mouvements que devaient naturellement lui suggérer la douleur et l'affection.

Vieira, qui aimait à aller au fond de tous les sujets, s'était-il fait une idée de l'oraison funèbre? Oui, et même assez exacte. Voici ce que nous lisons de l'exorde d'une oraison funèbre, celle de l'Infant Don Édouard : « L'orateur, d'après les exemples mêmes des plus anciens Pères, a trois choses à faire : *déplorer la mort, louer le défunt, consoler les survivants.* C'est ainsi que nous mettons à l'œuvre toute notre âme, dans ce dernier témoignage rendu à la mémoire de ceux que nous aimons. » Donnant ensuite la raison philosophique, Vieira ajoute que pour atteindre ce triple but, le meilleur moyen serait de changer les paroles en larmes. « Les larmes, en effet, sont ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment, car elles sont un écoulement de la douleur; elles sont ce qu'il y a de plus exquis dans la louange, car elles sont le prix de l'estime; elles sont ce qu'il y a de plus efficace dans la consolation, car elles sont le soulagement de la nature. »

A propos de l'Infant Don Édouard, nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés d'entendre la première page de cette oraison funèbre — la première, croyons-nous, que Vieira ait prêchée vers 1649, vingt ans avant que Bossuet prononçât celle de la reine d'Angleterre. —

« Enfin, royaume du Portugal, voilà donc que nos princes, eux aussi, sont mortels ! Enfin, cour de Lisbonne, prélats, religieux, nobles, peuple, pour nous aussi sont donc

faits les jours de deuil! Et qu'on ne s'étonne pas de la singularité de mon langage, il s'agit d'une illusion qui commençait à nous gagner tous, mais dont la mort vient de nous désabuser cruellement. Si nous jetons les regards sur les monarchies dans ces dernières années écoulées, depuis la restauration de la nôtre, nous trouverons que dans cette mortalité, seuls nos princes semblaient immortels. Dans cet intervalle de temps, nous avons vu en Angleterre la mort très malheureuse du roi Charles Ier, en France celle de Louis XIII, en Danemark celle de Sigismond, en Pologne celle de Ladislas, en Allemagne celle de l'impératrice Marie d'Autriche, suivie trois ans après de celle d'une autre impératrice, en Espagne celle de la reine Isabelle de Bourbon, et celle de l'Infant Don Fernand. Et au milieu de tant de morts royales ou princières qui furent pour toute l'Europe comme un deuil non interrompu, seule la maison de Bragance (1), quoique plus nombreuse que les autres, traversait le cours des années sans payer tribut à la mort, comme si elle eût eu la vie à ses ordres, et eût joui du privilège de l'immortalité. Mais, ô mort impitoyable, peut-on jamais se fier à toi? Pendant neuf années, la mort semble hésiter, mais alors même elle tendait son arc pour décocher ses flèches avec plus de force, et porter un coup plus terrible. Le trophée de sa prouesse, nous l'avons sous les yeux : ce sont les *colonnes*, les *arceaux*, les *lumières* de cette lugubre pyramide, que la douleur et l'amour ont élevée à la mémoire du sérénissime Infant Don Édouard, prince digne d'une plus longue vie et d'un meilleur sort; son nom si cher aux Portugais réveillera toujours dans leurs cœurs de douloureux et impérissables regrets. »

(1) Elle aussi paya plus tard un large tribut au malheur. Après l'infant don Édouard, frère de Jean IV, ce fut le fils aîné du roi, don Théodose, prince accompli qui fut pleuré de la nation entière. Le triste état d'Alphonse VI redoubla les regrets de cette mort.

Cet exorde ne manque ni d'originalité ni de grandeur. Vainement l'orateur a jeté les yeux sur l'histoire sacrée, pour y trouver un grand exemple de vertu ou d'infortune, dont le prince fût comme la copie, il n'en a point trouvé. Il a donc choisi Joseph, non comme le plus ressemblant, mais comme le moins dissemblant. Joseph le sage, le généreux, le prince vénéré, le bon *frère; Joseph le persécuté, le vendu, l'exilé, l'emprisonné, le mort. Mortuus est frater ejus et ipse remansit solus* (1).

Chacun des mots soulignés dut faire frémir l'auditoire d'horreur et d'indignation. Il rappelait quelques circonstances d'une de ces sanglantes tragédies qui déshonorent les nations aux époques néfastes de l'histoire. Édouard ou Don Duarte, frère de Jean II, était un prince aussi intelligent que brave. Il était allé offrir ses services à la Hongrie ; l'Espagne redoutait la capacité d'un prince qui pouvait rendre de grands services à sa patrie. Elle ne recula pas devant un exécrable marché. Par une convention signée, dit-on, à Vienne, elle se fit livrer à prix d'argent le malheureux prince, qui périt dans la tour de Roqueta près de Milan (2) en 1642. Plus tard, lorsque le Portugal oubliant sa dignité se rapprochera de la maison d'Autriche, Vieira prononcera un de ces mots sublimes qui tombèrent si souvent de ses lèvres indignées : *on n'avait pas consulté, dira-t-il, les ossements de Mantoue.*

Sur un jeune prince, Don Théodose, mort vers l'âge de vingt ans, sur une jeune dame du palais, Doña Maria de Ataïde, que dire? Quelques mots touchants sur la jeunesse et la beauté, quelques plaintes éloquentes sur la mort, qui moissonne et ravage en leur

(1) Genèse, LXII, 38.
(2) Voy. F. Denis, *l'Univers pittoresque*, Portugal, p. 328 et 348

fleur ces doux trésors du printemps de la vie. C'est ce qu'a fait Vieira. Bossuet lui-même avec tout son génie n'en eût probablement pas tiré autre chose. Plaignons la condition des grands orateurs. Parce que Dieu les toucha de sa main et leur accorda le plus grand des dons, une parole inspirée, les puissants de ce monde les supplient de consoler leur douleur, de ranimer un moment sous leurs yeux, par la magie de l'éloquence, les objets de leur affection. N'est-ce pas le plus souvent les soumettre à une épreuve impossible? Créer quelque chose de rien, c'est un privilège refusé au génie lui-même. Dieu se l'est réservé pour lui seul. Citons deux ou trois endroits sur la mort, la jeunesse et la beauté. Parmi des idées un peu raffinées, nos lecteurs trouveront plusieurs pensées pleines de grâce et d'originalité.

« La mort s'est fait une réputation d'impartialité par cela seul que, devant elle les palais des princes ne sont pas plus que les chaumières des pauvres. Que les palais des rois, si bien entourés de gardes qu'ils soient, ne puissent résister aux atteintes de la mort, nous n'en avons que trop la preuve sous les yeux. Il était juste que *les portes, si bien fermées d'ordinaire à la vérité, restassent du moins ouvertes à de tels désenchantements.* Mais dans son impartialité même la mort se montre bien partiale.... Oter la vie à tous, sans épargner personne, c'est de l'impartialité ; mais ôter la vie aux uns plutôt qu'aux autres, ne pas toucher à ceux qui sont un embarras pour ce monde et prendre ceux qui en sont l'ornement, se peut-il une plus grande partialité? Tous se plaignent de la rapidité avec laquelle la vie se précipite : pour moi, je ne me plains que de l'inégalité avec laquelle la mort chemine. Notez.

« Une fois, la mort apparut au prophète Habacuc, et celui-ci vit qu'elle faisait partie du cortège triomphal du Christ.

Ante faciem ejus ibit mors (1). Une autre fois la mort apparut à saint Jean dans son Apocalypse, et il la vit venir, montée sur un cheval. *Et ecce equus et qui sedebat super eum, nomen illi mors* (2). Une troisième fois, la mort apparut au prophète Zacharie et celui-ci vit une faux avec des ailes. *Vidi, et ecce falx volans* (3).... La mort vient pour ceux-ci en marchant, pour ceux-là en courant, pour les autres en volant. Si la mort ou marchait pour tous, ou courait pour tous, ou volait pour tous, alors elle serait égale, impartiale. Mais, pour les uns marcher, pour les autres courir, pour moi voler! O mort, qui te coupera les ailes?..... la faux de la mort est bien plus prompte à frapper que ne l'est à s'épuiser le sablier de la vie. Et même quand la mort ne vole pas, elle court plus vite que la vie. Le cheval sur lequel saint Jean vit la mort était vert, selon l'expression de Tertullien : *Et equus viridis.* Qui vit jamais un cheval vert? Mais c'était le cheval de la mort. Cet animal indomptable s'approprie les couleurs des années qu'il tranche, se dore des espérances qu'il foule aux pieds, et s'embellit des printemps qu'il détruit. Toutes les années sont sujettes à la mort, mais nulle plus que celles qui en sembleraient le plus à l'abri, c'est-à-dire les années pleines de verdeur. »

L'orateur s'attendrit ensuite sur cette fleur de la jeunesse si belle, si tendre, si tôt flétrie, et pousse un cri d'effroi.

« Les fleurs apparurent à nos regards, ce fut tout ce que la mort leur laissa faire, elles apparurent et disparurent aussitôt. O fleurs! ô fleurs! malheur à vous! Le printemps de la vie est l'automne de la mort. »

La beauté se plaint à son tour à la mort, de ce qu'elle laisse à tant d'éclat si peu de jours, à une si

(1) Habac., III, 5.
(2) Apocal., VI, 8.
(3) Zach., V, 1.

brillante représentation un théâtre si restreint. La beauté, d'après les lois de la mort, n'est-ce pas un titre pour devancer les autres dans la tombe?

« Des profondeurs de la terre jusqu'aux hauteurs des cieux, partout règne cette loi. Sur la terre, la rose, cette reine des fleurs, ne dure guère qu'un jour, Toute cette blanche pompe, ce luxe d'incarnat dont elle se revêt, qu'est-ce sinon mantille le matin, brillante parure à midi, linceul funèbre le soir. Et au ciel, la lune, cette reine des étoiles, lorsqu'en son plein elle semble être un splendide reflet de la beauté même, peut-on la contempler sans la voir bientôt après se transformer et s'amoindrir? A peine brille-t-elle de tout son éclat, aussitôt elle commence à s'éclipser, et, dès qu'elle se met en opposition avec le soleil, elle est tout enveloppée des ténèbres de la terre. O beauté de neige, s'écrie l'orateur, sitôt fondue aux rayons du soleil, que de matière vous offrez à mes plaintes! » En Portugal cette oraison est renommée pour les grâces et les charmes du style. En même temps le ton, le genre descriptif, un style trop éclatant d'images, rappellent nos écrivains du dix-neuvième siècle.

Pourquoi faut-il que l'éloge de Jean IV ne soit, selon l'expression de Vieira lui-même, qu'un « *résumé sincère des royales actions de sa vie?* » Son affection pour le prince, son zèle pour la gloire de la patrie, les grandes idées de liberté et de restauration, c'était plus qu'il n'en fallait pour allumer la flamme sacrée de l'éloquence, si l'orateur eût parlé à Lisbonne, parmi la noblesse et ce peuple qui avaient si héroïquement recouvré leur indépendance. La voix de Vieira s'éteignit au milieu de l'indifférence ou de l'envie. L'histoire y a gagné pour elle quelques détails intimes sur

Jean IV, le père de la patrie ; nous y avons perdu un chef-d'œuvre.

Ce verset du psaume 88 : *Inveni David servum meum : oleo sancto meo unxi eum : manus enim mea auxiliabitur ei et brachium meum confortabit eum*, offre dans chacune de ses paroles un cadre, ou plutôt un commentaire de la vie du roi. Comme David, Jean IV est le serviteur fidèle, choisi par Dieu entre beaucoup d'autres, pour conduire son peuple ; comme à David, ni l'onction royale, ni la spéciale assistance du bras du Seigneur ne lui ont fait défaut : telle est l'idée dominante du discours.

Que cherchait Dieu?

Un prince qui pût restaurer le Portugal. Les prétendants à la couronne, c'étaient les princes d'Espagne, de France, de Parme et de Bragance. Dieu chercha un restaurateur parmi ces prétendants, et il le trouva dans la maison de Bragance, dans la personne du roi Don Jean IV. Ainsi jadis il avait cherché David dans la tribu de Juda. En voici la raison :

« La restauration des royaumes est une grande œuvre que Dieu ne confie qu'aux hommes de son choix. Souvent néanmoins, elle est comme héréditaire dans certaines familles. Ainsi Dieu voulut affranchir le royaume de Juda du joug tyrannique du roi Antiochus, et il confia cette entreprise à la race des Machabées. Dans cette glorieuse restauration, ces héros déployèrent contre Antiochus des forces plus qu'humaines, car souvent le ciel les seconda par des miracles éclatants. D'autres princes voulurent se charger de cette même entreprise, et ils y trouvèrent leur propre perte, ainsi qu'il en fut naguère parmi nous pour le seigneur don Antony, tout appuyé qu'il était par les armes de l'Angleterre. Ce texte donne la raison de pareils échecs, quand il dit : *Ipsi enim non erant de semine virorum*

eorum per quos salus facta est in Israel (1). Ces princes échouèrent dans leur entreprise, parce qu'ils n'étaient pas de la race de ces hommes que Dieu a choisis pour être les restaurateurs d'Israël. Ainsi donc, Dieu voulant restaurer le royaume d'Israël, a fait, de la prérogative de restaurateur, le privilège attaché à l'illustre maison des Machabées. Il en usa de même en Portugal pour la royale maison de Bragance (2). »

L'histoire à la main, l'orateur montre que deux cents ans auparavant, lorsque le Portugal était « tombé presque entièrement sous la domination espagnole », aussitôt se levèrent pour sa défense le grand maître d'Avis, depuis le roi Jean Ier, et le comte d'Alvarès Pereira. Après s'être servi de ces deux grandes têtes et de ces deux vaillants bras pour restaurer le royaume, Dieu voulut rendre héréditaire dans leurs descendants le glorieux titre de *Restaurateur*. Par l'union d'un fils du roi Jean Ier et d'une fille du comte Nuno Alvarès, il fonda la maison de Bragance dans laquelle se perpétua la race des restaurateurs de la patrie.

Lorsque Dieu voulut donner l'onction royale à David, le prophète Samuel le choisit au milieu de tous ses frères : *Et unxit eum in medio fratrum ejus* (3). Vieira place Jean IV parmi les autres descendants de la maison de Bragance, et, par le mérite de ceux qui ne furent pas agréés, relève le mérite du prince élu de Dieu.....

« Que le Seigneur laisse de côté le duc Jean, ce prince valeureux, qu'il laisse le duc Théodose, ce prince si prudent, Don Édouard, un si habile politique, qu'il laisse Don

(1) Machab., V, 62.
(2) Oraison funèbre de D. Jean IV, le père de la patrie, ch. I.
(3) Reges, XVI.

Alexandre, un cœur si pieux; l'infant Don Édouard, un si brave soldat; qu'il laisse Don Alphonse, le bien-aimé, et Don Théodose, un prince si savant, si sage, si digne de l'empire, et qu'entre eux tous il choisisse pour restaurateur du Portugal le duc Jean II, depuis le roi don Jean IV, quelle gloire pour ce prince, quelle marque éclatante de son mérite (1)! »

Plein de respect pour le Saint-Siège, Jean IV se conduisit en fils soumis de l'Église, observant ses lois avec fidélité, jaloux de répandre l'Évangile. « De tous les rois de Portugal, et même de l'Espagne et de toute l'Europe, dit l'orateur missionnaire, il fut le premier qui établit dans son royaume un conseil spécial pour la propagation de la foi; il constitua des rentes pour les missionnaires de nos colonies, il favorisa grandement les missions de l'Inde, de la Chine, de la Guinée, d'Angola, et celle de notre Maragnon, ravivant partout les anciennes fondations, ou en créant de nouvelles. »

Mais les merveilles de la restauration portugaise, ce sujet dramatique qu'ont célébré à l'envi l'histoire et le théâtre, devaient solliciter aussi l'éloquence de Vieira.

Le premier secours d'en haut dont fut favorisé le roi Don Jean IV, ce fut non que Dieu mît en déroute les armées espagnoles, mais qu'il les aveuglât. « La Catalogne révoltée, mais vivement pressée par une armée formidable, ne demandait qu'à se rendre. Le comte d'Uniate conseillait d'accepter la capitulation des Catalans, et de marcher sur-le-champ contre le Portugal. Sans aucun doute, ce conseil était ce qui convenait le plus aux intérêts de l'Espagne, et ce qui pouvait mettre à néant notre restauration dès

(1) Oraison funèbre de Jean IV, ch. I.

son début. Mais ce n'est pas chose nouvelle en Dieu de ne pas permettre que les conseils d'Achitophel prévalent contre lui.....

« De saint Jean-Baptiste il est dit : *Etenim manus Domini erat cum illo* (1). Avez-vous jamais vu en un tableau saint Jean-Baptiste désignant du doigt, et Dieu le Père étendant la main? S'il fallait confier à la toile les succès du roi Don Jean, on ne saurait imaginer une peinture plus expressive : Jean montrant du bout du doigt, et Dieu l'assistant et exécutant avec la main : *Manus enim mea auxiliabitur ei.* Tout d'abord le roi don Jean désigna du doigt Lisbonne : Dieu y mit la main, et le roi vint à Lisbonne, sans avoir à recueillir sur son passage que des applaudissements et des vivat. Le château-fort, défendu par des Castillans, avait ses canons braqués sur la ville; le roi montra du doigt le château : Dieu y mit la main et ce jour-là même le château se rendit. Sur le Tage se trouvaient des galions espagnols tout frétés et armés en guerre; ils pouvaient pour le moins sortir du port. Le roi les montra du doigt : Dieu y mit la main, et les galions se rendirent. Le roi désigna du doigt les différentes forteresses du royaume, occupées par des garnisons espagnoles : Dieu y mit la main et toutes les forteresses se rendirent. Le roi désigna du doigt le Brésil, et surtout sa capitale défendue par trois régiments d'infanterie et gouvernée par un vice-roi très dévoué à l'Espagne : Dieu y mit la main, la capitale du Brésil se soumit et avec elle toutes les autres villes. Le roi désigna du doigt les Indes : Dieu y mit la main, et malgré l'extrême éloignement de ces pays, leur soumission ne se fit pas attendre, et il y eut des hommes qui vinrent de Macao rien que pour voir le roi portugais. Il ne restait plus que la forteresse de Terceira qui, quatre fois ravitaillée par l'Espagne, semblait imprenable : Dieu y mit la main, et elle céda aux efforts non de

(1) Luc, I, 66

troupes régulières, mais de tous les paysans d'alentour qui l'assiégeaient par terre et par mer et l'emportèrent d'assaut. Au début du siége, ces paysans n'avaient qu'une seule barque : à la prise de la ville, ils avaient pour protéger les côtes neuf vaisseaux de guerre pris aux Castillans. Voilà quel fut le secours de la main de Dieu. *Manus enim mea auxiliabitur ei* (1). »

Vieira voulut composer lui-même l'épitaphe du prince son bienfaiteur et son ami.

Post assertam patriæ libertatem
Majori felicitate an fortitudine incertum,
Avito sceptro liberis relicto,
Joannes quartus
Hic Victor quiescit.
Vixit in imperio annos sexdecim,
Sibi satis, hostibus nimium, nobis parum.

(1) *Ibid.*, ch. VI. Nous parlerons plus bas des panégyriques (chap. XIV).

CHAPITRE XI

SUITE DES TRAVAUX DE VIEIRA

Grands projets de Vieira. — Le poète-savetier Bandarra ; Vieira le commente dans le *Quinto Imperio*. — L'histoire de l'avenir ; belles descriptions, apologie de certaines innovations. — Importance des œuvres de Vieira pour comprendre l'histoire du XVIIe siècle. — Le *Clavis prophetarum*, ou concordance de tous les prophètes éclairés par l'histoire profane ; ses rapports avec le Discours sur l'Histoire universelle. Grands travaux de Vieira pour instruire les Indiens ; le chant ; théâtre religieux à l'exemple d'Anchiéta. Difficultés inouïes pour apprendre les langues barbares. Excursions pour délivrer les Indiens des mains des Anthropophages. — Abus que les colons en font pour multiplier les esclaves. — Divisions dans le conseil de la Rédemption. — Ignorance. — Soulèvements à Belem et à Saint-Louis. — Vieira prisonnier ; il est expulsé avec ses frères. — Éloquente protestation du droit contre la violence adressée à la chambre du Para.

Les colons respectaient en frémissant la liberté des Indiens, et ceux-ci rassurés par les nouveaux décrets montraient moins d'éloignement pour la religion. Déjà même les plus farouches des peuples sauvages, les Nhéengaïbas et les Tupinambas, s'étaient soumis au joug de l'Évangile. Les autres peuplades s'ébranlaient et accouraient en foule pour contempler celui qu'elles appelaient le *grand Père*. Grâce à son ardente charité, Vieira était l'idole et l'arbitre des

sauvages. Sur une assurance de sa part, ils oubliaient leurs justes défiances et venaient se confier aux Portugais. La moisson évangélique paraissait mûre et allait enfin répondre au zèle de l'infatigable ouvrier. Couché dans une pirogue qui descendait les Amazones (1), il admirait la majestueuse grandeur du fleuve, la beauté de ses rives, ses forêts aux immenses arcades, semblables aux voûtes de nos cathédrales, où les vignaticos et les lianes couraient sur des arbres gigantesques (2). Déjà il voyait les Indiens convertis couvrir les bords du fleuve de nombreuses et puissantes aldées, les colonies refleurir dans toutes les parties du monde, et le Portugal recouvrer sur la terre et sur les mers son ancienne puissance; l'inspirateur des Compagnies orientale et occidentale voyait le magnifique parti que le commerce et l'industrie pouvaient tirer du grand fleuve, le nord et le sud de l'Amérique méridionale mis en communication par les tributaires des Amazones, d'immenses richesses versées en Portugal pour le triomphe de la patrie et de l'Église. Vieira avait apporté de l'Europe les vers mystérieux du savetier-poète de Trancoso, Gonzalès Bandarra. Dans ses longues navigations, il le lisait et le commentait avec enthousiasme. Un prince allait venir, disait le Nostradamus portugais, prince qui de-

(1) *Em huma canoa... vou navegando o Rio das Amazonas. Quinto Imperio. Commenc.*

(2) « Quel beau sermon que ces forêts ! » s'écriait dans son enthousiasme un vieux missionnaire. D'un mot il exprimait la sublime beauté de ces forêts du Brésil. Les bois les plus magnifiques de l'Europe ne sauraient nous en donner une idée, ni les sites charmants ou horribles de Fontainebleau, de Compiègne, de Baden et de Windsor, ni le sauvage et grandiose aspect des forêts norwégiennes qui nous pénètrent d'une religieuse horreur.

vait inaugurer pour le Portugal et l'Eglise une ère de prospérité inouïe. Plus de doute, le roi annoncé n'était autre que Jean IV. Comment ne pas le reconnaître aux traits que lui prêtait Bandarra ? N'était-il pas le roi nouveau, aussitôt acclamé dans ses conquêtes, qui ferait la guerre à la Castille, le roi heureux dans son règne (1) ?

Le patriotisme et la religion s'exaltant à l'envi, Vieira qui s'inspirait du poète de Trancoso, célébra les *Espérances du Portugal*. La puissance ottomane faisait alors trembler Rome et l'Europe entière ; au Portugal il allait être donné de l'anéantir, de recouvrer la Terre sainte, et de convertir à la religion les juifs et les païens.

Ces espérances et ces rêves chimériques se trouvent exposés dans deux ouvrages assez rares : les *Espérances du Portugal, cinquième empire du monde, et l'Histoire de l'avenir* (*historia do futuro*) ; tels sont les titres de ces deux ouvrages, exaltés par les uns, pris en pitié par les autres ; assemblage assez bizarre d'hallucination et de génie (2). Toutefois on aurait tort de les mé-

(1) Ces prédictions de Bandarra n'avaient aucun rapport avec l'erreur des Sébastianistes, hérésie ou plutôt chimère d'un peuple chevaleresque et malheureux, affamé d'espérance. On sait que le jeune roi, D. Sébastien, ayant disparu au milieu de la funeste bataille d'Alcacer-Kébir, une patriotique légende se forma bientôt autour de son nom consacré par le malheur. Le prince vivait, mais dans une île éloignée. Des voyageurs l'avaient vu, et il ne tarderait pas à revenir, pour inaugurer en Portugal une nouvelle ère de prospérités. C'est dans ces rêves d'espérance et de grandeur que ce peuple magnanime cherchait à endormir les douleurs de la servitude.

(2) Ces rêves de gloire et de grandeur, si éloignés à nos idées n'avaient rien que de naturel après un siècle et demi de découvertes et de conquêtes. Camoëns n'était que le brillant interprète des espérances de ses compatriotes, lorsqu'il mettait ces paroles

priser. Vieira est toujours Vieira. Si certaines pages paraissent d'un illuminé, il en est d'autres et en grand nombre, d'une grande profondeur et étincelantes de beautés. Voici, par exemple, la brillante apologie qu'il fait des innovations : « Une récompense bien ancienne des bonnes et grandes choses, c'est d'être accusées de nouveauté. La science et l'éloquence étaient sans doute le patrimoine exclusif de l'antiquité, et un droit d'aînesse semblable à celui d'Isaac. La bénédiction une fois donnée à Jacob, il ne s'en est pas trouvé d'autre pour Ésaü. Il y eut sans doute sur ce grand océan de la science, un navire fortuné qui fit le tour de toute la mer, ou quelque Gama qui, ayant franchi le cap de Bonne-Espérance, a ravi à tous les autres l'espoir de nouvelles découvertes! Et si, depuis le fameux tour du monde, il s'est encore trouvé des mers et des terres inconnues qui appelaient de nouvelles entreprises (emprezas, l'emprise de nos vieux historiens) et de nouveaux Argonautes, que sera-ce dans la sphère de la science

dans la bouche de Bacchus. « Souffrirai-je encore que sous la protection des Destins, une poignée d'aventuriers vienne, à force de persévérance et d'audace, faire oublier au monde le héros de la Macédoine, et les Romains et moi ? » Dès le commencement du poème, Jupiter, au milieu des divinités de l'Olympe, annonçait d'une manière plus formelle la gloire des Portugais : « Si la haute valeur des enfants de Lusus est présenté à votre pensée, si vous avez suivi le cours de leurs triomphes, vous devez savoir que le Destin les appelle *à effacer du souvenir des hommes les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains.* » On ne pouvait annoncer en termes plus clairs l'avènement d'un cinquième Empire. Si la gloire portugaise avait souffert une éclipse assez longue sous la domination espagnole, ne pouvait-on pas croire que la nation allait reprendre le cours de ses hautes destinées ? Une restauration miraculeuse, l'enthousiasme et les succès des Portugais, l'héroïque défense du Brésil contre les Hollandais, tout semblait annoncer une ère nouvelle.

et de la vérité, dont la circonférence infinie ne peut être embrassée et comprise que par l'infini? Après les anciens, les modernes ont eu encore des découvertes à faire. Pourquoi donc les partisans et les adorateurs de l'antiquité ne voudraient-ils pas qu'après avoir tant dit, il y eut encore beaucoup à dire, et qu'après avoir tant étudié et appris, il y eût encore beaucoup à étudier et à apprendre! Il est fort à craindre que ceux qui condamnent les choses nouvelles, ne puissent en dire que de bien vieilles, et par conséquent bien usées. Un grand savant qui possédait toutes les connaissances des anciens, disait qu'il donnerait volontiers ce qu'il savait, si l'on voulait lui donner ce qu'il ignorait. Voilà précisément les nouvelles choses que les descendants des anciens ont à dire et à apprendre, et vouloir nous attacher en tout au passé, c'est attacher les vivants aux morts, cruauté qu'on ne raconte que d'un ancien tyran (1). »

Y a-t-il beaucoup d'écrivains, même parmi les plus libéraux, capables de mettre dans leurs pensées cette hardiesse et cet éclat d'expression ? Cette pensée de l'injustice des contemporains avait de bonne heure frappé Vieira. Dès 1644, dans l'exorde d'un sermon sur saint Pierre, il disait dans une congrégation de prêtres ces paroles énergiques : « Les hommes semblent ne pouvoir pardonner au siècle qui les a vus naître. Ainsi les Juifs disaient de Jésus-Christ qu'il était, non pas un prophète semblable aux anciens,

(1) *Historia do futuro, et Lisboa*, p. 256 et 257. Cette page est fort belle dans l'original. La longueur des phrases et le tour ironique de la pensée empêchent d'en saisir toutes les délicatesses dans le français.

mais l'un de ces anciens prophètes : *Unus de prioribus*. Or, s'il y avait eu autrefois tant de prophètes, ne pouvait-il pas s'en trouver encore ? Qu'un des anciens prophètes ressuscite, cela leur paraît un miracle moins grand que de voir un semblable prophète naître en leur temps. Tout ce qui est moderne obtient le mépris et le dédain. Il n'y a de vénération et de crédit que pour ce qui est ancien. Comme on ne pouvait contester à Jésus-Christ la sagesse, on lui supposait l'antiquité. Qu'ils se désabusent les idolâtres et les prôneurs du passé. Qu'ils sachent que dans le présent, il peut y avoir des hommes aussi grands que leurs devanciers, et même plus grands encore (1). »

Nous regrettons de ne pouvoir citer telle page éloquente sur les superstitions, et une magnifique description des rivières et des terres du Para sauvage des premiers temps. Soit qu'il nous montre les cabanes des Nhéengaïbas et des Guiamas, élevées sur pilotis au milieu des eaux et des arbres verdoyants, dont on ne les distingue que par leurs palmes sèches, ou qu'il représente ces peuplades marchant plus des mains que des pieds, pour aller chercher les fruits sauvages et la pêche qui doivent les nourrir (2), il n'offre pas moins d'intérêt aux littérateurs qu'aux voyageurs et aux géographes. L'universalité de ses puissantes aptitudes éclate dans ses moindres ouvrages, et lorsque notre œil distrait croit ne trouver que des choses bizarres, un coup de baguette du magicien étale aussitôt ses plus beaux trésors. C'est ce qui donne un grand prix à tout ce qui est sorti de sa

(1) Exorde du sermon sur saint Pierre et le sacerdoce.
(2) *Historia do futuro, et Lisboa*, p. 250-254.

plume. Littérature, éloquence, histoire du Portugal et du Brésil au dix-septième siècle, nul ne peut traiter sérieusement ces matières sans compter avec Vieira et lui demander des instructions nécessaires. Aussi l'histoire complète de ce grand homme embrasserait-elle en même temps l'histoire de son siècle, et ses écrits, surtout les sermons et les lettres, en fourniraient les plus vivants détails. Cette nature aussi mobile que puissante, réfléchit tous les grands évènements de son époque, et souvent il en juge les conséquences avec une étonnante profondeur.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce n'est ni le *Quinto Imperio*, ni l'*Historia* qui nous inspirent ces réflexions, mais plutôt l'ensemble de l'œuvre. L'histoire de l'avenir, imprimée seulement en 1718 à Lisbonne, n'était que l'histoire de ces triomphantes merveilles. « Le Portugal sera mon sujet, disait-il au début, le Portugal sera le centre et le théâtre, le principe et la fin de ces merveilles, et les instruments miraculeux de ces évènements seront encore les Portugais. (1) »

Quant à l'étendue de ce cinquième empire, elle devait comprendre les pays qu'embrasse la mer et

(1) Rome, telle devait être la capitale de cet empire spirituel. A côté, selon les idées de l'époque s'élèverait un immense empire temporel dont Lisbonne serait la tête et le cœur. Cette idée nous fait sourire, mais à la fin du moyen âge elle n'avait rien de singulier. *Lisbonne-la-Grande*, comme on l'appelait, *jouissait depuis plusieurs siècles* d'une réputation extraordinaire de magnificence. Un siècle de découvertes et de conquêtes n'avaient fait qu'ajouter à sa renommée. Une légende allemande racontait qu'à Jérusalem, un chevalier voulant voir dans un miroir magique, la plus belle cité de l'Europe, Lisbonne avait aussitôt apparu à ses jeux étonnés. Cette cité guerrière et commerçante, effet selon en *deux villes attachées à sa ceinture de murailles* avait la pittoresque expression de M. Herculano.

qu'éclaire le soleil. Tous les royaumes s'uniraient en un sceptre, toutes les têtes obéiraient à une tête souveraine, toutes les couronnes se changeraient en un seul diadème qui serait la Croix du Christ. L'esprit ingénieux de Vieira, sa science surprenante des Écritures, tout contribuait à l'égarer dans ses interprétations. Ainsi, commentant le texte d'Isaïe : *gentem conculcatam* que d'autres lisent *gentem depilatam*, il trouvait dans le grand prophète la confirmation de ses chimères. Les Brésiliens n'étaient-ils pas aux antipodes de l'Europe, et comme tels foulés aux pieds des Européens : *gentem conculcatam*, ou *depilatam*, puisque ces peuples, à la différence des Européens, ont la peau lisse et sans barbe ?

Vieira, on le voit assez, avec un esprit supérieur partageait sur un point ou deux, la crédulité de son siècle. Une comète avait paru à Bahia vers 1640 ; il fit une dissertation sur ce phénomène, et il s'y montre tout imbu des préjugés populaires. Le Quinto Imperio se résume tout entier en un syllogisme fondamental : « Bandarra est véritablement prophète. Il a prophétisé que le roi Jean IV devait faire des choses qu'il n'a pas faites, et ne peut faire que ressuscité. Donc Jean IV doit ressusciter (1). »

« La vraie preuve de l'esprit prophétique pour les hommes, c'est l'accomplissement des choses prophétisées. » D'après cette règle si sage qu'il expose lui-même, Vieira eut dû tirer une autre conclusion et se dire que Bandarra n'était pas prophète. Mais non, après Jean IV, il attendit successivement ses petits-fils. Dieu vend parfois chèrement les dons du génie.

(1) Esperanzas, p. 2.

Il semble que pour tuer le ver rongeur de tout mérite, l'orgueil, il se plaise à rappeler à ces esprits supérieurs qu'ils sont hommes comme nous, et souvent plus que nous.

Le *Quinto* n'était qu'une ébauche, une idée incomplète,et par malheur assez mal appliquée à Bandarra. Vieira reprit la même pensée et la développa dans un ouvrage remarquable, que les connaisseurs regardent comme un chef-d'œuvre. L'auteur en faisait lui-même le plus grand cas. Il y travailla plus de vingt ans, encore le laissa-t-il inachevé. C'est au sujet de ce livre qu'il écrivait de Rome (1672) à Rodrigue de Ménezès : « Je tiens en grande estime un livre latin qui a pour titre le *Cinquième Empire* ou l'*Empire consommé du Christ*, qui devient la *Clef des Prophètes*. Personne ne le lit sans admiration et sans le juger d'une grande importance pour comprendre les écritures prophétiques (1). »

Ce texte est précieux à plus d'un titre. Il confirme nos conjectures et nous apprend d'une manière à peu près certaine, que le beau manuscrit d'une écriture si ferme que nous possédons à la nationale, est un autographe, la première ébauche que l'auteur écrivit sur le fleuve des Amazones. Il porte la date d'avril 1659 (2). Vieira était à l'apogée de sa gloire et de ses triomphes apostoliques.

Quel était donc ce livre, objet d'une si tendre prédilection, où Vieira avait voulu mettre la meilleure partie de son génie ? A défaut de l'ouvrage très rare que nous n'avons pas, nous allons recueillir avec soin des renseignements auprès des historiens et de l'In-

(1) Cartas selectas, lettre 75e ; la 72e du 11e volume.
(2) Fonds portugais. In-fo, no 17.

quisition ; car ce livre eut une place d'honneur dans les coups dirigés contre Vieira.

Nos lecteurs auront sans doute été frappés, comme nous, de l'admiration naïve et singulière que l'auteur professait pour cet ouvrage. Vieira était un excellent juge de la valeur des choses. Ajoutons qu'il avait une science prodigieuse des Écritures, et que ce devait être un livre d'une grande valeur que celui où cet homme universel avait résumé toutes ses connaissances. Aussi ne sommes-nous nullement surpris du jugement d'un membre du Saint-Office de Rome. Un dominicain, le Père Hyacinthe Santo Romana, chargé d'examiner le *Clavis*, ne put taire son admiration. « Dans cet ouvrage, le plus important de ceux qui soient sortis de sa plume, le Père Vieira traitant de la consommation du règne de Jésus-Christ, se montre lui-même un maître consommé en tout genre de science. Ce livre, loin de rien contenir de contraire à la foi et aux mœurs, est digne de la plus grande publicité (1). »

Jugement remarquable, qui forme un pénible contraste avec celui de l'Inquisition portugaise ! De Barros proclame ce livre « une œuvre qui frappe d'une véritable stupeur « *obra Verdadeiramente estupenda.* » Mais de Barros, trop souvent monté au ton du panégyrique, avec ses épithètes et ses métaphores pompeuses, m'inspire une juste défiance, et l'excès de son admiration refroidit la mienne. La vérité doit se trouver entre le jugement de Barros et celui de l'Inquisition portugaise, car l'Inquisition dans sa sentence a apprécié le *Clavis prophetarum.* — Elle nous apprend

(1) L'abbé Poiret : *Hist. du P. Vieira*, p. 96.

que Vieira le méditait depuis plus de vingt ans : « Le principal objet, dit-elle, était de montrer, à l'aide de quelques propositions confirmées par des citations de l'Écriture et des Saints Pères que, dans l'Eglise de Dieu, on allait avoir un nouvel état de choses bien différent de celui qu'on avait vu jusqu'alors. Toutes les nations du monde devaient croire au Christ et embrasser la foi, par l'effet d'une grâce si excellente, que tous ou presque tous seraient sauvés, pour accomplir le nombre des prédestinés. Dans cette supposition faite comme le même Père Antoine Vieira l'avait arrangée, il *avait en même temps interprété les prophéties canoniques de l'anciennne comme de la nouvelle Loi* (1). »

Voilà du moins qui nous donne le plan et la suite des idées, si nous ne voyons pas exposé le mérite de l'œuvre et ses beautés. Le *Clavis prophetarum* nous offre donc une concordance, une chaîne d'or qui déroule ses anneaux sacrés, depuis Ézéchiel et Daniel jusqu'à l'apôtre saint Jean. L'histoire profane marche à côté des prophéties ; elle les escorte et souvent les explique. C'était assurément une idée bien originale de faire de l'histoire du monde le commentaire de l'histoire sacrée, et de poursuivre à travers les générations passées et futures l'accomplissement des desseins de Dieu. C'est la pensée que Bossuet devait réaliser trente ans plus tard, dans la suite des Empires et de la Religion. C'est la pensée que le grand Osius et saint Augustin, dans la cité de Dieu, avaient indiquée, sinon développée. Il suffit de nommer ces quatre noms, pour arrêter ceux qui seraient tentés de parler avec légèreté d'un pareil sujet. Pour nous qui savons comment ce

(1) Voir la sentence de l'Inquisition.

grand esprit traitait les figures prophétiques d'Ézéchiel, de Daniel et de Zacharie, nous ne ferons aucune difficulté de le reconnaître : le *Clavis prophetarum* doit être un des plus beaux titres de gloire de Vieira. Que si, dans cette effusion de foi et de charité qui doit sanctifier les derniers temps, il a fait une large part au Portugal, nous ne verrons là qu'une erreur respectable du cœur et du patriotisme, erreur de détail qui n'ôte rien au mérite de l'ouvrage. Profitons de ses lumières, suivons avec respect ses échappées de vue sur l'avenir, et, si ce n'est pas encore la claire et pleine vue, sachons gré au brillant interprète d'avoir soulevé d'une main hardie un coin du voile qui nous cache l'avenir.

Ces détails vont tout à l'heure devenir nécessaires, nous les avons exposés ici pour ne plus interrompre le cours du récit. Pendant les six années et demie que dura le second séjour de Vieira au Brésil (mai 1654-1661), l'infatigable missionnaire accomplit d'innombrables travaux. C'est l'époque la plus féconde de cette prodigieuse carrière. Il crée et organise partout des chrétientés, élève seize églises, compose des formulaires et des catéchismes en six langues différentes avec le portugais en regard, convertit six cents lieues de pays et civilise un nombre infini de peuplades, les Tapuyas, les Tabajoras, les Nhéengaïbas, les Cambocas, les Mapuas, les Mayanases, les Aroans, les Anayas, les Gujaras, les Pexipixis, les Tupinambas, les Poquigaras, les Catingas, les Roseas, les Jurunnas, les Pazais, les Noudanas, les Tapyos, les Arnaquizes, les Tricujus (1) et autres peuples dont les noms se

(1) Voir la lettre du 21 juillet 1695 au Père Manuel da Luz et la 144e du tome XI.

trouvent dans ses lettres. Beaucoup de ces peuplades, nous l'avons déjà vu, descendaient en grand nombre vers les populations portugaises. Ces émigrations permettaient aux missionnaires de grouper leurs néophytes dans des centres et de les distribuer en aldées assez rapprochées : mesure doublement avantageuse pour l'instruction comme pour la défense de ces chrétientés naissantes, si frêles dans leurs commencements. Enlever les Indiens à leurs forêts, c'était les gagner infailliblement au christianisme.

Pour instruire les sauvages et graver les mystères de la Religion dans leurs âmes, Vieira se donnait des peines infinies, il faisait venir d'Europe des images, des statues pour les crèches, etc... Les Brésiliens sont passionnés pour la musique : il leur apprenait à chanter et ajoutait ainsi à la pompe des offices divins. Mais c'était surtout aux fêtes populaires de Noël qu'il déployait les pieuses industries de son zèle. Il composait des dialogues et de petits drames dans la langue des sauvages : joués ou déclamés par les jeunes Indiens, ces mystères excitaient chez ces peuplades curieuses et naïves, un attendrissement facile à comprendre (1). L'instruction et la piété entraient ainsi par les sens et par le cœur : touchant usage qui ramenait le théâtre à ses origines religieuses.

En cela Vieira imitait un de ses frères qui l'avait précédé au Brésil, le Père Joseph Anchiéta, plus célèbre encore par ses missions que par ses belles poésies. Sur ces mêmes plages qu'évangélisait le saint missionnaire, Anchiéta avait composé un poème latin de quatre mille

(1) Nous tirons ces détails du précieux manuscrit portug., n° 17, p. 115. C'est l'apologie que Vieira présenta lui-même à l'Inquisition.

vers sur les louanges de Notre-Dame. Prisonnier chez les sauvages et privé de tout, il les avait écrits, jour par jour, sur le sable du rivage en face de l'Océan, puis confiés à sa mémoire. Ce jeune novice portait des paroles de paix aux Tamuyas ; les Tamuyas pour toute réponse lui fixent le jour où ils le mangeront dans un repas solennel. Lui reprend sans s'émouvoir que son heure n'a pas encore sonné, et les barbares subjugués écoutent le prédicateur. Voici le début de son poème.

En tibi quæ vovi, mater sanctissima, quondam
Carmina, cum sævo cingeret hoste latus,
Dum mea Tamuyas præsentia mitigat hostem,
Tractoque tranquillum pacis inermis opus (1).

Voulant réformer les mœurs et développer l'esprit religieux, il compose en portugais et en brésilien les cantiques populaires de la doctrine et des vertus chrétiennes, pour remplacer les chants profanes et licencieux. C'est à lui encore que remontent les scènes du jugement, si célèbre, dans les annales religieuses du Brésil. Ses pièces intéressaient vivement, et l'on venait de tous côtés pour les entendre. J'ai lu à ce sujet dans je ne sais quelle histoire un fait assez curieux. Anchiéta devait donner une représentation dans les forêts. Portugais et Indiens étaient accourus à la fête. Mais voici qu'au moment de commencer, un orage terrible menace d'éclater. L'auditoire aussitôt de se disperser pour chercher un abri. Anchiéta rassure les uns, court après les fugitifs et leur promet qu'ils n'ont rien à craindre. Le ciel en effet reprend sa sérénité, la pièce commence et s'achève au milieu des applaudissements

(1) Voir à l'appendice quelques détails sur ce poème et sur cet homme extraordinaire.

et d'une joie d'autant plus vive qu'elle avait été un instant troublée.

Placé à l'avant-garde des missions du Brésil, Anchiéta parcourut en apôtre ces immenses régions. D'Oultreman nous montre en termes d'une touchante naïveté le pieux vagabondage du missionnaire. « Or bien que le Père Joseph tracassât en divers quartiers du Brésil, à la façon de ceux de la compagnie qui vont quelquefois les cent lieues avant en pays pour amener les pauvres barbares près de la mer et là les chrétienner, il aimait surtout l'Itanie pour le profit et la bonne moisson d'âmes qu'il y faisait. » Ce grand homme est encore un des bienfaiteurs du Brésil, par les collèges et les hôpitaux qu'il fonda dans plusieurs villes.

Nos lecteurs nous pardonneront cette petite digression. Nous n'avons pas craint de nous écarter de notre route, pour saluer d'un souvenir reconnaissant un grand homme trop oublié. Sous la main ferme et éclairée qui le guide, le Brésil peut courir sans crainte à ses brillantes destinées. Il a dans ses fondements les sueurs et le sang des grands hommes et des saints : les sueurs et le sang des héros sont comme l'engrais qui fait germer et fleurir les empires. Mais quel malheur! quel crime! pour mieux dire, si trop docile à de perfides conseils, le Brésil allait persécuter l'Église qui a tant fait pour sa gloire!

Le point qui offrait aux missionnaires les plus grandes dificultés, c'était l'étude des langues, si nombreuses au Brésil. « En l'ancienne Babel il y avait, dit Vieira lui-même (1), soixante-douze langues; en la

(1) Sermon sur l'Épiphanie, ch. IV, p. 120. Sermões sel., Lisboa.

Babel du fleuve des Amazones, on en connaît déjà plus de cent cinquante, et aussi différentes entre elles que la nôtre l'est du Grec. Aussi lorsque nous arrivons parmi ces peuples, tous nous sommes muets et tous ils sont sourds. Jugez maintenant quelle étude et quel travail sont nécessaires, afin que ces muets parlent et que ces sourds entendent. » Dans un sermon sur la Pentecôte, l'orateur revient sur le même sujet avec de nouveaux détails.

« Souvent il m'est arrivé à moi-même d'être là, entre un indigène et mon interprète, appliquant l'oreille tantôt à la bouche de l'un, tantôt à la bouche de l'autre, sans pouvoir distinguer les voyelles d'avec les consonnes, lesquelles font un pêle-mêle de syllabes, les unes stridentes et sifflantes, les autres gutturales et rudes, celles-ci brèves et rapides, celles-là prolongées et bruyantes, n'offrant toutes à l'oreille qu'une horrible confusion (1). »

Pour Vieira surtout qui ne voulait pas seulement apprendre ces langues, mais les écrire et les réduire en art, ces tête-à-tête avec un barbare pendant des heures et des jours entiers furent extrêmement pénibles. Ni livres, ni maître, ni guide, il n'avait rien. Aussi disait-il souvent que les langues de feu descendues sur les Apôtres n'eurent qu'un temps, mais que le feu des langues devait durer toujours, parce que c'est ce feu, cet amour de Dieu qui fait étudier et apprendre de telles langues.

Il ne fallait pas moins que ce feu divin de la charité, pour prendre sans cesse en main la cause des pauvres Indiens et contenir les convoitises des colons. Les lois accordaient, il est vrai, une large protection aux sau-

(1) Sermon pour la Pentecôte, ch. IV.

vages ; mais comme elles admettaient le principe funeste de l'esclavage, il était bien difficile d'empêcher la violence et la ruse de violer et d'éluder les plus salutaires prescriptions. Il y avait, par exemple, des incursions armées chez les Indiens, et les rachats. Le but de ces expéditions était excellent : on se proposait de délivrer les malheureux Indiens que les sauvages tenaient enfermés dans une prison ou *curral*, en attendant le jour où ils devaient les massacrer ou les manger. Le plus souvent les expéditions avaient lieu sur le bord du Rio Negro, des Tocantins et des Amazones : c'étaient les contrées les plus populeuses et les plus commerçantes de l'intérieur. D'un camp général se détachaient divers groupes pour aller négocier sur les rivières et dans les forêts. Les Portugais une fois de retour au camp, les missionnaires — la loi voulait qu'il y en eût deux à la tête de chaque expédition — procédaient au jugement des Indiens et prononçaient sur les cas qui emportaient la liberté ou l'esclavage.

Ainsi se passaient les choses quand les lois étaient observées : mais de l'aveu même des missionnaires, il y avait souvent des expéditions irrégulières et criminelles. Des particuliers, poussés par la cupidité et encouragés par les Gouverneurs ou les Capitaines-Généraux, faisaient en secret des expéditions, capturant indistinctement tous les Indiens qui leur tombaient sous la main. Ainsi des excursions établies dans l'origine pour délivrer les esclaves, n'eurent à la fin d'autre résultat que d'en accroître le nombre. Qu'on juge de la grandeur du mal. Vieira, dont le témoignage fait autorité, Vieira assure que le plus grand nombre des canots partaient sans missionnaire ; c'est

dire qu'ils partaient à la traite des Indiens. Tout tournait donc contre ces pauvres sauvages. Les interprètes chargés d'aller chercher au loin les pièces nécessaires à leur liberté, les trahissaient souvent. Le grand ami des Indiens a versé sur eux un brûlant mépris et les a justement stigmatisés en les nommant « une race vile, sans âme ni conscience, *mamalucos* et mulâtres, valets de carnage (1). »

Pour comble de malheur, la divergence d'avis et des tiraillements éclataient jusqu'au sein du Conseil de la Rédemption des Captifs. De deux membres dont se composait d'abord le conseil, il avait été porté à six, le Gouverneur, le Procureur du trésor, le Vicaire général, Vieira et trois religieux (carme, capucin et de la Merci). Avec le nombre s'étaient accrus les dangers de la division, et devant les convoitises frémissantes et mal contenues, la plus parfaite unité de vues pouvait seule tenir tête à l'orage. Un enfant avait été vendu par son père, de l'aveu de l'acheteur du jeune homme. Pour le moins instruit des lecteurs, ce cas n'offre pas l'ombre d'un doute. Le vicaire et les religieux opinèrent pour la servitude; un père, disaient-ils, avait le droit de vendre ses enfants. Vieira combattit avec chaleur un tel avis, comme un attentat aux lois les plus sacrées de la nature et du sang. Supposé, disait-il, que les pères eussent le pouvoir de vendre leurs enfants, cela ne pourrait être que dans le cas d'extrême nécessité. Pouvait-on le présumer des Indiens? Cette nécessité extrême n'existait ni pour le vêtement ni pour la nourriture, puisqu'ils marchaient nus et se nourrissaient du fruit de leur chasse. D'ail-

(1) *Criados nesta carniceria de sangue*, Lisboa, p. 423-424.

leurs les lois de Sa Majesté n'avaient pas reconnu le droit du père, comme une cause légitime d'esclavage. Qui le croirait? après un exposé de principes si clair, la majorité déclara le jeune homme esclave.

Cet exemple suffit à lui seul, pour donner une idée des amertumes dont l'âme de Vieira fut abreuvée; il explique en même temps la véhémence de plusieurs sermons qui ne laissent pas de causer au premier abord une certaine surprise. Témoin et victime d'intolérables abus dans la personne et la liberté de ses chers Indiens, ce grand cœur épanchait sa douleur en plaintes et en protestations éloquentes. Les plus criants abus des colons, dit-il quelque part, trouvent toujours des papes pour les absoudre. L'allusion est évidente. Je ne crains pas de le déclarer en face de la Cour, « une des principales causes pour lesquelles Jésus-Christ est sitôt perdu dans les conquêtes portugaises, c'est l'incapacité des sujets ecclésiastiques qu'on y envoie (1). » On se persuade à la cour que, pour ce pays lointain, il suffit d'ecclésiastiques qui sachent la formule du baptême ou la doctrine chrétienne; on ne réfléchit pas que ce sont eux qui prêchent en chaire, eux qui absolvent en secret au confessionnal, ce qui est déjà plus épineux ; eux qu'une disposition des règlements royaux rend les interprètes des lois dont dépendent la liberté des uns, la conscience des autres et le salut de tous. Si les ecclésiastiques, comme cela arrive ou peut arriver, pour toute littérature savent l'alphabet, quels conseils, quelles décisions, quelles sentences seront les leurs? »

A mesure qu'on pénètre plus avant dans l'histoire

(1) Sermon sur l'Épiphanie.

intime du Portugal et des colonies, on saisit mieux la verve ou l'à-propos de certains tableaux. Comme la Bruyère et Bourdaloue, Vieira aurait souvent besoin de clef pour être bien compris. Bon nombre de ses sermons offrent un éloquent commentaire de l'histoire du temps. Pour nous, nous ne connaissons pas de jouissance plus délicieuse que l'étude simultanée de l'histoire du Portugal et des sermons de Vieira. Ces deux objets s'éclairent mutuellement d'une vive lumière. Cette étude terminée, on serait à même d'écrire un ouvrage intéressant sur les causes de la grandeur et de la décadence du Portugal et de ses colonies. Mais autant Vieira a de charme pour les hommes instruits, autant aux yeux des lecteurs superficiels il court risque de paraître violent ou déclamatoire.

Placé entre des convoitises toujours en éveil, et la diversité d'avis du conseil, Vieira était gêné dans sa liberté d'action, on le comprend. Mais ce qui nous paraît incompréhensible, c'est l'injustice de Lisboa qui lui fait un crime de n'avoir pas, dans la sainte cause de l'esclavage, proclamé bien haut les principes de l'humanité et de la fraternité des hommes; de s'être arrêté aux petits côtés et d'avoir allégué des raisons mesquines, comme l'autorité de Mariana, telle loi violée ou éludée (1). Comment Lisboa n'a-t-il pas vu que la marche qu'il trace était impossible? Les colons n'étaient pas dans les mêmes dispositions que nous pour goûter ces raisons. Éclairés par l'expérience et deux siècles de discussions passionnées, il nous est facile de nous élever aux grands principes d'humanité : ils sont les seuls qui nous intéressent et nous

(1) Lisboa, p. 425 et *passim*.

touchent. Tout autres étaient les pensées des colons portugais. Gens pratiques et intéressés, ils n'auraient vu dans la question ainsi posée que les creuses théories d'un esprit chimérique, ils lui auraient violemment imposé silence, l'auraient enfermé ou exilé, comme ils le firent plusieurs fois. Certes, les vastes horizons plaisaient à notre orateur, il aimait à s'y élever et à planer loin des sordides intérêts de la terre, nous l'avons vu (1). Mais, pour faire goûter ses raisons, ce grand esprit était obligé de se mettre au niveau de ses auditeurs, de citer ses autorités et surtout les édits royaux. Il importait au plus haut point de montrer que ses idées n'étaient pas un caprice, ou la haute fantaisie d'un esprit idolâtre de lui-même, mais le nécessaire accomplissement des lois divines et humaines. Les réponses des colons étaient pressantes. Sans Indiens, criaient-ils, leurs établissements et leurs cultures tombaient en ruine. Vieira représentait que les Indiens résistaient difficilement au travail, prenaient souvent la fuite, ou se laissaient mourir d'ennui (2). Comme l'esclavage des nègres était depuis longtemps admis dans l'Ancien et dans le Nouveau-Monde, l'ami des Indiens, faisant en quelque sorte la part du feu, eût voulu voir les Portugais se contenter des nègres d'Angola, plus vigoureux que les sauvages. Dangereuse concession! qui pouvait devenir une arme terrible entre les mains des partisans de l'esclavage. Pouvait-on se flatter de localiser l'esclavage, comme nous cherchons, dans les complications qui menacent la paix de l'Europe, à localiser la guerre? A l'aide des

(1) V. le ch. VII, sur l'*Esclavage*.

(2) Représentation à la chambre de Para, 12 février 1461. V. Lisboa, p. 442.

édits royaux, Vieira espérait y parvenir. Le plus ardent de ses vœux eût été de guérir complètement cette plaie honteuse de l'esclavage, que notre siècle seulement a vu fermer. Les temps n'étaient pas encore venus. Il demandait ce qu'il croyait praticable, persuadé que trop exiger, c'était tout compromettre. Ses craintes ne se trouvèrent que trop justifiées par le fait. Manuel Aranha n'écrivait-il pas à la cour de Lisbonne que la couleur blanche devait être parmi les païens comme la noblesse dans les pays civilisés? On savait que les hommes étaient faits pour différentes choses ; nous (les blancs) nous étions propres à introduire la religion parmi les païens, comme eux à nous servir, à chasser, pêcher, travailler pour nous (1). » Du train dont allaient les choses, une nouvelle bulle des papes allait bientôt devenir nécessaire pour déclarer, à la honte des Européens, que les Indiens étaient des hommes comme eux, qu'ils participaient au bienfait de la Rédemption de Jésus-Christ, et qu'on devait leur administrer les sacrements.

Le roi de Portugal ayant eu avis que beaucoup d'Indiens libres étaient réduits en esclavage, sur les instances de Vieira, donna ordre de procéder à une révision. De deux mille esclaves environ sept cents se présentèrent. Le gouverneur André Vidal eut beau les engager à déclarer sans crainte toute la vérité, intimidés pour la plupart par les menaces de leurs maîtres, ils se donnèrent eux-mêmes comme esclaves.

Ainsi donc les convoitises, débordant de toute part, franchissaient ou rompaient les digues que la sagesse

(1) *Revista do Instituto historico Brasileiro*, t. I, p. 156.

du roi et le zèle des missionnaires cherchaient à leur opposer. Pour couper court à tous les abus, Vieira conseilla d'interdire les *rachats*, et toute expédition chez les Indiens faite par les particuliers ou par l'autorité publique. Mais il se forma bientôt une ligue de tous les intérêts menacés. L'opposition, d'abord sourde et dissimulée, éclata au grand jour après la mort de Jean IV, ami déclaré de Vieira. De quel œil, en effet, tous ces traficants de chair humaine pouvaient-ils voir les pacifiques conquêtes des missionnaires? Ils avaient espéré que la paix avec les Nhéengaïbas et d'autres peuples leur fournirait sans péril une ample moisson d'esclaves. Partout ils rencontraient le contrôle et l'imposante autorité de Vieira. Dans le mois de mai 1661, à Saint-Louis, le collège des Jésuites fut attaqué. Le gouverneur avait d'abord paru vouloir calmer les esprits; mais quelques jours après, par une faiblesse ou une imprévoyance inqualifiables, il retira publiquement les blanc-seings qu'il accordait à Vieira pour les besoins matériels des missions. C'était encourager la révolte et promettre l'impunité.

Cependant Vieira, en route vers Bélem, capitale du Para, ignorait l'orage qui le menaçait à Saint-Louis et à Bélem même. L'année précédente, dans une lettre confidentielle adressée à un ami, le grand aumônier de la cour, il parlait des énormes abus d'un haut fonctionnaire du Para. La missive avait été interceptée, et, par une violation inouïe du secret des lettres, remise au fonctionnaire lui-même. Celui-ci résolut de se venger. Trouver parmi les prévaricateurs des complices ou des instruments de son lâche dessein, était chose aisée. A l'agitation des esprits, Vieira sentit bien qu'une explosion allait éclater. Pour la conjurer,

il réunit les principaux habitants de la ville, leur explique sa conduite, fait un éloquent exposé des entraves de toutes sortes que rencontrent les missions, et conjure les auditeurs d'aider les missionnaires dans leurs travaux. A la réponse sèche et hautaine qui lui fut faite, le supérieur put pressentir le sort qui l'attendait, lui et les siens. On n'avait que de l'admiration pour son zèle et ses missions apostoliques; mais on ne pouvait tolérer la juridiction exorbitante qu'il s'arrogeait, juridiction préjudiciable aux intérêts de la colonie. D'ailleurs la cour de Lisbonne prononcerait.

Vieira vit d'où le coup partait, il ne s'abandonna pas. Pour détruire l'effet des accusations calomnieuses du procureur du Para, il écrivit à la cour une lettre vigoureuse remplie de faits. « Depuis qu'il y a dans le monde des rois, une justice et des tribunaux, il est certain qu'on n'y présenta jamais réquisitoire plus téméraire, plus faux, plus éhonté que celui du procureur du Maragnon (1). » Rien n'y est affirmé qui ne soit le contraire de la vérité. Alors, avec sa double autorité de supérieur et de religieux, Vieira répond à tous les griefs accumulés contre les missionnaires, — ils s'élevaient à vingt-cinq —.

Quant à l'abus de juridiction, c'était le grand grief répété sur tous les tons, Vieira démontre qu'ils n'ont pris d'autre juridiction, que celle que leur accordent formellement les édits royaux pour le bien des Indiens païens qui vivent dans les bois, et pour le bon gouvernement des Indiens chrétiens réunis en aldées. Mais c'était là le frein qui réprimait tous les attentats sur

(1) *De Barros*, l. III, ch. CIV. Il doit y avoir erreur dans l'historien, et au lieu de Maragnon, il faudrait, croyons-nous, lire Para.

la liberté des sauvages et sauvegardait les intérêts des chrétiens. Aussi ces hommes altérés de sang ne le souffraient qu'en frémissant. Si Sa Majesté a voulu que les missionnaires fissent partie des expéditions, les intéressés diront-ils qu'ils usurpent leur juridiction, comme si les abus et l'injustice conféraient des droits? Le droit des colons auquel s'opposent et s'opposeront toujours les missionnaires, n'est que « le droit au sang et à la sueur des Indiens ».

L'accusation d'être favorable aux Hollandais, et hostile aux intérêts des Portugais, une haine aveugle avait pu seule la formuler. Vieira ne daigne pas la discuter. Toutes les fois que les lois sacrées de la religion et de la patrie sont en cause, qu'il s'agit de défendre les Indiens ou les opprimés, on peut être assuré d'avance que l'éloquence jaillira du cœur de Vieira, vive et impétueuse. Telle est la conclusion de sa lettre à l'adresse des colons et des préteurs portugais; nous abrégeons à regret :

« Dans l'état du Maragnon, Seigneur, il n'y a d'autre or, ni d'autre argent que le sang et la sueur des Indiens. Le sang se vend dans les malheureux qu'on réduit en esclavage, et la sueur se change en tabac, en sucre et autres choses (1) que ces Indiens travaillent et fabriquent. De ce sang et de cette sueur on subvient aux besoins des habitants; de ce sang et de cette sueur se gorge et s'enrichit l'insatiable avarice de ceux qui viennent ici gouverner. Sa Majesté a ordonné que sur ce sang on prélevât seulement un tribut légitime, c'est le rachat des véritables esclaves; que de cette sueur on donnât également ce qui est juste,

(1) Mot à mot : Drogues, Dragas. — Je ne sais si j'ai pu conserver la grave simplicité de l'original, qui fait admirablement ressortir la pensée en n'empruntant rien à l'éclat de l'expression

c'est-à-dire le service des Indiens chrétiens des aldées, qui sont obligés pour un salaire à travailler six mois de chaque année. »

Mais comme cette sueur et ce sang ne sauraient suffire à la cupidité, on s'en prend aux missionnaires, uniques protecteurs des Indiens. Tout le débat ne roule que sur un seul point : les gains injustes et tyranniques que les Portugais tirent du sang et des sueurs des Indiens, telle est la source de toutes les plaintes. On se soulève contre les missionnaires, non parce qu'ils font, mais parce qu'ils empêchent de faire, non parce qu'ils prennent et gardent, mais parce qu'ils contiennent ceux qui veulent prendre et garder contre toutes les lois de Votre Majesté et les règles de la justice (1).

Cependant les têtes s'exaltaient de plus en plus à Bélem. Apprenant le soulèvement qui avait eu lieu à Saint-Louis, les colons se crurent affranchis de tout ménagement. Ils font irruption à main armée dans la maison des Jésuites. Vieira s'étant aussitôt présenté pour calmer la sédition, une foule de furieux s'emparent de sa personne, et le conduisent dans la campagne en l'accablant d'injures. Les factieux ne redoutaient pas moins son courage et son habileté que son éloquence. On crut nécessaire de le séparer de ses frères, et, pendant qu'on enfermait les Jésuites dans une maison de la ville, on le confina au loin dans une habitation déserte, appelée l'Ermitage de Saint-Jean. C'est là qu'il resta plusieurs mois prisonnier, en proie aux plus cruelles privations. Il y fût peut-être mort de faim, sans l'héroïque dévouement d'une pauvre veuve, Marie Pinto. Fidèle au mal-

(1) *De Barros*, III, ch. CIII.

heur et à la vertu persécutée, cette pieuse femme apportait chaque jour quelques aliments à l'illustre captif, tantôt trompant la vigilance des gardiens, quelquefois la bravant avec une sainte audace. Un jour que les soldats la menaçaient de brûler sa maison, si elle continuait à s'occuper du missionnaire : « Eh bien, dit-elle, je lui préparerai ses aliments dans la rue », sublime sentiment qui repose enfin la vue au milieu de tant d'horreurs et nous empêche de prendre en haine l'humanité. Vieira n'oubliera jamais un si beau dévouement; il fera élever gratuitement dans le collège de la Compagnie un des enfants de cette femme, et le jeune homme deviendra lui aussi, à son tour, un fervent missionnaire.

Les habitants de Bélem s'étaient entendus avec ceux de Saint-Louis, afin d'agir de concert auprès de la cour de Lisbonne. Vieira se vit donc embarqué avec ses confrères pour la capitale du Maragnon. Aux persécutions il n'avait opposé jusque-là que le silence et la résignation. Avant de partir sur une caravelle, il se décida enfin à parler. Voici la lettre qu'il adressa le 18 août 1661, à la chambre de Bélem. C'est une éloquente protestation du droit contre la violence.

« A cette heure, qui est la sixième du matin, j'apprends que vos Seigneuries doivent se réunir à neuf heures. Jusqu'ici, à l'exemple de Jésus-Christ Notre Seigneur en sa Passion, je n'ai répondu que par le silence à tout ce qui s'est fait contre moi. Mais, pour décharger enfin ma conscience, et à cause de l'obligation où je suis de procurer aussi le bien de vos âmes, j'ai résolu de représenter et rappeler à vos Seigneuries ce que me permet l'étroitesse du temps. »

« La première chose que je demande à vos Seigneuries,

c'est de vouloir lire ce qui est dit en ce papier, les yeux tournés vers Dieu, sur leurs consciences, ainsi que sur le compte qu'elles ont à rendre, le cœur pur de toute passion et affection, désireuses seulement de l'accepter comme elles y sont obligées.

« Cela supposé, je rappelle premièrement à vos Seigneuries qu'elles sont chrétiennes, et qu'il n'y a point d'exemple dans les histoires, que des chrétiens et des catholiques aient fait ce que dans cet État du Maragnon on a commencé à faire, et ce que l'on continue. Pères de la Compagnie de Jésus, résidants en cet Etat, nous sommes religieux par profession comme ceux des autres contrées, mais par office nous sommes curés des églises des Indiens d'où nous sommes expulsés. Or tirer les curés de leurs églises est un excès que craignent de commettre même ceux qui refusent d'obéir au Siège Apostolique, comme cela se voit en beaucoup de villes et provinces de l'Allemagne. Il y a plus de cent cinquante ans que les Allemands ont refusé l'obéissance au Souverain Pontife, et cependant ils ont conservé les curés et les pasteurs dans leurs églises, contrairement à ce qui se fait en cet État.

« Je rappelle à vos Seigneuries qu'il est de droit divin et dont rien ne peut dispenser, que lesdits curés résident dans leurs églises et surtout que ces églises aient des curés : les papes eux-mêmes ne peuvent les en tirer. Le pape peut bien retirer un curé et en placer un autre : mais tirer les curés des églises, comme on vient de le faire en cet État, le pape même ne le peut pas. Vos Seigneuries disent bien qu'à la place des Pères de la Compagnie, on pourra mettre d'autres curés, mais c'est une chose que vos Seigneuries ne peuvent faire, et il n'y a personne en cet État qui ait pouvoir pour cela. Le Souverain Pontife n'a confié ce pouvoir qu'à Sa Majesté, et Sa Majesté mis pour curés des chrétientés indiennes les Pères de la Compagnie, comme ses lois en font foi ; et tous autres que ne placerait pas le dit Seigneur seront illégitimes et ne seront pas curés : cet

acte entraînerait de fâcheux inconvénients et la nullité des sacrements.

« Je rappelle à vos Seigneuries qu'il n'y a pas de nation au monde qui ait plus besoin de l'assistance des curés que les Indiens de la contrée, à cause de leur inconstance et de leur grossièreté naturelles ; et que le défaut ou l'absence desdits curés cause, ainsi que l'expérience l'a déjà montré, la ruine d'une foule d'âmes, dont vos Seigneuries rendront compte à Dieu.

« Je rappelle à vos Seigneuries que, indépendamment des anciens chrétiens, les missionnaires ont soin actuellement des Tupinambas, des Poquiguaras, Catingas, Bocas, Mapuas, Anajas, Manuajanas, ainsi que des Pocujus, des Aroaquis et autres qui commencent à pratiquer notre Sainte Foi. Parmi ces nations, bon nombre ont déjà reçu le baptême. Avec ces nouveautés si contraires aux promesses qu'on leur avait faites, il n'est pas douteux qu'elles ne retournent à leurs forêts et au paganisme. L'enfer seul en profitera, et l'État subira, au temporel aussi bien qu'au spirituel, un grand dommage, sans compter une infinité d'âmes dont Dieu demandera compte à vos Seigneuries. »

Supérieur des religieux de la Compagnie, il n'a pas entendu une seule plainte contre ses sujets, bien qu'il ait plusieurs fois devant le gouverneur, Vidal de Negreiros, demandé aux officiers s'ils n'avaient pas quelques réclamations. Il rappelle qu'il ne reconnaît d'autres juges que le souverain pontife et le général de la Compagnie, et Sa Majesté, pour ce qui concerne les lois. Cependant, pour le bien de la paix, il est prêt à leur donner satisfaction, s'il ne démontre pas avec évidence les points suivants ;

1° Qu'il n'a pris d'autre juridiction que celle que lui donnent les lois et règlements de Sa Majesté :

2° Qu'il a toujours interprété ces lois en faveur des

colons; s'il les a violées, c'est en leur faveur contre les Indiens.

3° Qu'aucun habitant de cet État, séculier ou ecclésiastique, n'a montré plus de zèle que lui pour le bien temporel de la colonie;

4° Que la Compagnie n'a rien acquis en cette colonie depuis son arrivée, cédant toujours de ses intérêts, donnant même beaucoup du sien;

5° Qu'il n'écrivit jamais rien au roi ou aux ministres, qui fût contraire au bien temporel ou spirituel de cet État. S'ils en doutent, qu'ils consentent à l'entendre.

Enfin, les charges et la confiance dont le roi l'a honoré sont un sûr garant de son zèle et de sa fidélité. Tout ce qu'ils prétendent obtenir à l'aide de ces troubles et de ces scandales, se pourrait obtenir par des moyens pacifiques, au grand profit du service de Dieu et de Sa Majesté.....

« Vos Seigneuries, dit-il en terminant, décideront ce qui leur plaira. Je ne demande et ne réclame rien : je prie seulement Dieu de vous inspirer ce qui sera le plus utile à son service et à sa gloire. »

Cette belle protestation fut écrite en trois heures. Il faut plus que de l'esprit et du talent, il faut un grand caractère pour garder ce sang-froid, et dans un tel état parler avec tant de noblesse.

CHAPITRE XII

LE SERMON DE L'ÉPIPHANIE (1)

Vieira dans la chapelle royale. — Le fameux sermon de l'Epiphanie. — Gloire du Portugal, la nation pure en la foi. — Belles pages sur les persécutions inouïes des missionnaires. — Leurs travaux pour apprendre les langues et civiliser les Indiens. — Vrai motif de haine : les missionnaires protègent la liberté des Indiens. — Réflexion sur ce sermon. — Vieira reprend ses prédications à Lisbonne. — Représentations à Alphonse VI. — Peinture morale. — Belles pages sur la vanité, l'ambition, les péchés d'omission et de conséquence chez les grands. — L'hypocrisie vivement flétrie. — Valeur et place de Vieira comme moraliste.

Trente-deux missionnaires arrivèrent successivement à Lisbonne, *bannis dans leur patrie*, selon la belle expression de Vieira. Rien n'était plus de nature à émouvoir les esprits que cette cohorte d'illustres exilés. Mais la cour, partagée en deux factions sous le triste règne d'Alphonse VI, resta froide et indifférente. Les ministres ne prêtèrent aux réclamations du protecteur des Indiens qu'une attention distraite; la régente elle-même, abreuvée de dégoûts et à moitié résolue à quitter les affaires, ne lui fit pas l'accueil

(1) Sources : Le sermon de l'Epiphanie et différents sermons moraux.

qu'il attendait. Il semblait que la haute influence de Vieira eût suivi Jean IV au tombeau. Au milieu de l'indifférence générale, le missionnaire eut recours à son arme favorite et souveraine, l'éloquence.

Quelques jours après son arrivée, il monte en chaire, dans la chapelle royale. C'était le 6 janvier 1662, fête de l'Épiphanie, où l'Église célèbre la conversion des Gentils. Le jour ne pouvait être mieux choisi. Pendant plus de deux heures, dans un sermon-apologie entraînant, l'orateur tient toute la cour suspendue à ses lèvres : il expose le mystère de la conversion des Mages, la gloire du Portugal qui a étendu la foi avec ses découvertes et ses conquêtes, explique les motifs secrets des persécutions déchaînées contre lui, réclame l'exécution des édits en faveur des Indiens, et au milieu de son triomphe demande l'indulgence pour ses persécuteurs. Le sermon de l'Épiphanie est justement célèbre au Portugal et au Brésil. Nos lecteurs nous sauront gré d'entrer dans quelques détails.

L'Évangile lui-même va expliquer le prédicateur. Peut-être le sujet propre à cette solennité, la vocation des Gentils, n'a-t-il jamais été traité en cette cour d'une manière aussi spéciale qu'il le sera aujourd'hui. Développant ensuite le texte de saint Mathieu : *Cum ergo natus esset Jesus in Bethleem Juda, in diebus Herodis regis, ecce Magi ab Oriente venerunt*, il distingue deux vocations des Gentils : la première qui eut lieu au temps d'Hérode, lorsque les Mages vinrent de l'Orient adorer le Sauveur; la seconde, quinze cents ans plus tard, par le moyen des rois de l'Occident. Saint Bernard annonçait qu'il devait aussi se trouver trois rois pour amener à Jésus-Christ les peuples de l'Occident. Le temps, fidèle interprète de l'avenir, nous

a appris que ces trois princes furent les rois portugais Jean II, don Manuel et Jean III qui commencèrent, continuèrent ou achevèrent la découverte des possessions lointaines, et leur annoncèrent la connaissance du vrai Dieu.

« Les Mages portèrent la lumière de la foi d'Orient en Occident, nos rois d'Occident en Orient. Les Mages présentèrent à Jésus-Christ l'Asie, l'Afrique et l'Europe; nos rois l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Les Mages firent briller les rayons de leur étoile sur le vieux monde jusqu'aux bouches de la Méditerranée, nos rois firent briller le Soleil de Justice sur le Nouveau-Monde jusqu'aux confins de l'Océan. »

Une des plus merveilleuses promesses que Dieu ait faite autrefois, c'était de créer un nouveau ciel et une nouvelle terre. A ne s'en tenir qu'au sens littéral, cette nouvelle terre, ces cieux nouveaux, n'est-ce pas la terre et les cieux du Nouveau-Monde? Et comme le but de cette découverte et de cette création nouvelles était d'y établir la religion, le même prophète ajoute que Dieu devait créer une nouvelle Jérusalem, c'est-à-dire une nouvelle Église, où il y aurait grande joie. Le prédicateur entonne alors un hymne triomphal à la gloire de la nation pieuse et *pure en la foi*, choisie de Dieu pour être l'instrument de cette seconde création. N'est-ce pas les Argonautes portugais qui ont les premiers sillonné les mers nouvelles, dissipé les ténèbres de l'ignorance et de l'infidélité, et inondé des lumières de l'Évangile les peuples assis à l'ombre de la mort?

Après cet habile et patriotique début, l'orateur peut

donner libre carrière à son indignation : l'auditoire est disposé à l'entendre.

« Mais qui eût dit ou imaginé que les temps et les mœurs dussent dans leur cours amener un tel changement, que cette gloire se verrait éclipsée parmi nous et par nous-même obscurcie ? je ne sais comment aborder un sujet si triste et si honteux : voilà pourquoi j'hésite tant, comme un homme qui tourne sur lui-même et retarde sa marche, afin de ne pas arriver au terme qui lui répugne. Mais l'opportunité de la présente occasion et la vérité d'un discours qui a promis d'être tout apostolique, me contraignent d'avancer. Qui eût imaginé, je le répète, que cette gloire si héroïquement conquise dans trois parties du monde, si célèbre et si éclatante dans tout l'univers, dût s'obscurcir et se flétrir dans un coin ou un faubourg de l'Amérique ?

C'est le démon qui a soulevé ce nuage et soufflé cet incendie en la paille de quatre ou cinq chaumières, qui, malgré leur nom de Bethléem, seraient fort bien la patrie de l'Antechrist. Et en vérité, si les Écritures ne nous apprenaient que ce monstre doit sortir d'une autre contrée, nous pourrions le croire déjà né. La langue tremble d'horreur et se refuse à redire ce qu'ont vu les yeux. Cependant les faits sont si horribles, si honteux, si atroces et si sacriléges qu'ils ne se peuvent exprimer, mais ils sont si publics et si notoires qu'ils ne doivent pas se cacher. Qu'ils entendent donc les excès d'une si étrange méchanceté ceux qui peuvent seuls y porter remède. Et dussent-ils, ce que je ne puis croire, manquer à leur obligation, il n'est pas juste, et Dieu ne permettra pas que je manque à la mienne. »

Missionnaire et prédicateur de la cour, il suivra le glorieux exemple des Athanase, des Chrysostome et des Hilaire. Persécutés et bannis, ces Pères de l'Église étaient à eux-mêmes leur propre défense. Ses compagnons ont été renvoyés sous les yeux de la cour, afin

que la cour crût ce qui autrement lui eût paru incroyable.

« Qui eût pu croire que, dans une colonie portugaise, l'on ne verrait nulle obéissance pour l'Église, nulle crainte de ses censures, nul respect pour les prêtres, nulle immunité pour les lieux et les personnes consacrés? Qui eût pu croire qu'on vînt arracher de leurs cloîtres les religieux, et les conduire à travers les rues entre les soldats et les épées nues, les tenir enchaînés et environnés de gardes jusque sur la terre d'exil? Qui eût pu croire que, avec non moins de violence et d'ignominie, on chassât de leurs chrétientés les prédicateurs de l'Évangile, au grand scandale des anciens chrétiens, sans respect pour les nouveaux convertis et à la vue des païens stupéfaits et étonnés? Qui eût pu croire que, sans égard même pour les curés, on en viendrait à les dépouiller de leurs églises, à leur interdire le culte divin et l'exercice de leur ministère, laissant ainsi les temples déserts, les baptistères fermés, les tabernacles sans l'auguste sacrement, le Christ lui-même privé de ses autels et Dieu de ses sacrifices? Quant aux auteurs et exécuteurs de ces sacrilèges, tant de fois et à tant de titres excommuniés, je n'en parle pas : ils ont parmi eux des papes pour les absoudre (1) ; mais que deviendront les pauvres et malheureux Indiens, qui sont la proie et les victimes de tous ces conflits? Qu'en sera-t-il des chrétiens? qu'en sera-t-il des néophytes ? qu'en sera-t-il des païens ? qu'en sera-t-il des pères, des mères, des enfants, de tant de personnes de tout sexe et de tout âge ? Les vivants en bonne santé sans enseignement, les malades sans sacrements, les morts sans prières et sans sépulture, tant d'âmes enfin dans l'extrême besoin et sans aucun remède ! Les pasteurs emprisonnés et bannis ou jetés dans les bois, les troupeaux mis en pièces, les brebis ravies ou perdues, les loups affa-

(1) Allusion, je crois, aux divergences d'opinion parmi les religieux au sujet des esclaves.

més gorgés de sang et maîtres absolus, la liberté troquée de mille façons (*trocada*) contre l'esclavage ! La cupidité, la tyrannie, la volupté et l'enfer seuls triomphants ! Et tous ces excès ont été commis et se commettent par des Portugais sous le règne d'un roi portugais ! »

Dans un piquant parallèle, aux religieux et chevaleresques Portugais d'autrefois, l'orateur oppose les Portugais de son temps, qui ne savent plus que prendre les armes contre les prédicateurs de l'Évangile et chasser les prêtres de leurs églises :

« Autrefois sortaient par la barre de Lisbonne nos vaisseaux chargés de prédicateurs, qui s'expatriaient volontairement pour porter dans nos conquêtes la loi du Christ; aujourd'hui ces vaisseaux rentrent par la même barre, ramenant les mêmes prédicateurs expulsés violemment pour le seul crime de défendre dans les colonies la loi de Jésus-Christ. Que la barre d'Alger n'ait plus de honte de donner entrée à tant de prêtres de Jésus-Christ, captifs et prisonniers : la même chose s'est vue de nos jours à la barre de Lisbonne. Certes le Tage devrait ici, revenant en arrière par un prodige nouveau, fuir de la barre à la mer, et nous pourrions lui crier comme au fleuve et à la mer de la Terre Sainte : *Quid est tibi, mare, quod fugisti, et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?* Qu'as-tu donc à fuir, ô mer, et toi, Jourdain, pourquoi reviens-tu sur tes pas? Il se faisait gloire, le Tage, quand sur ses rives se construisaient et que sur ses vagues sortaient les armées conquérantes de l'empire du Christ; il se faisait gloire, dis-je, d'être ce fleuve fameux célébré dans les chants de David : *Dominabitur à mari usque ad mare, et à flumine usque ad terminos orbis terrarum.* Mais aujourd'hui, tout confus d'un si triste changement, il devrait refluer et se cacher dans les grottes profondes de ses sources, à moins de *courir* à la mer d'une *course* précipitée, pour s'y plonger et s'ensevelir au plus profond de ses

abîmes. Mais que Lisbonne se désabuse, la même mer est là, lui jetant à la face l'horreur d'un tel scandale, et les ondes écumantes de colère qui battent sa plage, sont autant de voix qui lui reprochent sa honte, comme jadis à Sidon. *Erubesce, Sidon, ait mare.* Rougis, Sidon, dit la mer. »

Après cette narration et ces véhémentes apostrophes, Vieira retrace les travaux inouïs des missionnaires, pulvérise les objections des colons et prescrit les remèdes à un si déplorable état de choses.

Les partisans de l'esclavage n'osaient-ils pas faire un crime aux missionnaires de l'amour des Indiens?

La réplique était facile. A l'aurore des civilisations chrétiennes, dit l'orateur, il n'y a aucune naissance de Jésus-Christ qui n'ait son persécuteur, son Hérode. Par la prédication de saint Pierre, Jésus-Christ naquit à Rome, et aussitôt se leva un Hérode, le féroce Néron, qui fit mettre saint Pierre en croix. Par la prédication et les miracles de Xavier, Jésus-Christ naquit au Japon, et aussitôt on vit paraître plusieurs Hérodes, les Nabunanga, les Taïcozama. Enfin Jésus-Christ naquit au Maragnon, et afin que les Hérodes ne manquassent pas, aussitôt se déclarèrent contre Jésus-Christ et ses prédicateurs, non des sauvages, mais les chrétiens eux-mêmes. Si les païens barbares perçaient de flèches les missionnaires, pour dévorer leurs entrailles palpitantes, qui s'en étonnerait? ils l'ont fait tant de fois. Mais que les ministres de Jésus-Christ se voient persécutés avec une fureur toute païenne par les chrétiens, pendant que des païens sauvages, malgré leur barbarie, les entourent de respect, quelle humiliante épreuve pour l'Eglise! Ces sauvages qui se nourrissaient de chair

humaine, et des crânes de leurs semblables se faisaient des coupes pour boire leur sang, nous accueillent aujourd'hui avec amour, et sont à nos côtés comme autrefois les lions auprès de Daniel.

C'est au milieu des travaux infinis qu'exige l'étude des langues que vivent les missionnaires, au milieu de peuplades si pauvres, « qu'elles se contentent d'un seul arbre (le cocotier) pour y trouver leur vêtement, leur nourriture, leurs armes, leur maison et leur embarcation. Quiconque cherche les âmes en de tels corps, ne cherche assurément que les âmes. Témoins de tant de dévouement, est-il étonnant que les Indiens les aiment et les estiment? S'ils n'étaient éclairés des lumières de la foi, ne seraient-ils pas prêts à les adorer?

Que les missionnaires fussent aimés et honorés des Indiens, les colons y auraient encore consenti; ils les auraient même secondés dans leur ministère, s'ils les avaient trouvés plus souples aux calculs de leur cupidité. Plus d'une fois même ils s'étaient réjouis des grands succès des missions, dans l'espérance que les Indiens convertis seraient moins rebelles au joug. Ils dégradaient l'Évangile jusqu'à le faire servir à leurs détestables projets. Les missionnaires n'eussent été que les pourvoyeurs de l'esclavage. Mais quand les Portugais avaient vu le père Vieira faire des conversions en masse, et réclamer le pouvoir de défendre les sauvages, leur fureur ne connut plus de bornes. C'était cependant un motif politique et à la fois bien chrétien, qui avait engagé les rois de Portugal à confier les deux pouvoirs aux ministres de l'Évangile. L'expérience l'avait appris, il n'y avait que ceux qui avaient converti les païens qui eussent du zèle à les

défendre, et dans les missions séparer les deux pouvoirs, c'était les ruiner l'un et l'autre.

« Sache le Portugal qu'il n'y a point de chrétientés possibles en nos conquêtes, si les missionnaires ne tiennent ouverts et libres les deux chemins que le Christ nous a montrés aujourd'hui : un chemin pour conduire les Mages adorer le Sauveur, et un autre pour les délivrer de la persécution ; un chemin pour conduire les païens à la foi, et un autre pour les délivrer de la tyrannie, *un chemin pour sauver leurs âmes, et un autre pour affranchir leurs corps.* C'est à propos de ce second chemin que s'est élevé le conflit. On veut qu'aux ministres de l'Évangile appartienne seulement le soin des âmes, et que l'esclavage des Indiens revienne aux ministres de l'État. N'est-ce pas ce que Hérode cherchait? Si le chemin par où les mages devaient retourner eût été à la merci d'Hérode, que fussent-ils devenus ? les innocents de Rama pourraient nous le dire (1).

Ne voyez-vous pas saint Paul, ce vase d'élection, l'Apôtre par excellence, l'épée dans une main et un livre dans l'autre? Celui qui a le devoir de prêcher et de convertir les Gentils, doit tenir le livre d'une main et l'épée de l'autre : le livre pour enseigner, l'épée pour défendre. Que cette épée passe des mains de Paul dans celles d'Hérode, qu'arrivera-t-il? Tout Bethléem nagera dans le sang innocent, et c'est ce que nous voyons (2). »

Vieira insiste. Il importait beaucoup de dissiper les préventions et d'entourer ce point d'évidence. Si ce mot profane et séculier d'épée fait ombrage, mettons houlette à la place : c'est l'instrument des pasteurs, et nous le sommes.

(1) *Ibid.*, p. 130-131.

(2) Nos lecteurs ne doivent pas s'étonner de cette répétition : c'est à Bélem abréviation de Bethléem, que les plus grands excès avaient été commis.

« Or dites-moi : qui a l'obligation de paître les brebis? le pasteur. Et qui a l'obligation de défendre des loups ces mêmes brebis? le pasteur encore. Le même pasteur qui a la charge de faire paître les brebis doit donc avoir aussi le pouvoir de les défendre. C'est l'office du pasteur et la destination de la houlette, de diriger les brebis et de les protéger contre les loups. Et ces deux choses, vous voudriez les séparer! confier la conduite aux uns, et la défense aux autres! ne serait-ce pas là un conseil de loups? Le vrai pasteur fait paître et défend. S'il ne défend pas ses brebis, bien qu'il les fasse paître, il n'est point pasteur : *Non est pastor*. Puisque le devoir essentiel du pasteur consiste à défendre les brebis des loups, ne serait-ce pas une chose ridicule, ou plutôt lamentable que les loups fissent le procès aux pasteurs, parce qu'ils défendent leurs brebis? La Fable dit bien que les loups voulurent s'entendre avec les chiens ; mais qu'ils aient cité les pasteurs parce qu'ils protégeaient le troupeau ; cela, les fables ne le disent point, mais notre histoire le dit (1). »

L'histoire, moins morale que la fable, l'a depuis redit plus d'une fois. Le cœur noblement indigné de l'apôtre déborde en redites éloquentes. L'histoire dira que beaucoup de missionnaires ont donné leur vie pour leurs brebis, les uns noyés dans les flots, les autres mangés par les sauvages, les autres épuisés de fatigues et de privations ; elle dira que tous ont exposé ou sacrifié leur vie, sur les fleuves, dans les forêts, parmi les bêtes féroces et au milieu des écueils ; elle dira qu'ils furent persécutés, faits prisonniers, et bannis. Mais ce qu'elle ne dira jamais, c'est qu'ils aient manqué à leurs devoirs de pasteurs et fui comme des mercenaires : *mercenarius autem fugit*. Alors, com-

(1) P. 136.

mentant avec passion et appliquant à lui-même le beau commentaire du *fugit* de saint Grégoire le Grand : « *Fugit*, dit-il, *quia injustitiam vidit et tacuit ; fugit quia se sub silentio abscondit.*

« Savez-vous, nous dit le souverain pasteur de l'Église, quand fuit celui qui n'est pas vrai pasteur ? Il fuit lorsque voyant des injustices, au lieu de crier contre elles, il se tait ; il fuit lorsque, obligé de défendre en public la vérité, il se cache et avec lui cache la vérité sous le voile du silence. Plusieurs, je le sais, voudraient me voir taire toutes ces vérités. Comme religieux, j'y consentirais volontiers ; mais qu'en serait-il, si je le faisais ? Je serais mercenaire et non pasteur. *Fugit, quia mercenarius est.* Ce serait me rendre complice des mêmes injustices, dont je fus témoin, et que notre éloignement de Lisbonne m'empêcha d'arrêter : *Fugit, quia injustitiam vidit et tacuit ;* ce serait trahir, livrer à leurs ennemis les brebis que Jésus-Christ m'a confiées, et dont il me demandera compte. Et quel compte lui en rendrais-je, si, en la seule occasion où je puis les défendre efficacement, je me taisais et me cachais : *Fugit, quia se sub silentio abscondit.* »

Aux yeux des colons et même de plus d'un ministre, les Indiens ne valaient guère le bruit qu'on faisait autour d'eux ; l'apôtre des esclaves leur jette ces fières paroles : « *Une brebis pèse plus qu'un empire.* Pour un empire, le roi peut ne se mettre à l'œuvre qu'à demi ; pour une brebis, il faut qu'il s'y mette tout entier. »

Le zèle des missionnaires, disaient les colons, était intéressé et injuste, puisqu'il tournait à leur avantage et au détriment des Portugais. — Dans sa réponse, Vieira entre dans mille détails intimes et charmants, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire. Il nous montre *les missionnaires construisant*

avec les Indiens des églises aux parois de terre, aux colonnes de troncs d'arbres, aux voûtes de feuilles de palmier, maniant la scie, la cognée et le rabot, mais partout travaillant pour Dieu et les Indiens. Que si les sauvages viennent jour et nuit chercher les missionnaires à 20 et 30 lieues, pour catéchiser les fidèles ou administrer les malades; si de grandes foules les accompagnent dans leurs missions, c'est qu'ils marchent au service de la religion et de la patrie, afin que l'Église ait plus d'enfants et la couronne plus de sujets.

Nous protégeons les Indiens pour les empêcher de servir la colonie et l'État. — Oui, répond Vieira avec dignité, nous sommes coupables, moi surtout; tous nous avons trahi les intérêts des Indiens.

Nous devons défendre les païens que nous amenons à Jésus-Christ, comme Jésus-Christ défendit les mages. Et nous, nous accommodant à la faiblesse de notre pouvoir et à la crainte du pouvoir d'autrui, nous cédons de leurs droits et manquons à leur défense. Comment le Christ défendit-il les Mages? Il les défendit si bien, qu'il ne leur laissa perdre ni la patrie, ni la souveraineté, ni la liberté. Et nous-non contents de ce les pauvres païens convertis par nos soins perdent tout cela, nous leur conseillons d'y renoncer, nous nous entremettons avec zèle, pour chercher les moyens de satisfaire la tyrannie des chrétiens. Mais rien n'y fait. Le Christ ne consentit pas que les Mages perdissent leur patrie : « *Reversi sunt in regionem suam.* » Ils retournèrent dans leur pays. Et nous, non seulement nous consentons à ce qu'ils perdent leur patrie, ces pauvres païens, mais à force de persuasion et de promesses

qui ne sont pas tenues, nous les arrachons de leur patrie, entraînant ces peuplades de l'intérieur pour vivre et mourir près des Portugais. Le Christ ne consentit pas que les Mages perdissent leur souveraineté. Rois ils vinrent et rois ils s'en retournèrent. Et nous, nous consentons que ces païens perdent leur souveraineté naturelle avec laquelle ils naissent et vivent exempts de sujétion : nous les assujétissons au joug spirituel de l'Église, nous les obligeons aussi au gouvernement temporel de la couronne en leur faisant jurer fidélité. Enfin le Christ ne consentit pas que les Mages perdissent leur liberté : il les délivra du pouvoir et de la tyrannie d'Hérode. Et nous, non seulement nous ne défendons point leur liberté, mais nous convenons avec eux et pour eux, comme leurs curateurs, qu'ils seront à moitié esclaves, s'obligeant à servir alternativement une moitié de l'année. Mais rien de tout cela ne peut modérer la cupidité et la tyrannie de nos calomniateurs : « Ce sont des nègres, disent-ils, ils doivent être esclaves (1). »

Lisboa trouva que le grand orateur ne fut pas bien inspiré dans la disposition de son discours (2), en plaçant dans la première partie les pages les plus véhémentes. Comment cet estimable historien n'a-t-il pas vu que de semblables inspirations ne relèvent pas des règles ordinaires? L'art, si art il y a, est celui de saint Paul. Tout paraissait extraordinaire dans ce discours: les circonstances, les religieux exilés et l'orateur qui arrivait prisonnier du fond des déserts, comme saint Jean, et, comme les prophètes, associait les éléments

(1) *Ibid.*, p. 143-144.
(2) P. 485, note.

à sa douleur et à ses vengeances. Une telle éloquence, pour rappeler un mot fameux, *se moque de l'éloquence*. Le sermon de l'Épiphanie justement célèbre, est moins un morceau oratoire qu'un monument du zèle apostolique de Vieira pour les Indiens; il suffirait à illustrer une autre vie. Dans la carrière de notre missionnaire, ce n'est qu'un épisode. L'effet fut prodigieux. La reine régente, tout émue, s'écria en sortant de la chapelle : « Grâce au Père Antoine Vieira, les missions du Maragnon vont refleurir (1). » Elle nomma un nouveau gouverneur dans cette province, et pour sauver les coupables il fallut, au dire de Barros, que Vieira intercédât de nouveau au nom de Jean IV et du prince Théodose dont il avait été précepteur.

En attendant que tout fût réglé pour son retour au Brésil, Vieira voulut mettre à profit la faveur publique; il reprit le cours de ses prédications. Mais depuis six années, comme tout paraît changé autour de lui! Le Portugal qu'il revoit est-il bien ce même Portugal, pour lequel il prodigua, si jeune et tant de fois depuis, ses talents et son éloquence? Est-ce bien cette glorieuse patrie, qui avait su vingt ans auparavant briser l'orgueil du lion de Castille, et lui arracher sa liberté? Vieira se voyait étranger à cette cour où il avait été tout-puissant. Le palais royal, où s'étaient agités et où lui-même avait donné de si sages conseils, était en proie aux intrigues des factions. A Jean IV, prince heureux et sage, avait succédé Alphonse VI qui n'était ni sage, ni heureux. Le roi n'étant âgé que de treize ans, la reine, la grande Louise de Guzman, avait été nommée

(1) De Barros, III, ch. CXXXVI et suiv. — Lisboa, p. 485-486.

régente du royaume, qu'elle avait à peu près gouverné seule dans les derniers temps de Jean IV. Faible d'esprit, le jeune roi n'avait ni la bonté de son père, ni la grandeur d'âme de sa mère. Dès son enfance, on avait remarqué en lui les inclinations les plus basses. A la tête de ses *bravis*, ce royal gamin mettait son plaisir à courir la nuit les rues de Lisbonne, attaquant et détroussant les passants. Rien ne put le soustraire à ces sociétés corruptrices, ni les remontrances de sa noble mère, ni la vigilance des officiers du palais chargés de sa personne. Un étranger d'origine piémontaise, Conti, eut bientôt gagné toute la confiance d'Alphonse VI. Par son habileté à manier la fronde; par l'art plus dangereux de flatter les passions du prince, il devint un personnage à la cour. Le scandale alla si loin, que les grands corps de l'État, les tribunaux et la cour se réunirent pour faire au roi de vives remontrances. La plume la plus autorisée de Lisbonne, celle de Vieira, avait rédigé les représentations sur les instances de la reine.

On engageait le prince à se souvenir de lui-même et de Dieu, à employer son temps à des exercices plus dignes de sa royale personne, à ne pas introduire dans le palais des sujets de basse extraction, dont la conduite aussi bien que les conseils lui aliénaient le respect des grands. La paix était aussi troublée, la sécurité publique plus gravement compromise que par les Castillans : ceux-ci nous ôtent la vie aux frontières; ces indignes compagnons nous ôtent avec la vie, l'honneur et la miséricorde de Dieu. La justice, le premier devoir des rois, est mal administrée. Que le prince, qui est déjà en âge de gouverner, applique ses pensées au soin des affaires de l'État,

au lieu d'exposer ses jours au péril et de tenir le palais en alarmes (1).

Un moment du moins, ces représentations eurent leur effet, et les frères Conti furent exilés au Brésil. Alphonse furieux s'enfuit à Alcantara, d'où il fit demander à la régente les sceaux du royaume. Louise de Guzman, abreuvée de dégoûts, les rendit solennellement. Cette grande reine se jeta dans un cloître pour y terminer bientôt sa vie. Les nouveaux confidents du roi étaient Sébastien de Ménezès, le comte d'Atougia, Castelmelhor, homme de talent et de naissance. L'influence de ce dernier fut bientôt prépondérante; sa main s'était déjà fait sentir dans l'acte de vigueur par lequel Alphonse VI avait pris possession du pouvoir.

C'est dans ces tristes circonstances et pendant le règne de l'ignoble Conti, que Vieira se voyait appelé à parler devant la cour. La tâche n'était ni facile, ni agréable. Mais l'orateur avait pour lui sa réputation, il avait le prestige de ses vertus; il avait surtout son talent et son noble caractère.

Les discours prononcés à cette époque nous offrent toute une galerie de sermons moraux, parfaitement appropriés aux besoins des auditeurs : *la foi pratique; manière d'aimer les plus grands ennemis, les flatteurs; la prétention aux dignités; l'impartialité dans les supérieurs, garantie de la paix*, etc. On sent à

(1) Voir ce document curieux, reste des franchises de l'Etat, imprimé à la suite des *Cartas selectas*, Paris, 1856. Signalons une petite erreur de détail. Alphonse VI n'était plus dans *sa minorité*. La remontrance dit qu'il est en âge *de prendre sur ses épaules le fardeau de l'Etat : para tomar em sous homeros o peso do reino*, p. 304.

chaque instant que l'orateur patriote fait d'héroïques efforts pour arrêter le Portugal dans la voie d'une fatale décadence. Aussi comme il déclare la guerre à *l'intérêt*, péché *originel* de ce siècle, à l'égoïsme, aux passions qui *lâchent la bride à toutes leurs convoitises !* Dans son sermon sur la foi pratique, il signale l'éternelle opposition entre le cœur et l'intelligence qui faisait dire au poète païen :

..... video meliora proboque
Deteriora sequor...

ou arrachait à saint Paul et à Pascal des accents déchirants. Entre la foi et les œuvres, en effet, éclate trop souvent un affligeant contraste. Notre foi, selon l'expression de Vieira, s'arrête au *Credo* et ne va pas jusqu'aux commandements. Si Dieu nous dit qu'il est un, nous le croyons ; s'il nous dit qu'il est le Créateur du ciel et de la terre, nous le croyons ; s'il nous dit qu'il s'est fait homme pour nous racheter et doit venir juger les vivants et les morts, nous le croyons. Mais s'il nous dit de ne pas jurer, de ne commettre ni vol ni mensonge, nous ne le croyons plus. Voilà notre foi et notre christianisme : catholiques du *Credo*, hérétiques des commandements.

La peinture morale occupe une grande place chez Vieira. Ce serait un chapitre bien intéressant que celui qui nous retracerait les mœurs du Portugal au dix-septième siècle, d'après les sermons de notre orateur. Tout prédicateur est moraliste ; il suffit, pour en donner la preuve, de citer Bossuet, Massillon et Bourdaloue ; Bourdaloue surtout, si riche en portraits et en fines observations. Le prédicateur ne doit-il pas, comme le moraliste, connaître l'homme, les tendances et les

besoins de son âme? Platon, dans ses dialogues, ne veut-il pas que son orateur lise sur le visage de ses auditeurs la physionomie de leurs âmes? On ne s'expliquerait pas les triomphes oratoires de Vieira, s'il n'avait été peintre et moraliste profond. Dieu lui avait donné la pénétration. Ses analyses et ses belles définitions des passions n'offrent-elles pas une peinture, et une peinture pleine de poésie. Aussi de nombreuses pages de Vieira occupent-elles une place d'honneur dans les recueils et trésors littéraires publiés en Portugal et au Brésil (1).

Quelles pages que celles qu'il nous a laissées sur l'ambition, sur l'amour, l'amour de la patrie, les flatteurs, etc.! Nul n'a mieux caractérisé les manèges de l'intrigue, « *toutes ces allées et venues, ces affluences continuelles, ces coudoiements tumultueux aux portes des ministres*, qui ne frappent et ne scandalisent que trop les regards de tous. »

Vieira ne dissimule nullement les difficultés de certains préceptes, mais s'il les met dans tout leur jour, il trouve pour les faire aimer et observer des raisons neuves et profondes. Nos lecteurs en jugeront par ces pages sur l'amour des ennemis. Païens, Juifs, et chrétiens, il montre d'abord l'univers entier ligué contre ce difficile précepte.

« Est-il possible, dit la raison, que je doive aimer qui me hait, vouloir du bien à qui me fait du mal, honorer qui me calomnie, prier pour qui me persécute, ne pas me venger de qui m'outrage? sont-ce là des sacrifices à exiger d'un cœur de chair? Hé quoi! les montagnes s'ébranlent, et éclatent, la mer mugit, les vents se déchaînent, les nuées lan-

(1) Voy. le *Thesouro litterario* de Manoel dos Reis. Janeiro, 1873.

cent la foudre, toute la nature entre comme en convulsion, parce que de légères vapeurs se sont entre-choquées dans l'espace, et l'on veut qu'au milieu des chocs les plus violents le cœur humain reste en paix! Mon âme, mon corps, que dites-vous d'un tel précepte?

« Viennent de plus nos facultés, nos sens ; tous, qu'on les entende, car tous ils sont en cause. Que disent-ils? Tous frémissent, tous ne font qu'un pour haïr notre ennemi : la mémoire rappelle sans cesse les torts de cet ennemi, l'entendement les ranime, l'imagination les aggrave, et la volonté ne demande qu'à les venger ; le cœur bondit, la poitrine se soulève, le visage pâlit, les yeux flamboient, la bouche écume, le sang bouillonne ; les pieds, les mains, les bras, tout est colère, tout est feu, tout est venin.

« Et, comme si ce n'était pas assez, voilà que, pour échauffer les esprits, survient le monde, répétant :

« Haïssez, vengez-vous, ainsi le veut l'honneur ; manquer à cette loi, c'est lâcheté ou sottise. » Surviennent les arguments de la raison elle-même, nous disant : « Être ami de ses amis, et ennemi de ses ennemis, là est la proportion, l'égalité, la justice. » Ou encore : « Mon ennemi, par cela seul qu'il me hait, Dieu le condamne ; or, celui que Dieu condamne et abhorre, comment serais-je obligé de l'aimer? Enfin Dieu, qui nous parle en sa loi, n'est-il pas l'auteur de la nature? or, cette nature, toute gouvernée, conduite par la main de Dieu, que fait-elle? voyez : par instinct naturel, sur la terre, les bêtes féroces se vengent ; dans l'air, les oiseaux se vengent ; dans la mer, les poissons se vengent ; sous nos toits, les animaux domestiques se vengent ; jusque dans la fourmi, il y a place pour la colère, la vengeance ; et, en ces quelques atômes, il suffit que la nature soit vivante pour qu'elle morde si elle est molestée, si elle souffre ; elle pique et se venge le moins mal possible, si elle est attaquée. Ainsi la nature, même où elle est incapable de raison, n'est point capable de souffrir ce qui est déraisonnable ; et l'homme qui dans son entendement a les ba-

lances de la raison, vous voulez qu'il n'y pèse point les injures qu'il reçoit, vous voulez qu'en dépit du poids qui l'emporte, il paye la haine par l'amour. *Diligite inimicos vestros!* devant un tel précepte, il n'y a pas un homme qui ne se sente déconcerté, et qui, rentrant en lui-même, ne dise : « Je ne puis. »

A voir les raisons de l'orateur, on serait tenté de remercier le ciel de nous avoir donné des ennemis.

« Avoir des ennemis est chose si honorable, qu'il y a moins à s'en plaindre qu'à s'en réjouir ; et ne pas s'en accommoder comme d'une bonne fortune, c'est manquer de cœur ou de jugement. Si dans le fait d'avoir des ennemis il y a tentation, c'est plutôt tentation d'orgueil que de vengeance ; ou mieux encore, c'est un nouveau motif de rendre grâces à Dieu, et non de haïr son semblable ; car enfin si vos ennemis vous veulent du mal, savez-vous pourquoi ? plus souvent, c'est parce qu'ils voient en vous quelque bien qu'ils voudraient avoir et qu'ils n'ont pas. A qui n'a aucun bien, l'on ne veut guère de mal.

« Tous les biens de la nature, de la grâce ou de la fortune sont des dons de Dieu, et Dieu ne les concède que moyennant redevance, laquelle ? c'est d'avoir des ennemis. Bien à plaindre donc est celui qui n'est haï, envié de personne. Avoir des ennemis semble être une disgrâce, mais n'en pas avoir est une disgrâce bien plus grande encore. Écoutez une des plus remarquables sentences de Sénèque : *Miserum te judico, quia non fuisti miser.* « Ah ! mon ami ; tu es malheureux, parce que tu n'as pas été malheureux. »

« *Ce parce que*, assez incompréhensible avant d'être expliqué, l'est encore plus après : car enfin, peut-on être malheureux uniquement parce qu'on ne l'a pas été ? oui, vu qu'il y a des disgrâces si honorables, qu'il est avantageux de les subir et malheureux d'y échapper. Et qu'était celle

dont parlait Sénèque ? lui-même s'en explique ainsi : *Transiisti sine adversario vitam.* »

« Tu as traversé la vie sans rencontrer aucun ennemi. » Vous le voyez donc, ne pas avoir d'ennemis, c'est une félicité, mais une félicité telle, que vaut beaucoup mieux le malheur d'en avoir que le bonheur de n'en pas avoir. Pour un homme, en effet, peut-il y avoir un plus grand malheur que de ne posséder aucun bien digne d'envie? Or c'est à quoi est réduit celui qui n'a pas d'ennemis : « *Miserum te judico, quia non fuisti miser : transiisti sine adversario vitam* (1). »

Dans un pays où les antipathies et les haines sont si vivaces, l'orateur ne pouvait trop insister. Ces belles considérations, il les couronne par l'exemple de David si détesté de Saül, et l'exposé des bienfaits de Dieu, cause première de cette haine. Puis, dans une touchante énumération, il présente en faisceau les meilleures raisons d'aimer ses ennemis. Citons encore deux pages, c'est le moyen de bien faire connaître ce genre de prédication si nouveau pour la France.

« David se sera dit en lui-même : « Quelle fut la cause de l'envie et de la haine de Saül à mon égard? ce fut la faveur signalée que Dieu m'a faite en me donnant la victoire sur le Philistin.

« Or, bien que Saül soit assez ingrat pour ne payer un tel service que par les plus cruelles perfidies, à raison de cette même ingratitude, je n'en dois que mieux témoigner ma reconnaissance à Dieu, en rendant le bien pour le mal : *Inverso gratus officio*, dit éloquemment saint Zénon de Vérone.

Maintenant à chacun de nous de voir si c'est chose difficile, impossible, ou plutôt s'il n'est pas aussi facile que naturel

(1) Sermon sur la justice distributive, § 6.

d'aimer nos ennemis, cet amour étant comme le loyer des bienfaits de Dieu, et ces mêmes bienfaits étant l'occasion des haines dont on est l'objet. Dites-moi, je vous prie, ces biens qui vous attirent la haine, qui vous les a donnés? Dieu. Et cette loi d'aimer vos ennemis, qui vous l'impose? Dieu encore. Or, si vos ennemis vous haïssent à raison de ce que Dieu vous donne, pourquoi, vous, n'aimeriez-vous pas ces ennemis pour l'amour de Dieu, qui vous donne de tels biens? Si ces biens sont assez puissants pour exciter l'envie, la haine, en ceux qui en sont privés, comment ne le seraient-ils pas assez pour faire naître l'amour en vous qui les possédez? Profitez-en, mais aussi prenez garde de les perdre : car, qui ne paye pas le loyer, mérite d'être privé du bienfait. C'est ce que nous apprend David par ces paroles qu'il adresse à Dieu : « *Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam merito ab inimicis meis inanis* (1). »

« Infinies sont les raisons par lesquelles le Seigneur aurait pu persuader ce qu'il commandait. « Aime ton ennemi, aurait-il pu nous dire, afin que lui-même finisse par t'aimer, car, pour être aimé, l'unique moyen, c'est d'aimer. — Aime ton ennemi, parce qu'en l'aimant, c'est moi-même que tu aimes ; et, s'il ne mérite pas que tu l'aimes, moi, je mérite bien que tu m'aimes en lui. — Aime ton ennemi ; car, si sa haine t'est nuisible, la tienne te l'est encore plus ; ta haine te conduit en enfer, mais non la sienne. — Aime ton ennemi, parce qu'il n'y a guère d'amis ; et, si tu n'aimes pas tes ennemis, tu priveras ton cœur de ce qu'il y a pour lui de plus naturel, de plus doux, de plus suave, l'amour. — Aime ton ennemi, parce que, s'il a raison contre toi, tu dois te corriger ; s'il est en son tort, tu dois t'efforcer de le rendre meilleur. — Aime ton ennemi, parce que si sa haine provient d'une ignoble envie, c'est à ton amour généreux de lui montrer qu'il est plus

(1) Ps. VII, 5.

digne de compassion que de colère. — Aime ton ennemi, parce qu'il est entre les mains de Dieu, ou l'instrument de sa justice pour châtier ta superbe, ou celui de sa providence pour exercer ta patience et te faire mériter une plus belle couronne. — Aime ton ennemi, parce que Dieu pardonne à celui qui pardonne, et, en la moindre offense, il nous pardonne plus que nous ne pourrions faire nous-même, eussions-nous à pardonner au monde entier. — Aime ton ennemi, parce que mieux vaut la paix que la guerre ; et, en une telle guerre, la victoire est une faiblesse, la défaite un triomphe. — Aime ton ennemi : car si lui, en te voulant du mal, est méchant comme le démon, toi, en lui voulant du bien, tu seras bon comme Dieu. — Aime ton ennemi : car, à le bien prendre, il est mieux ton ami que tes propres amis, ceux-ci ne faisant que flatter en toi des défauts que celui-là te reproche. — Aime ton ennemi, sinon parce qu'il est ton ennemi, du moins parce qu'il est homme. — Aime ton ennemi : car, s'il te paraît vicieux, en l'aimant tu auras plus de chance de ne pas lui ressembler. — Aime ton ennemi, parce que avec le temps les plus grandes inimitiés se guérissent ; et, en pareil cas, pour médecin mieux vaut la raison que l'oubli. — Aime ton ennemi, parce que les ennemis les plus déclarés, si le roi le commande, se donnent la main ; et, ce qui se fait honorablement sur l'ordre du roi, comment y aurait-il déshonneur à le faire sur l'ordre de Dieu? — Enfin, aime ton ennemi, parce qu'il est ou plus puissant ou moins puissant que toi : s'il l'est moins, aie pitié de lui ; s'il l'est plus, aie pitié de toi-même. »

« Cette dernière raison nous vient d'un célèbre philosophe païen, Sénèque, et aussi d'un autre philosophe non moins illustre et plus solide encore, Plutarque, lequel a composé, sur les inimitiés humaines, tout un savant traité, qui peut se résumer en cette seule pensée, à savoir : si des bêtes féroces les plus nuisibles, des serpents les plus venimeux, les homme sont su tirer tant d'avantages, pour-

quoi, entre ces mêmes hommes, la douceur des uns ne irerait-elle pas profit de l'inhumanité des autres?.. (1).

Ce n'est pas seulement l'homme en général, l'homme de tous les temps et de tous les pays, que Vieira connaissait. Il nous a laissé sur les courtisans, les administrateurs et les ministres de son temps, des portraits pleins de vie. Les esquisses ne sont pas flattées, sans doute parce qu'elles ont le mérite d'une grande fidélité. Quelques-uns même de ses sermons sont purement moraux et ressemblent plutôt à une galerie de tableaux qu'à un exposé du dogme chrétien. Lorsque le zélé réformateur voyait de grands abus déshonorer la religion, ou remettre en question l'existence de sa patrie et des colonies, une généreuse colère s'allumait en son âme. Ce qu'il avait vu il le peignait en traits de feu. Avec la pénétration, Dieu lui avait donné le don des cœurs honnêtes, l'indignation, et l'indignation ne fait pas moins souvent jaillir l'éloquence que la poésie.

« Sachez, chrétiens, sachez, gentilshommes, sachez, ministres, que au jour du jugement on vous demandera un compte sévère de vos actions, mais on exigera un compte plus rigoureux encore de ce que vous n'aurez pas fait. » C'est en ces termes solennels que Vieira s'adresse aux grands, et pour les persuader de la responsabilité qui pèse sur eux, il cite les motifs de condamnation allégués dans le réquisitoire du jugement dernier ; ce sont tous des omissions : vous ne m'avez pas donné à manger, vous ne m'avez pas donné à boire, vous ne m'avez pas recueilli, vous ne m'avez pas couvert, vous ne m'avez pas visité. Cinq charges et

(1) Sur l'amour des ennemis, 1er vendredi de Carême, ch. v.

toutes des omissions. Ce genre de fautes si facile à commettre, puisqu'il se fait sans agir, est très difficile à reconnaître. Que d'omissions des ministres ont causé plus de malheurs que tous les malfaiteurs ensemble : un brigand dans une lande tue un homme; l'omission d'un ministre perd une monarchie.

« Par suite d'une omission se perd un avis; faute d'un avis se perd une occasion; faute d'une occasion se perd une négociation; faute d'une négociation se perd une province, un royaume; rendez compte à Dieu de tant de territoires, de tant de revenus perdus pour l'État. »

Les péchés de conséquence, comme les appelle Vieira, à cause des suites qu'ils entraînent, offraient encore malheureusement une plus ample matière aux considérations du moraliste. « *Vestigia pedum meorum considerasti.* » Job ne dit point : « Vous avez considéré mes pas, mais bien *les traces de mes pas.* » C'est que les pas disparaissent, tandis que les traces restent, et ce qui reste après le péché, voilà ce que Dieu examine plus particulièrement. Ainsi il nous sera demandé compte non seulement de nos pas, mais aussi de leurs traces, c'est-à-dire non seulement de nos péchés, mais aussi de leurs conséquences. Quelles seront les conséquences d'un vote injuste au tribunal, d'un vote passionné dans le conseil? On délibère pour nommer un vice-roi, un général, un gouverneur, un prélat, un ministre des finances, de la justice, et qu'arrive-t-il? Le conseiller vote pour son parent parce qu'il est son parent; il vote pour son ami, parce qu'il est son ami; il vote pour son protégé, parce qu'il est son protégé, et les plus dignes, qui n'ont à leur appui ni ami, ni parent, ni protecteur, sont rebutés.

« Homme aveugle, homme à préventions, s'écrie l'orateur, savez-vous ce que vous faites et ce que vous signez? Savez-vous que si votre infidélité à votre serment ne constitue qu'un seul péché, les conséquences qui s'en suivent sont innombrables et plus funestes que le péché lui-même? Savez-vous que, par cette signature, vous vous déclarez coupable des maux que fera ou que n'empêchera pas le sujet indigne pour lequel vous votez, comme de tous les maux qui en résulteront jusqu'à la fin du monde peut-être.

« Votre élu vole, et il vole pour lui-même et pour tous les siens, comme font ordinairement ses pareils; Dieu vous en demandera compte, parce que votre vote est la cause de tous ces vols. Votre élu, pendant la paix ou pendant la guerre, donne les emplois à ceux qui ne savent qu'intriguer, laissant de côté les hommes de mérite qui pourraient se rendre utiles; vous en rendrez compte à Dieu, parce que votre vote est la cause de toutes ces injustices. Votre élu opprime les pauvres, les innocents, il fait la désolation des veuves et le malheur des orphelins; vous en rendrez compte à Dieu, parce que votre vote est la cause de toutes ces tyrannies. En leur gouvernement, ceux que vous avez élus se jouent de la vie humaine, ruinent les maisons, déshonorent les familles, agissent en vrais Turcs: vous en rendrez compte à Dieu, parce que votre vote est la cause de tous ces homicides, de toutes ces turpitudes, de tous ces scandales. Les immunités de l'Église sont foulées aux pieds, les ministres dé l'Évangile sont maltraités, le progrès de la foi, la conversion des infidèles est entravée, Dieu vous en demandera compte, parce que votre vote fut la cause de tous ces sacrilèges, de toutes ces impiétés, enfin de la perte irréparable de tant de milliers d'âmes. Telles sont les conséquences du côté de l'indigne que vous avez élu.

« Et de la part des hommes de mérite que vous avez rejetés, les conséquences, quelles sont-elles? etc. »

Le troisième dimanche du Carême, Vieira revient sur ce sujet avec une nouvelle véhémence. Que nos lecteurs se figurent un petit Etat, comme le Portugal, obligé de fournir à une foule de provinces des trois parties du monde, des vice-rois, des gouverneurs, des évêques, des généraux et des magistrats, et ils comprendront quel discernement était nécessaire pour nommer à des emplois si variés. Le premier talent d'un roi, comme d'un ministre, consiste à connaître les aptitudes et à mettre chacun à sa place. Si vous mettez le cupide où il y a à prendre, disait Vieira, le lâche où il y a à défendre, le pauvre où il y a à s'enrichir, qu'en sera-t-il de vos conquêtes et de tant de sang généreux versé pour elles?

« Croyez-vous que ce péché soit sans gravité? Croyez-vous qu'il n'y ait qu'un veau, qu'une brute de plus sur le pinacle, idole de bois ou d'or? Les plus funestes conséquences viennent des indignes que vous faites et élevez aux premiers emplois. Si vous en doutez, ouvrez les yeux. Les lois divines et humaines foulées aux pieds, les peuples pressurés et appauvris, des milliers d'hommes mourant pendant la guerre, faute d'une bonne administration, pendant la paix, faute de justice, dans les hôpitaux, faute de soins : voyez surtout la colère de Dieu provoquée, son assistance et sa protection perdues ; les provinces, le royaume, la nation entière exposée à la dernière ruine ; et n'étaient les prières de quelques justes, cette ruine serait déjà consommée. Encore ne sommes-nous pas au terme des châtiments. Et sur qui retombe le poids de toutes ces conséquences? Sur ceux qui en posent le principe et en soutiennent les autres. *Ego feci, ego feram* (1). »

(1) Isaïe, XLVI, 4.

L'Évangile à la main, il vient demander compte aux grands des abus qui ne déshonorent pas moins l'État que l'Église. Dans ce juge il y a parfois la verve satirique d'un accusateur; s'il tient la balance, il fait aussi sentir la pointe du glaive; à voir son zèle pour l'exacte observation de la justice, on dirait l'ange qui agite une épée flamboyante aux portes de l'Éden, afin d'en chasser les coupables et d'en écarter les indignes.

« Qui est-ce qui s'accuse de ceux qu'il fait et de ceux qu'il défait? L'un, vous le refoulez en bas; l'autre, vous le placez bien haut dans les honneurs : envers l'un comme envers l'autre vous êtes tenu à restitution; à celui que vous abaissez, vous devez restitution pour le mal que vous lui faites; à celui que vous élevez, vous devez restitution pour le mal que lui-même ne peut manquer de faire. Ainsi vous lui avez fait des yeux, à lui incapable de voir; réparez les dommages causés par ses bévues. Vous lui avez fait une bouche, à lui incapable de parler; réparez les dommages causés par ses paroles. Vous lui avez fait des mains, à lui incapable d'agir; réparez les dommages causés par ses omissions. Vous lui avez fait une tête, à lui dépourvu de tout jugement; réparez les dommages causés par ses sottises, etc. Voilà ce qu'il en coûte d'avoir des créatures. Flattez-vous maintenant de pouvoir faire et défaire les hommes. Combien mieux vaudrait-il vous faire conscience de ceux que vous avez faits et défaits! Dieu s'est réservé deux actes: créer et prédestiner. L'acte de créer, voici que les puissants l'usurpent sur Dieu, en faisant des créatures de rien; l'acte de prédestiner, ils l'usurpent également, comme dans notre Écriture. L'un est pour le feu et l'autre pour l'autel. Il suffit que vous soyez appelé à être réprouvé ou prédestiné. Êtes-vous réprouvé? malheur à vous, vous brûlerez (1). Êtes-vous prédestiné? honneur à vous, vous régnerez. »

(1) Allusion et attaque assez peu voilée contre l'Inquisition,

Où Vieira puisait-il cette généreuse liberté, ces audaces de langage qui n'épargnaient ni les grands ni les rois? Dans une vie sainte et un désintéressement absolu, surtout dans un amour passionné de la religion et de la patrie, amour si bien apprécié des contemporains, qu'il lui mérita le glorieux surnom de *Zeloso da patria*.

Aussi, Jean IV voulait-il arrêter de graves désordres ou empêcher les abus de prescrire, il avait recours à l'éloquence incisive du religieux, ou plutôt il le laissait faire, bien sûr que l'apôtre trouverait dans son zèle des paroles de feu pour flétrir les prévaricateurs. Mais une chose n'a pas été assez remarquée. Ce fougueux réformateur, dont l'âpre langage paraissait pétri de fiel et des mordantes hyperboles de Juvénal, avait pour les esclaves et les pauvres des paroles d'une exquise tendresse. Il les portait dans son cœur, pour eux il se dépouillait de ses vêtements et de son lit. Il apprend un jour qu'une famille du voisinage est dans le plus grand besoin; il propose au père Soarès de lui faire distribuer leur dîner, et les deux amis mangent avec joie un simple morceau de pain. C'est bien l'homme qui envisageait Jésus-Christ dans le pauvre, comme dans un huitième sacrement. Il n'avait d'impérieuses rigueurs qu'avec les grands, comme le divin Maître à l'égard des Pharisiens. Sans cesse il s'élève contre les hauteurs et la dédaigneuse insensibilité des ministres, qui font perdre aux solliciteurs leur temps, leur argent et leurs démarches. A cet ami du peuple il faut bonne et prompte justice. « Le juge diffère huit

qui se montrait dans ses jugements trop docile au bon plaisir des grands et des rois. L'orateur en sera lui-même un exemple. 3e dimanche du Carême. Voy. *Sermons choisis*, I, p. 101.

mois un procès qui pourrait se terminer en huit jours; — c'est Vieira qui parle; — le ministre traîne huit années une affaire qui devait se terminer en huit heures. Et le sang du soldat, les larmes de l'orphelin, le dénûment de la veuve, l'affliction, la confusion, le désespoir de tant de malheureux! y pensez-vous? Le Christ dit que ce qui est fait à ceux-ci est fait à lui-même. Ne vaudrait-il pas mieux que le sang sué dans de telles requêtes se versât sur les champs de bataille? »

Autrefois, dit encore l'orateur, les ministres se tenaient aux portes des villes : aujourd'hui des villes entières sont aux portes des ministres, et il peint à nos yeux ce peuple de solliciteurs qui remplit les cours, comme le poète, les flots de clients que vomissent les palais des riches Romains.

Mane salutantum totis vomit ædibus undam...

Et le ministre, que fait-il? Nul ne sait s'il est dans le palais, ni même dans le monde.

« Les uns frappent à la porte, les autres n'osent frapper; tous attendent, tous se désespèrent. Enfin apparaît le ministre, quatre heures après le lever du soleil. Il apparaît et disparaît aussitôt. Les solliciteurs lèvent les yeux au ciel et se regardent. Aussitôt s'éloigne dans la désolation cette ville assemblée dans l'attente... Les délais sans expédition des affaires sont un double mal. Le refus sans délai est un mal tempéré par un bien. Vous n'accédez pas à ma requête, mais vous me délivrez de mes incertitudes, vous me délivrez de ma sollicitude et de mon illusion : vous me délivrez de mes allées et venues; vous me délivrez de la cour et de ses dépenses; vous me délivrez de l'humiliation de demander; vous me délivrez de votre tribunal, de

votre antichambre et de vos laquais; enfin, vous me délivrez de vous-même. Est-ce si peu?... Si vous ne pouvez donner au solliciteur ce que vous lui refusez, qui lui restituera ce que vous lui faites perdre? O restitutions! ô consciences! »

De tout temps, les lenteurs administratives ont été célèbres dans nos pays. Mais, paraît-il, nulle part elles n'ont mieux mérité leur réputation qu'en Portugal. Là, elles ont fleuri et se sont épanouies, comme le témoigne assez le mot *esperar*, qui signifie plus souvent attendre qu'espérer.

Tout entier aux intérêts généraux de sa patrie, Vieira ne descend pas d'ordinaire aux détails de la morale individuelle. Ce qu'il se propose avant tout, c'est de faire pénétrer l'esprit chrétien, comme une sève généreuse, dans toutes les branches du pouvoir. Ce point une fois obtenu, il est assuré du bonheur de sa patrie. Lorsque, sur les ruines de l'égoïsme et de la cupidité, on a fait fleurir l'esprit de justice et de sacrifice, les peuples ne vont pas chercher dans la révolte un soulagement à leurs maux. Il est un point cependant sur lequel notre orateur insiste souvent, la nécessité de mesurer nos désirs sur notre pouvoir. Il en fait même le sujet d'un beau sermon pour le troisième dimanche après l'Épiphanie. La vanité, l'ostentation, le désir de s'élever au-dessus de son sang y sont justement stigmatisés.

« Si vous avez à peine de quoi entretenir un cheval et une mule, à quoi bon avoir un équipage à quatre chevaux, et autant de laquais? A l'un sa passion est la chasse, et pendant que ses chiens sont tout luisants et mafflus, ses pauvres domestiques sont tout pâles et mourants de faim. Cet autre se pique de talent pour la peinture, et, pendant

que par un mensonge ridicule il nous donne ses tableaux pour des originaux du Titien, ses laquais ne sont réellement que trop des copies du Lazare. Et que dire de cet autre qui, pour se rendre à un combat de taureaux, et y faire parade de magnificence, grève son majorat de dettes qui ne s'amortiront jamais (1)? »

Ailleurs, c'est une simple exclamation qui fait tableau et nous laisse entrevoir de criantes iniquités. « Ah! Dieu vous préserve des bonnes œuvres, et surtout des plus éclatantes! Les péchés, facilement nous les supportons; les miracles, nous ne les pouvons souffrir. Et pourquoi? Les péchés n'offensent que Dieu, et les miracles offensent nos passions (2). »

Avec sa nature généreuse et ouverte à tous les nobles sentiments, Vieira avait une souveraine horreur pour le vice qui se cache sous le masque de la vertu. L'hypocrisie et le faux zèle ont été flétris, comme ils le méritent, par cette plume honnête; aux couleurs dont il les peint, il n'est pas téméraire d'affirmer que ces vices firent, au dix-septième siècle, d'affreux ravages dans la nation portugaise.

« Elie monta au ciel et il laissa son manteau à Elisée; le zèle s'en alla, le manteau resta. Hélas! *Sous ce manteau honorable, que de méchancetés se commettent!*.... Entre les méchants, le zèle a ses prédestinés auxquels il se garde bien de toucher, et parmi les bons il a ses réprouvés, à la face de qui il jette ses torches enflammées. »

Dieu, un jour, transporta en esprit Ezéchiel à Jérusalem, et là ce que vit le prophète, ce fut une muraille

(1) Troisième dimanche après l'Épiphanie, § 11.
(2) Deuxième dimanche de l'Avent, V.

élevée, au fronton de laquelle se trouvait l'idole du zèle : *Et ecce idolum zeli in ipso introitu.* « Ezéchiel, lui dit le Seigneur, crois-tu qu'il n'y ait ici rien autre chose que ce qui paraît? eh bien! perce la muraille, et tu verras. » Ezéchiel perça la muraille, il entra, et aussitôt il vit des images de toute sorte de reptiles et d'animaux immondes devenus les idoles d'Israël, et au milieu de ces idoles, l'encensoir à la main, se tenaient debout soixante-dix des anciens du peuple : *Et septuaginta viri de senioribus domus Israël, et unusquisque habebat thuribulum in manu sua* (1). « Encore plus avant, » dit le Seigneur à Ezéchiel : et Ezéchiel avança jusqu'à une seconde muraille : *Et ecce sedebant mulieres plangentes Adonidem;* et il vit grand nombre de femmes assises, et pleurant la mort d'Adonis. « Ezéchiel, va plus avant encore, » dit le Seigneur une troisième fois, et Ezéchiel s'avança jusqu'à une troisième muraille, et il vit environ vingt-cinq hommes, qui tournaient le dos au temple du vrai Dieu, et qui, regardant l'Orient, adoraient le soleil : *Et facies ad Orientem, et adorabant ad ortum solis.* Voilà, du même coup, et ce que Dieu fit voir à Ezéchiel, et ce qui se passe en ce monde, bien qu'on ne le voie pas. Si vous regardez les hommes d'en deçà de la première muraille, vous ne voyez qu'une idole du zèle : c'est qu'en effet, à les voir si zélés, si zélateurs, on les croirait idolâtres du zèle; mais, derrière cet étalage de zèle, que se passe-t-il? les uns sont à pleurer Adonis, les autres sont à adorer le soleil levant, d'autres encore encensent des autels défendus, et presque tous tournent le dos au temple du vrai

(1) Ezech., VIII, 11.

Dieu. Au dehors, il n'y a que zèle ; au dedans, il n'y a que lézards et couleuvres, il n'y a que basilics et serpents, il n'y a que monstres et montruosités, il n'y a enfin que de ces choses qui sont à cacher derrière trois murailles : Elie au dehors ; idolâtrie au dedans... Oh ! s'il y avait quelqu'un pour percer la muraille, que de terribles choses ne verrait-on pas ! tel est le zèle, tels sont les zélés, tels sont nos Elies... *Elias es tu!*

Qu'on nous permette un regret en finissant ce chapitre. Nous aurions voulu que Vieira traitât plus souvent des sujets de morale. Avec sa connaissance du monde et des hommes, avec la pénétration de son esprit, il nous eût laissé de fines analyses des passions. Observateur profond, il excelle à décrire les maladies et les remèdes de l'âme. Tel qu'il est, on ferait un délicieux recueil de pages exquises sur les passions, la haine, l'envie, l'ambition, la cupidité, l'amour des richesses, avec de ravissantes peintures des vertus opposées. Car c'est un peintre que Vieira, et un grand peintre. Il n'est jamais plus aimable que dans ses tableaux de genre, il s'oublie lui-même ; plein d'esprit, de grâce et d'imagination, il a les charmes d'Amyot et de saint François de Sales, mais avec je ne sais quoi de plus vigoureux. Un mot, un trait nous avertit que nous avons affaire à une nature toute différente, et que, si le moraliste s'attarde avec délices dans les sinueux replis du cœur, d'un coup d'aile il peut reprendre son essor et planer dans les airs. Il nous offre le langage du bon sens et de la foi. La raison et la religion unissent leur voix pour nous incliner doucement à la vertu. Vieira semble fait pour notre époque. Combien dans ses écrits la foi honore

et relève l'homme! que de touchantes raisons il donne pour aimer ses ennemis! nous venons de le voir. Dans ses savantes expositions, la foi devenait si raisonnable, que ses ennemis l'accusaient de faire disparaître les mystères de la religion. Hélas! nous ne sommes plus assez chrétiens pour nous conduire uniquement par les principes surnaturels. Il faut que les moralistes, les poètes et les orateurs versent à nos yeux les éternels trésors de la morale, et parent de toutes les grâces du langage la vertu, si belle pourtant dans sa chaste et austère nudité. Dans la collection des moralistes, Vieira mérite une place d'honneur. Avec Bossuet, Fénelon, Massillon, Bourdaloue, Nicole trop oublié, Nicole que madame de Sévigné eût voulu mettre en bouillon afin de le prendre tout entier, etc., avec quelques étrangers, on ferait une charmante bibliothèque des moralistes chrétiens, qui ferait suite à la bibliothèque spirituelle de M. de Sacy, à l'usage des gens du monde. Mais il faudrait une de ces gracieuses introductions dont M. de Sacy possède le secret. En ne prenant que la fleur, nous aurions quelques volumes exquis et délicieux. La place de notre orateur-moraliste est toute marquée, au-dessus de Massillon et de Bourdaloue, au premier rang, entre Bossuet et Fénelon.

CHAPITRE XIII

VIEIRA ET L'INQUISITION

Divergence d'idées entre l'Inquisition, Vieira et la Compagnie. — L'Inquisition politique instrument de règne. — Estime de Philippe II et de Pombal pour cet instrument. — Vieira exilé d'abord à Porto, puis à Coïmbre. — Panégyrique de sainte Catherine, ou l'enflure de la science : fier et noble langage. — L'Inquisition de Coïmbre indique à Vieira des propositions à rétracter. — Vieira à la campagne. — Accusations tirées du *Quinto Imperio*. — Justification. — Pétition au saint Office et défense. — Illusions de Vieira sur l'avènement de Jean IV : les commentaires sur Bandarra, le Savetier-Poète. — Noble défense de Vieira. — Sentence de l'Inquisition. — Soumission de Vieira. — Alliance intime de la raison et de la foi. — Réflexions sur la sentence. — Les pénalités sont abolies. — La parole est rendue à Vieira : panégyrique de la reine.

La vie de l'homme sur la terre est un combat, dit Job : *Militia est vita hominis super terram*. Nul mieux que Vieira n'a mérité qu'on lui fît l'application de cette parole. Nous l'avons vu lutter pour entrer dans la vie religieuse; lutter contre l'avidité des colons, tenir tête à l'émeute, et, à force d'éloquence, lui arracher la liberté des esclaves. Nous l'avons vu lutter dans les conseils du roi, pour assurer l'indépendance de sa patrie et arrêter le Portugal sur le penchant de sa ruine; lutter en Europe et en Amérique, afin de sauvegarder la liberté de ses chers Indiens, si bien

que les Portugais irrités le jetèrent au fond d'un vaisseau et le renvoyèrent prisonnier à Lisbonne.

Il lui restait à se mesurer avec une institution terrible, qui faisait courber les têtes les plus hautes. A plusieurs reprises, Vieira attaqua dans ses discours et dans ses écrits les abus de l'Inquisition, alors à l'apogée de sa puissance. Plus d'une fois, dans notre siècle, on s'est donné le facile plaisir d'écrire aussi contre elle. L'Inquisition n'existant plus, la chose était assez commode, et surtout peu dangereuse. Mais au dix-septième siècle, attaquer le formidable colosse avec les seules armes de l'éloquence et du droit, c'était chez un particulier une inconcevable audace. Les rois les plus puissants y eussent échoué.

Depuis longtemps déjà, il y avait divergence de vues entre l'Inquisition et Vieira. Les tendances, aussi bien que les idées, étaient toutes différentes. L'Inquisition, depuis surtout qu'elle était devenue un instrument du pouvoir royal, se montrait fière d'une puissance sans contrôle, qui mettait tout à ses pieds et l'enrichissait des confiscations de ses prisonniers. Institution du passé, créée pour des nécessités impérieuses, elle voulait s'immobiliser et ne rien changer à ses formes. Vieira, l'homme du présent et de l'avenir, dont le coup d'œil pénétrant discernait les besoins des temps nouveaux, eût voulu que, de concert avec le saint-siège, elle modifiât sa procédure et adoucît ses rigueurs. C'était le seul moyen d'être utile encore au Portugal. « Ne faut-il pas, disait-il dans son beau mémoire au pape Clément X, que les institutions humaines se modifient en même temps que les mœurs des nations, et qu'elles se perfectionnent à raison de l'accroissement des connaissances et des

lumières répandues chez les peuples? » La légitimité du tribunal, il la reconnaissait expressément, ainsi que sa nécessité; et dans l'ouvrage qu'il présenta au roi Jean IV, pour l'établissement des compagnies de commerce, il n'a pas assez d'éloges pour les services que le saint Office avait rendus en maintenant l'unité de la foi.

Mais des rigueurs illégales et de regrettables abus déshonoraient cette institution. Vieira eût voulu les faire disparaître. Sans doute, les nations ibériques devaient, là comme ailleurs, porter leur caractère particulier, et l'on ne devait pas attendre un excès de douceurdes peuples qui pendant des siècles avaient lutté avec une héroïque opiniâtreté pour leur sol et leur foi. Aussi l'Inquisition, en Espagne, et surtout en Portugal, se distingua-t-elle de l'Inquisition romaine par une rigueur extrême. D'ailleurs les guerres religieuses qui divisaient et ensanglantaient une grande partie de l'Europe, n'étaient guère de nature à modifier les idées de ces peuples. Leur zèle s'applaudissait au contraire, et nous n'avons pas le droit de les en blâmer, de posséder dans l'Inquisition un remède violent, il est vrai, mais efficace contre de semblables malheurs. A la profonde antipathie de race contre leurs anciens dominateurs, s'ajoutait chez les Portugais l'opposition contre les juifs convertis ou *nouveaux chrétiens*. Même le danger passé, la haine subsistait encore, profonde et implacable, et toute mesure de rigueur dirigée contre eux, était parfaitement accueillie.

Les rois surent tirer un habile parti de cette disposition des esprits. Entre leurs mains, l'Inquisition devint bientôt un *instrument de règne*. Malheur à tout

membre influent de la noblesse ou du clergé qui inspirait quelque inquiétude ! Une accusation d'hérésie ou de judaïsme le faisait vite disparaître : sûr moyen d'arriver à l'absolutisme, mais aussi de rabaisser le chevaleresque caractère des particuliers, et d'avilir la nation. Lisez l'histoire des trois derniers siècles, et vous serez effrayé de voir une foule d'hommes illustres, sans excepter les saints, inquiétés par l'Inquisition. L'Inquisition politique passait sur toutes les têtes son inflexible niveau. N'était-elle pas une cour de justice à la disposition du souverain ? n'avait-elle pas l'arme à double tranchant des deux pouvoirs, pour atteindre les grands et les évêques ? On comprend l'influence que le roi devait exercer sur les inquisiteurs qu'il nommait à son gré (1).

(1) Guizot, dans son cours d'histoire moderne, est plus explicite. « L'Inquisition, dit-il, fut *d'abord* plus politique que religieuse, et destinée à maintenir l'ordre plutôt qu'à défendre la foi *.» Ranke et Henri Leo voient aussi avant tout dans le saint Office une institution politique. « Isabelle, dit Leo, parvint à soumettre la noblesse et le clergé de Castille par le moyen du saint Office, institution qui relevait entièrement de la couronne, malgré son organisation ecclésiastique, et qui *fut établie contre les clercs aussi bien que contre les laïques* **. » La royauté et l'Inquisition ne sont pas deux puissances distinctes, selon la remarque de Haveman de Gœttingue, puisque la deuxième ne fut jamais indépendante de la couronne. « Ni les grands, ni les évêques, ni les trois grands ordres de chevalerie qui, au moyen de leurs fueros, avaient pendant longtemps su maintenir leur indépendance contre la couronne, ne purent se soustraire au pouvoir du saint Office. » Enfin Spittler résume tout en quelques mots « L'Inquisition a été, entre les mains des rois, un instrument dont ils se sont servis pour asseoir le despotisme sur les ruines des grandes libertés nationales... Le nouveau tribunal était *purement royal.* — Tout y tendait au profit du roi, et non au bien de l'Église . »

* Leçon 11.

** Voyez *le Cardinal Ximénès*, par Hœfelé, ch. XVIII, p. 308 et 309. Paris, Poussielgue, 1856.

Aussi les gouvernants les plus absolus, comme Philippe II et Pombal, furent-ils les plus chauds partisans de l'Inquisition. Ce dernier, qu'on ne soupçonnera pas d'un zèle religieux excessif, voyait dans cette institution le meilleur moyen d'arriver à ses fins. Il avait trouvé dans ce corps redoutable, raconte saint Priest, une arme commode et prompte, une sorte de comité de salut public. Aussi n'en parlait-il qu'avec enthousiasme. « Je veux réconcilier votre pays avec l'Inquisition, disait-il un jour au chargé d'affaires de France, je veux faire voir à l'univers l'utilité de ce tribunal. *Il n'a été établi sous l'autorité du Roi très fidèle que pour remplir certaines fonctions des évêques, fonctions bien plus sûres entre les mains d'une corporation choisie par le souverain, que entre celles d'un individu qui peut tromper ou se tromper.* »

Philippe II, trouvant que les Jésuites n'étaient pas assez dans sa main, se servit particulièrement contre eux de l'Inquisition : de là des réclamations contre les privilèges excessifs de la Compagnie, et contre la forme de son gouvernement. Plusieurs fois inquiétée par le monarque absolu, la puissante Société avait eu la pensée de s'adresser à Rome pour se soustraire à la juridiction du saint Office. Ces rivalités avaient laissé dans les cœurs un levain d'amertume; on en eut la preuve en 1695, lorsque l'Inquisition de Tolède condamna les quatorze premiers volumes des *Acta Sanctorum*, par un décret que Innocent XII appela une *censure barbare*. L'Inquisition, on ne l'a peut-être pas assez remarqué, fut aux mains des monarques portugais une arme à deux tranchants qui les investit d'une partie du pouvoir spirituel du saint Siège, et dans leur royaume de l'autorité la plus absolue. Ce fut un

véritable malheur pour la liberté. Il n'y eut plus de privilèges, ou plutôt ils furent tous absorbés au profit d'un seul. Le despotisme s'éleva sur la ruine des grands et des corps de l'État (1).

L'affaire de Vieira vint montrer une fois de plus, que l'Inquisition était un tribunal moins religieux que politique. Ce Jésuite était redouté, pour le dévouement dont il avait donné mille preuves à Jean IV et à la reine. Son activité, sa parole éloquente, son influence et ses lumières pouvaient être d'un grand secours à la régente. Castelmelhor le savait : c'était la plume de Vieira qui avait rédigé les représentations, faites devant les grands, au jeune roi. Enlever cet appui à la régente, et du même coup ruiner l'autorité de Vieira lui parut habile et nécessaire à ses desseins. Avant de nouer toute la trame de l'intrigue, le ministre jugea bon d'affaiblir Vieira, en l'éloignant de Lisbonne. Vers la fin de 1662, le religieux dut se préparer à partir pour Porto. C'était un exil. En lui intimant le bon plaisir royal, ses supérieurs n'étaient ni

(1) L'établissement de l'Inquisition a rencontré de la part de plusieurs grands chrétiens une opposition très vive. Soumis de tout leur cœur à l'Église, s'ils trouvaient une mesure contraire aux intérêts religieux ou temporels, ils la combattaient de toutes leurs forces : l'autorité spirituelle avait-elle prononcé, ils obéissaient comme si de leur vie ils n'avaient jamais été d'un autre sentiment. Cette alliance de la raison et de la foi, moins rare qu'on ne pense, n'a pas été jusqu'ici assez mise en lumière. Pour n'en citer qu'un exemple, un Franciscain, Bernard Délicieux, s'opposa de toutes ses forces à l'Inquisition albigeoise. Protestations, démarches, appels au roi de France et au pape, rien ne fut épargné pour éloigner du pays ce qu'il regardait comme un malheur. Condamné, il se soumit. Voir dans Haureau (p. 115. Hachette), le discours un peu séditieux qu'il tenait au peuple, discours qui n'est pas sans analogie avec ceux de Savonarole. Je dois cette note aux bienveillantes indications de M. Mézières, de l'Académie française.

sans tristesse ni sans appréhension. Vieira obéit aussitôt « J'irai, écrivait-il dans une lettre, j'irai où l'on m'enverra, soit en Afrique, soit en Amérique, partout où il y a un peu de terre pour le corps et Dieu pour l'âme, jusqu'à ce que vienne le jour qui nous rassemblera tous devant ce tribunal où il n'y a pas d'autre témoin que la vérité, pas d'autre juge que la justice même, et où l'innocence est sûre de n'être jamais condamnée. »

Vieira attendait la persécution. Il le savait, on ne fait pas impunément le bien aux hommes. Dans ses paroles il en appelait d'avance au Souverain Juge.

Quelques mois après, il reçut l'ordre de se rendre à Coïmbre, la ville lettrée du Portugal. Il allait au-devant de ses juges. L'université de Coïmbre conservait encore un reflet de sa gloire passée. Fondée vers 1300, par le roi Diniz, elle avait vu les plus illustres Portugais, les Antonio Ferreira, les Sa e Miranda, les Camoëns se former à ses leçons, et promener sur les rives enchantées du Mondego leurs premiers rêves de gloire et de poésie.

Jaloux de conserver à leur grande école une célébrité méritée, les rois portugais avaient créé à Sainte-Barbe un certain nombre de bourses, pour des étudiants de leur nation : sage mesure, qui établissait des liens intimes entre Paris et Coïmbre. Aussi l'exemple donné par les frères Gouvéa n'était-il pas rare, et des maîtres savants professèrent et s'illustrèrent tour à tour dans les deux universités.

C'est dans cette ville toute peuplée d'étudiants, que Vieira est venu séjourner. Parmi tous ces docteurs, plus fiers de porter en eux-mêmes les trésors de la science, que jaloux de remédier aux plaies sociales,

ne sera-t-il pas méconnu? Plus d'un docteur consacre ses veilles à rechercher dans ses écrits des propositions répréhensibles : il le sait; il n'enchaînera pas pour cela la liberté de sa parole.

Invité à prêcher devant l'université entière le panégyrique de sainte Catherine, patronne des philosophes, il parle sur l'enflure de la vaine science. La sainte avait, dans une discussion publique, convaincu et converti cinquante philosophes qui avaient reçu avec elle la couronne du martyre. L'orateur nous montre ces philosophes qui traînent jusqu'au ciel, en l'ombrageant de leurs cinquante palmes, le char triomphal de Catherine. Ils marchent devant, à titre de sages vaincus; la sainte est assise sur un trône, à titre de sage victorieuse.

Le prédicateur exalte la noble victoire de Catherine, et met en regard la science contentieuse, plus jalouse des petites satisfactions de l'amour-propre que du triomphe de la vérité. La plus célèbre dispute dont parlent les saintes Lettres, ce fut celle de Job avec les trois philosophes qui vinrent le visiter dans ses souffrances. Il advint alors ce qui arrive ordinairement aux lettrés : la visite commença par une conversation et se termina par une querelle. Job avec toute sa science, ses pensées sublimes et cette éloquence énergique que la douleur inspire, même aux ignorants, ne put convaincre ses amis : c'est qu'ils étaient philosophes.

« Transportez-vous en esprit sur le chemin de Damas. Voyez le ciel s'agiter, s'entr'ouvrir, les vents déchaînés, les nuages embrasés : tout est tonnerre, tout est foudre, tout est feu : que se passe-t-il donc? Jésus-Christ descend du ciel pour réduire et convertir saint Paul..... Mais, Seigneur,

n'êtes-vous pas le même qui, avec un *venite post me*, avez converti Pierre et André, Jean et Jacques ? N'est-ce pas vous qui avec un *sequere me*, avez converti Matthieu ?.... Saul est un savant, un lettré qui a reçu ses grades en l'école de Gamaliel, et le plus zélé disciple de cet illustre maître. Tant il est vrai que les lettrés sont plus difficiles à convertir que les ignorants. Entrons avec Paul en la Coïmbre de la Grèce, et voyons quel fruit a produit son éloquence en ces florissantes écoles. Il prêcha en présence de l'Aréopage, et il le fit avec une profondeur, une énergie et une éloquence telles, que Athènes elle-même n'avait rien admiré de semblable en son Démosthène ; et parmi tous ses savants auditeurs, combien en convertit-il ?... le seul Denys l'Aréopagite, nous dit saint Luc (1). »

Sans se flatter de convertir son auditoire, Vieira propose à son imitation l'exemple des philosophes. A cette divine école s'apprend la docilité d'esprit, qui rend apte à recevoir la science, en nous empêchant d'abonder dans notre propre sens. « La docilité est synonyme de science. »

On y apprend surtout la *constance*, pour résister à la grande tentation des lettrés, qui est de faire plier la vérité au bon plaisir du maître. Cette pensée lui inspire un commentaire du psaume premier, tout piquant d'actualité.

« Oh ! qu'heureux seraient les États, respectables les universités, et bienheureux les maîtres et les docteurs, si eux-mêmes savaient imiter le courage et la constance de ces philosophes ! *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit* (2). Telles sont les premières paroles de David, dans le

(1) *Panég. de sainte Catherine*, ch. VII.
(2) Ps. I, 1.

premier de ses psaumes remplis de sublimes mystères ; et ce que nous ne saurions trop remarquer ici, c'est que les premiers hommes dont parle le Roi-Prophète, sont ces mêmes docteurs et professeurs. Bienheureux, dit-il, ceux qui ne donnent pas leur vote aux projets des impies, qui n'autorisent pas les pécheurs en leurs voies, et qui ne s'asseient pas dans une chaire corruptrice ! »

Les chaires des universités intéressent toutes la santé publique, ajoute Vieira, et ils attentent à un bien si précieux, les docteurs dont l'ambition ou la lâcheté flatte les injustes caprices des princes. Ils changent de principes, comme de voiles, au souffle des vents, les docteurs inconstants qui violent les lois au gré des passions du maître. Le grand Théodoret les compare à la poussière soulevée et roulée sur les chemins.

Ces paroles de David et le hardi commentaire de l'orateur traçaient à l'avance la conduite de ses accusateurs et de ses juges. Vieira ajoutait ces fières paroles, toutes pleines encore de sinistres avertissements. C'était le *mane*, *thecel*, *phares* de la branche aînée de Bragance.

« Si je prêchais là où, pour le moment, on ne semble guère disposé à m'entendre, je ne manquerais pas de rappeler aux rois et à leurs ministres le bel exemple de Balthazar, et la récompense qui échut à Daniel, pour prix de son courage à interpréter les lettres que ce prince avait vues écrites sur la muraille. Ces lettres ne signifiaient rien moins que *la mort du roi, la perte de sa couronne et la ruine de toute sa monarchie*. Balthazar n'avait plus que quelques heures à vivre ; et cependant, à l'heure même où Daniel lui annonça une si funeste nouvelle, il le fit revêtir de pourpre et l'éleva à la plus haute dignité (1). »

(1) *Panég. de sainte Catherine*, ch. IX.

Vieira ne demandait ni pourpre ni dignité, il ne demandait que la justice; il obtint un cachot.

En 1664, Vieira fut cité devant le tribunal du Saint-Office de Coïmbre, afin d'expliquer certaines propositions tirées de ses sermons, de ses écrits et même de ses conversations (1). Pour parvenir plus sûrement à son but, Castelmelhor aurait même, dit-on, employé des moyens peu honorables. Il serait venu en personne trouver Vieira, le priant de lui communiquer ce qu'il avait écrit sur les prospérités futures du Portugal. Celui-ci aurait tout donné sans défiance, et le ministre peu délicat avait livré ces ouvrages à l'Inquisition. Cette anecdote se trouve racontée à la fin de la sentence (2).

Inutile d'ajouter qu'elle nous paraît peu vraisemblable. Vieira connaissait Castelmelhor, et bien qu'il fût d'un naturel confiant, je doute qu'il fût tombé dans un piège assez grossier. Vieira d'ailleurs ne parle pas de ce fait dans son apologie, et il n'était pas homme à le taire, même par égard pour le premier ministre.

Ce religieux s'était noblement compromis en prenant en main la défense des nouveaux chrétiens. Dans plusieurs mémoires, il avait proposé de les maintenir en Portugal, et de réformer à leur égard les procédures de l'Inquisition. Il eût voulu égale-

(1) Ses écrits, ses propositions, dit Barros, les textes de la sainte Écriture qu'il avait interprétés, l'ère nouvelle qu'il promettait pour l'Église, les livres qu'il avait écrits ou songé à écrire, furent une ample matière d'accusations passionnées. Parmi les causes si complexes de ce célèbre procès, faut-il faire entrer aussi la rivalité de certains ordres religieux? Nous n'en avons trouvé ni preuves, ni indices. Voy. Lisboa, p. 262.

(2) Biblioth. nationale, fonds portug.

ment qu'on évoquât à Rome certains procès du Saint-Office. Plus que toute chose, ce hardi projet de réforme souleva les colères du tribunal. Dans le cours des débats, on lui reprocha sévèrement d'avoir dit qu'il convenait de placer les Juifs en des quartiers séparés, en leur accordant la liberté de conscience. Connaissant par ce moyen les juifs et les catholiques, on jugerait s'il était à propos de les retenir ou de les expulser du royaume. Son opinion personnelle était qu'il valait mieux les conserver, afin de développer le commerce, source de richesses pour le Portugal.

Si les idées de ce grand homme eussent été suivies, si les ministres avaient dès lors favorisé l'agriculture, le commerce et l'industrie, l'Angleterre n'eût pas, au siècle suivant, obtenu une influence prépondérante dans l'ouest de la péninsule ibérique. Héritière des provinces portugaises de l'Inde, cette puissance maritime aspirait encore à faire du Portugal un comptoir anglais. Le comte d'Ericeira, surnommé le *Colbert portugais*, arrêta un instant ce monopole commercial. Mais le traité de Méthuen ouvrit le Portugal à ses cupidités envahissantes, et permit aux Anglais de l'inonder de ses produits.

Chez un homme qui avait tant écrit, tant parlé et touché à toutes les questions vitales de son pays, les griefs de l'Inquisition ne devaient pas manquer. On n'avait que l'embarras du choix. Vieira d'ailleurs avait dans l'esprit un tour paradoxal, une manière à lui de présenter les choses et de piquer la curiosité par le pittoresque et l'imprévu. Plus d'une proposition de ses sermons étonne au premier abord et déconcerte, tant elle s'éloigne des idées généralement reçues; non que la doctrine de notre orateur-théolo-

gien ne soit en même temps sûre et profonde; mais à qui veut critiquer, la forme paradoxale de certaines pensées offre facilement prise.

On lui signala quelques propositions de ses sermons qui méritaient grandement d'être notées : *proposicoens dignas de grande nota.* Prêchant sur saint Pierre Nolasque, il avait affirmé que ce saint était aussi grand que saint Pierre. Il y avait, disait-il dans son Avent, un jugement plus terrible que celui de Dieu, celui des hommes, qui mettait Jean-Baptiste en prison (1). Et l'homme était un plus grand tentateur que le démon. A vrai dire, c'étaient moins des erreurs que des paradoxes. Dans ce siècle raffiné, la grande ambition des prédicateurs était de se signaler par la nouveauté, et d'enlever par des jeux d'esprit singuliers l'admiration des auditeurs.

Mais nos lecteurs seront bien aises, pensons-nous, d'avoir sous les yeux un exemple de ces accusations, ainsi que de la manière de discuter et de réfuter en usage devant le terrible tribunal. Sur ce texte de l'Évangile : *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus*, Vieira montrait que Marie avait été plus grande au Calvaire qu'à Bethléem : vérité incontestable, s'il s'agit des mérites dont Notre-Dame avait sans cesse accru le trésor, par une fidèle correspondance à la grâce, et c'est le sens dans lequel notre prédicateur paraît l'avoir entendu.

« Ce que l'orateur avait prêché dans le sermon sur Notre-Dame de Grâce était une proposition *malsonnante et téméraire*, opposée au sentiment unanime, ainsi qu'à l'autorité des saints Pères et des Docteurs, qui mesurent d'une

(1) Deuxième dimanche de l'Avent.

manière adéquate la grâce de Notre-Dame par la maternité divine, et non parce qu'elle s'est trouvée au pied de la Croix. Puis, selon la doctrine constante des théologiens, il est de foi que la Vierge Notre-Dame fut de toute éternité (*ab æterno*) prédestinée à la maternité divine, à la grâce et à la gloire, et tout cela fut si conforme au décret divin, que la même Notre-Dame ne peut avoir un degré de grâce ou de gloire en dehors du décret même de Dieu. Il est également certain qu'elle fut d'abord prédestinée à la dignité de mère, et en second lieu (*in secundo signo*) à la grâce, comme moyen et disposition pour accomplir la prédestination à la maternité divine. Il est clair que la grâce doit se mesurer seulement par la maternité, et que les mérites que Notre-Dame avait au pied de la Croix furent l'effet de ladite prédestination en vue de son accomplissement (*ordenada ad illius consecutionem*), et nullement la règle et la mesure pour connaître ses grâces. Cette règle (cette mesure), ce fut la maternité divine, laquelle comparée aux autres grâces créées est comme la forme première par rapport à ses propriétés, tandis que les autres grâces comparées à cette même maternité, sont comme la disposition par rapport à la forme. »

Malgré la déclaration du tribunal qui jugeait la doctrine de ces propositions, *nouvelle*, *dangereuse* et *fausse*, ces accusations n'étaient là que pour faire nombre. Le fond du débat portait ailleurs. Le *Quinto Imperio* offrait une matière bien autrement abondante, et Vieira s'y montrait vulnérable. Avec un tel adversaire c'était un avantage inappréciable.

Au milieu de ces fastidieux interrogatoires gros de dangers pour l'avenir, Vieira n'avait rien perdu de la gaieté et de la sérénité de son âme. Retiré à Villa-Franca, campagne du collège, il y passait les vacances parmi ses frères. Une lettre annonce la visite du doc-

teur Luiz de Sa, moine cistercien. Le religieux voulait sans doute témoigner ses sympathies à Vieira. Celui-ci répond aussitôt par une lettre charmante : épigrammes, bons mots, élégie, tout est mis en usage pour célébrer le nouvel hôte.

Voici quelques vers de l'élégie; elle n'a pas moins de trente-deux distiques :

Quam mihi misisti, Pater o clarissime, chartam,
Illa fuit vere congrua charta mihi.
Nam quam ferre solet, mihi detulit illa salutem;
Nam mihi magna satis congrua dona tulit.
Forsitan et pelagus quas nunc ferre nequibit
Fertilior pelago fert tua charta dapes (1).
Errat at in titulo, nam me vocat illa Magistrum,
Discipulus vellem quum magis esse tuus (2).

il ajoute ensuite :

Dum tamen aspicis nostra inter lumina septem
Atque inter nostros, te, Ludovice, choros
Omnia lætitia video gestire, triumphans
Lætatur visu, Franca superba, tuo.
Lætantur montes, redeunt jam floribus arva
Et nova de gravido palmite gemma tumet;
Et mundo auriferas latices instillat et agros
Ad Villam, placido dum fluit amne beat.
Vive diu, Ludovice, et nostris annue votis
Nestoreas superet sic tua vita dies (3).

Plus bas, à un jeu de mots flatteur du moine, il répond par ces jolis vers :

Non mea concha tibi divino congrua voti est
Nec venam ut satiet sufficit arcta tuam.
Fictilis illa negat pariter dare flumina Pindo,
Aurea cui Pindus pocula sponte dedit.
Hac tamen ipse Midas, si concha forte bibisset,
Aurea ab attactu dives et ipsa foret.

(1) Le religieux avait joint à sa lettre un envoi de poissons.
(2) *Cartas*, III, p. 177.
(3) *Ibid.*

Le tribunal lui fit savoir que plusieurs propositions du *Quinto*, examinées à Lisbonne, étaient jugées *contraires au sentiment commun* des catholiques, *insensées, téméraires* et *scandaleuses; d'autres offensives des oreilles pieuses, erronées, injurieuses aux saints Pères et aux Écritures, et sentant l'hérésie*. Les juges l'engageaient à se soumettre aux censures du Saint-Office, ainsi qu'il convenait pour la décharge de sa conscience. C'était le moyen de tout terminer à la satisfaction générale, les Inquisiteurs promettant de garder un inviolable secret. Ce procédé, si charitable en apparence, cachait habilement une véritable condamnation; Vieira n'y pouvait souscrire.

L'accusé répondit qu'il voulait expliquer ses propositions, et les venger des censures qu'on en avait faites, sans entendre sa défense. Il requérait donc qu'on lui donnât la liste des propositions notées, avec leurs censures respectives, afin d'y répondre. Il n'en demeurait pas moins, en bon catholique, soumis aux décisions du tribunal. Force fut aux juges de faire connaître les censures (1). Interrogé sur quelles raisons il se fondait pour professer et écrire ces propositions, Vieira répondit que quelques Pères et théologiens, il le savait, étaient d'avis que l'empire romain devait durer jusqu'à la fin du monde; mais lui, accusé, pensait que le cinquième empire, dont il traitait, commencerait à la chute de l'empire allemand, appelé aussi romain — la puissance des Turcs devait bientôt disparaître — et s'étendrait jusqu'à la fin du monde. Ainsi s'expliquait sa foi aux prédictions de Bandarra, et tous les points incriminés.

(1) Dans une de ses apologies, Vieira se plaint de n'obtenir que des notes vagues et générales.

De telles explications, loin de le justifier aux yeux de ses juges, aggravaient ses torts. On le pressa donc de nouveau de renoncer à ses opinions et de se conformer à la vraie doctrine. Vieira restant inébranlable, le promoteur du Saint-Office vint lire l'acte d'accusation. Mais l'accusé le contesta, disant qu'il ne s'accordait pas avec ses aveux et déclarations. Il fit présenter sa défense par son procureur, et promit de se justifier dans un écrit qu'il allait composer.

Cependant les mois s'écoulaient et l'apologie promise n'arrivait pas. Un Inquisiteur menaça l'accusé de le juger sans attendre sa défense. Sans se laisser intimider, Vieira, dans une pétition au conseil général du Saint-Office, représente qu'il a longtemps souffert de la fièvre, et qu'après un mois de travail excessif les vomissements de sang l'ont repris. Les trois mois qui restent ne suffisent pas pour approfondir tant de questions. Le temps ne doit-il pas être proportionné au nombre et à l'importance des matières? De plus, si l'on devait faire examiner à Rome des propositions du *Quinto*, ou du *Clavis prophetarum*, il demande qu'on taise le nom de l'auteur et même de la nation dont il s'agit, afin de ne pas éveiller les susceptibilités nationales. Pour juge, espère-t-il, on ne lui donnera aucun homme hostile à sa personne ou à son ordre. Il signale les Carmes en particulier, à cause de leur conduite au Maragnon à l'égard des Indiens. Enfin, rappelant avec une dignité pleine de grandeur les hauts emplois qu'il a remplis et remplit encore, il représente quel malheur ce serait, pour son honneur et pour le bien de tant d'âmes, qu'on pût le soupçonner dans sa doctrine. Avec quelle confiance reparaîtrait-il dans la chaire ?

Ces nobles considérations, la dernière surtout, paraissent avoir eu peu d'influence sur les juges, qui le délivreront de toute sollicitude, en lui prescrivant le silence. D'après Lisboa, le Saint-Office lui accorda un nouveau délai de quatre mois, sans que l'apologie en fût plus avancée. Si nous en croyons de Barros, Vieira aurait au contraire déployé une activité prodigieuse. Entre ces deux affirmations, où trouver la vérité? Lisboa nous paraît plus digne de créance que Barros. Son récit d'ailleurs concorde mieux avec la *Pétition* au Saint-Office; peut-être a-t-il puisé à cette source les détails qu'il donne. La divergence d'opinions est, chez les deux biographes, moins réelle qu'apparente. Il ne semble même pas impossible de les concilier. A notre avis, la tactique de Vieira fut d'abord de gagner du temps. La politique avait eu beaucoup de part dans les poursuites dirigées contre lui, la politique en changeant pouvait les arrêter. Or, au point où en étaient les affaires de la cour, un changement prochain n'avait rien que de très probable, comme il arriva vers la fin du procès. Mais à peine se vit-il menacé d'un danger sérieux d'être condamné, que malgré ses infirmités il produisit coup sur coup livres, défenses et apologies. En toute une année ses juges avaient eu grand'peine à obtenir une partie de sa défense; dans l'espace de trois mois il écrivit sans livre un gros volume, dans lequel il traitait *ex professo*, et élucidait quarante-quatre questions à l'aide de l'Écriture, de la raison et des témoignages d'un grand nombre de docteurs. « Cet ouvrage, dit Barros, jeta tout le tribunal dans la stupeur (1). »

(1) Barros, III, 167.

tant il montrait d'intelligence, de mémoire et d'érudition.

On était au cœur même du débat : il s'agissait de justifier six propositions du *Quinto*. Vieira répétait, en l'accentuant, ce que nous dit sur l'empire spirituel du Christ et sur Lisbonne, capitale d'un empire universel qui ferait fleurir partout la justice et la sainteté (1). Que si ces propositions, comme plusieurs autres, semblaient étranges, c'est qu'elles n'avaient été ni répandues, ni traitées *ex professo* par les docteurs. Ceux-ci ne connaissaient pas les textes, autorités et raisons sur lesquels lui, Vieira, se fondait grâce à une parfaite concordance des saintes Écritures. Telle était d'ailleurs l'importance de la matière que, pour la mieux juger, il croyait nécessaire de réunir un concile. Puis, avec une liberté voisine de l'audace, il blâmait en termes généraux la légèreté de ces intrépides censeurs qui, pour critiquer des propositions qu'ils ignoraient, en émettaient eux-mêmes d'erronées. Les Inquisiteurs, il s'en plaignait comme d'une violence, lui avaient refusé le droit naturel de se défendre même et demandé compte de ses pensées.

L'audace cette fois parut montée à son comble, et le redoutable tribunal dut pâlir de colère : l'accusé se faisait accusateur. Vieira paraît ici dans toute la hauteur de son caractère. Plein de respect pour la justice et les droits d'autrui, il entendait qu'on respectât également les siens, et ce religieux, si humain, si compatissant pour les faibles, avec les puissants qui se faisaient oppresseurs, était de fer. Alors, mais seulement alors, son zèle avait quelque chose d'amer et

(1) Voir le chap. précédent.

d'emporté. Dans le cours de ces longs et pénibles débats, il fut admirable de calme et de dignité. Plus d'une fois, les juges se permirent des paroles blessantes telles que : blasphémateur, judaïsant; mais lui, par son attitude et ses paroles, sut les rappeler au sentiment des convenances.

Lorsque Vieira semblait faire appel à un concile, n'allez pas croire que ce fût orgueil de sectaire qui désire échapper à ses juges légitimes, non; l'orgueil ne connaît pas cette douce sérénité. Le calme de l'accusé au milieu de la tourmente venait de la plénitude de ses convictions. Aussi, l'Inquisition l'ayant fait emprisonner au commencement d'octobre 1665 (1), Vieira, sans montrer ni dépit ni abattement, se mit à suivre paisiblement les exercices de piété du noviciat dont il entendait la cloche de son cachot. Il passait ainsi ses journées entre la prière et l'étude. Il étudiait en effet avec une ardeur extraordinaire. Tous ses écrits avaient été soumis à de nouveaux qualificateurs. Vieira parut devant ses juges avec une nouvelle et longue apologie. C'est probablement la *Defesa*, que nous possédons à la Nationale, à la suite du *Quinto Imperio* et de la Pétition aux Inquisiteurs (2).

Le sujet, observe Vieira, n'est pas de son invention;

(1) Quelles furent les raisons de cette réclusion rigoureuse, il est difficile de le bien distinguer dans les termes de la sentence. « Les propositions et dénonciations survenues renfermaient, dit-elle, non seulement une doctrine nouvelle, dangereuse et fausse, mais encore de grand poids et de grande importance. » « Il paraissait très convenable à tous égards de les examiner avec plus de maturité et de circonspection, et avec sécurité pour le prévenu. » Comprenne qui pourra quels rapports il y a entre la réclusion et la maturité d'un examen, ainsi qu'avec la sécurité d'un prévenu! Voir Lobo, II, p. 258.

(2) Fonds portugais, nº 17, in-fº.

beaucoup de saints et de commentateurs l'ont déjà traité, depuis saint Justin et saint Chrysostome jusqu'à saint Hilaire et saint François de Paule, et il cite plus de trente autorités. Avec autant d'érudition que de subtilité, il réprouve dans vingt-neuf articles tous les faux sens qu'on pourrait donner à ses propositions. Quant à l'empereur universel, instrument et ministre de la conversion des peuples, cette doctrine n'était-elle pas celle de Suarez et des théologiens, doctrine approuvée par les souverains Pontifes? Les rois Charles V, Don Manoel et ses successeurs n'offraient-ils pas des princes, au sens où il l'entendait? Ils avaient commencé la conversion des deux Indes, il n'y avait qu'à poursuivre et à couronner leur œuvre.

La vie de ce grand religieux, on le voit, ne manque pas d'unité. Jusque dans les rêves de ce puissant esprit éclate l'amour des hommes. Les yeux sans cesse tournés vers les Indes, il voulait conquérir au Christ et à la civilisation ces immenses empires; et son empereur devait user de son pouvoir, non pour violenter les consciences, — Vieira avait trop de respect pour la liberté de l'homme, — mais pour leur aplanir la voie de la vérité. Si quelques-unes de ces idées paraissent aujourd'hui chimériques, elles n'ont rien que d'honorable pour le noble cœur qui les conçut. Très répandues à la fin du moyen âge, elles méritaient bien de trouver un écho dans une âme ouverte à toutes les idées généreuses.

Un point de l'accusation plus difficile à justifier, c'était l'engouement de l'accusé pour Bandarra. En prouvant que le poète-savetier avait eu le don de prophétie, disait Vieira dans sa défense, il supposait que ses prédictions avaient été confirmées par l'événement,

et qu'elles ne renfermaient rien de faux pour la doctrine (1). D'ailleurs, les œuvres de Bandarra avaient été imprimées à Lisbonne avec permission du Saint-Office. Pouvait-on lui faire un crime de les expliquer et de les commenter?

La défense, convenons-en, était habile, et sur ce point délicat la réponse paraissait péremptoire. Se trouvait-elle cependant de tous points satisfaisante? D'une permission quelconque d'imprimer, accordée par le tribunal de l'Inquisition, pouvait-on conclure qu'il fût loisible au grand orateur d'interpréter les poésies de Bandarra dans ses conversations, ses écrits et jusque dans la chaire sacrée? N'était-ce pas exposer la sainte parole à une sorte de profanation, que de l'appliquer à des sujets si étrangers à l'Evangile? Convenait-il qu'on pût dire de ces prophéties ce que notre poète disait à la même époque des concetti :

Et l'orateur en chaire en sema l'Évangile.

Les convenances du genre, un goût plus sévère, à défaut d'autre règle, auraient dû l'interdire à Vieira, et sa gloire d'orateur n'y eût rien perdu. *Omnia mihi licent, sed non omnia expediunt.*

Malgré les ressources et la subtilité de son esprit, Vieira devait se sentir à l'étroit dans les sept premières parties de sa *Défense*. Les trente dernières pages, toutes remplies de détails intimes, offrent le plus vif intérêt. Sans autre art que la simplicité d'un récit fidèle, l'accusé laisse parler les faits, et les faits forment à eux seuls une triomphante apologie. A ceux qui soupçonnent la pureté de sa doctrine, le vieil

(1) P. 17.

athlète de la foi oppose le spectacle de sa vie entière. Rien de plus éloquent que l'effrayante énumération de ses travaux apostoliques. C'est par là qu'il termine et couronne sa défense. Comme Paul à ceux qui étaient tentés de le mépriser, Vieira parle longuement de lui-même : *Quasi insipiens loquor, vos me coegistis.*

Il est probable que l'acte d'accusation lui avait donné l'épithète peu séante *d'indigne religieux*. On le devine à l'émotion mal contenue de plusieurs passages, à la manière surtout dont l'épithète blessante est plusieurs fois ramenée.

Que les Inquisiteurs s'informent de sa conduite, et ils connaîtront la vie austère de cet *indigne religieux*, son zèle pour le culte divin et le salut des âmes parmi les Portugais et les Indiens. L'ancien monde, aussi bien que le nouveau, ne l'a-t-il pas vu assez longtemps? Quinze mille lieues parcourues en neuf années sur terre et sur les eaux, la fureur des éléments et les flèches des barbares mille fois affrontées, six cents lieues de pays convertis à la religion, rendent suffisamment témoignage de sa foi.

Aux délations secrètes, il répond avec une noble fierté par les suffrages publics de ses frères et des étrangers. Il les nomme, ils vivent à Lisbonne. Témoins irrécusables de sa vie, ils peuvent dire comment il a fait fleurir la piété parmi les sauvages et les matelots. On le soupçonne dans sa doctrine et dans sa foi, lui qui a ramené tant d'hérétiques ! sur l'invitation de ses supérieurs, il a même composé une méthode sur la manière de les éclairer. Les Inquisiteurs n'ont-ils pas sous la main un catéchisme en plusieurs langues pour l'instruction des Indiens? Rome l'a examiné, et Rome n'a voulu rien en retrancher, rien y ajouter!

Énumérant alors les mille industries de son zèle, il montre comment cet *indigne religieux* a bâti un hôpital pour les soldats, qui mouraient dans l'abandon, établi des pharmacies, composé en indien des dialogues sur les mystères, instruit, consolé, constamment défendu ses chers sauvages (1).

Nos lecteurs peuvent en juger par ce pâle résumé, dans ces interrogatoires où un particulier osait lutter seul contre le terrible tribunal, l'avantage n'était pas du côté des juges. Les séances se multipliaient, les débats se passionnaient, et Vieira, sans autres armes que son éloquence, faisait chaque jour de nouveaux progrès. Quelle serait enfin l'issue de cette lutte en champ clos, où aucun des deux champions ne voulait reculer? Depuis plus de vingt-six mois Vieira était en réclusion : tout ce temps avait été employé à lui demander des explications, à examiner ses réponses, à attendre ses répliques, à l'exhorter à se soumettre et à se désister, et l'on n'était pas plus avancé qu'au premier jour. Convaincre et réduire au silence un esprit si subtil et rompu à toutes les finesses de la discussion, il n'y fallait pas penser. Quelque habiles que fussent les juges, ils ne pouvaient le jeter dans une difficulté embarrassante, sans qu'il s'échappât aussitôt par une distinction ou un trait d'esprit. Cruelle alternative pour le tribunal! Ou Vieira devait se soumettre spontanément, ou le Saint-Office devait le condamner comme contumace. Condamner comme contumace un homme tel que Vieira offrait mille inconvénients, et le déterminer à une soumission volontaire offrait mille difficultés. Effrayés et irrités tout à la fois, les

(1) V. *Defesa*, fonds port., 17, p. 96-136.

juges résolurent d'en venir aux grands moyens. De Rome ils parvinrent à obtenir la censure de quelques propositions.

Fiers de ce succès comme d'un triomphe, ils avertirent Vieira que le souverain Pontife, Alexandre VII, avait approuvé leurs censures et défendu les vers de Bandarra. Aussitôt Vieira déclara qu'il se soumettait au jugement de Sa Sainteté. Touchant spectacle! Ce caractère d'une indomptable énergie s'arrête tout à coup avec la docilité d'un enfant, à la parole d'un vieillard inconnu. Dans ce vieillard sa foi vénérait Jésus-Christ lui-même, et il était heureux d'incliner son génie et son éloquence. De tels esprits sont souvent à eux-mêmes leur plus grand danger; ils rencontrent d'ordinaire dans une liberté sans limites un charme trompeur qui les fascine et les égare. Combien n'ont trouvé le salut que dans le frein d'une autorité sacrée! Cette autorité, c'est le grain de sable qui arrête le flot de l'orgueil humain, et lui dit: Tu n'iras pas plus loin.

La sentence fut rendue le 23 décembre 1667, dans la salle du Saint-Office, en la forme ordinaire. Les Inquisiteurs étaient présents, avec les officiers du tribunal et quelques religieux et ecclésiastiques de l'université. La lecture dura deux heures un quart. Le noble accusé l'entendit debout, les yeux fixés sur le crucifix, dans l'attitude calme et immobile qui convenait à sa situation. Vieira était privé pour toujours de voix active et passive; la prédication lui était interdite et il devait se renfermer dans un collège, ou maison de son ordre, qui lui serait désigné.

Le lendemain, la longue et humiliante lecture fut renouvelée devant tous les religieux du collège de

Coïmbre. « *La Compagnie sentit le coup*, » dit Barros. Nous le croyons sans peine. Elle était frappée dans le plus illustre de ses enfants. Rendu à la liberté, Vieira fut accueilli par ses frères avec les transports de la plus vive allégresse ; au dire de son biographe, ils ne s'étaient jamais sentis si heureux. Pour lui, il voulut terminer cette fête de famille, en passant la nuit dans l'église, aux pieds de Notre-Seigneur. Il y a des secrets et des douleurs que Dieu seul sait comprendre et consoler. « Les hommes, écrivait Vieira au duc de Cadaval, les hommes ont écrit la sentence, le ciel l'a dictée, et je l'ai reçue avec la patience et la résignation que nous devons à ses ordres. »

Chez ce grand religieux, on le voit, le caractère et la vertu étaient à la hauteur du génie. Ils venaient couronner heureusement les dons d'une riche nature, et tempérer les ardeurs parfois excessives d'un abrupte et puissant esprit. On ne saurait trop louer la piété de Vieira et son attachement à la foi catholique. Dans des esprits si subtils et si sensibles à la gloire des nouveaux systèmes, un tel attachement est doublement méritoire. La religion leur impose parfois, il est vrai, de durs sacrifices ; mais peuvent-ils s'en plaindre? ne doivent-ils pas en concevoir un légitime orgueil ? Ces sacrifices sont l'arôme salutaire qui empêche le génie de se corrompre et de se perdre dans l'idolâtrie de lui-même. L'obéissance a ses victoires, et il jaillit plus de lumières d'une modestie sincère que des arides sommets de l'orgueil.

La sentence a inspiré à l'évêque de Viseu quelques réflexions qui nous ont paru d'une grande justesse. La peine fut sans proportion avec la faute, dit ce judicieux écrivain. « Privé pour toujours de voix active et

passive, et de la faculté de prêcher! La réclusion perpétuelle! « A un hérétique, à un corrupteur de la morale, quelle peine eût-on imposée, si l'on traitait avec cette rigueur un grand homme qui reconnaissait ses torts et les désavouait? Encore « lui épargnait-on la condamnation que ses fautes méritaient. » N'était-ce donc rien que l'humiliation d'une sentence publique? n'était-ce rien que deux années de réclusion, et quatre années où l'accusé avait dû rester à Coïmbre, aux ordres du tribunal? Il ne devait plus traiter « de vive voix ou par écrit » les questions controversées. Si le tribunal tenait la soumission de Vieira pour sincère, comme tout l'annonçait, ces précautions étaient inutiles, et, avec un sujet de ce mérite, odieuses. Se défiait-il de ses dispositions, les talents du religieux, qu'il ne connaissait que trop, conseillaient la modération qui contient doucement, plutôt que la rigueur qui aigrit.

Les juges d'ailleurs insinuaient eux-mêmes que la faute était légère : ils n'obligèrent pas Vieira à une abjuration, abjuration qui se pratiquait dans des cas de moindre importance. Vieira vit les pénalités presque aussitôt abrogées. Tout cela considéré, « il est difficile, conclut Lobo, d'absoudre la sentence d'une excessive sévérité, ou d'inconséquence une douceur si prompte à remettre les peines édictées (1). »

Ce mémorable procès, qui dura près de six ans, a naturellement donné lieu aux appréciations les plus diverses. De Barros et l'archevêque de Bahia attribuent la sentence à l'injustice, et à une basse envie contre le mérite de la victime. Ici encore l'évêque de Viseu

(1) Lobo, II, p. 262 et 263.

s'est montré d'une impartialité plus sévère et plus discrète. « Qui juge les juges, dit-il, non par les idées de leur temps, mais par celles de son siècle, laisse voir qu'à l'occasion il commettrait certainement la même erreur (1). »

Pour nous, s'il nous est permis d'exprimer notre avis, nous dirons : Vieira fut admirable d'énergie et d'éloquence à défendre ses convictions personnelles. C'était son droit, et il en usa jusqu'au bout. Vieira se montra plus admirable encore dans sa soumission, et c'est sa gloire. Noble et touchante alliance de la raison et de la foi, dans un fier esprit et un grand chrétien.

Quant à l'Inquisition, fermant l'oreille aux préjugés et aux déclamations, inspirons-nous, pour apprécier, des idées du temps. D'après Vieira lui-même, cette institution était un tribunal compétent pour maintenir dans l'État l'unité et la pureté de la foi. Elle avait donc le droit de s'opposer à ses innovations, si elle les trouvait dangereuses. Elle eut le tort, tort grave assurément, mais à peu près inévitable pour un tribunal politique, de subir l'influence des passions politiques. Ajoutons qu'une corporation, quelle qu'elle soit, s'expose à de graves dangers, lorsque, dans l'appréciation de la doctrine ou des faits, elle s'en tient aveuglément à la lettre des lois. C'est souvent l'infaillible moyen de manquer à leur esprit, et de devenir injuste à force de justice. *Summum jus, summa injuria.* Pour qui voulait voir, n'était-il pas évident que le grand orateur qui faisait la gloire du Portugal et du Brésil, le saint missionnaire qui ne respirait que le bien des

(1) *Id.*

âmes et de sa patrie, ne pouvait être un péril pour la foi. Son génie, ses services, sa vie entière, étaient de sûrs garants de ses intentions, et commandaient l'indulgence pour un travers ou une faiblesse de l'esprit. Rome, plus sage et plus libre des passions qui obscurcissent le jugement, ne comprendra pas qu'on ait pu persécuter un si grand homme, au nom de la religion dont il était le vengeur : elle l'entourera d'une admiration sympathique, et par une flatteuse exception elle le garantira pour toujours de semblables malheurs.

Une chose put faire illusion au tribunal du Saint-Office. Il ne voulait pas perdre Vieira — les égards et les délais qui furent accordés pour sa défense en sont la preuve, — mais seulement réprimer et abattre un particulier dont l'attitude et le fier génie semblaient le braver. Ces mesquines préoccupations l'aveuglèrent. Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que c'est une grande faute, et souvent un crime, d'affaiblir une influence dont il est fait un si noble usage, et que, ternir la réputation de Vieira, c'était pour l'Église, comme pour l'État, un malheur, et un triomphe pour ses ennemis.

Le malheur consacre le génie, dit le proverbe portugais. Les habitants de Coïmbre, ceux des classes élevées surtout, entourèrent Vieira de tous les égards dus à la vertu malheureuse. Il semblait que le public voulût, en redoublant de respect et d'admiration, faire oublier à l'illustre condamné la sentence du 23 décembre. Le premier Inquisiteur vint en personne lui faire visite. « Les seigneurs d'ici, écrit-il au duc de Cadaval, me viennent parfois visiter.... et j'entends d'eux certaines choses qui pourraient

m'être de quelque consolation, si le monde les connaissait (1). » C'était de tous côtés, même chez les ennemis, un concert d'éloges. En voyant ces brusques revirements de l'opinion, le bon vieillard disait avec une douce ironie : « Une grave indisposition me rend presque sourd ; plaignez-moi de ne pouvoir entendre tant de belles choses qui se disent en ce monde. » On ne révoqua pas les censures, mais les diverses pénalités furent successivement abrogées. Il put bientôt passer, de l'ermitage de Pedroso à Lisbonne, dans la maison du noviciat : ce qui lui faisait dire finement : « Passer de Coïmbre à Cotovia et de la profession au noviciat, je ne sais si c'est avancer ou retourner en arrière (2). »

Dans ce changement de dispositions de la part des Inquisiteurs, faut-il voir l'influence de l'opinion ou celle des graves événements politiques qui venaient de s'accomplir. Il n'est nullement téméraire de le penser. Un mois avant la promulgation de la sentence, le malheureux Alphonse VI avait signé son abdication et cédé à son frère, Don Pedro, son trône et sa femme. Il n'entre pas dans notre sujet de nous jeter dans le dédale inextricable des intrigues qui, en France et en Portugal, préparèrent cet événement. Scandaleuse à bien des égards, cette révolution de palais fut un bonheur pour le royaume. Elle mettait fin à un règne d'orgies qui avilissaient le pouvoir. A la place du pillage et des folles prodigalités, elle organisait enfin un gouvernement sage et régulier. Alphonse fut d'abord relégué à l'île de Terceire et plus

(1) Lettre du 3 janvier au duc de Cadaval.

(2) Voir au 3e vol. de la *Correspondance* les lettres au duc de Cadaval des 3, 9 et 16 janvier 1668.

tard enfermé au château de Cintra. Don Pèdre prit le titre de régent. — Les commencements de son administration furent des plus prospères. Sous la main ferme et intelligente de ce prince, le royaume put respirer et se remettre de ses longues alarmes. Tout à coup l'Espagne accorda la paix et reconnut l'indépendance du Portugal. « Le 2 février, disait Vieira, nous nous endormions comme au temps du roi Don Alphonse; le 3, nous nous réveillions comme au temps du roi Don Sébastien. La veille au soir nous serrions encore les poings, et le jour suivant on se donnait la main. »

L'allégresse publique était à son comble. Un petit royaume qui, depuis vingt-sept ans, jouissait au jour le jour de la liberté reconquise, se voyait l'avenir assuré. Cicatriser les plaies d'une longue guerre, faire oublier les discordes civiles, unir en un faisceau toutes les forces vives de la nation, tel fut le plan de Don Pèdre. Mais où trouver un digne interprète des sentiments publics, un politique d'une autorité incontestée pour rapprocher les cœurs longtemps divisés? Vieira, l'orateur des circonstances difficiles, était le seul qui pût suffire à la tâche, et sa voix était condamnée au silence. La parole lui fut rendue : ainsi disparaissait la dernière pénalité, six mois après la sentence de l'Inquisition (1).

(1) Nous renvoyons à l'appendice un résumé de ce discours pour la fête de la reine.

CHAPITRE XIV

VIEIRA A ROME

Vieira part pour Rome : accueil sympathique qu'il reçoit du général et des Portugais. — Il prêche à Saint-Antoine des Portugais ; on désire l'entendre en italien. — Panégyrique du Bienheureux Stanislas Kostka. — Sermon sur les Cendres et pour les Quarante heures. — Caractère plein de grandeur de son éloquence. — Beau triomphe : les fêtes du Carnaval abandonnées. — Sermons devant le Pape et les Cardinaux. — Vieira et le Pape : le Souverain Pontife lui demande un mémoire sur l'Inquisition portugaise. — Analyse et résumé des Noticias. — Impression qu'il produit : le Saint-Siège suspend l'Inquisition.

Tant d'hommages flatteurs étaient sans doute pour Vieira une douce consolation. Dans tout le Portugal, particulièrement à Lisbonne, le grand religieux trouvait une nouvelle faveur, et comme un regain de popularité. Ses frères étaient touchés de ces témoignages de l'opinion publique qui ressemblaient à une protestation. Toutefois, une censure juridique avait porté atteinte à l'intégrité de sa réputation et de sa doctrine, et, bien que les effets de ce jugement eussent été anéantis, pour lui comme pour son ordre, il n'en devait pas moins désirer qu'un tribunal supérieur, en vengeant sa mémoire, proclamât son innocence. Les longs et terribles débats du procès avaient retenti jusqu'à Rome, Rome elle-même, par un de ses tribu-

naux, avait paru sanctionner les notes flétrissantes de l'Inquisition portugaise; c'est à Rome que son honneur devait être dignement réhabilité. L'absence d'ailleurs, le temps et de nouveaux triomphes sur un théâtre plus illustre, c'était, d'après les amis de Vieira, le meilleur moyen de faire oublier les procédés de l'Inquisition.

Le voyage de Rome fut donc décidé. Quarante Jésuites portugais avaient été massacrés par les Calvinistes en pleine mer sur la route du Brésil. Il s'agissait de solliciter leur canonisation auprès du Saint-Siège. Une pareille cause revenait de droit à l'apôtre du Maragnon. Vieira partit le 15 août 1669; une lettre de recommandation du régent pour Jean de Roxas, son ministre à la cour de Rome, lui enjoignait d'aider Vieira « en tout ce qui touchait les affaires de son ordre, et de le traiter avec la confiance et l'estime que le prince devait à sa personne (1) ». Vieira eût voulu passer par l'Angleterre, sans doute afin de s'assurer l'appui de la princesse portugaise qui régnait en ce pays; mais Don Pedro n'y consentit pas. Vieira se montra peut-être trop sensible à ce refus. « Son Altesse, écrivait-il à la reine d'Angleterre, ne m'a pas accordé de passer une seule fois pour mes intérêts ce canal d'Angleterre, où j'exposai six fois ma vie pour la conservation de sa couronne (2). » Dès le lendemain de son arrivée, il s'occupait d'une affaire importante du duc de Cadaval et lui écrivait le jour même. Cette active et prompte reconnaissance, qui inspire ses premières démarches et lui met avant toute chose la plume à la main, fait

(1) Voy. Lisboa, p. 285.
(2) *Castas*, II, 62.

grand honneur à Vieira, ainsi qu'au duc, son fidèle ami de tous les temps.

Reçu et traité avec distinction par le général, Paul Oliva, et par les membres les plus influents de son ordre, il se vit bientôt recherché des cardinaux et des princes étrangers qui séjournaient à Rome (1). Lui-même était plutôt traité en prince qu'en simple particulier. Ses missions diplomatiques, la haute situation qu'il avait occupée auprès de Jean IV, son éloquence, ses travaux extraordinaires au Brésil, ses luttes, son génie enfin, tout faisait de Vieira, au milieu même de Rome, un objet de curiosité. Sa renommée l'avait précédé dans la ville éternelle ; il surpassa ce qu'on attendait de lui.

Les Portugais qui résidaient à Rome, justement fiers d'un orateur dont le génie honorait leur nation, l'invitèrent à prêcher dans leur église Saint-Antoine. Ce sermon inspira le désir de l'entendre encore. Quelque temps après, c'était un panégyrique qu'on lui demandait, celui d'Isabelle de Portugal, « *reine et sainte canonisée de son vivant par l'éclat de ses vertus.* » Avec un art délicat, l'orateur fait ressortir les difficultés de la

(1) Lisboa affirme que les jésuites vinrent en grand appareil à deux milles de Rome au-devant de lui, et le conduisirent en triomphe à leur général. Malheureusement il ne cite pas ses autorités. Ce fait, peu important d'ailleurs, nous paraît invraisemblable. Cet estimable auteur n'est pas toujours assez au courant des usages ecclésiastiques ou religieux. Ainsi, au commencement de sa biographie, il est surpris qu'un sujet comme Vieira ait été ordonné si tard, à l'âge de vingt-huit ans, et il insinue *qu'on est moins difficile aujourd'hui.* Il ignorait qu'on ne reçoit la prêtrise qu'à la fin des études, et que les quatre années de théologie ne commencent guère chez les jésuites que de vingt-quatre à vingt-huit ans.

sainteté, au milieu de l'éclat et des illusions d'un rang si élevé. « Elisabeth serait moins sainte, s'il n'y avait, sous sa sainteté, la femme et la couronne. De ces deux métaux, l'un si fragile, et l'autre si précieux, de ce verre et de cet or se compose le piédestal qui éleva jusqu'aux astres la statue d'Élisabeth. » L'orateur donne ensuite quelques pages sur la vie de cette reine, qui répandait les bienfaits et les miracles sous ses pas. Malgré quelques taches dues au mauvais goût du siècle, elles ne sont pas sans beautés. Dans l'impossibilité de citer un long passage, détachons seulement quelques lignes.

« L'océan est ce gouffre immense en étendue, effrayant en profondeur, qui renferme en lui tout l'élément liquide, et qui, allongeant de toutes parts ses millions de bras, reçoit et, pour ainsi dire, compte sur ses doigts, le tribut de tous les fleuves de l'univers. »

Ces expressions hardies, ces tons chauds et imagés firent une grande impression sur les auditeurs. Romains et Portugais montrèrent un égal empressement à entendre le grand orateur. De tous côtés affluèrent les invitations les plus flatteuses (1). On lui croyait assez de souplesse dans le talent pour s'exprimer facilement en italien. Vieira eut beau résister, représentant qu'à son âge il ne pouvait prêcher dans une langue étrangère, et qu'il ne devait compromettre ni la parole divine, ni l'honneur de la Compagnie. « Père Vieira, lui dit le général avec une gracieuse rudesse, montez en chaire; c'est moi qui vous l'ordonne, et s'il le faut, déshonorez la parole de Dieu, déshonorez la compagnie, déshonorez-vous vous-même; j'en fais

(1) Voir la lettre de Vieira au marquis de Ménezès.

mon affaire. » — Il s'agissait du panégyrique du bienheureux Stanislas Kostka. Pour peindre cet ange égaré sur la terre, cette fleur de pureté si tôt cueillie par le Ciel, l'orateur trouva dans son cœur des sentiments exquis et de ravissantes peintures. Il fit un gracieux petit chef-d'œuvre. — Les historiens du jeune saint rapportaient un phénomène extraordinaire. A peine Stanislas avait-il été conçu, le nom de Jésus avait paru aussitôt imprimé sur le sein de sa mère, comme si Dieu eût voulu d'avance le marquer de son sceau. Si un grand artiste, ciselant dans le marbre ou gravant sur le bronze beaucoup de figures admirables et douées de vie, n'écrivait son nom que sur une d'entre elles, n'en conclurait-on pas qu'à ses yeux celle-ci est son chef-d'œuvre? Ainsi semblait avoir agi l'artiste divin.

« Dieu créa la terre, la revêtit et la peupla de tant d'êtres divers, que sa beauté arrête la vue et charme les yeux. Mais il n'imprima point son sceau sur la terre. Il créa le ciel, à la voûte duquel brillent, comme l'or sur l'azur, le soleil, la lune, les étoiles, ces astres dont la splendeur et l'harmonie surpassent de beaucoup tous les objets terrestres. Mais il n'imprima point son sceau dans le ciel. Il créa les hommes et les anges, les Chérubins et les Séraphins, et bien qu'en tous et en chacun, avec une admirable diversité, il ait réalisé sa propre image, pas même en eux il n'a imprimé son sceau. Et pourquoi ? N'étaient-ce pas des œuvres dignes de la main divine ? Oui, et très dignes. *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona* (1). Pourquoi donc Dieu ne fait-il pas à ces œuvres et à lui-même l'honneur de leur imprimer son sceau ? C'est que ce souverain artiste avait en pensée une autre œuvre plus noble encore, plus sublime, sienne, et seule, celle-là lui semblait digne d'être distinguée

(1) Genèse, I. 31.

de toutes les autres et de porter l'empreinte de son nom. Et c'est ce qui advint, *Creavit Dominus novum super terram* (1). Dieu produisit à la lumière cette création nouvelle et incompréhensible, en laquelle il rapprocha l'humain et le divin, le créé et l'incréé, le fini et l'infini, à la fois unis et distincts en une seule personne, et comme c'était là le chef-d'œuvre par excellence, pour lequel Dieu avait déployé toutes les ressources de sa puissance et de sa sagesse, il la signa de son nom et la marqua de son sceau : *Hunc pater signavit Deus*. Tel est le véritable sens du texte, mais j'hésite à en faire l'application ; seulement je ne puis me refuser à dire ce qui ne se peut nier. De Jésus-Christ il est vrai de dire : *Hunc pater signavit Deus*. De Stanislas on ne peut nier que : *Hunc filius signavit Deus* : Jésus-Christ portant l'empreinte du sceau du Père ; Stanislas portant l'empreinte du nom du Fils (2). »

Malgré le rapprochement un peu subtil de la fin, nos lecteurs trouveront ici l'imagination, l'ampleur du développement avec la gradation oratoire. C'est le ton à peu près constant de notre panégyrique. Pas ou bien peu de fautes de goût : l'orateur s'observe et se contient. Le fleuve épand sa nappe avec une certaine majesté, il coule d'un cours plus tranquille et plus profond peut-être, mais il ne forme pas cataracte : et les cataractes dans Vieira plaisent souverainement au caractère français.

Le bienheureux Stanislas était Polonais. La Pologne, un demi-siècle auparavant, avait eu à repousser la dernière invasion du Croissant. Grâce à la valeur des Polonais et à la protection du jeune saint, ce pays s'était délivré lui-même ainsi que l'Europe de formida-

(1) Jérémie, XXXIV, 22.
(2) Ch. II.

bles dangers. Un homme aussi habitué que Vieira à saisir toutes les actualités contemporaines, n'y devait pas manquer à Rome. Le sujet d'ailleurs l'y invitait.

« Le plus grand péril dans lequel se vit jamais la nation polonaise, ce fut en 1621, lorsque Osman, avec une armée de 300,000 Turcs, et un plus grand nombre encore de Tartares, vint non-seulement l'envahir, mais l'inonder, non-seulement la conquérir, mais la dévorer tout entière. Dans une telle extrémité, quel fut le remède et le secours? Déjà le roi et tout le royaume avaient demandé à Rome la tête de Stanislas, afin qu'elle fût le guide de leurs armes et le rempart de la patrie, lorsque, au milieu des angoisses de la crainte et de l'espérance, parut le 10 octobre, jour décisif et immortel. Ce jour-là même, la tête de saint Stanislas entra en Pologne ; ce jour-là même on vit Stanislas apparaître visiblement au haut des airs, non couvert d'armes, mais fondant en prières ; ce jour-là même on aperçut l'enfant Jésus, qui, se détachant du cou et des bras de sa mère, se tournait vers Stanislas et lui donnait la main ; ce jour-là même, malgré une très grande inégalité de forces, la bataille se livra : Osman fut vaincu, et l'immense multitude de ses barbares soldats fut mise en déroute et taillée en pièces. *Ainsi fut préservée et resta debout cette grande muraille du monde chrétien* (1). Et Stanislas dans les chants de victoire, dans les peintures, dans les sculptures et les histoires de ce temps, fut proclamé le sauveur et le libérateur de sa patrie et de son peuple. »

Malgré le génie différent des deux langues, malgré les trahisons inévitables des traductions les plus fidèles — *traduttore traditore*, disent les Italiens — cette

(1) La grande muraille, hélas! est renversée, la France ne l'a pas assez défendue, et à l'Orient comme à l'Occident les invasions des Barbares ont recommencé.

narration oratoire est vive et pleine d'intérêt. Elle n'a pas le souffle impétueux de Bossuet lorsque « Gustave Adolphe parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles. » Mais l'angélique figure de Stanislas s'y refusait.

L'auditoire fut enchanté. La facilité, la grâce et le patriotisme chrétien qui animaient tout le discours, plurent beaucoup aux oreilles romaines, naturellement délicates et difficiles. Le général Oliva, qui avait écouté Vieira avec attendrissement, n'eut rien de plus pressé que d'ordonner l'impression de son sermon, et comme on lui demandait s'il fallait également imprimer le sien : « Sans doute, reprit-il avec humilité, il est bon que mon discours serve d'ombre à un tel tableau; il faut que le monde sache qu'il y a ici un fils plus grand que son père. »

Ces deux hommes illustres étaient bien faits pour se comprendre. Il semblait qu'ils voulussent justifier à l'envi l'un de l'autre les nobles paroles que Vieira avait prononcées en 1655 : « Seuls les grands hommes savent estimer et rechercher les grands hommes, loin d'en concevoir de l'ombrage. » Paul Oliva, d'une famille ducale de Gênes, était digne d'apprécier Vieira. Guide éclairé de la piété à Rome, en relation intime avec les Turenne et les Condé, comment n'eût-il pas été sympathique à l'apôtre des Indiens, à l'intrépide défenseur des esclaves? On parlait déjà de l'attacher à Rome et de le faire assistant des provinces portugaises auprès du général. Vieira déclina de tout son pouvoir un emploi si peu en harmonie avec ses goûts. « Je sais la langue du Maragnon et du Portugal, écrivait-il à ce sujet au marquis Rodrigue de Ménezès,

et c'est une chose bien fâcheuse que, pouvant me rendre avec elles utile à mon prince et à ma patrie, il faille à mon âge étudier une langue étrangère, pour condescendre sans fruit à des goûts également étrangers (1). » En envoyant à ce personnage le sermon du bienheureux Stanislas, il lui apprend qu'il a été si bien reçu des cardinaux et des grands de la cour, que le général venait de l'avertir, sur les instances des mêmes cardinaux, de prêcher deux fois devant le Sacré Collège réuni. Ces deux sermons étaient sans doute destinés à une promotion de cardinaux et à célébrer la Providence de Dieu sur l'Église. Dans le premier il donne les règles à suivre dans les élections des dignitaires ecclésiastiques. « Du bon choix des ministres de son Église dépend la gloire de Dieu et le salut du monde. » A l'exemple de Jésus-Christ, pour le collège apostolique, il faut choisir les plus dignes (2).

A Saint-Pierre, le thème obligé était la Providence de Dieu sur l'Église. Le prédicateur montre cette même Providence atteignant à ses fins contre la volonté d'Hérode et par la volonté même de Néron. Les Scribes et les Pharisiens firent leur volonté, Judas fit sa volonté aussi bien que Caïphe, et par là s'accomplissaient d'une manière plus sublime les desseins de Dieu.

« Pierre à son tour exerce sa providence sur l'Église. Du sein de Rome il envoie dans toutes les parties du monde,

(1) *Recueil*, t. II, 461 et 63 et *Cartas selectas*, 466 et suivantes.

(2) Vieira n'aime pas les nominations *in petto*. Jésus-Christ ne les a jamais faites. Réserver en son cœur, il ne sait si le plus souvent ce n'est pas manquer de courage. De telles réserves, d'ailleurs, supposent des considérations personnelles plus ou moins fondées. On voit avec quelle liberté tout apostolique l'orateur portait ses regards sur les questions les plus délicates.

non plus les Fabius, les Metellus, les Scipions, « mais, ce qui valait mieux, les Apollinaire, les Martial, les Hermagoras qui, ordonnés prêtres et évêques, et semblables à autant de rayons émanés du même soleil et à autant de ruisseaux sortis de la même source, allaient partout répandre la lumière et la fécondité (1) ».

A peine arrivé à Rome, Vieira avait été témoin de la mort de Clément IX, « bon pontife, qui avait plus enrichi sa mémoire de bonne renommée que sa famille de trésors, » et de l'intronisation de Clément X ; il a décrit ces deux grands événements dans ses lettres. L'âme de Vieira avait été frappée des beaux spectacles de la nature du Nouveau-Monde; elle ne resta pas insensible aux beautés d'un autre genre qui l'attendaient dans la Ville éternelle. A défaut d'autres preuves, on le devinerait rien qu'à voir le caractère d'imposante grandeur dont son style porte l'empreinte.

Cette grandeur va parfois jusqu'à l'emphase et au gigantesque ; nos oreilles si amies de la mesure se trouvent un instant déconcertées en entendant l'orateur s'écrier : « Rome debout, qu'est-elle ? la tête du monde. Rome renversée, qu'est-elle? le *crâne* du monde. En effet ces grandes ruines des Thermes, du Colisée, que sont-elles, sinon les os brisés de ce gigantesque crâne? Et ces débris de colonnes et de murailles, n'en sont-elles pas comme les dents déclavées et éparses? » Et il engage Rome à regarder en bas. Elle se verra gîsante en ses catacombes, superbement élevée en ses palais sur les cendres et les ruines, sépulcre enfin d'elle-même.

(1) *Sur les clefs de saint Pierre*, ch. VI.

Évidemment les ruines et les souvenirs de la Rome ancienne n'avaient pas moins frappé Vieira que les splendeurs de la Rome chrétienne. De là, ces allusions, ces fréquents retours pleins de mélancolie vers le passé. Dès 1670 et 1671, il fit deux sermons sur la mort. A ces Romains si fiers de leur ville et de leurs grands hommes, il aime à répéter ces paroles de la Genèse : *Pulvis es et in pulverem reverteris.* Cette idée lui inspire quelques pages vraiment belles L'Église, dit-il au début du premier sermon, nous prêche deux vérités terribles et bien certaines : *Nous sommes poussière et nous retournerons en poussière.* Mais la première vérité, malgré sa certitude, est bien moins accessible à l'entendement lui-même que la deuxième.

« La poussière future en laquelle nous devons retourner, celle-là, nos yeux la peuvent voir ; mais la poussière présente, la poussière que nous sommes, aujourd'hui à peine notre esprit peut-il la comprendre. Que l'Église me dise : Tu retourneras en poussière : *In pulverem reverteris*; je n'ai nulle peine à le croire. Là auprès, tous ces tombeaux me le montrent aux yeux. Que disent ces inscriptions? Que disent ces pierres sépulcrales? Ces inscriptions disent : *Poussière*; ces pierres disent : *Poussière; et poussière qui a besoin d'être cachée.* » Et à deux pas d'ici, dans les caveaux du Vatican, si nous demandons de qui sont ces sépulcres, les épitaphes, — seules distinctions admises en ces lieux — nous répondent : Cette poussière fut Urbain ; cette autre poussière fut Innocent, cette autre encore fut Alexandre; cette autre enfin, un peu moins poussière, parce qu'elle est plus récente, ce fut Clément. Ainsi donc, pour croire que je retournerai en poussière point n'est besoin de foi, ni d'entendement : la vue suffit. Mais que cette même Église, règle de la foi et colonne de la vérité, me dise et me prêche aujourd'hui que, même présentement, je suis poussière.

pulvis es; comment mon esprit le croira-t-il, si mes yeux voient le contraire (1). »

Ces pensées de mort et de poussière humaine, confondue avec la poussière de tant d'autres ruines, offraient un intérêt saisissant; elles avaient trop d'empire sur l'imagination de l'orateur, pour ne pas amener d'autres développements qui ne manquent ni d'éloquence, ni d'originalité. Deux passages assez longs sur Adam et sur le *Memento* en donneront une idée. Nous les laissons dans leur intégrité, sans même retrancher quelques expressions qu'un goût sévère peut critiquer :

« Dieu forma de poussière cette première statue qui fut le corps d'Adam, *formavit Deus hominem de limo terræ* (2). La forme était d'un homme, c'était même un beau chef-d'œuvre ; mais la substance n'en était pas moins poussière. La tête était poussière, la poitrine était poussière ; le bras, les yeux, la bouche, le cœur, tout était poussière. Mais Dieu s'approche de cette statue, et que fait-il? *Inspiravit in faciem ejus* : il souffle dessus, et aussitôt *factus est homo in animam viventem.* La poussière est levée, elle vit, déjà elle est homme, déjà elle s'appelle Adam. Ah! du moins, poussière, vas-tu en rester là et demeurer en paix? Mais non; que cette poussière animée d'un souffle s'arrête, se repose, ne l'espérez pas. Déjà la voilà en haut, en bas, d'un côté, de l'autre : déjà cette poussière, ou plutôt l'homme qui en est formé, le voilà maître de tout l'univers, et peu après esclave de lui-même ; le voilà seul, puis accompagné, puis tenté, puis vaincu, puis exilé, puis pénitent; et enfin, pour sa plus grande pénitence, le voilà père,

(1) Sermon pour le jour des Cendres. Exorde.
(2) Genèse, II, 9.

et père pleurant ses enfants, travaillant, labourant la terre, l'arrosant de ses sueurs, en recueillant peu de fruits et beaucoup de chardons ; tantôt dans la joie, tantôt dans la peine, et toujours ballotté de vicissitude en vicissitude. Ainsi tourbillonna cette poussière tant que souffla le vent de la vie. Le vent dura longtemps, car alors la vie était longue ; mais enfin il cessa, et aussitôt qu'arriva-t-il à Adam? ce qui arrive à la poussière. Comme le vent l'élevait et le soutenait, dès que le vent cessa, il tomba. Poussière levée, c'était Adam vivant; poussière tombée, c'est Adam mort. *Et mortuus est* (1).

« Vous rappelez-vous, mes Frères, la statue de Nabuchodonosor? Que cette statue, en un seul moment, soit tombée en poussière, rien en cela de surprenant : elle était l'image de l'homme, cela suffit; mais ce qui m'étonne et m'a toujours étonné, c'est qu'elle soit tombée en poussière de terre : *in favillam æstivæ areæ*. Cette statue n'était-elle pas d'or, d'argent, de bronze, de fer? Il devait donc en sortir une poussière d'or, d'argent, de bronze, de fer? Non, cet or, cet argent, ce bronze, ce fer, tout tombe en poussière de terre : grande leçon ! L'orgueilleux, en ses rêves de gloire, s'imagine être d'or; et toute sa splendeur en tombant va devenir poussière et poussière de terre. Le riche, fier de sa brillante fortune, s'imagine être d'argent; et sa richesse en tombant va devenir poussière et poussière de terre. L'homme robuste et vaillant se croit de bronze; et bientôt toute cette force et cette vaillance, en tombant, vont devenir poussière et poussière de terre : *in favillam æstivæ areæ*. Ah ! poussière, poussière (2) !

« Quels que soient tes titres, ne te fie pas trop aux apparences : la mort ne tarde pas à niveler toutes les inégalités, afin que notre vanité n'établisse pas trop de distinction entre ceux que la nature a faits égaux. Écoute saint Augus-

(1) Sermon pour le mercredi des Cendres, ch. III.

(2) *Senhòr pó*, Seigneur poussière, ou plutôt dame poussière. intraduis.

tin : « Ouvrez ces tombeaux, nous dit-il, et, sous ces pierres funèbres, voyez quel est le maître, quel est le serviteur, quel est le riche, quel est le pauvre. *Discerne si potes*, discernez, si vous le pouvez, le fort du faible, le beau du laid, le roi couronné de l'esclave chargé de fers ; les discernez-vous, les reconnaissez-vous ? non certes. Le grand et le petit, le riche et le pauvre, le maître et le serviteur, le roi et l'esclave, l'Allemand et l'Ethiopien sont de la même couleur. » De son Afrique passant à notre Rome, saint Augustin continue ainsi : « Ces fameux consuls romains, où sont-ils ? Où sont-ils ces généraux invincibles qui du haut du Capitole faisaient la loi au monde entier ? Que sont devenus les César, les Pompée, les Marius, les Sylla, les Scipion, les Émilien ? que sont devenus les Auguste, les Titus, les Vespasien, les Trajan ? *Nunc omnia pulvis, omnia favillæ*, nous répond le même Augustin, tous maintenant sont cendre et poussière. *Nunc in paucis versibus eorum memoria est.* » De leur mémoire, il ne nous reste plus que les inscriptions de leurs tombeaux. Ces inscriptions mêmes, Augustin, que vous pouviez encore lire de votre temps, aujourd'hui elles ont disparu ; les lettres elles-mêmes s'effacent sur la pierre ; bien plus, la pierre est rongée par le temps ; les pierres, elles aussi, meurent : *Mors etiam saxis nominibusque venit !* quel memento pour toi, ô Rome (1) ! »

Dans une péroraison pathétique, Vieira invite ses auditeurs à s'occuper en mortels des intérêts de la terre, et en immortels de ceux de l'autre vie. Hé quoi ! se fatiguer, s'exténuer pour ce qui tout à l'heure va échapper des mains, et ne faire nul cas de ce qui est à gagner ou à perdre pour toujours. « *O morts ! ô morts ! venez désabuser ces vivants.* Dites-nous quelles pensées,

(1) *Ibid.*, ch. IV.

quels sentiments étaient les vôtres, lorsque vous êtes entrés et sortis par les portes de la mort. »

L'année 1673 fut témoin d'un grand triomphe oratoire pour Vieira. Les fêtes du carnaval, d'ordinaire simples et modestes dans leur bouffonne gaieté, étaient devenues, paraît-il, désordonnées et licencieuses. Avec les seules armes de son éloquence, il osa entreprendre, lui étranger dans Rome, de détruire ces abus. Organisa-t-il une pieuse croisade de prières et de prédications, pour attirer le peuple romain dans les églises? Les historiens n'en disent rien, et cela ne semble pas probable. Mais ce que nous savons, c'est que, prêchant les quarante heures, à Saint-Laurent *in Damaso*, il mit son nombreux auditoire en demeure de choisir entre Jésus-Christ sur les autels et les fêtes bruyantes du carnaval. Dieu lui-même voulait éprouver leur amour, comme il le disait dans son texte : *Tentat vos Dominus Deus vester ut palam fiat, utrum diligatis eum an non* (1). Voici l'exorde.

« Aujourd'hui, ô Tibre! sur tes rives si fières des palais qui les couvrent, tu vois un spectacle plus grand que celui que vit autrefois le Jourdain dans les solitudes de son désert, lorsque le démon tenta le Christ. Là, Dieu était tenté, ici Dieu est tentateur. *Tentat vos Dominus Deus vester.* Aujourd'hui, ô Rome! sur tes places publiques et dans tes temples, tu vois un spectacle plus grand que celui que voyait autrefois ton barbare amphithéâtre, lorsque les fils aînés du Christianisme étaient jetés aux bêtes. Là, au milieu de tous les genres de supplices et de morts, se prouvait la foi ; ici, au milieu de toute sorte de jeux et de divertissements, se prouve l'amour. »

(1) Deutér., XIII, 3.

Le démon, le monde et la chair, en ces jours, nous tentent publiquement et à visage découvert. Dieu aussi veut nous tenter. Pourquoi sort-il de ses tabernacles, pourquoi aujourd'hui s'expose-t-il en public, si ce n'est pour tenter publiquement lui aussi, en ces jours de tentations publiques, et faire connaître ses vrais amis?

Mais, ô faiblesse de notre foi! lâcheté de nos cœurs! Il faut s'y résoudre, cette année sera comme les précédentes, et jusqu'au bout s'accomplira la parabole. Isaac vivra; l'immolé, ce sera encore l'agneau. Une fois encore, Seigneur, le délaissé, ce sera vous; le recherché, ce sera le monde. Une fois encore, ô Jésus! vous resterez ici presque seul, et Rome entière sera au Corso, aux théâtres.

Les théâtres et le Corso cette fois demeurèrent déserts. La foule se porta dans les églises et l'affluence fut telle à Saint-Laurent, qu'elle envahit toutes les parties de l'édifice et les alentours. On comptait dans l'auditoire jusqu'à dix-neuf cardinaux.

Deux siècles auparavant, au sein de la voluptueuse Florence, on avait vu un semblable spectacle. Savonarole remplaçait les fêtes du Carnaval par des fêtes religieuses (1496), obtenant plus par la persuasion que par les édits des magistrats.

Ce fut sans doute dans ces circonstances, et au milieu du triomphe de sa parole, que Vieira se vit proclamé par l'admiration publique *le Prince des orateurs catholiques* (1).

Rome offrait alors un singulier spectacle. Un étran-

(1) Plusieurs biographes parlent de ce fait, mais sans rien préciser. Voir notamment le *Ménologe de la province de Portugal* (17 juillet), par le Père de Guilhermy.

ger, qu'un puissant tribunal avait voulu flétrir et réduire au silence, emportait de haute lutte les suffrages unanimes de la société. Les étrangers de distinction, et ils étaient nombreux dans la Ville éternelle, ne l'admiraient pas moins que les Italiens. Sa verve, son imagination, sa puissante originalité captivaient tous les cœurs. Cette réputation n'était pas la vogue du moment, vogue chèrement achetée par des sacrifices de dignité ou une condescendance peu digne de la chaire. Non : toujours apostolique, toujours lui-même, sans rien prendre du genre italien, Vieira s'imposait à tous par l'éclat du talent. La péninsule ibérique avait jadis apporté dans la Rome impériale, avec ses Sénèque et ses Lucain, son originalité indépendante, sa forme toute particulière de goût et d'imagination. A quinze siècles de distance le même phénomène se renouvelait; et Rome se passionnait de nouveau pour un orateur qui, avec l'ardeur du génie méridional, lui rappelait les pensées brillantes de Sénèque, la force et les éloquentes couleurs de Lucain. S'il eût séjourné plus longtemps à Rome, Vieira eût fait peut-être une révolution dans l'éloquence de la chaire ; il eût arraché la littérature italienne aux énervantes fadeurs des *Seicencisti*.

Bientôt Vieira se vit l'objet des attentions affectueuses du nouveau pape Clément X. Lorsque le pontife entendit l'illustre missionnaire retracer ses travaux apostoliques, ses luttes et ses épreuves, il se sentit l'âme pénétrée d'admiration et de tendresse. Tant de zèle et de mérite, puni comme des crimes par d'affreuses persécutions, révoltait la droiture de son âme. Il n'abolit pas la sentence de l'Inquisition ; il fit mieux: plein de confiance dans les lumières et la

loyauté de Vieira, il lui demanda un rapport circonstancié sur les abus de cette institution; et après une enquête l'Inquisition fut suspendue pendant six ans (1) (1674-1681). Bien que le rapport fût confidentiel, le Saint-Siège le laissa publier. N'était-il pas juste que l'Église déchirât de ses propres mains les voiles sous lesquels on prétendait consacrer des abus monstrueux? Cette pièce est assez rare, et comme elle n'a jamais été traduite en français, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en en donnant un aperçu. Les vertus d'ailleurs, l'éloquence, les lumières spéciales de l'auteur prisonnier, tout donne à ce document une haute valeur, sans parler de la sanction qu'il a reçue du Saint-Siège. Que ce mémoire n'a-t-il été plus tôt connu! Il y aurait eu sur ce sujet un peu moins de déclamations, et beaucoup plus de lumières.

Quelqu'un est-il dénoncé au Saint-Office, il se voit arrêté et traité déjà en criminel; ses biens sont confisqués et sa famille réduite à l'indigence. Dépouillés de tout, les prisonniers n'ont plus ni livres, ni objets de piété, passent six, huit ans et plus, sans entendre la Messe.

« Est-ce possible! s'écrie l'auteur indigné : Un prisonnier va demander à se confesser, déclarant qu'il est en péché mortel, et on ne lui donne pas un confesseur! Il restera dans ce malheureux état des années et des années sans remède, comme le paralytique de la piscine!... Tout autre était la conduite du Christ Notre Seigneur, qui communiquait avec les Pharisiens pour les instruire; autre, la pratique de l'Église qui permet qu'il y ait à Rome une syna-

(1) D'après certains auteurs cette mesure n'aurait été prise qu'en 1676.

gogue, uniquement afin que les Juifs y prient deux fois la semaine ; comme cela se fait... Si à la mort on donne le sacrement de Pénitence, pourquoi le refuser pendant la vie? Pourquoi refuser l'aliment des âmes à qui juge en avoir besoin ? Quelle désolation pour les bons, qu'une telle conduite ! Quel jugement en porteront les méchants? Ceux qui refusent ce remède connaissent les fruits de ce sacrement, ou ils les ignorent. S'ils les connaissent et qu'ils les refusent, quelle impiété ! s'ils les ignorent, quelle misère (1) ! »

La confession se permet seulement à l'article de la mort, et sur un ordre du médecin. Encore doit-elle se faire au plus vite, l'alcade attendant à la porte avec les compagnons du prisonnier.

Déplorable effet de l'ignorance! Beaucoup de ces malheureux se figurent que, s'ils déclarent dans leur confession la vérité sur les faussetés jurées devant la Table (la Cour), le confesseur en rendra compte à la ême Table, et qu'ils seront châtiés comme faussaires. Lamentable secret qui fait trembler même pour le secret sacramentel! Après cela, ni saint viatique, ni extrême-onction, ni consolations spirituelles. Ce sont les compagnons du moribond qui l'aident à bien mourir, en lui suggérant des actes de contrition et d'amour de Dieu. Si l'on pouvait descendre alors dans ces prisons, pour voir et entendre ces prisonniers qui sont traités comme des juifs, on verrait quelle oppression ils souffrent pendant leur vie et presque dans la mort.

L'intrépide missionnaire qui avait tant de fois affronté la mort pour les Indiens, dans une vigoureuse prise à partie, perce à jour le faux zèle des Inquisiteurs. S'ils tiennent ce malheureux moribond pour

(1) *Noticias reconditas*, ch. II.

juif, la charité leur fait un devoir de l'assister à ce moment suprême, cherchant à convertir et à délivrer de l'erreur une âme rachetée du sang de Jésus-Christ. Quelle belle occasion d'exercer la miséricorde et de montrer leur zèle pour Dieu et le prochain! S'il ne leur convient pas d'y aller, qu'ils envoient du moins un confesseur pieux et éclairé. Mais que font-ils? Ils laissent le malheureux prisonnier dépourvu de tout aliment spirituel, entre quatre hommes enfermés pour le même crime de judaïsme. Ils les laissent arbitres de la destinée de cette âme, et cela à la dernière heure d'où dépend l'éternité. Est-ce qu'il y aurait plus loin du tribunal à la prison, que de l'Europe aux Indes, à la Chine et au Japon? S'ils descendaient dans ces prisons pour ramener ces infortunés, que leur zèle serait efficace! Mais non, ils veulent les châtier. Que n'écrivent-ils leurs sentences avec leurs larmes, ils auraient moins de sang à répandre. O Jésus, modèle de douceur! Voilà donc la miséricorde de ces hommes! qu'elle est différente de la vôtre! Jusqu'à un Judas qui vous trahissait, vous l'admettiez à votre sacrement! Et ici l'on refuse tout aliment spirituel, toute consolation à ces infortunés; ils sont chrétiens, ils croient en vous, s'écrient-ils, et vous aiment. Écoutez leurs gémissements, Seigneur, puisque les hommes ne les veulent pas entendre. Écoutez-les et portez-y remède. Votre esprit, mon Sauveur, est un esprit d'amour, et non de rigueur, un esprit de clémence et non de châtiment : c'est l'esprit qui ramène et sauve les âmes (1).

(1) *Ibid.*, ch. XIII-XV. Nos lecteurs ne doivent pas oublier que ce mémoire était tout confidentiel : de là ces répétitions et ces mouvements pathétiques pour intéresser et attendrir le Souverain Pontife.

Après ce touchant appel à la charité divine, et ces premiers éclats d'indignation, Vieira fait descendre le Souverain Pontife dans les cachots du Saint-Office. Là, d'un ton plus calme, mais encore ému, il lui retrace les souffrances des prisonniers, dans l'ennui de la solitude ou au milieu des persécutions de leurs compagnons. Ceux-ci, ayant confessé, pressent les nouveaux venus d'en faire autant. Ils n'ont même pas, les malheureux, la liberté de sentir leurs maux. On leur commande de ne pas pleurer ou soupirer, dans la crainte qu'ils ne donnent un signal à ceux des autres prisons. Crier ou parler haut, faute grave et qui mérite châtiment (1) C'est un délit de se plaindre et une faute de gémir. Quoi ! c'est un mérite dans les ministres de punir, et chez les prisonniers ce serait un crime de gémir et de se plaindre ! Mais l'air insensible gémit quand on le frappe, et des hommes sensibles et raisonnables ne gémiraient pas ! On prohibe donc, on châtie les mouvements de la nature !

Abordant alors la question juridique avec l'autorité d'un jurisconsulte, il examine les divers interrogatoires, déplore qu'on accepte des accusations vagues sans préciser les circonstances (2), qui d'ordinaire

(1) On fait observer dans l'Inquisition, dit Dellon, un silence perpétuel et fort exact, et ceux qui veulent se plaindre, pleurer, ou même prier Dieu trop haut, se mettent en un très grand danger de recevoir des coups de houssine de la main des gardes. Chap. XVIII.

(2) C'est malheureusement la vérité. D'après la notice, la délivrance des innocents avait lieu la veille d'un acte (auto-da-fé). Les prisonniers étaient souvent deux ans en prison, avant d'être interrogés une seule fois, et comme, d'ailleurs, les actes ne se célébraient qu'à deux ans d'intervalle au moins, les infortunés qui n'étaient pas mis en liberté au premier acte devaient attendre le suivant.

permettent de découvrir l'erreur ou la vérité. Il n'y a pas jusqu'aux moyens de défense que le droit donne aux accusés, qui ne tournent contre eux. Le procureur qui les assiste leur conseille tout le premier de confesser, seul moyen de retourner dans leurs maisons et de ne pas rester en prison plusieurs années. Que de femmes et de pauvres ignorants ont suivi ces conseils pour se délivrer !

L'Inquisition portugaise suit de nouveaux règlements qui n'ont pas été approuvés à Rome, et bien différents des règles de l'Inquisition romaine. Lorsque, après plusieurs années de souffrances, le prisonnier innocent est relâché, il sort emportant son déshonneur et celui de sa postérité. Car en Portugal on ne voit jamais, comme en Castille, de ces acquittements solennels qui rendent l'honneur avec la liberté (1).

Vieira nous montre ces malheureux appliqués à la torture et avertis de faire des aveux, s'ils veulent obtenir leur pardon. « Combien d'innocents, dans ces dangers et au milieu des tourments, confessent et ont confessé ce qu'ils n'avaient jamais fait ! » et il cite un exemple qui venait d'arriver à Evora en 1660.

Marie de la Conception, de la ville d'Estremoz, fut prisonnière avec ses deux sœurs. Filles de bonne réputation, toutes les trois sortirent libres dans l'Acte de 1660 en abjurant. Cette Marie de la Conception, se trouvant vaincue par le tourment du chevalet, fit des aveux — ainsi le déclare la sentence. — On détacha les cordes, elle se leva, remit ses habits, et, sa confession prise, on la reconduisit en prison. Guérie de

(1) §§ 57-60.

ses rigoureux traitements, elle fut appelée à la Table, pour ratifier sa confession devant les deux témoins d'usage. Tout ce qu'elle avait confessé, répondit-elle, n'était qu'un tissu de faussetés. Toujours elle avait été chrétienne : la violence seule des tourments où elle se sentait mourir lui avait arraché des aveux. On la reconduisit en prison. Remise à la question, elle fit à la fin de nouveaux aveux, et sur le même chevalet on prit sa confession. A peine guérie, elle se rendit devant la Table pour ratifier, devant deux témoins, sa première et sa deuxième confession. Elle répéta la même déclaration, ajoutant que les juges se trompaient : si on la livrait cent fois aux tourments, cent fois elle ferait la même chose jusqu'à la mort, ou Notre-Seigneur lui donnerait le courage de souffrir. Encore qu'elle eût eu le malheur de confesser par faiblesse au milieu des tourments, hors de ceux-ci elle ne pouvait ratifier ses aveux. Elle fut une troisième fois livrée à la torture : elle la supporta jusqu'au bout avec constance ; et, pour n'avoir pas ratifié des aveux arrachés par les tourments, elle fut condamnée à être fouettée en la place publique, et à deux années d'exil à l'île du Prince. A ce prix elle sortit dans l'Auto-da-fé, en abjurant, ainsi que ses sœurs.... Une fille fouettée publiquement dans les rues, reléguée deux ans à l'île du Prince et trois fois mise sur le chevalet! Au même acte sortit réconcilié André Franco, marchand de Viela-Vicose. En entendant lire la sentence de Marie de la Conception, il la trouva rigoureuse. Aussitôt son parrain, qui l'accompagnait, alla faire part de ses paroles à la Table. On le reprit vertement : par pitié on ne le remettait pas en prison pour son audacieuse parole. On em-

prisonne ici jusqu'aux langues et aux discours (1).

Vieira discute ensuite la qualité des preuves, et, par des exemples réels et imaginaires, il en montre la faiblesse et la fragilité. Il ne cesse surtout de réclamer contre la rigueur croissante de la procédure. Autrefois le sang ne suffisait pas pour être accusé, il fallait encore des faits. *Aujourd'hui, le sang suffit, le sang à lui seul est un crime.*

Vieira s'élève surtout contre les témoignages qui sont particuliers, et ne s'accordent avec les autres, ni pour les occasions, ni pour le lieu et les autres circonstances. « Aucun ne concorde, parce que tous sont faux; ils varient pour tout, et *n'offrent en aucun point ni conformité, ni ressemblance.* »

On connaît bien le défaut des preuves puisqu'on requiert un si grand nombre de témoignages, lorsque dans la forme du droit trois suffisent. Mais comme ils sont défectueux, on veut compenser par le nombre. Réunis, ils ne font pas de preuves convaincantes.

« Tant valent beaucoup comme un; et tant vaut un comme aucun. Aussi ne comprend-on pas qu'avec de tels témoignages on puisse prononcer une peine capitale (2). » Si les juges séculiers examinaient ces procédures selon les dispositions du droit naturel divin et humain, ils y trouveraient des raisons évidentes d'absolution pour vice des témoignages, tous singuliers et ne s'accordant en aucun point. On n'exige pas que les aveux de l'accusé concordent avec la déposition du témoin : c'est la cause de tout le mal. Si la confession était véritable, elle devrait s'accorder

(1) § 63.
(2) § 69 et 70.

avec l'acte dénoncé, aussi bien pour le fond que pour les circonstances.

En faisant assister le Souverain Pontife à toutes ces morts lamentables, qui avaient tous les caractères de morts bien chrétiennes, Vieira ajoute qu'on ne saurait trop les pleurer. Si les victimes sont des Juifs, *ils meurent impénitents et se perdent ; s'ils sont chrétiens, ils meurent innocents* (1).

Un des plus terribles inconvénients de la procédure de l'Inquisition portugaise, c'était d'encourager la délation et de partager pour ainsi dire le Portugal en deux parties, les accusés et les accusateurs. Qu'à un homme emprisonné pour être puni de ses vols on promette le pardon, à la condition qu'il jure que beaucoup sont voleurs, ne jugera-t-il pas contre son juge lui-même? Que ne feront pas les malheureux prisonniers pour échapper à la mort? affolés de terreur, ils cherchent dans leur pays et dans les pays voisins : il n'y aura pas de religieux ni de religieuses qu'ils n'accusent pour se délivrer. Si le Portugal ne suffit pas, ils passeront en Castille, en France, en Italie et dans le Nouveau-Monde, pour trouver des noms à accuser: les morts eux-mêmes n'échapperont pas; ils iront jusqu'à nommer ceux qui sont à naître.

Enfin, dans la dernière partie de son mémoire, Vieira cite bon nombre de faits accablants, démontre les vices de la procédure portugaise, la nécessité de prendre les formes de l'Inquisition romaine qui, sans nuire aux catholiques, réprime l'hérésie (2). Avec la

(1) § 77.
(2) § 125.

procédure actuelle le Portugal passe aux yeux de l'Europe pour un pays de Juifs.

Quant aux vieux chrétiens et aux chrétiens nouveaux, toutes ou presque toutes leurs confessions sont fausses et ne diffèrent qu'en ce point, « que les chrétiens nouveaux tiennent leur péché du sang, tandis que les vieux chrétiens ont dans le sang leur remède » (1). Il n'y a que le Portugal où l'on fasse ces odieuses distinctions, et les chrétiens nouveaux qui sont allés s'établir à Rome ou ailleurs — comment vivre sous le coup de terreurs et de dénonciations? — ne sont pas moins bons que les autres chrétiens.

La forme de la procédure, sa rigueur et sa confusion, voilà les causes de toutes les faussetés : voilà ce qui a souvent produit des fautes où il n'y en avait pas. Le secret de la procédure, voilà la raison pour laquelle princes, noblesse et peuple ont pris en haine cette malheureuse nation persécutée. En réalité savent-ils ce qui se passe? Ils sont persuadés que tout ce qui se lit dans les actes est vrai ; mais s'ils voyaient la vérité comme nous l'exposons ici, ils auraient horreur de ces formes et de cette confusion qui des chrétiens fait des Juifs.

Si l'on connaissait les mensonges et les faussetés qui se jurent au Saint-Office, dit le rapporteur en finissant, aussitôt la haine se changerait en pitié et en compassion (2).

Nous allons reproduire en partie ses graves paroles : elles sont un monument de bon sens, d'éloquence et

(1) *Ibid.*

(2) Phrase significative ! Elle nous explique le secret de la tendre prédilection de Vieira pour les nouveaux chrétiens. Ce n'était pas singularité, mais ardent amour de la justice.

de haute raison. Au moment de conclure pour porter le dernier coup, Vieira se recueille un instant. Alors, avec le coup d'œil de l'orateur et du moraliste signalant la recrudescence du Judaïsme, il supplie qu'on veuille enfin changer une procédure aussi désastreuse pour l'État que pour l'Église.

« Quel homme, voyant croître sa maladie avec le remède, persiste à en faire usage? Puisque le mal du judaïsme croît avec cette procédure, de l'aveu de ceux mêmes qui veulent le guérir, pourquoi ne pas chercher un remède plus efficace? Autrefois le nombre des prisonniers et condamnés était bien moindre. Les auto-da-fé comptaient quarante, cinquante, jusqu'à soixante personnes. Voilà bon nombre d'années qu'elles sont de cent cinquante, de deux cents et plus. Sont-elles véritablement coupables ou non ces personnes? Si elles le sont, le mal s'accroît avec le remède : il faut en chercher un autre. Si elles ne le sont pas, il est bien plus nécessaire encore de secourir les innocents en détresse.

« Les coutumes et les lois ne varient-elles pas avec les temps. Est-ce que les règlements des tribunaux ne changent pas? Le Saint-Office n'a-t-il pas varié dans les siens? Pourquoi donc ne changerait-on pas le style et la procédure qui ont produit tant de maux? Ce n'est pas un pardon général qu'on demande ; on demande une *révision de la procédure*, la *conformité dans les témoignages*; on demande *un remède efficace pour convertir les méchants*, et pour *garantir aux bons une vie sûre et tranquille*. Que ce ne soit ni le mensonge, ni la haine qui jugent, mais la sagesse avec la vertu et la science éclairées d'un mûr examen. Que celui qui a pouvoir pour juger, juge. — Cette cause est la plus grave de l'Église, à cause des âmes et du dommage spirituel ; du royaume, à cause des intérêts spirituels et temporels. »

En effet, que de familles se voient déshonorées! que de haines s'allument dans les cœurs! que de trésors, que de patrimoines se dissipent! que de sujets se perdent! que de chefs de famille passent chez les autres nations ennemies du Portugal! De quels malheurs cette institution n'est-elle pas la source? Que d'âmes s'y enlacent et périssent!

Ce vigoureux mémoire pourrait s'appeler le *de supplicii* de Vieira. C'est la même verve, la même éloquence que dans l'orateur romain, la même accumulation de faits accablants. Ce récit de deux cents pages nous intéresse toujours et souvent nous émeut jusqu'aux larmes. Il y a bien, au commencement surtout, quelques longueurs et répétitions; mais, à notre avis, c'est un charme de plus : on voit un écrivain plus jaloux de bien faire que de bien dire. On sent encore circuler à travers ces pages les frémissements indignés d'une âme généreuse. Dieu avait permis que l'avocat des malheureux descendît dans les cachots, afin qu'il pût entendre les gémissements des victimes, compter leurs angoisses et écrire avec ses larmes ce qu'il avait vu. Aussi les *Noticias* comptent-elles parmi les œuvres les plus touchantes de l'auteur. C'est mieux qu'une belle œuvre, c'est une bonne action, c'est la vengeance du génie et de la vertu.

L'impression de ce mémoire fut grande et décisive, si nous en jugeons par les effets. Après une enquête juridique, une bulle frappa de suspension le Saint-Office du Portugal. Les changements à introduire dans la procédure étaient signalés, sous peine d'excommunication et d'interdiction définitive.

CHAPITRE XV

VIEIRA ET LA REINE CHRISTINE

La reine Christine de Suède. — Son caractère, haute estime qu'elle conçoit pour Vieira ; elle l'admet dans son académie. — Plaidoyer. — Les larmes d'Héraclite. Elle l'attache à sa personne comme prédicateur. — Nouveau genre de prédication adopté par Vieira. — Conférences. — Le sermon sur la pureté d'intention. — Vieira prédicateur au Vatican. — Les Pierres de la Fronde. Analyse et extraits de ces sermons. — Jugement.

Christine de Suède était trop amie de l'extraordinaire en toutes choses, pour ne pas sentir sa curiosité piquée de ce qu'on racontait de cet homme singulier. Elle le vit, l'entendit et l'admira. Pensées, langage, imagination, tout lui parut nouveau dans cette riche et puissante nature.

Vieira eut bientôt toute sa confiance. Ce fut pour la princesse un véritable bonheur et un coup de la Providence. Elle voyait dans les discours et la conduite de ce religieux la foi catholique s'offrir à ses yeux telle que la concevait sa haute raison. En même temps, un docteur si savant pouvait éclairer sa conscience et dissiper un reste de préventions. D'un esprit ferme et habitué à ne pas s'arrêter à l'écorce des choses, cette reine regardait comme suspectes les pratiques extérieures de piété. A son avis, il n'y avait de vraiment solides que les vertus qui se cachent aux yeux du

monde. C'était pousser loin l'amour du bien, trop loin peut-être. Sans doute nous ne devons pas rechercher les regards des hommes; la vertu, même la plus austère, a encore assez de charmes pour nous attirer. Mais il est des circonstances où le bon exemple et l'édification du prochain deviennent un impérieux devoir, surtout pour les supérieurs. L'évangile ne veut-il pas que les hommes voient nos bonnes œuvres, afin de glorifier le Père céleste ? Comment le glorifieront-ils, si tout se passe dans les impénétrables profondeurs de la conscience ?

A la demande de la reine, Vieira fit un sermon sur la *Pureté d'intention*. C'était aller au principe même, puisque cette pureté est comme l'œil de l'âme, qui projette sa lumière sur le corps entier de nos actions. Proclamant d'abord ce qu'il y avait de louable et de généreux dans les idées de Christine, il disait : « La lumière est le plus grand écueil des bonnes œuvres. La vertu est comme le parfum : tenez caché le parfum, il se conserve; mettez-le au jour, il se perd. » Il montrait ensuite que les bonnes œuvres sont l'âme de la foi, et il ouvrait à l'ardeur de la princesse une immense carrière. Ne jamais agir pour les regards des hommes, règle pleine de sécurité, sans doute, mais c'est le premier degré dans le bien. N'agir que pour les regards de Dieu, bien plus, agir pour Dieu seul comme s'il ne nous regardait pas : voilà les deux autres degrés qu'il appelait la perfection et l'héroïsme de la vertu. Ainsi en expliquant un mot de saint Jean : « *Nemo in occulto quid facit*, » Vieira découvrait à la reine les sommets de la perfection chrétienne.

Christine avait fondé dans son palais une académie où elle se plaisait à réunir l'élite des savants. Morale,

littérature, histoire, philosophie offraient des questions parfois subtiles, souvent utiles à traiter. Vieira y fut admis. En 1674, devant la reine et une nombreuse assemblée de prélats et de cardinaux, on agita ce problème : Le monde prête-t-il plus à rire qu'à pleurer, et qui de ces philosophes païens était le plus sage, de Démocrite qui riait toujours, ou d'Héraclite qui pleurait sans cesse?

Vieira se fit l'avocat des larmes. Il les montre muettes, tristes et voilées de deuil, ainsi que les accusés devant le sénat de l'antique Rome..... comptant bien moins sur la victoire ou les applaudissements, que sur la pitié et la commisération des nobles cœurs. Peut-on sans pleurer jeter un coup d'œil sur le monde, qui est comme le rendez-vous de toutes les misères et de tous les genres de mort?

« A la vue de cet immense théâtre, si tragique, si lugubre, si lamentable, où chaque royaume, chaque ville, chaque famille changent continuellement de scène ; où chaque soleil qui se lève est une comète ; chaque jour qui passe, un désastre ; et chaque heure, chaque instant, un millier d'infortunes ; oui, à la vue d'un tel spectacle, quel est l'homme qui ne se sente prêt à pleurer? »

Le malheur est le roi de ce monde, tôt ou tard il nous touche de son sceptre, a dit un grand orateur de notre siècle, exprimant la même pensée sous une de ces images saisissantes dont il avait le secret. Qui ne l'a senti, dans cette vie si courte? nos jours coulent avec nos douleurs à travers cette vallée de larmes, et nos joies elles-mêmes sont souvent humides de pleurs. On dirait que l'homme, une fois touché de Dieu, conserve au fond du cœur une blessure profonde

et béante, qui ne saurait être guérie et comblée que par l'infini.

D'une main légère et savante, notre orateur moraliste esquisse ensuite la philosophie du rire et des larmes. « Le rire naît de la nouveauté et de l'admiration. » Tournant en faveur de sa thèse le rire continuel de Démocrite, il distingue entre pleurer avec larmes, pleurer sans larmes et pleurer avec rire. » Pleurer avec larmes, c'est signe d'une douleur modérée; pleurer sans larmes, c'est signe d'une douleur plus grande; et pleurer avec rire, c'est signe d'une douleur excessive. » Et il cite les exemples de Psamménit et de Démocrite.

Voici la conclusion :

« Quelle espérance, quelle place reste-t-il en ce monde pour le rire, si le monde entier pleure et apprend à pleurer? Les hommes pleurent, parce qu'ils sont doués de raison et de sensibilité, et même les êtres qui n'ont ni raison ni sentiment, pleurent aussi : c'est ce que le prince des poètes, avec un sens très profond, appelle les larmes de toutes choses :

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt. »

Le croira-t-on? cette thèse morale mit le comble à la renommée de Vieira. Aux yeux de ses contemporains, il passa pour s'y être surpassé lui-même. L'opuscule fut bientôt traduit en espagnol et en portugais. Cette admiration est un signe du temps. Pour nous, nous ne voyons là, comme l'auteur lui-même, qu'un agréable passe-temps, un badinage ingénieux et spirituel, une bluette en un mot. Nous regretterions même que notre orateur fût trop assidu à de telles

assemblées. On n'aime pas voir Hercule quitter sa massue, pour prendre la quenouille d'Omphale.

Nous inaugurons avec Vieira un genre tout nouveau. Jusque-là l'orateur était varié, grand et souvent sublime. Mais, absorbé et, malgré son activité dévorante, entraîné par les nécessités du moment, il ne pouvait donner à ses prédications cette suite, cette belle ordonnance qui assurent la grâce et la fécondité. Ce fleuve impétueux, aux rives variées et pittoresques, formait mille cataractes; mais, à cause de leur impétuosité même, ces eaux trop rapides manquaient parfois de profondeur. Ajoutons que les tableaux, les peintures de mœurs et les traits satiriques occupaient parfois une grande place dans les sermons. Ces pages assez nombreuses, si piquantes pour les Portugais du XVII^e^ siècle, pleines d'intérêt pour le moraliste et l'historien, touchent moins les hommes d'un autre âge. D'ailleurs le goût des contemporains, l'admiration même qu'inspirait Vieira pouvait devenir un écueil. Il est si facile de se laisser aller à la pente naturelle de son génie, au bruit flatteur des applaudissements. Transplanté tout à coup dans une cour étrangère, Vieira n'eut plus le secours de ces actualités, de ces portraits qui plaisent toujours à la malignité contemporaine. Il dut, à un âge avancé, plier son talent à une langue et à une prédication toutes nouvelles. Dans la plupart de ses sermons il se contentait d'ordinaire, comme ses contemporains, d'établir un principe général qu'il suivait dans ses conséquences logiques et morales. Quelle grâce, quels tours inprévus, quelle variété piquante relevaient ces applications, nous le concevons sans peine. Cette méthode de *déduction* est celle des âges de foi, celle du plus grand nombre des

prédicateurs. On part d'un principe incontesté, pour établir une vérité naturelle ou révélée. Mais ne peut-on pas également suivre l'ordre inverse, et des conséquences s'élever aux principes, comme un voyageur monte ou descend indifféremment le cours d'un fleuve? Oui, évidemment. C'est ce procédé d'*induction* que Vieira employa souvent à Rome; c'est ce qui fait l'originalité de son *Petit-Carême;* dès le XVII^e^ siècle, il y met en usage la conférence si répandue de nos jours; ce sont de véritables conférences que les cinq *Pierres de la Fronde*.

Pendant le Carême, un pieux usage avait établi à la cour de Rome des Oratorios, dans lesquels d'excellents artistes représentent quelques traits de la sainte Écriture. Au milieu de ces mélodies, qui disposent si bien les âmes, une courte allocution achève de les édifier. C'est la lutte de David contre le géant Goliath, que l'orateur retrace à grands traits. Homme de combat, Vieira dut être vivement frappé de cette guerre à mort de l'intelligence contre la force brutale. N'était-ce pas l'histoire de son époque, n'est-ce pas celle de la nôtre ou plutôt de tous les temps? Il ne prendra dans ses sujets que ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé, de plus héroïque. Le cardinal Hugo dans ses commentaires lui fournit les cinq points à traiter : la connaissance de soi-même, la douleur du bien perdu, la honte du mal commis, la crainte du châtiment et l'espérance des joies éternelles.

On le voit, sous une forme nouvelle, c'est un véritable cours de philosophie et de théologie chrétiennes, à l'usage de la reine Christine et des grands de Rome.

Ce qui frappe d'abord dans les Pierres de la Fronde, c'est le coup d'œil hardi que Vieira jette sur l'homme. Il commence par l'axiome de la sagesse antique : *Se*

connaître soi-même. Se connaître! pour le philosophe comme pour le théologien, n'est-ce pas la science par excellence? Les actions naissent des pensées; mais de quelles pensées? il y en a de bien diverses en l'homme. Ici l'orateur ne craint pas de heurter les idées généralement reçues.

« On croit communément, dit-il, que les œuvres sont filles de la pensée ou des idées par lesquelles se conçoivent et se connaissent ces mêmes œuvres. Mais moi, je dis qu'elles *sont filles de l'idée ou de la pensée par laquelle chacun se conçoit et se connaît soi-même.* »

Merveilleux effet de cette reconnaissance! David, brave et souriant au milieu d'une armée effrayée, triomphe du géant Goliath, parce qu'il en avait d'abord triomphé dans sa pensée.

Vieira aime à voir les choses par leurs grands côtés. Les idées élevées, les vastes horizons vont à merveille à cette généreuse nature, et volontiers, si les défauts des hommes le permettaient, il ne présenterait de la religion que les beautés et les sublimes grandeurs. Ce n'est pas qu'il ignore les faiblesses de l'homme. Beaucoup de ses discours le montrent, il avait pénétré bien avant dans la connaissance du cœur humain, et il l'avait étudié sous toutes ses faces. N'est-ce pas la pensée qui lui faisait dire, dans son sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent : « Quand je suis devant l'image de Jésus en croix, il semble que j'aie quelque raison de m'enorgueillir, parce que je vois le prix pour lequel il m'a racheté ; mais quand je suis devant l'image d'un seul de mes péchés, j'ai mille raisons de m'humilier, parce que je vois le prix pour lequel je me suis vendu. »

« On peut maintenant entendre le sens d'un passage des Cantiques aussi connu que peu compris : « *Si ignoras te, egredere* (1). O homme, si tu t'ignores, si tu ne te connais pas, sors, va au dehors. » Je sais bien que la cause de beaucoup d'ignorance, c'est qu'on ne sort pas. L'homme ne sait qu'autant qu'il sort, et pour ceux qui ne sont jamais sortis, je ne sais comment ils peuvent savoir, à moins que ce ne soit par science infuse. Encore celle-ci ne suffit-elle pas. Des trois personnes divines, la seule qui sortit, ce fut la sagesse. *Exivi a Patre* (2). Or étant sortie avec les trois sciences, la divine, la béatifique, et l'infuse, elle acquit encore l'expérimentale qui est la quatrième : « *Didicit ex eis quæ passus est* (3). » Il n'est donc pas étonnant qu'à l'homme qui s'ignore on commande de sortir. *Si ignoras te, egredere.* Mais d'où lui faut-il sortir? De son corps, répond saint Ambroise : « *De corporalibus vinculis, de carnalibus tegumentis.* » Tant que l'homme ne sort pas de son corps, il s'ignore; et dès qu'il en sort, il se connaît. Les Saints disent que, pour se connaître, l'homme doit rentrer en lui-même; et sortir de soi de la manière que je dis, c'est entrer en soi, car c'est sortir de l'extérieur de l'homme qui est le corps, et entrer dans son intérieur, qui est l'âme. Le corps doit servir à la connaissance propre, comme dans le miroir le tain sert à la vue, car il réfléchit et renvoie l'image de celui qui se regarde au miroir, de sorte que ce qui empêche la connaissance directe sert à produire la connaissance réflexe. Ainsi en est-il pour l'homme en la connaissance de lui-même. S'il s'arrête au corps, il s'ignore; s'il réfléchit sur l'âme, il se connaît. Qu'il sorte donc du corps et secoue la poussière, s'il veut se connaître lui-même : *Si ignoras te, egredere* (4). »

(1) Cant., 47.
(2) Joan., XVI, 28.
(3) *Id.*, V, 8.
(4) Disc., ch. II.

Je ne sais si la sagesse éternelle gagna beaucoup en gagnant la science expérimentale; mais ces pages un peu subtiles me paraissent bien raisonnées et accompagnées d'un commentaire ingénieux. Loin de méconnaître la dignité de la nature humaine, Vieira proclame bien haut la beauté de l'œuvre divine. Il aime à reconnaître dans l'homme une grandeur qui éclate jusqu'au milieu des misères et des ruines.

« Votre Sénèque, écrivant de Rome à son Lucilius, et lui apprenant à connaître et à discerner en lui-même le degré héroïque de la vertu, lui donne cette règle : *Cum tantum profeceris, ut sit etiam tibi tui reverentia, cum te effeceris eum coram quo peccare non audeas* (1). On ne pouvait dire ni plus ni mieux. Mon cher Lucilius, si tu veux connaître tes progrès dans la vertu, mesure-les sur ta honte du vice, non au dehors, mais au dedans de toi-même. Etre honteux des hommes, et craindre de perdre sa réputation auprès d'eux: honte vulgaire et qui suppose moins de vertu que d'ambition. Etre honteux de soi-même et craindre de perdre sa propre estime : voilà la honte héroïque. Aussi tu seras parvenu au plus haut degré de la vertu humaine, *cum tantum profeceris ut sit etiam tibi tui reverentia*, quand tu seras arrivé au point de te respecter et de te craindre toi-même, *cum te effeceris eum coram quo peccare non audeas*, et quand tu seras devenu tel, que tu n'oses pécher devant toi-même; *coram quo*, notez bien ce *coram quo*. David en s'adressant à Dieu disait : *Malum coram te feci*. Le prodigue, s'adressant à son père, disait : *Peccavi coram te*. Et ce païen vraiment héroïque, ne tenant pas compte de Dieu qu'il ne connaissait pas, ni des hommes qu'il dédaignait, pour enseigner à un homme la honte héroïque du péché, lui dit : *coram quo peccare non audeas*. Oh! la grandeur et la magnanimité

(1) Sén., ép. 25.

de la nature humaine (1) ! La honte à l'égard des hommes est fille de la réputation et de l'honneur ; la honte à l'égard de Dieu est fille du péché et de la crainte ; la honte à l'égard de soi-même, comme Minerve sortant du front de Jupiter, est fille unique de la raison. »

Vieira n'a nullement perdu l'art des narrations vives et dramatiques, qui donnent en quelques traits un tableau plein de poésie.

« Dans la plaine de Damas gisait cette statue d'argile, qui depuis s'appela le corps d'Adam. Dieu vint à elle, il souffla dessus, et par ce souffle de sa bouche il lui donna l'âme ; et par l'union de cette âme au corps fut fait et formé l'homme. »

Le deuxième discours a pour sujet la douleur du bien perdu. C'est la philosophie de la douleur naturelle et de la douleur chrétienne.

« Tertullien, avec sa profondeur accoutumée, a dit qu'en cette vie les biens ne font pas moins souffrir que les maux, et que, s'il y a des maux accablants, il y a aussi des biens intolérables. *Quorumdam bonorum sicut et malorum intolerabilis patientia est.* »

« Quels biens, dites-moi, font ainsi souffrir ? Eh ! répondrai-je, quels biens en cette vie peuvent être intolérables, sinon les biens perdus, ces biens qui, après avoir été, n'existent plus, ne laissant d'eux que le souvenir et la douleur. Les biens du monde s'acquièrent avec peine et se perdent

(1) Ajoutons, pour rester dans l'exacte vérité, que malheureusement l'intelligence a bien plus de lumières que la volonté n'a de force. Où est l'homme, même bon et naturellement vertueux, qui suive en tous points les lumières de sa raison et de sa conscience ? quiconque marcherait toujours à la lueur de ce flambeau qui éclaire tout homme venant en ce monde serait déjà saint ou bien près de le devenir.

avec douleur; pour eux la douleur est châtiment, et non remède. Les biens du ciel, c'est-à-dire les vrais biens, eux aussi se peuvent perdre ; mais la douleur de les avoir perdus devient un remède à la perte. La blessure cause la douleur, et la douleur guérit la blessure. »

Mais quelle est la douleur héroïque? se demande l'orateur. Dans la perte des biens il distingue des degrés. Il y a des biens qui se recouvrent par la douleur, comme l'amitié et la grâce de Dieu; il en est d'autres qu'aucune douleur ne saurait recouvrer. C'est à pleurer ces derniers que se reconnaît la douleur héroïque, et l'orateur en cherche des exemples dans la conduite de David, de Rachel et de la Madeleine.

Ce sublime désintéressement de la douleur, qui, tout entière à son objet, se nourrit d'elle-même et trouve dans les larmes un aliment immortel, l'orateur le trouve personnifié dans Rachel. Rachel! n'est-ce pas l'idéal le plus élevé de la douleur et de l'amour maternel, le type achevé des désespoirs sans remède? Aussi le chantre des Lamentations, Jérémie, dit Vieira, nous montre cette mère désolée pleurant ses enfants, avec des gémissements et des cris que répètent les échos plaintifs des montagnes : *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus, Rachel plorans filios suos* (1). Et que remarqua surtout en ce fait ce grand maître des douleurs et des lamentations? Écoutez ce qu'il ajoute : *Et noluit consolari quia non sunt* (2). La douleur intéressée meurt à la mort de celui qu'elle pleure, et la douleur généreuse, à la mort de celui qu'elle pleure, devient immortelle. Dans la même sé-

(1) Matth., II.
(2) Jérémie, XXX.

pulture, David a enseveli son fils et sa douleur. Rachel au contraire, ensevelissant les tristes restes des fruits de ses entrailles, ensevelit à la fois tout son bonheur, toute sa joie, et même tout espoir de jamais se consoler.

Plus merveilleuse encore est la douleur chrétienne : elle recouvre Dieu et la grâce divine. Dans quelques pages d'un tissu si pressé qu'il est difficile d'en rien détacher, notre théologien montre que cette douleur peut, elle aussi, s'élever jusqu'à l'héroïsme, bien qu'elle semble détruire son objet en détruisant le péché. Il termine en exhortant les nobles romains à corriger un des plus grands abus du siècle, qui est celui de la douleur.

« A quelle fin Dieu fit-il la douleur, ce tourment de la nature ? Aux effets de nous le dire. Aucun mal ne se guérit par la douleur, si ce n'est le péché ; aucun bien ne se recouvre par la douleur, si ce n'est la grâce. Ce n'est donc que pour la guérir et la remettre en possession de ce bien que fut faite la douleur. O douleur, remède unique du souverain mal ! ô douleur, remède unique du souverain bien ! quelle pitié de voir en quels abus les hommes te prodiguent en pure perte ? Celui-ci s'afflige de sa pauvreté, et il ne cesse pour cela d'être pauvre, etc. »

Dans ce discours comme dans les suivants, Vieira paraît s'être interdit les grands mouvements d'éloquence. Une chaleur douce et modérée circule à travers toutes ces pages, avec les qualités du style tempéré. Partout contenue, l'émotion ne fait éclat nulle part. Nous ne pouvons mieux donner une idée de leur genre qu'en les appelant *académiques*, dans le sens élevé du mot. C'est un heureux mélange de pensées

fines, présentées avec des développements nouveaux et imprévus.

Le troisième discours abonde en traits charmants et pudiques comme le sujet. La honte, *cette blessure du cœur dont le sang monte à la figure*, naît de la vue réciproque, et se forme entre les yeux de celui qui regarde et les yeux de celui qui est regardé ; qui le croirait? cette vertu si timide a aussi son héroïsme, et *un athée dans un désert pourrait rougir de commettre un péché.*

La honte est un témoignage que le front de l'homme coupable rend à la vérité et à la vertu. Dans cette rencontre de la conscience et de la vertu, dans cet embarras charmant, il y a je ne sais quelle grâce que Vieira a parfaitement saisie. Et ce n'est pas sans un sentiment de délicieuse surprise qu'on voit un talent, si fort d'ordinaire et si élevé, assouplir son style et le teindre des nuances les plus délicates. A son avis, il y a « comme un huitième sacrement » qui est une merveilleuse extension du quatrième, le *sacrement de la honte.* Comme le sacrement de Pénitence, il efface le péché, ou du moins suspend le châtiment. Si vous lui demandez la raison de cette restriction de la justice divine, de cette extension de la miséricorde, il la donnera touchante et conforme au plan divin.

« Dieu, dit-il, a institué la confession comme remède au péché. Celui qui en péchant rougit du péché et le cache, bien qu'il ne le confesse pas, il confesse que c'est un péché ; et cette demi-confession suffit pour obtenir une demi-absolution. La confession entière de la pénitence efface le péché, et la demi-confession de la honte suspend le châtiment. Est-il étonnant que Dieu par égard pour la honte du péché,

en dehors de la confession, suspende le châtiment temporel, lorsque par égard pour la honte du péché dans la confession il exempte du châtiment éternel (1) ? »

Que dites-vous de cette théologie de la honte et de ses effets sur le cœur de Dieu ? Saint François de Sales eût-il mieux trouvé? Et cette gracieuse comparaison de la honte avec l'aurore empourprée, ne la croirait-on pas dérobée au *Traité de l'amour de Dieu* ou à la *Vie dévote?* « La rougeur que la honte du péché fait monter au front, dit l'Église, doit ressembler à celle de l'aurore, et non à celle du crépuscule. » Comme l'évêque de Genève, avec une pointe légère de bel esprit, il en donne cette raison charmante, mais subtile, « que les teintes empourprées de l'aurore vont des ténèbres à la lumière, tandis que celles du crépuscule vont de la lumière aux ténèbres. »

Mais comment la crainte du châtiment peut-elle être pure ? Comment surtout s'élèvera-t-elle jusqu'à l'héroïsme, puisque l'héroïsme est le but proposé au noble auditoire de la cour? La crainte d'ailleurs et l'héroïsme ne paraissent-ils pas se combattre et s'exclure ? A côté de la peine du *dam* et du *sens*, que les théologiens reconnaissent en enfer, Vieira avec beaucoup de subtilité en établit une troisième, *ce que souffre Dieu.*

L'ordre parfait que Dieu fait régner jusque dans l'enfer, dit saint Augustin au livre sixième de la musique, est une des grandes harmonies de l'univers. Si la faute sans châtiment est la plus grande dissonance, le châtiment qui succède à la faute est la plus grande

(1) Ch. v.

harmonie. Mais alors, se demande l'orateur, comment Job a-t-il pu définir l'enfer : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror.*

« Tout ce qui s'opère et se souffre dans l'enfer est le fait de Dieu ou des damnés. Ce que Dieu fait est très bien ordonné, ce que font les damnés est un souverain désordre. La justice de Dieu décrète les châtiments, sa miséricorde les tempère, sa sagesse les distribue, sa toute-puissance les exécute, et tout cela avec tant d'ordre, de proportion et de mesure, que de tant de supplices horribles il résulte dans l'enfer une consonnance, une harmonie céleste et vraiment divine. Que font les damnés ? On ne saurait dire ni imaginer le désordre et la confusion qui règnent parmi ces malheureux. L'affreux tumulte des pensées et des sentiments qui les agitent ne se reproduit que trop, dans leurs hurlements confus et les blasphèmes qu'ils vomissent sans cesse contre le ciel. La haine brûle, l'envie se dévore elle-même, le désespoir grince des dents, la douleur pousse des cris furieux de vengeance, sans pouvoir jamais s'assouvir, éclate en injures, en malédictions contre Dieu qui est de plus en plus détesté. »

L'amour de Dieu méconnu, les attributs divins et les trois personnes de l'auguste Trinité blasphémés, voilà l'extrême désordre que Job découvrait dans l'enfer : *Ubi nullus ordo.* Mesurant ensuite l'horreur par le désordre, de l'extrême désordre qui règne en enfer, il conclut que c'est là ce qui le rend le plus horrible : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror.* C'est l'enfer de haine et de fureur que saint Jean vit précipiter dans le feu de l'enfer. *Mors et infernus missi sunt in stagnum ignis ardentis* (1).

(1) Apoc., XX, 15.

« De même qu'il y a le ciel du ciel : *Cœlum cœli Domino*, il y a l'enfer de l'enfer : *Eruisti animam meam ex inferno inferiori* (1). Et de même que le ciel du ciel est celui où Dieu est éternellement loué et aimé, ainsi l'enfer de l'enfer est celui dans lequel Dieu est éternellement blasphémé, éternellement abhorré. Aussi s'appelle-t-il l'enfer de l'enfer, parce qu'il est l'abîme de l'abîme et la partie la plus infernale de l'enfer (2). »

Clarté, puissante logique, connaissance approfondie de l'Écriture, transparente limpidité d'un style parfait : voilà les qualités que les amateurs ont de tout temps reconnues dans les discours de la Fronde. Réputation méritée, à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir. Mais le voisinage de ces petits discours n'a-t-il pas fait tort à d'autres sermons de la même époque? et l'habitude d'admirer les discours prononcés devant Christine n'a-t-elle pas dispensé d'étudier d'autres discours d'un mérite égal, sinon supérieur? Singulière coïncidence! Le *Petit-Carême* de Vieira eut la même fortune que celui de l'évêque de Clermont. « On a eu tort, dit un savant et modeste prélat, de représenter le *Petit Carême* de Massillon comme son chef-d'œuvre, et plusieurs des sermons de ses grandes stations sont incontestablement supérieurs aux discours du *Petit-Carême* (3). » Ainsi de Vieira. Tel sermon dont on ne parle guère, celui sur le *Mandatum*, par exemple, prêché en 1670 à Saint-Antoine des Portugais, nous paraît véritablement beau et touchant. Il

(1) Ps. LVI, 13.

(2) 4e serm., ch. III. Nous donnons à l'appendice un fragment considérable du cinquième discours.

(3) Mgr Perraud, *l'Oratoire au dix-septième et au dix-neuvième siècle.*

offre en même temps cette franchise d'allure qui n'est pas un des moindres charmes de Vieira. Les discours de la Fronde n'ont pas la même liberté, cela s'explique. L'orateur parlait dans une langue étrangère, et devait être préoccupé de satisfaire un auditoire rebelle.

Pour développer le grand mystère de l'amour de Dieu, il prend ce texte si triste et si doux de saint Jean : *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem, cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* (1). Jésus-Christ montre aux hommes l'excès de son amour en s'éloignant d'eux : c'est l'idée unique, paradoxale en apparence, qui est développée dans tout le discours. Mais le saint sacrement, la mort et l'amour lui-même semblent s'élever contre cette proposition. L'amour dit que de la part de Jésus-Christ, s'éloigner de nous, ce ne put être amour; le sacrement dit que d'avoir fait en sorte de rester avec nous, ce fut la plus grande marque de tendresse, et la mort dit que avoir voulu mourir pour nous, ce fut un excès d'amour sans égal. L'orateur trouve là autant de degrés qui relèvent l'amour du Sauveur. Mais écoutons-le lui-même : rien n'égale la clarté de ses expositions :

« De son essence l'amour est union, et de sa nature il la cherche; c'est là qu'il tend et là seulement qu'il se repose. Ces paroles sont de Platon et de saint Augustin. Or, si la nature de l'amour est d'unir, comment son effet peut-il être d'éloigner? L'amour tend à l'union, répondrai-je; oui, mais pourvu qu'il ne soit ni extrême ni excessif. Les causes devenues extrêmement intenses produisent des effets con-

(1) Jean, XIII, 1.

traires à ceux qui résultent de leur état ordinaire. La douleur fait crier, mais si elle est excessive, elle rend muet ; la lumière fait voir, mais si elle est excessive, elle aveugle ; la joie dilate et vivifie, mais si elle est excessive, elle tue. Ainsi de l'amour : naturellement il unit, mais s'il est excessif, il sépare. *Fortis est ut mors dilectio.* L'amour, dit Salomon, est comme la mort. Comme la mort, ô sage roi ! comme la vie, dirai-je plutôt. L'amour est l'union des âmes, la mort est la séparation de l'âme. Or si l'effet de l'amour est d'unir, et celui de la mort de séparer, comment l'amour peut-il être semblable à la mort ? Salomon s'est expliqué lui-même. Il parle non d'un amour quelconque, mais de l'amour fort. *Fortis est ut mors dilectio ;* et l'amour fort, l'amour intense, l'amour excessif produit des effets contraires à ceux de l'amour ordinaire. Il est union et il produit la séparation. L'amour sait s'attacher, il sait aussi se détacher, comme Samson. Affectueux, il se laisse attacher ; fort, il rompt ses liens. L'amour est toujours aimant ; mais tantôt il est aimant et unitif, tantôt il est aimant et fort. Aimant et unitif, il rapproche les extrêmes les plus distincts ; aimant et fort, il sépare les extrêmes les plus unis. Quels sont les extrêmes les plus distincts et les plus unis qu'il y ait en ce monde ? notre corps et notre âme... Et cette union si naturelle, cette union si étroite, qui la détruit ? la mort. Tel est l'amour. *Fortis est ut mors dilectio.* L'amour en tant qu'unitif est comme la vie ; en tant que fort, il est comme la mort. Unitif, si distincts que soient les extrêmes, il les unit ; fort, si unis qu'ils soient, il les sépare. »

Un exemple d'un genre plus gracieux est celui de l'épouse. Elle est dans son jardin, et l'époux l'invite à chanter, parce que ses amis désirent l'entendre.

« L'épouse chanta, sur un rythme pastoral, la même chose que saint Jean dans sa prose évangélique. Elle prit

en main une lyre, et s'en accompagnant doucement, elle chanta ainsi : « *Heu! fuge, dilecte mi.* Hélas! fuyez, mon bien-aimé. *Assimilare caprex hinnuloque cervorum super montes aromatum.* Partez avec la rapidité du cerf, quittez les vallées de la terre, et prenez votre essor vers les montagnes du ciel. » Ainsi chanta l'épouse, puis, brisant sa lyre, elle se tut pour toujours, et de fait, c'est le dernier verset du dernier chapitre des Cantiques. Nous le savons tous, la matière des Cantiques de Salomon, c'est l'histoire de l'amour ou des amours de Jésus-Christ avec l'épouse, son Église. Or, sainte épouse, est-ce bien ainsi que vous mettez fin à l'histoire de l'amour de votre époux? est-ce son amour, ou le vôtre, ou celui de tous deux que vous voulez nous faire connaître? Si c'est le sien, pouvez-vous lui dire qu'il s'en aille? si c'est le vôtre, pouvez-vous lui dire qu'il s'éloigne de vous? si c'est celui de tous les deux, pouvez-vous ainsi vouloir la séparation réciproque? Oui, car s'éloigner de ce qu'on aime, c'est l'extrême limite à laquelle puisse arriver l'amour. Tant qu'il n'en fut pas là, toujours la sagesse de Salomon trouva quelque chose à raconter sur l'amour de Jésus-Christ ; mais sitôt qu'elle eut dit : *heu, fuge!* sitôt qu'elle eut dit que Jésus-Christ devait quitter ce monde et se séparer des hommes, Salomon jeta sa plume, l'épouse brisa sa lyre, l'amour brisa son arc et mit fin à l'histoire de ses tendresses ; car jusqu'ici peut arriver l'amour ; mais il ne saurait aller au delà. Ici donc Salomon finit le livre et saint Jean posa la limite, le *finis* : *In finem dilexit eos* (1). »

A la date de 1643, nous trouvons un autre sermon sur le *Mandatum*. Vieira traita souvent ce sujet, jusqu'à six ou sept fois, je crois. Prêché à Lisbonne en la chapelle royale, ce sermon est plein de grâce et de fraîcheur. D'un pinceau délicat, l'auteur esquisse en

(1) *Ibid.*

passant la philosophie du sentiment. Soit qu'il parle du second amour, maître de lui-même et expérimenté, soit qu'il peigne le premier amour, « *le premier né du cœur, la fleur du désir, les prémices de la volonté* », on respire un parfum de première jeunesse. Vieira en ce point s'éloigne des habitudes de la prédication contemporaine ou même de celle de nos grands maîtres. Il a gardé quelque chose des anciennes libertés de la chaire au Moyen Age et à la Renaissance. Il use avec une certaine discrétion, mais sans l'ombre d'un scrupule, de toutes les richesses qui tombent sous sa main. L'histoire sacrée, la théologie et les Pères forment le fond de son enseignement. Mais qu'un philosophe ou un poète classique ait traité la vérité qu'il démontre, que l'histoire profane ou même la mythologie, de tout temps si chère aux Portugais, fournisse un exemple à sa doctrine, il ne se fera nul scrupule de l'enchâsser dans son récit, souvent avec goût, et toujours avec infiniment d'esprit. Son exemple ne nous serait pas inutile. La crainte de passer pour pédants nous a rendus délicats et d'une timidité peut-être excessive.

Après le petit carême prêché au Vatican, Vieira semblait être au comble de ses vœux : partout désiré, partout applaudi et admiré. Le général voulait le nommer à sa place prédicateur au Vatican ; la reine Christine faisait d'inutiles efforts pour l'attacher à sa personne, en qualité de confesseur. Mais Vieira se montrait jusqu'à l'excès jaloux de conserver son indépendance. La malignité, qui cherche toujours à gloser, ne se faisait pas faute d'allusions, comme nous l'apprend une de ses lettres. « La reine de Suède, écrivait-il au marquis de Gouvea, souffre d'une chute, et je suis tellement incivil que depuis trois ou quatre semaines, je

n'ai pas été dans son antichambre demander des nouvelles de sa santé. Je ne dis pas cela sans mystère, pour certaine allusion d'une lettre que j'ai reçue par ce courrier. Je veux qu'on le sache à Lisbonne, *depuis que j'ai fait toutes mes prédications, je n'ai accepté d'elle ni titre, ni charge;* je n'ai ni baisé la main de Sa Majesté, ni fait aucun acte par lequel on puisse m'obliger à m'avouer son serviteur, fût-ce le plus fin jurisconsulte. J'excepte l'obéissance que je dois à mes supérieurs (1). »

Nous avons jeté un coup d'œil sur les principaux discours que Vieira prononça à Rome. Il est temps, ce semble, de conclure et de donner une appréciation d'ensemble. Ce n'est pas sans un vif sentiment de surprise qu'on voit un grand orateur, arrivé au terme de sa carrière, apprendre une nouvelle langue, et la parler avec une grâce et une éloquence qui excitent l'admiration des connaisseurs les plus difficiles. Pour s'accommoder au goût de ses auditeurs et de la reine Christine, adoptant un nouveau mode de prédication, il fait à la raison une plus large part et prend le *genre conférence*. Mais ce genre, tempéré par nature, plus rigoureux et plus philosophique peut-être, se trouvait moins en harmonie avec les grandes qualités oratoires de Vieira Ces thèses académiques, qui se prêtaient merveilleusement à la grâce spirituelle d'un esprit fin et pénétrant, semblaient exclure l'essor et les coups d'aile de l'aigle. Ajoutons que l'auditoire délicat auquel il fallait plaire à tout prix, offrait plus d'un danger pour l'orateur. C'était l'époque des seicentisti, le règne des concetti et du mauvais goût. Les

(1) 1er avril 1674.

nombreux imitateurs de Marini, les Claude Achillini, les Jérôme Preti venaient, par l'abus de l'esprit et des métaphores outrées, de conquérir une immense renommée. Les malheurs de l'Italie déchirée, en proie aux divisions, et la glorieuse délivrance de Vienne par Jean Sobieski, allaient arracher, il est vrai, au sénateur Florentin, Filicaia, des canzoni d'une ardeur toute guerrière : son cœur saignant des blessures de la patrie devait bientôt laisser tomber sur elle le sonnet sublime : *Italie, Italie.* L'Italie n'était pas moins inondée de sonnets aussi vides de pensées que de sentiments, et d'une extravagance de plus en plus outrée. Vieira lui-même nous offre un exemple du mauvais goût de l'époque. Croirait-on que son plaidoyer des larmes d'Héraclite, spirituel et charmant badinage lu devant la reine Christine, excita un enthousiasme égal à celui qui salua l'apparition du *Cid* sur la scène française, et que pendant quelque temps, pour marquer un sujet traité avec grâce et profondeur, on dit par manière de proverbe : *Beau comme les larmes d'Héraclite?*

En lisant ces détails, nous entrons dans une juste défiance, et nous nous demandons si le goût de tels auditeurs n'était pas un écueil pour la gloire de Vieira. Il fallait condescendre à leur goût et les élever jusqu'à soi. Mais comment arracher à leurs habitudes des auditeurs instruits d'ailleurs, et les entraîner dans les abruptes hauteurs de l'éloquence? Pour quelques auditeurs d'élite qui auraient suivi l'orateur avec admiration, la masse n'aurait-elle pas été plutôt troublée et déconcertée? Vieira prit un genre intermédiaire, et, à la place des grands mouvements oratoires qu'il s'interdit, il prodigua les grâces de l'esprit et du style, les développements nouveaux avec les trésors de la

science sacrée. Mais la finesse dans les aperçus touche de bien près au raffinement : c'est là l'écueil, et j'ai beau admirer la merveilleuse souplesse avec laquelle l'orateur se tire des difficultés, attache et suspend un auditoire rebelle, je regrette toujours ces mouvements oratoires si vifs, si spontanés et si impétueux; je ne puis me figurer Vieira dans ces magnifiques élans, parce qu'ils sont le fond de sa nature et l'âme de l'éloquence elle-même.

On aurait une bien faible idée de l'éloquence de Cicéron, si l'on n'en jugeait que par le *pro Archiâ* et le *pro Marcello*. — Le grand orateur, le rival de Démosthène, il est dans les Catilinaires et les Verrines, il est dans le *pro Ligario* et le *pro Milone;* il est surtout dans la divine et immortelle deuxième Philippique. — Si ces gracieuses productions (1) n'ont pas établi la gloire de l'orateur romain, elles n'y ont pas nui non plus. Nous sommes touchés et reconnaissants, faibles humains, de voir les grands hommes quitter parfois ces régions où plane d'ordinaire leur génie, *s'humaniser* pour ainsi dire, et descendre à notre niveau. N'est-il pas vrai qu'en sortant des oraisons funèbres et des élévations sur les mystères, nous éprouvons une émotion délicieuse à lire les méditations sur l'Évangile ? Tant de grâce et de simplicité après tant de hauteur, cette onction et ces divines enfances du génie nous ravissent; les plaintes et les gémissements de la colombe, succédant aux cris perçants de l'aigle, nous attendrissent jusqu'au fond de l'âme. De même nous aimons à voir ce hardi et vigoureux orateur discourir avec une grâce charmante sur la crainte et la pudeur, nous apprendre quelle est la connaissance et la charité héroïques. Cet

(1) Le pro Archia et le pro Marcello.

aspect nouveau du talent repose et délasse. Après avoir marché sur les hauteurs au milieu des éclairs, n'y a-t-il pas encore bien du charme à cheminer doucement dans la vallée? Les perspectives sont moins larges, les horizons moins grandioses; mais que d'abondance en retour! que de grâce et de fraîcheur! Bref, les Pierres de la fronde nous paraissent autant de petits joyaux, pleins de finesse, mais d'une finesse qui va parfois jusqu'au raffinement. La forme en est délicate et exquise et d'une harmonie telle, qu'elle se fait sentir même en français (1).

Vieira, d'ailleurs, ne se faisait aucune illusion, et il éprouvait une inexprimable répugnance à prêcher dans ces conditions. Une langue étrangère, une demi-heure à peine pour traiter un sujet, n'était-ce pas semer et multiplier à dessein les entraves? Comment en si peu de temps déployer les grands mouvements oratoires?

Quant à la canonisation des missionnaires que Vieira était venu solliciter, elle ne put avoir lieu alors. Le martyre avait eu un grand nombre de témoins, mais aucun n'avait laissé de déposition écrite. Ce ne fut qu'en 1742 que Benoît XIV, après de longues recherches, proclama le martyre des quarante religieux. Le climat de Rome n'était pas non plus favorable à la santé de Vieira. De fréquentes indispositions, telles que fluxions, gastrites, érésypèles, lui firent prescrire un climat plus salubre.

(1) « David fut admirable en sa harpe et admirable en sa fronde. Avec sa harpe il mettait les démons en fuite, avec sa fronde il terrassait les géants. *Admirable fue David en la Arpa, y admirable en la Honda. Con la Arpa laçava demonios, con la Honda derribava Gigantes.* (Ier disc. comm.)

CHAPITRE XVI

VIEIRA AU BRÉSIL

Vieira retourne en Portugal; le pape le soustrait à la juridiction du Saint-Office portugais. — Instances de Christine auprès du général pour obtenir Vieira : celui-ci refuse et s'embarque pour le Brésil. — Il est insulté par le gouverneur. — Mécontentement de Don Pèdre; les sermons sur saint François Xavier. — Description de l'Asie. — Imagination. — Les songes. — L'instruction par le prêtre. — Saint François-Xavier dans les conseils du gouverneur. — Vieira supérieur général du Brésil. — Impulsion qu'il donne aux missions et à l'étude des langues. — Appel héroïque en faveur des Indiens. — Son zèle pour les observances religieuses; sa belle doctrine sur l'obéissance.

De retour à Lisbonne, Vieira avait aussitôt reçu du roi et de la noblesse l'accueil le plus flatteur. Les égards dont ses frères l'entouraient témoignaient encore plus d'estime pour sa personne que de déférence pour sa charge. — Le général l'avait nommé Visiteur du Portugal. — L'affection aussi bien que la faveur publique semblait le garantir du ressentiment de puissants ennemis. Toutefois, le pape avait voulu pourvoir à sa sécurité, et, dans un bref où il le comblait d'éloges, il le soustrayait à la juridiction de grand Inquisiteur portugais. Voici la traduction de ce curieux document, il porte la date du 17 avril 1675.

« Bien-aimé fils,

« Votre zèle pour la religion, votre science des lettres sacrées, l'honnêteté de votre vie et de vos mœurs, votre probité et vos vertus vous donnent un tel mérite à nos yeux, que nous avons résolu de pourvoir à votre repos, avec une bienveillance particulière. Prêtre régulier de la Compagnie de Jésus, vous avez depuis quelque temps séjourné dans notre ville sainte, dont le climat, nous a-t-on dit, vous est contraire. Aussi, accablé d'années et sujet à plusieurs infirmités du corps, désirez-vous prévenir les dangers qui menacent votre santé, et retourner le plus tôt possible, avec la bénédiction divine, dans le Portugal, votre patrie. »

« Nous déclarons vous absoudre par ces lettres de toute censure et de toute peine encourue par vous, soit de plein droit, soit par jugement des hommes, pour quelque motif que ce puisse être, agissant de notre propre mouvement, après mûre délibération et avec pleine connaissance de cause; et dans la plénitude de notre puissance apostolique, nous déclarons vous soustraire à toute juridiction du vénérable Inquisiteur général, et des autres Inquisiteurs du Portugal, pour toute espèce de cause, même spécifiée. Et sous quelque motif, couleur et prétexte, ou à quelque occasion que ce soit, nous défendons de vous molester, troubler ou inquiéter, directement; et nous vous exemptons pleinement par les présentes, de la susdite juridiction pendant votre vie entière; nous vous en délivrons et déclarons exempté et délivré, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir (1). »

(1) *Bullarium romanum*. Edit. 1733.

Grande leçon pour l'Inquisition! mais celle-ci n'en profita guère. Les abus et les plaintes continuèrent, si bien que le pape Innocent XI, après une enquête juridique, frappa de suspense le Saint-Office de Lisbonne. Une bulle indiquait en même temps les modifications à introduire dans les procédures, sous peine d'interdiction définitive. Le croira-t-on? Ces juges, si ardents à poursuivre ceux qui avaient dans les veines une goutte de sang juif ou mauresque, ne se soumirent pas à l'autorité suprême du Saint-Siège! Pour éluder la bulle pontificale, les Inquisiteurs ne reculèrent pas devant des manœuvres honteuses; ils conseillèrent au roi de lui interdire l'entrée du royaume. Lutte déloyale! qui devint même le commencement d'une espèce de schisme, Rome refusant avec raison de donner l'institution aux évêques nommés, dans un royaume qui refusait ses bulles : funestes débats où l'autorité civile et religieuse en Portugal achevait de perdre son prestige.

Témoin désolé de ce triste état de choses, Vieira eût voulu arracher ses concitoyens à l'ambition et aux convoitises qui affaiblissent les États, en divisant les citoyens; il eût voulu battre en brèche l'égoïsme qui rend tour à tour insolent ou servile et sur ses ruines faire refleurir la loyauté, le désintéressement et tous les sentiments généreux. C'est ce but tout pratique qu'il se propose dans plusieurs sermons de cette époque, notamment dans les panégyriques de sainte Irène et de sainte Élisabeth. Irène fut à la fois grande reine et grande sainte, d'autant plus admirable sur le trône, qu'elle y fit monter avec elle la sainteté. Aux yeux de Vieira, la sainteté, loin d'être une vertu stérile, ne fait que couronner les autres qualités du chrétien :

pensée toute patriotique qui ne mutile pas l'homme en séparant le citoyen du chrétien.

Cependant la reine Christine de Suède ne pouvait se résigner à l'absence de Vieira. On a souvent accusé cette princesse d'inconstance, mais dans les sentiments d'affectueuse estime qu'elle professait pour Vieira, elle ne varia jamais. Lettres, prières, démarches, elle mit tout en usage auprès du général afin de l'obtenir comme confesseur. Paul Oliva écrivit donc au religieux portugais, qu'il traitait moins en sujet qu'en ami. Il se bornait à lui transmettre les désirs de la reine, et la joie qu'il éprouverait à l'avoir près de sa personne. Le sage supérieur n'exprimait aucun désir, laissant à son inférieur toute sa liberté d'action.

Non moins surpris qu'affligé, Vieira répondit le 30 janvier 1679. Il ne pouvait que se réjouir de la généreuse résolution de la reine de se consacrer à Dieu, et de la gloire qu'en recueillerait l'Église, mais en quoi peut-il être désormais utile à la princesse?

« Après avoir recommandé à Dieu une affaire si importante, ajoutait-il, et qui surpasse infiniment ma capacité, insistant sur le principe que j'ai toujours désiré mettre en pratique dans mes actions, je m'abandonne entièrement à la disposition de votre paternité, unique et véritable interprète de la volonté divine sur moi. Et, afin que votre paternité ait une connaissance particulière de mon âme, que ma grande négligence rend chaque jour plus imparfaite, aussi bien que de ma santé et de mes forces corporelles, elles sont actuellement en plus mauvais état qu'elles ne l'étaient lorsqu'elles m'obligèrent à refuser le gouvernement de la maison professe. J'ai soixante-dix ans passés, un œil totalement privé de la vue, et l'autre bien affaibli. En un

mot, mes sens et mes facultés, la mémoire principalement, sont tous faibles et débilités. Depuis deux mois, je suis si souffrant d'une jambe que, aujourd'hui même, malgré la permission du Père Provincial d'aller à cheval, pour me rendre à une consulte où je devais assister, il ne m'a pas été possible de monter une mule, ni de m'y tenir. En voyant toutes ces infirmités, causées par le froid et l'humidité du climat, — bien qu'il me soit plus favorable ici qu'à Rome, — j'en viens à me persuader que je ne puis passer un autre hiver en Portugal. Aussi me disposé-je, mais cette fois dans mon intérêt personnel, à partir au printemps pour la province du Brésil.

« Je n'ai qu'un doute. Faut-il retourner au Maragnon et poursuivre mes anciennes missions, ou bien à Bahia où je pourrai plus commodément continuer mon travail et mettre mes sermons au net? Un ordre de votre paternité viendra, j'espère, me tirer de doute en déterminant le lieu où je dois me diriger (1). »

En terminant, Vieira représente qu'il a eu beaucoup plus à travailler à Rome qu'au Brésil ; mais il ne redoute qu'une chose, c'est que la Reine ne soit pas servie avec la satisfaction que sa paternité désirerait. Il supplie le général de faire agréer ses excuses à Sa Majesté. Elle trouvera à Rome un sujet plus digne qui aura l'esprit et la prudence nécessaires à un tel ministère. Il attend la décision de sa paternité. Pour mourir il n'y a pas de lieu plus convenable que celui qu'elle lui désignera : son âge et ses infirmités lui permettent de dire : *Solum mihi superest sepulcrum.*

Le général n'insista pas. Vieira, empressé de se soustraire à de nouvelles instances, débarquait à Bahia au mois de juillet 1681. En vain cette noble cité,

(1) *Cartas selectas*, 31 et III, 54.

qui retentissait encore des fiers accents de son éloquence, se flatta de le retenir dans ses murs. Après un court séjour, il se retira à la campagne du collège, appelée *Tanque* ou maison du *Lac*. Là, seul avec lui-même et avec Dieu, il goûtait avec délices les charmes austères de la solitude, ne songeant plus, selon sa pensée favorite, qu'à mettre un *intervalle entre sa vie et sa mort*. Loin du monde et de ses vains bruits, il eût été heureux de l'oublier et de s'en faire oublier : un ordre de ses supérieurs fut nécessaire pour l'obliger à répondre aux lettres qui lui venaient de tous côtés.

Le père Soarès, le secrétaire de Vieira et l'ami de tous les temps, était venu partager la solitude de son illustre ami. Ces deux hommes étaient bien différents par les dons de l'intelligence, mais pour le cœur ils se ressemblaient : une égale simplicité, une longue et douce intimité les avaient rendus chers l'un à l'autre. Le père Soarès avait voué à Vieira une admiration qui allait jusqu'au culte. Par respect pour les belles pensées qui lui étaient dictées, le pieux secrétaire ne voulut jamais les écrire que debout. C'est à ses précieuses indiscrétions que nous devons des détails intimes sur son maître. Docile au conseil du Sage, Vieira marchait continuellement en la présence de Dieu : chaque fois que l'heure sonnait, il interrompait son travail, pour se recueillir dans la prière; parfois même, cessant tout à fait de dicter, il se retirait dans sa cellule qui était voisine. Un jour, le père Soarès, dans un mouvement de curiosité ingénue, le suivit doucement, et il le vit prosterné devant son crucifix. Il s'étonna moins dès lors des grandes pensées qui jaillissaient de son cœur.

Un vénérable vieillard venait souvent se joindre à

eux : c'était Bernard de Ravasco. Digne frère de Vieira, après avoir fourni une longue carrière dans la magistrature et dans la poésie, il était secrétaire d'État à Bahia. Après un demi-siècle de séparation, quelle joie pour les deux frères de se voir réunis! quelle faveur de la Providence pour les saints vieillards de pouvoir, à la fin de leur vie, se préparer ensemble à leur éternité! Leur joie fut de courte durée. Le gouverneur nourrissait depuis longtemps contre le secrétaire d'État une violente inimitié.

Un fonctionnaire public ayant été assassiné, le gouverneur en accusa le secrétaire, et, sans respecter ni la dignité ni les cheveux blancs du vieillard, le fit aussitôt jeter au fond d'un cachot. Vainement le Père Vieira se présenta au palais. Au lieu d'écouter ses représentations, l'irritable gouverneur l'interrompit avec colère et le chassa honteusement de sa présence. Ainsi, le grand orateur des cours, le célèbre missionnaire du Brésil, Antoine Vieira, l'ami et l'ambassadeur de Jean IV, ne recevait pour toute justice que l'insolent mépris d'un hidalgo portugais. Gonzalo Ravasco, fils de Bernard Vieira, alla demander justice à Lisbonne. Mais Antoine de Sousa l'avait prévenu, et, quand Gonzalo se présenta devant Don Pedro, il n'entendit de la bouche du souverain que ces froides paroles : « C'est fort mal à votre oncle, Antoine Vieira, de troubler mon gouverneur (1). »

Heureusement les plaintes de la capitale eurent un meilleur accueil et firent revenir le prince de ses préventions. En même temps, les tribunaux proclamaient

(1) Alexandre Lobo, II, p. 310. L'évêque de Viseu raconte tout au long ces tristes événements. Le Gouverneur finit par être rappelé et remplacé par le marquis de Mina.

l'innocence de Bernard, et il était réintégré dans ses fonctions. Mais le coup avait été trop fort, et le bon vieillard survécut peu à sa douleur. Vieira lui-même, apprenant le mécontentement du roi, tomba dans une grave maladie. « J'ai traversé bien d'autres épreuves sans être ébranlé, écrivait-il pendant sa convalescence; mais pour celle-ci, elle a été, je l'avoue, au-dessus de mes forces. » C'est la seule marque de faiblesse que nous ayons remarquée dans un homme d'une inébranlable fermeté, quand il avait pour lui la justice : si toutefois il faut voir ici de la faiblesse, et non une âme sensible jusqu'à l'excès à l'estime de son souverain (1).

Heureuse disgrâce! serions-nous tenté de nous écrier, puisqu'elle fut de courte durée et nous a valu un nouveau volume de sermons. Don Pèdre avait laissé surprendre sa religion : mieux informé, il se hâta de réparer son erreur et de donner au grand missionnaire une marque de confiance. Il le pria de faire une série d'instructions sur saint François-Xavier. Flatté et consolé à la fois, Vieira se mit à l'œuvre et composa douze sermons. Raconter les travaux et les conquêtes de l'apôtre des Indes, c'était pour le vieil athlète raconter sa propre vie. N'avaient-ils pas tous deux déployé le même zèle, la même activité dévorante? On pouvait donc attendre des récits pleins d'intérêt.

Vieira était d'avis, comme Fénelon, qu'il faut montrer le saint dont on fait l'éloge tel qu'il a été dans tous les âges, dans toutes les conditions et les principales

(1) Don Pedro paraît avoir été peu favorable à Vieira, comme s'il eût craint de subir son ascendant. Il ne lui accorda que ce qu'il ne pouvait pas convenablement lui refuser; s'il eut recours à lui, ce fut dans les circonstances difficiles, et lorsqu'il ne pouvait se priver de ses lumières.

circonstances où il a passé. On peut sans doute insister sur son caractère propre, « mais on le fait bien mieux connaître par ses actions et par ses paroles que par des pensées et des desseins d'imagination ». Un tel panégyrique ne laissera pas infailliblement de donner du héros une idée aussi juste que complète. Assurément c'était une pensée originale de montrer la grandeur d'un saint par ses rêves. Dieu semblait avoir lui-même indiqué cette marche au panégyriste, lorsque, dans trois songes mystérieux, il avait montré à Xavier combien il devait souffrir pour la gloire de son nom. Les trois premiers discours sur les songes ouvrent donc cette galerie importante ; ils forment, pour ainsi parler, une vaste trilogie des luttes et des victoires de Xavier. Dès le début, Vieira peint de brillantes couleurs le champ de bataille (1).

« Qui pourrait décrire les grandeurs que l'auteur de la nature et de la grâce a renfermées, pendant le cours des siècles, dans ce que la géographie désigne sous un si petit nom? L'Asie, dit Pline, est ce vaste ensemble de régions diverses, dont les habitants ne sortent pas plus de chez eux qu'ils n'y laissent pénétrer les étrangers. Partout, en effet, pour la subsistance et le bien-être, le pays offre toutes les ressources désirables, excepté la foi au vrai Dieu, qu'en dépit de toute porte fermée, Xavier devait y introduire. L'Asie est le premier berceau de toutes les sciences qui furent cultivées et développées par les Chaldéens, et

(1) Ces sermons forment le tome X de la grande collection, sous le titre de : *Xavier dormindo e accordado*, Xavier dormant et éveillé. L'auteur avertit dans sa préface que les trois premiers discours avaient été composés quarante ans auparavant pour un triduum, et qu'une maladie l'avait empêché de les prononcer.

plus tard par les Indiens. L'Asie, ce sont ces immenses et puissants empires où régnèrent les Ninus, les Sémiramis, les Xerxès, les Sennachérib, les Arphaxad, les Assuérus, les Darius, les Balthazar, les Nabuchodonosor, et les membres les plus élevés et les plus riches de sa fameuse statue. L'Asie, c'est cette populeuse contrée, au milieu de laquelle, comme autant d'orgueilleux témoignages de la puissance humaine, s'élevèrent les Ninive, les Babylone, puis les Suse, les Ecbatane, qui, sans les égaler en grandeur, les surpassèrent de beaucoup par leurs richesses et la beauté de leur architecture. L'Asie fut la patrie du premier père du genre humain : c'est là que *l'Auteur même de l'univers fut l'agriculteur qui planta le Paradis terrestre*... Mais que toutes ces grandeurs sont petites devant cette autre grandeur !... L'Asie est cette terre que choisit le Dieu fait homme, pour y naître, y vivre et y mourir, avec l'ordre formel de son père de ne sanctifier qu'elle seule de ses pas, et de ne mettre le pied sur aucune autre. Enfin cette même Asie, selon l'excellente remarque d'Ortelius, est la contrée au dedans de laquelle s'est accompli tout ce que nous lisons dans les saintes Écritures, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament. *Omnem fere utriusque Testamenti historiam in eo scriptam et completam legimus.* Ainsi donc, en tout ce que Dieu a opéré dans le passé et promis pour l'avenir, il n'a point divisé pour Xavier le théâtre qu'il s'était choisi pour lui-même, mais il le lui a donné tout entier (1). »

La puissante imagination de Vieira avait été vivement frappée des récits que les voyageurs et les his-

(1) Vieira, t. X, § 1er.

toriens avaient faits de ces magnifiques contrées. Son style en a gardé dans ses descriptions quelque chose de grandiose, qui paraîtra peut-être excessif à nos yeux, amis de la mesure. Mais, pour peindre les richesses exubérantes de ces beaux climats, ne peut-on ajouter quelque chose aux tons ordinaires, et les couleurs éclatantes ne sont-elles pas alors un degré de plus dans l'expression de la vérité? Un géant terrible, qui représentait l'Asie, était apparu en songe à Xavier, luttant avec lui et le laissant tout meurtri. Bien différent était le Macédonien que saint Paul avait vu pendant son sommeil. En termes pleins d'aménité, il priait l'Apôtre de passer en son pays : *Transiens in Macedoniam, adjuva nos.* Cette différence inspire à l'orateur les réflexions suivantes :

« L'Asie eût pu se représenter en songe à Xavier, sans rien perdre de sa grandeur et de sa majesté, ni dans son costume, ni dans sa requête. Qu'elle lui apparaisse donc sur un éléphant royal de Ceylan richement caparaçonné ; qu'elle lui apparaisse, vêtue d'une tunique légère, émaillée d'argent sur un fond vert, puisque le vert est l'emblème de la fertilité de la terre, et l'argent celui des grands fleuves qui la sillonnent et l'arrosent ; qu'elle lui apparaisse à la manière orientale, la poitrine découverte, mais disparaissant sous des flots de rubis entrelacés, et les bras ornés de bracelets de diamants ; qu'elle apparaisse le cou entouré d'un collier de perles précieuses, et avec des pendants d'oreille plus riches que ceux de Cléopâtre ; qu'elle apparaisse la tête ceinte d'un turban resplendissant de blanc, de rouge et d'or, qui sont les trois couleurs dont se pare l'Aurore ; et enfin, que sur ce turban elle porte une couronne impériale de saphirs. Pendant que l'éléphant s'agenouille, l'Asie ainsi représentée mettra pied à terre et s'approchera de Xavier, pour témoigner de son empresse-

ment à embrasser le culte du vrai Dieu. Enfin par respect pour le prédicateur et le prêtre du Très-Haut, elle lui offrira des parfums, non de l'ambre et des aromates, mais de l'encens d'Arabie dans un vase d'or (1). »

Ailleurs, le magique pinceau de l'orateur nous montrera les grands fleuves de l'Asie *couronnés non de joncs et de nénuphars, mais de chapelles de diamants.* Ces descriptions étincelantes nous transportent, pour ainsi dire, dans des régions enchantées ; l'imagination éblouie est d'abord déconcertée. Je ne puis mieux rendre le sentiment qu'on éprouve à la lecture de certaines pages, qu'en le comparant aux impressions d'un voyageur qui, habitué à la sobre végétation de l'Eu-

(1) Vieira n'alla jamais en Asie pour laquelle la nature de son génie avait tant d'attraits. Notre orateur érudit, qui avait tout étudié et tout retenu, paraît avoir deviné la civilisation extraordinaire de ces empires, dont les savants viennent d'exhumer les magnifiques débris. « Les deux bras les plus puissants de l'Orient, ce sont les deux empires du Mogol et de la Chine, » et il cite deux faits qui paraissent à peine croyables. Un roi tributaire s'étant révolté contre le Mogol, avait cent mille cavaliers sous les armes. Le grand conseil consulté décida qu'il n'était pas de la dignité de l'empire de faire la guerre, que l'Empereur devant aller à la chasse, il suffisait de détacher une partie des veneurs et des chasseurs pour aller châtier ce rebelle. La chose se fit ainsi. On peut le croire : rien que pour les intendants des provisions, ainsi que le rapporte un témoin oculaire, 1,500 chariots suivaient l'Empereur à la chasse. Même orgueil de la part de la Chine. Cet empire avait à se plaindre du Japon. Mais, au jugement du conseil impérial, le Japon avec ses soixante-six royaumes n'était pas un ennemi suffisant pour envoyer des flottes contre lui. Afin de lui montrer, ainsi qu'au monde entier, la supériorité de l'empire, les ingénieurs résolurent de combler les trente lieues qui séparent les deux pays, en jetant un pont de bateaux d'une rive à l'autre. Les troupes iraient ainsi, comme sur la terre ferme, tirer vengeance de l'affront reçu. Si l'œuvre resta inachevée, ce fut par suite du déchaînement des typhons, et nullement faute de navires. Un corsaire chinois avait à lui seul plus de quatre cents jonques. (*Ibid.*, c. III.)

rope, se verrait tout à coup jeté sur l'Amazone dans les forêts vierges du Brésil. Il y a des longueurs sans doute et du mauvais goût; mais quelle richesse et quelle magnificence ! dans le premier sermon surtout, quelle grandeur ! Hommes du Nord, nos imaginations un peu froides ne peuvent que gagner à de telles lectures. Au souffle de cette poésie orientale, elles se féconderaient en s'animant de chaudes couleurs. Il y a place aussi pour les profondes considérations du philosophe-moraliste. Cette page de la préface des trois songes, ne la croirait-on pas tombée de la plume de Galien ou d'Hippocrate?

« Le sommeil est l'image de la mort, les songes sont l'image de la vie. Telle vie, tels songes. *Ea maxime somniamus quæ agimus, aut quæ acturi sumus aut volumus*, dit Aristote. Les songes sont une peinture muette en laquelle l'imagination, à huis clos et dans l'obscurité, retrace la vie et l'âme de chacun, avec les couleurs de ses actions, de ses pensées et de ses désirs. Pharaon, en roi prévoyant, rêvait de la faim et du rassasiement de son peuple; son grand échanson et son panetier rêvaient, l'un de la coupe et l'autre des aliments de la table royale. Le soldat madianite rêvait de l'épée de Gédéon ! Nabuchodonosor rêvait empires et monarchies. Chacun d'eux enfin rêvait la nuit de ce qu'il faisait le jour. Galien, pour connaître les humeurs d'un malade, voulait qu'on observât ses songes : on peut aussi les observer pour connaître ses affections, lesquelles sont comme les humeurs de l'âme. Le mélancolique rêve de choses lugubres et tragiques, le sanguin rêve de joies et de fêtes ; le colérique rêve de guerres et de batailles ; le flegmatique, je doute qu'il rêve, car il ne vit pas. Il n'est pas jusqu'à l'état d'innocence, où saint Augustin n'ait reconnu qu'il y avait des songes... Si le sommeil est la conséquence de la vie, le songe l'est de la manière dont

on vit. Le vicieux rêve comme vicieux, le saint comme saint (1). »

Tous nos lecteurs connaissent le zèle de saint François-Xavier pour instruire et catéchiser les enfants. A ses yeux, c'était le premier et le plus important de ses devoirs. Quelque occupé qu'il fût, il ne s'en dispensait jamais. A peine instruits, ces enfants devenaient les catéchistes de leurs pères et mères, et comme autant de petits missionnaires. Manière nouvelle, aussi ingénieuse que touchante, de pratiquer l'enseignement mutuel. L'instruction déposée dans les jeunes cœurs, Vieira la comparait aux lettres gravées sur les arbres qui grandissent avec eux.

J'ai pris plaisir à multiplier les citations de ces discours, parce qu'ils n'ont jamais été publiés dans notre langue; j'aurais voulu m'arrêter ici. Mais dans ce même sermon, se trouve un passage des plus curieux sur l'enseignement par le prêtre. Les questions d'éducation et d'enseignement ont eu à bon droit le privilège de passionner notre siècle. On ne sera donc pas fâché, croyons-nous, de voir ce que pensait sur ce point un grand esprit, qui a soulevé sur son passage une foule de problèmes.

« Les vertus d'un religieux sont bien différentes de celles d'un roi, et, ce qui serait une grande vertu pour un religieux, dans un roi pourrait être un grand vice. Ainsi, l'obéissance est pour le religieux le fondement et l'essence de la perfection ; dans le roi, au contraire, selon la parole du Roi-Prophète, la plus grande faute, c'est de se laisser dominer et d'obéir à quelqu'un, lorsqu'on doit commander aux

(1) XII^e^ sermon, *la Protection*, § 2.

autres : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero et emundabor a delicto maximo* (1).

On peut espérer du religieux qu'il rende un homme bon ; mais, tout en faisant un homme bon, il peut faire un mauvais roi ; car la bonté d'un simple particulier est d'une sphère restreinte, tandis que celle d'un roi doit s'étendre à tout. Les maîtres sont les miroirs de ceux qu'ils instruisent : et comment ces miroirs reflèteront-ils des qualités royales s'ils n'offrent pour types à la pourpre que le camelot et la bure, à la cotte d'armes que la soutane, et à la couronne que la barrette. La forme qui s'adjoint à la matière se la rend semblable à elle-même. Comment Alphonse Henrique eût-il été un si grand roi, si *Egaz Moniz, très laïque en tout, n'eût été un si grand précepteur?* Quelle souveraine fierté, quel esprit royal pourrait suggérer un maître d'une profession si différente, fût-il d'ailleurs un grand esprit? Il enseignera à un roi à prier ; et celui-ci, devînt-il un grand contemplatif, pour gouverner son royaume n'en sera peut-être que plus aveugle. David, qui a fait les psaumes, disait qu'en sa prière du matin (matines), il méditait sur Dieu : *In matutinis meditabor in te* (2), mais l'objet de sa méditation dans cette prière, c'était de faire disparaître de ce monde tous les méchants. *In matutinis interficiebam omnes peccatores terræ* (3). Cela le portera à donner ses préférences aux hommes vertueux et l'exposera ainsi, sans qu'il le veuille, à tous les pièges de l'hypocrisie, alors qu'il agréera bien plus un hypocrite mal vêtu qu'un capitaine bien armé..... Arbitre de la conscience, un tel maître sera très circonspect dans ses paroles, mais par cela même irrésolu ; il fera perdre en consultations, le temps qui devait s'employer à agir : c'est le reproche que faisait Tacite à l'empereur Valens : *Inutili cunctatione agendi tempora consultando consumpsit* ; et c'est ce qui arrive là

(1) Ps. XVIII, 14.
(2) Ps. LXII, 7.
(3) Ps. C, 8.

où le manque de résolution, faisant trouver impossibles des moyens exempts même de difficultés, on redoute tout et l'on ne fait rien. Je ne parle pas de tant d'idées fausses et d'habitudes qui peuvent en résulter pour le roi, au grand préjudice de ses devoirs d'état, et même de son autorité. Ainsi, par amour de la patience, on néglige les armes et la guerre ; par scrupule de vaine gloire, on est peu soucieux de sa renommée ; sous prétexte de mansuétude, on tolère les délits et les crimes ; enfin, uniquement préoccupé du ciel, on perd la terre et l'on ressemble à cet astronome de Sénèque, qui, les yeux sans cesse levés vers les étoiles, ne voyait pas où il posait les pieds et tomba dans un précipice. — Telles sont, au dire des politiques, les statues, — et rien que les statues — qui peuvent sortir des officines claustrales, où, si habile qu'on soit à manier le ciseau et la lime, quand l'État a besoin d'un grand roi, ce serait déjà beaucoup de trouver un béat (1). »

Nos lecteurs auront reconnu ici la loyauté de Vieira. Sa franchise ne sait pas plus amoindrir les objections que son courage ne les redoute. Sans toucher à la question ou à l'apologie des ordres religieux, l'orateur distingue les religieux qui sont religieux et beaucoup d'autres choses encore, tels que les Augustin, les Grégoire, les docteurs de l'Église, bon nombre d'évêques et de papes ; ceux enfin qui, avec tout cela, sont religieux en tout ce qu'il est permis et possible d'être, comme saint Paul qui se faisait tout à tous, et Xavier. Issu du sang royal de Navarre, Xavier excellait en tout genre de sciences et d'arts, parlant de guerre avec les soldats, d'astronomie avec les astronomes et de politique avec les politiques. Jean III avait reconnu dans Xavier le grand religieux et le grand homme, aussi lui recom-

(1) *Ibid.*, § 5.

mandait-il de visiter toutes les places, villes et forteresses portugaises aux Indes et d'y veiller aux intérêts de la religion et de l'État. Vieira cite deux votes motivés dans le conseil de guerre du gouverneur de Cambodge, Alphonse de Sousa, votes remarquables de sagesse et de fermeté (1).

Le tyran de Jafanapatam avait fait mettre à mort beaucoup de ses sujets, uniquement parce qu'ils étaient chrétiens ; dans une seule ville on comptait jusqu'à six cents victimes. Fallait-il châtier ce cruel persécuteur en lui déclarant la guerre ? Les capitaines étaient d'avis différents, lorsque Xavier s'adressant au gouverneur :

« Excellence, ne devons-nous pas l'Inde à la propagation de la foi ? à quelle fin devons-nous la vouloir, sinon pour étendre celle-ci ? Pourrions-nous jamais mieux exposer une de nos flottes, que pour la défense de la chrétienté pour l'extension de laquelle Sa Majesté les fait toutes construire. Il n'y a pas à hésiter à rompre avec le tyran de Jafanapatam. Un ennemi déclaré fut toujours moins dangereux qu'un faux ami. La seule chose à craindre, c'est que le tyran et d'autres avec lui ne prennent fait et cause dans un cas qui intéresse la foi, le service du roi et l'honneur de notre pays. Mais que pouvons-nous espérer de Dieu dans nos propres entreprises, si dans les siennes nous le délaissons ? Personne mieux que vous, Excellence, ne sait ce que ferait le roi, notre maître, s'il était ici présent. Ce n'est pas lui, certes, qui resterait sourd aux cris de détresse de tant de chrétiens opprimés. Qui dans l'Orient se fierait désormais à l'amitié, à l'alliance et à la foi portugaises, en nous voyant abandonner si lâchement ceux qui ont mis en nous leur confiance, en recevant de nous la foi divine ? Il nous fau-

(1) *Ibid.*, § 5.

drait désormais prêcher le martyre en même temps que le baptême, si, peu soucieux de ceux qui ont embrassé la foi, vous ne cherchez pas à les préserver de l'apostasie ou de la mort. Mais qui ne sait de quelle importance il est pour nous, dans la paix et dans la guerre, que les indigènes de l'Inde soient sincèrement unis à la nation portugaise? Or, cela n'est possible qu'autant que la religion sera la même. La preuve, la voici : un des motifs que faisait valoir le barbare, pour tuer si cruellement les chrétiens, c'est que ceux-ci, à peine convertis à la foi, lui semblaient moins être ses sujets que ceux du roi de Portugal. Ne le furent-ils, ne le seront-ils que pour mourir? et nous, ne le serons-nous pas pour les défendre (1)? »

Dans ce discours prononcé à Bahia, sans doute devant l'élite de la société, l'intention de Vieira n'était pas obscure. Il importait de rappeler que le but de la Providence, aussi bien que des rois du Portugal, dans les découvertes du XV^e^ siècle, était de civiliser des peuples innombrables, en les gagnant à la foi. A l'ombre de la croix qui s'élevait sur les plages nouvelles, comme un gage d'union et de salut, ces nations devaient apprendre de nouvelles idées. Mais le pouvaient-elles, si elles voyaient les persécutions se dresser contre elles de la part d'indignes chrétiens? Il fallait donc d'abord, selon la parole de l'Évangile, chercher à établir le royaume du ciel, et les relations commerciales, ainsi que les avantages temporels, viendraient ensuite par surcroît. Renverser cet ordre, c'était tout troubler, tout compromettre. Vieira ne perdait pas de vue ces pensées, et, en exaltant la sage conduite de Xavier, c'était un modèle qu'il voulait proposer aux administrateurs du Brésil.

(1) XII^e^ sermon, *la Protection de saint Xavier*, § 6.

L'avis de Xavier fut suivi. Dans une affaire d'État, le religieux opina comme l'eût fait un intrépide capitaine ou un conseiller du roi.

« Le roi de Pédir, avec la puissante flotte d'Achem, apparut devant Malacca, et, dans une lettre aussi injurieuse qu'arrogante, envoya une provocation aux Portugais qui, pour toutes ressources, n'avaient que quatre corvettes. Le commandant de la forteresse, dissimulant la provocation, recourut à Xavier pour savoir ce qu'il conseillait de faire. Il se flattait, dit l'historien, de détourner facilement de la guerre un homme que sa profession éloignait des armes. Avec de tels ennemis, répondit Xavier, on perdrait plus en sa réputation, en ne marchant pas contre eux, que l'on ne risquerait dans un combat, même en le perdant. Pour le moins, quand la flotte aurait levé l'ancre, le gouverneur devait la faire poursuivre et harceler son arrière-garde, et lui capturer quelques vaisseaux, ne fût-ce que pour rabattre la fierté de ces insolents. Le gouverneur, embarrassé, ayant répondu : Il y a des cas où il faut faire de l'impossibilité prudence, comme en d'autres on fait de nécessité vertu. Vous avez grandement raison, reprit Xavier ; mais mon avis est ce que conseillent la vertu, la prudence et la nécessité. Quant à l'impossibilité, moi, qui puis moins que tous, me confiant en l'infinie bonté du Seigneur, pour lequel vouloir c'est pouvoir, je me charge de tenir prêtes à temps les corvettes, en si mauvais état qu'elles soient (1). »

Le succès répondit pleinement à la confiance du saint, et les Portugais, habitués pourtant à des triomphes extraordinaires, ne remportèrent jamais plus belle victoire.

Ces citations prises au hasard font bien connaître,

(1) *Ibid.*

pensons-nous, le genre d'intérêt qu'offrent ces discours. La prolixité du vieillard s'y laisse parfois sentir. Mais, pour ceux qui veulent juger des magnifiques ressources de l'orateur, ces sermons-panégyriques sont d'une incontestable utilité. Vieira s'y montre tour à tour politique, moraliste, philosophe, poète et orateur. Ils abondent en belles maximes. Les trois premiers mériteraient une attention toute-particulière, si l'on voulait spécialement étudier Vieira à l'apogée de son talent. A quarante ans, — c'est l'âge où ils furent composés, — la connaissance du monde et des affaires, les missions diplomatiques avaient développé toutes ses facultés, sans amortir, comme il arrive trop souvent, la verve et la fraîcheur d'imagination si nécessaires au poète et à l'orateur.

Vieira était enfin rendu au repos et à sa chère solitude. En compagnie du Père Soarès, il s'occupait à revoir ses sermons. Les premiers volumes avaient déjà paru à Lisbonne, lorsque, dans le cours de l'année 1687, une lettre du général le nomma supérieur de la province du Brésil. L'illustre vieillard se croyait désormais à l'abri d'un tel fardeau; mais, après le premier mouvement de surprise, habitué qu'il était à sacrifier ses goûts à l'intérêt public, il se livra tout entier aux devoirs de sa nouvelle charge. Malgré le grand âge de Vieira, le choix de sa personne était très heureux. Il fallait au Brésil un Supérieur dont l'ascendant et la haute capacité pussent, au besoin, tenir en respect le gouverneur et les capitaines-généraux, et garantir les missionnaires des tracasseries des colons. Vieira avait fait ses preuves, et personne n'ignorait dans la colonie qu'on venait souvent jusqu'au fond des déserts le consulter sur les affaires de

tat(1). Quant aux besoins toujours renaissants de ces immenses missions, qui les connaissait mieux que Vieira? cent fois il les avait signalés à ses supérieurs religieux et civils, et avait proposé les remèdes. Nul mieux que lui n'y porterait une main ferme et prudente. D'ailleurs, dans un ordre où ceux qui commandent ont à peu près tout pouvoir pour le bien, le meilleur moyen de tirer parti des puissantes facultés de Vieira, c'était de le laisser à son initiative personnelle. La tête qui conçoit un projet sait trouver un bras pour l'exécuter. N'avait-on pas vu plus d'une fois de regrettables tiraillements, lorsqu'un Provincial aux vues étroites, ou mal informé, arrêtait brusquement d'importantes missions? Sans doute, ces ordres inopportuns faisaient éclater la vertu du missionnaire, mais au détriment des Indiens. Que Vieira donc commande, et il fera passer son ardeur conquérante dans ceux qu'il dirige; qu'il organise, comme il l'entend, les *grandes invasions de la foi*, et les déserts vont refleurir, montrant aux regards étonnés la charité et la civilisation au sein des forêts.

Les difficultés étaient grandes et le travail immense. L'étude des langues surtout donnait aux missionnaires une peine infinie. Rien qu'à Bahia, on ne parlait pas moins de cinq idiomes différents. Les Portugais prenant chaque jour une influence prépondérante, peu à peu leur langue avait absorbé la langue brésilienne, et, sans les douze maisons des missionnaires échelonnées sur quatre cents lieues de côtes, elle eût complètement disparu de ces parages.

Vieira, qui nous donne ces détails dans une exhor-

(1) Surtout pour les projets d'alliance et le mariage des Infants et Infantes.

tation aux novices et aux étudiants de la Compagnie, eût voulu les enflammer d'ardeur pour l'étude des langues. Il en fait la condition essentielle de l'apostolat, et leur propose l'exemple des apôtres eux-mêmes..... « *Tous savaient diverses langues, parce que tous devaient être pêcheurs d'hommes.* » Le titre de la croix était écrit en trois langues, enseignées aujourd'hui dans toutes les universités. Mais, depuis que le calvaire s'est étendu dans le monde entier, et que partout s'est arboré l'étendard du divin crucifié, le titre de la croix se compose de toutes les langues, si barbares et si communes soient-elles; et il énumère les travaux des premiers missionnaires.

« Combien fut cultivée en cette province la langue du Brésil, on en peut juger par cette syntaxe ou grammaire qu'a composée le grand Anchiéta, et que l'on peut regarder comme l'un de ses miracles; on en peut juger également par les vocabulaires abrégés ou plus étendus qui suivirent, ainsi que par ce catéchisme si exact et si clair par la doctrine, qu'il ne semble pas moins propre à faire de simples fidèles chrétiens des théologiens, qu'à convertir les païens !... »

Un relâchement bien naturel s'était insensiblement introduit. Le nombre des Portugais augmentant chaque jour, en même temps que celui des Indiens diminuait, la langue de ces derniers était peu à peu tombée en désuétude. Vieira le constatait avec autant de douleur que d'étonnement : « Dans cette grande communauté (de Bahia) la langue brésilienne est si peu familière, que l'on peut compter ceux qui la parlent facilement (1). » Ainsi se trouvait négligée une règle

(1) Exhortation aux novices, veille de la Pentecôte, chap. III.

importante de l'Institut, et pour les missionnaires absolument nécessaire. Elle ordonnait cette règle, « que les religieux apprissent la langue du pays qu'ils habitent, à moins que la leur ne fût plus utile. »

La sage restriction de la fin ne permettait pas de dire que la règle fût entièrement violée. Mais, avec cette interprétation, l'esprit de la loi ne subissait-il pas une grave atteinte? Le général de la Compagnie l'avait pensé comme Vieira, et il venait d'ordonner, dit l'orateur, « qu'en la province du Brésil on revînt à l'ancien usage, et que l'étude de la langue du pays précédât toutes les autres, sans qu'aucun membre de la Compagnie pût passer à ces secondes études, avant d'avoir subi un examen rigoureux sur la première (1). »

En attendant l'effet de ces sages mesures, il fallait parer aux nécessités les plus pressantes. Vieira raconte que le Père Trigaux arrivant en Chine vit certains hommes qui en portaient d'autres sur leurs épaules, et il remarqua que ceux qui étaient portés étaient des boiteux, et que les porteurs étaient des aveugles. Le boiteux prêtait ses yeux à l'aveugle dont qu'il empruntait le secours des jambes. Ainsi la nécessité trouva le secret de faire de deux infirmes un homme complet. « Ainsi devons-nous faire, conclut le missionnaire, pressés que nous sommes de la même nécessité. Le prêtre suppléera à ce qui manque au frère, et le frère à ce qui manque au prêtre. Le prêtre ne sachant pas la langue administrera les sacrements, et le frère qui connaît la langue instruira et préparera ceux qui doivent recevoir ces mêmes sacrements (2)».

(1) *Ibid.*, chap. IV.
(2) *Ibid.*

A la vue de ces milliers de peuplades, assises encore à l'ombre de la mort, qui couvrent cette terre bien-aimée du Brésil, Vieira ne peut maîtriser les élans de son zèle; il ne peut surtout se faire à l'idée que ces peuples attendront des années encore que ces jeunes missionnaires aient terminé leurs études. Il leur adresse, à ces jeunes apôtres, les paroles de Dieu à Jérémie : « *Noli dicere quia puer sum, ad omnia enim quæ mittam te, ibis.* » *Ad omnia* doit être la devise de tout vrai missionnaire, comme elle le fut pour saint Paul : *omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos* (1). Tout à tous, et tout entier pour tous : non seulement pour catéchiser les païens, non seulement pour baptiser les catéchumènes, non seulement pour prêcher aux chrétiens; mais aussi pour nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui vont nus, soigner les malades, délivrer les captifs, et ensevelir les morts; à l'égard de tous se montrant leurs pères, leurs pasteurs, leurs défenseurs, leurs médecins, leurs infirmiers, leurs esclaves, prêts à toujours vivre et à mourir, à chaque instant, avec eux et pour eux et même sous leurs coups, comme cela est tant de fois arrivé. Voilà ce que signifie cet *omnia;* voilà ce que peut et doit faire tout missionnaire, même celui qui n'a pas la connaissance des langues, comme l'a si bien dit saint François-Xavier. De l'île de Moro il écrivait à Goa : « Je me trouve en cette île, au milieu de gens dont j'ignore complètement la langue ; néanmoins je ne suis pas sans rien faire. Je baptise les petits innocents qui n'ont pas besoin qu'on leur parle; quant aux autres, je m'efforce de leur être utile en pratiquant

(1) I Cor., IX, 22.

envers eux la *charité, qui est une langue que tous comprennent* (1). »

Le dirai-je? Je fais violence à ma plume pour arrêter ces citations. Dans ces épanchements d'une causerie familière où l'apôtre cherche à former des héritiers de son zèle, Vieira me paraît plus admirable que dans ses plus beaux triomphes oratoires. L'éclat et le bruit flatteur de la vie publique laissent rarement l'homme apparaître dans toute la sincérité de son caractère. Involontairement, les plus vertueux, surtout s'ils sont artistes, poètes ou orateurs, font la part du public dont la faveur les enivre. Or, ce que nous voulons voir avant tout, indiscrets que nous sommes, ce sont les pensées intimes, l'âme même. Aussi quelle jouissance de surprendre à l'improviste un trait, une pensée, qui les dévoile, comme pour nous venger de l'illusion que nous avons subie. Mais lorsqu'un saint, blanchi dans les travaux de l'apostolat, retrace, au milieu de ses frères, ses peines, les besoins des âmes, ses espérances et les nobles ambitions du sacrifice, nous pouvons nous rassurer: il exprime avec sincérité les sentiments de son cœur ; la foule même des hommes vertueux ne s'est jamais précipitée dans l'héroïsme.

Un certain nombre de jeunes religieux étaient passés au Brésil avant la fin de leurs études. Une dispense du général de la Compagnie les exemptait des cours publics, à condition qu'ils y suppléeraient en particulier : sage mesure qui leur permettait de s'initier aux mœurs et à la langue des sauvages ; et aussitôt les études terminées, ils se trouvaient prêts à entrer en campagne. Ces jeunes milices, Vieira eût

(1) *Id.*, ch. v.

voulu les lancer immédiatement à la conquête des Indiens. Les livrées du missionnaire, disait-il, sont de bien meilleure couleur que celles d'azur ou d'écarlate des maîtres ès-arts, ou des docteurs en théologie. Il convoque les étudiants du collège royal de Bahia, dans le grand Para et sur les rives de l'Amazone. *Là ils se verront au milieu d'une immense université d'âmes.* A l'exemple du Sauveur, qui est venu enseigner aux plus petits et aux plus pauvres la science du salut, qu'ils se rendent parmi ces peuplades délaissées; là, s'ils sont avides de grades, ils en obtiendront un qui n'est autre que celui de saint Paul lui-même, *celui de maître et docteur des nations*, *Doctor gentium*. Et ce grade, ajoute-t-il dans son langage pittoresque, ne se confère ni à Bahia, ni à Coïmbre, ni à Salamanque, mais dans les huttes des sauvages et au fond des forêts et des déserts de la gentilité.

Soixante-dix années d'études et de travaux extraordinaires ne donnaient-elles pas à Vieira le droit de s'exprimer ainsi? ne pouvait-il pas parler avec quelque dédain des sciences et des lettres, celui qui en avait si bien approfondi les secrets, le philosophe, le grand orateur qui les avait honorées et cultivées toute sa vie? Mais il mettait encore à plus haut prix les âmes rachetées du sang de son Dieu; c'est en faveur de ces âmes qu'il pousse un cri de détresse, et, par les plus pressantes raisons, fait un dernier appel à la charité des jeunes étudiants.

« Je veux finir par un argument qui m'a fait d'abord trembler moi-même, puis m'a amené au Maragnon pour y vivre et y mourir. Jusqu'ici je n'ai pas trouvé à y répondre. Il est certain que cette nouvelle mission, ainsi que l'a déclaré notre Révérend Père Général, appartient à cette pro-

vince. Il est certain que, pour y sauver les âmes, il n'est besoin d'autre science que celle de la doctrine chrétienne ; il est certain que, faute de qui leur enseigne cette doctrine, ces âmes vont chaque jour par milliers en enfer. Or, serait-ce une preuve de zèle et une bonne consolation pour ces mêmes âmes, si les humanistes leur disaient : attendez deux ans ; et les philosophes : attendez trois ans ; et les théologiens : attendez encore quatre ans ; et s'il fallait leur dire au nom de tous nos étudiants : attendez ou désespérez encore onze années entières ? Onze années ! c'est juste 4,000 jours, et il ne se passe aucun jour sans que beaucoup de ces malheureux meurent sans foi et sans baptême. Qui rendra compte à Dieu de tant d'âmes ? Où sont les lois de la charité ? Où sont les obligations de la nécessité extrême ? Oublions-nous que la fin de notre vocation est de voler en quelque lieu du monde que ce soit, où les âmes ont le plus besoin de nous ? Il n'est que trop certain qu'au moment suprême où leur est motivée leur condamnation, ces âmes élèvent la voix au ciel contre nous-mêmes : Hommes de la Compagnie de Jésus, s'écrient-elles, vous qui, en vertu de la charité et de votre propre institut, avez obligation de nous secourir, n'êtes-vous donc plus les fils de saint Ignace ? N'êtes-vous donc plus les frères de saint Xavier ? N'êtes-vous donc plus les frères de ces missionnaires, qui, sur mer et sous les coups des hérétiques, donnèrent leur sang et leur vie en venant porter le salut à nos pères ? Oublierez-vous ainsi ce que vous êtes ; n'aurez-vous pas pitié de nous ; nous abandonnerez-vous avec tant de cruauté, ne viendrez-vous pas à notre secours, ne fût-ce que pour n'être pas responsables de notre perte ? C'est sur vous que nous nous déchargeons au tribunal de Jésus-Christ : à vous de lui donner vos raisons, à vous de lui dire pourquoi vous ne nous avez pas fait participer au prix de son sang, pourquoi vous nous avez laissé mourir dans un tel abandon ; pourquoi nous n'avons ni entendu prêcher la foi, ni reçu le baptême ; pourquoi, faute d'avoir été évangélisés par vous,

nous serons à jamais privés de la vue de Dieu, et descendons maintenant en enfer, où nous gémirons pendant l'éternité? Oh! malheur à ces pauvres âmes, et malheur à moi (1)! »

Que le supérieur qui tenait ce langage à ses religieux, ait donné une grande impulsion aux missions lointaines, on le croira sans peine. Il les regarde comme l'œuvre capitale de sa province. Exhortations, influence personnelle, recommandations auprès des gouverneurs et du roi de Portugal, il mettait tout en usage, comme un tendre pasteur à qui est confiée la sollicitude de cette partie du troupeau. Mais ces occupations extérieures ne furent peut-être que la moindre partie de son administration; il s'occupa avec soin à faire fleurir parmi ses frères les pratiques des vertus et des observances religieuses, persuadé que les œuvres du zèle n'en sont que l'épanouissement. Il nous reste plusieurs de ses exhortations aux novices et aux étudiants. Au soin qu'il a mis à les composer et à nous les laisser, nous jugeons facilement l'importance qu'il attachait à ce devoir de sa charge. Ici encore il cherche à allumer le zèle de ses religieux; le zèle, pensait-il, c'est l'âme, et le maître ressort de la vie, le levier d'Archimède avec lequel on soulève le monde. Aux yeux de ces jeunes novices à peine nés à la vie religieuse, il fait déjà briller les joies austères de l'apostolat.

Deux points reviennent sans cesse dans ces allocutions : le zèle des âmes et l'obéissance.

De même que la foi gémit et s'attriste, si personne ne s'applique au bien des âmes; lorsqu'on s'occupe

(1) *Id.*, chap. VIII.

de la dilater, elle est dans la joie et l'allégresse. Malgré les besoins de sa province, Vieira n'a pas hésité à envoyer quinze fervents missionnaires parmi les populations païennes du Maragnon. Mais cela ne suffit pas. Il veut que les jeunes religieux apprennent, dès le noviciat, à devenir missionnaires. Dans le noviciat, l'exercice des vertus les purifie des imperfections qu'ils ont apportées du monde, et peu à peu les prépare à se pénétrer de l'esprit religieux.

Afin de former les novices à l'enseignement et à la prédication, saint Ignace a ordonné que, la première année du noviciat, ils eussent quatre semaines d'exercices spirituels, méditant dans la première les motifs de la vie purgative, dans la seconde et la troisième ceux de la vie illuminative, dans la quatrième ceux de la vie unitive. Pourquoi? Afin qu'ils fissent ample provision de raisons fortes, solides et efficaces par lesquelles, après s'être persuadés et convaincus eux-mêmes, ils pussent convaincre et persuader les autres. Il a ordonné que pendant un mois ils servissent dans les hôpitaux, et qu'un autre mois ils allassent en pèlerinage; pourquoi? Afin d'embrasser en même temps les deux pôles dans lesquels se résume tout le ministère de l'apostolat, *enseigner et souffrir*. Ainsi l'a déclaré le divin Maître à saint Paul : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus :* voilà pour l'enseignement. *Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati :* voilà pour la souffrance (1).

Un défaut non moins funeste dans la vie spirituelle que dans les travaux de l'esprit, c'est le manque

(1) Exhortation pour la veille de la Visitation, chap. VI.

d'unité qui disperse sur une foule d'objets les forces de l'âme. Ne se concentrant sur aucun, l'âme ne saurait ni les saisir, ni les embrasser d'une forte étreinte. Erreur ou illusion, il importait de combattre ce défaut. Le secret d'avancer dans la vertu, Vieira l'indique, c'est de réduire la multitude à l'unité. Impossible en effet, d'embrasser d'un seul coup la multitude; par l'unité, au contraire, c'est chose très facile. Pourquoi la Providence a-t-elle réduit toutes ses lois à une seule loi, et tous ses préceptes au seul précepte de la charité? Parce que cet unique précepte, auquel se rapportent tous les autres, est le lien de la perfection. *Charitatem habete quod est vinculum perfectionis* (1). La perfection sans lien, ce sont les vertus et les actes innombrables de chacune d'elles : mais la perfection liée et réduite à l'unité n'est qu'une seule vertu. Vieira cherche donc quelle sera la vertu ou le vœu qui donnerait à tous les actes du religieux le sceau d'une unité féconde, et il la trouve dans l'obéissance. L'obéissance, en effet, imprime le caractère de vertu à tout ce qui se fait sous son inspiration, même aux choses les plus indifférentes. « Le beau rêve de l'alchimie de changer tout en or, l'obéissance le réalise en changeant tout en vertu. Aussi sainte Thérèse, si versée dans cette matière, disait-elle qu'il *vaut mieux manger par obéissance que communier sans elle.* »

Aux détails tantôt profonds, tantôt pleins de charmes que Vieira donne sur l'obéissance, on sent qu'il connaît cette belle vertu et qu'il l'aime d'une vive tendresse. Toutes les vertus ont, dit-il, leurs objets

(1) Colos., III, 14.

particuliers qui les distinguent les unes des autres. Comment donc ces vertus si distinctes peuvent-elles rentrer dans l'obéissance? A cette objection, il répond par un mot de saint Grégoire et par une gracieuse comparaison. L'obéissance, et l'obéissance seule, implante en l'âme toutes les autres vertus. *Quæ virtutes cæteras menti inserit insertasque custodit.*

« Les rameaux qui se greffent sur un tronc proviennent tous d'autres arbres qui leur ont donné naissance. Mais une fois greffés, ils vivent et tirent leur substance, non plus de leurs racines propres, mais des racines et de la substance du tronc auquel ils adhèrent. Est-il vert ce tronc, ils reverdissent; est-il desséché, ils se dessèchent. Il en est de même de toutes les vertus, par rapport à l'obéissance. Elles vivent tellement en elle, d'elle et par elle, que, si cette même obéissance vient à languir et à mourir, toutes les autres vertus languissent avec elle, perdent leur beauté, la vigueur, la vie, et cessent d'être vertus. Si, au contraire, l'obéissance se conserve, vit et persévère, les autres vertus persévèrent également, vivent et se conservent, selon la belle pensée de notre saint fondateur : *Tant que fleurira l'obéissance, les autres vertus fleuriront aussi et porteront les fruits que je désire pour vos âmes* (1). »

Nous prenons ici sur le fait la doctrine lumineuse et pratique de Vieira. Ce rare esprit, d'une finesse pénétrante, n'aimait dans la vie spirituelle ni les subtilités, ni les nuages flottants, où se complaisent parfois certaines âmes raffinées. Dans ses principes comme dans sa vie, tout tendait à l'action et au bien des âmes. C'est bien l'homme qui refusait absolument

(1) Exhortation domestique pour la veille de la Circoncision, VIII, chap. IV.

de se laisser attacher à la cour de la reine Christine. Comme le soleil, il donnait à tous sa lumière, il se devait à tous. Nous ne voyons nulle part dans sa vie qu'il ait jamais eu de ces directions particulières si à la mode alors en notre pays. Nous sommes loin de nous en plaindre, puisqu'elles ont valu plusieurs chefs-d'œuvre à notre littérature (1). Pour lui-même, pas plus que pour les autres, il n'aspirait à un état sublime d'oraison et d'union à Dieu. Il ouvrait à ses auditeurs et à ses pénitents la voie des commandements et des conseils évangéliques, et leur en aplanissait les difficultés. Si simple qu'elle parût au premier coup d'œil, cette doctrine pouvait cependant élever à une haute perfection, et l'esprit si sage de Bossuet l'eût approuvée de tout point.

A son avis, les prescriptions de l'obéissance devaient être acceptées et crues comme des articles de foi. Mais, ajoutait-il avec finesse, *de même qu'il y a des hérétiques de la foi, il y a aussi des hérétiques de l'obéissance*. Il désignait par là ces esprits inquiets qui ne trouvent de repos que dans leur volonté propre.

Mais, chose touchante, ce ferme et vigoureux esprit avait parfois dans le gouvernement des âmes la tendresse et les accents d'une mère : l'expression est de lui. Une pieuse opinion voulait que la sainte Vierge eût elle-même circoncis son fils, sans trembler ni défaillir.

« O l'excellente image d'un bon supérieur et d'un bon intérieur, dans les cas où l'obéissance est de nature à af-

(1) L'*Introduction à la vie dévote*, *Lettres spirituelles de Fénelon*, *Lettres de Bossuet à la sœur Cornuau*, etc. Ces ouvrages ont été publiés à part — ils méritaient cet honneur — avec une délicieuse introduction de M. de Sacy.

fliger ! La circoncision atteignit d'abord le cœur de la mère et puis la chair du fils.... Grande leçon ! Lors donc qu'il s'agit d'ordres pénibles à exécuter, l'impression doit être tellement réciproque, que celui qui commande souffre autant et même plus que celui qui obéit. C'est là être vraiment mère (1). »

Sous un tel supérieur, l'obéissance n'était pas moins honorable que facile. Exercer l'autorité, comme il le répétait souvent, ce n'est pas chercher une satisfaction personnelle, mais se dévouer aux exigences de la justice et de la charité, pour le bien public et les intérêts de ses inférieurs.

Un jour, dans la ville de Pernambouc, un Indien, poursuivi par les tribunaux, se réfugie dans le collège des Jésuites. Or, cette maison jouissait du droit d'asile. Sans égard pour ce privilège, l'évêque, qui était en même temps gouverneur, fait arrêter l'Indien et plusieurs Pères avec lui. Vieira fait représenter à l'évêque qu'il outrepasse ses droits, il lui envoie lettre sur lettre, protestant contre sa conduite avec une modération pleine de fermeté. Le gouverneur finit par céder de bonne grâce à ses justes réclamations.

Mais Vieira était le premier à observer la règle d'impartialité qu'il donnait aux supérieurs, *de ne pencher pas plus à droite qu'à gauche*. Vers le même temps, il apprend qu'un Père s'est livré du haut de la chaire à des personnalités blessantes contre l'évêque — de Pernambouc, probablement. — Il blâme le prédicateur de son zèle indiscret, l'oblige à une réparation publique et l'envoie au loin catéchiser dans l'intérieur des terres.

(1) Exhortation dom. *Ibid.*, VI.

Ses lumières et son expérience personnelle semblaient donner à Vieira le droit d'imposer son avis à ses inférieurs. Mais, toujours en garde contre l'amour-propre, il ne prenait aucune décision importante sans en délibérer avec son conseil. Sage conduite qui rendait l'autorité doublement respectable. Quand la justice seule commande, l'obéissance devient douce et facile.

CHAPITRE XVII

MORT DE VIEIRA : CONCLUSION

Les sermons sur le Rosaire. — Lettre circulaire de Vieira pour prendre congé de ses amis. — Maladies, infirmités et souffrances. — Cécité. — Mort de Vieira. — Honneurs qu'il reçoit à Bahia et à Lisbonne de toutes les classes de la société. — Le comte d'Ericeira lui élève un mausolée. — Conclusion. — Vieira manque parfois de goût et de mesure : excès de force. — Vieira maître dans l'art de la parole, guide éclairé pour étudier les Écritures. — Utilité qu'il nous offre. — Estime où il fut en France, au dix-septième siècle. — La foi couronne et surnaturalise la raison. — Vieira, écrivain épistolaire parfait : il excelle dans le récit; il eût dû écrire l'histoire de la Restauration portugaise. — Pureté et perfection de son style. — Jugements de Freire et de Lobo. — Les œuvres de Vieira sont un monument admirable de la langue. — Lobo le met en parallèle avec Camoëns.

Rendu à sa chère solitude du Lac, Vieira voulut payer à la Vierge la dette de gratitude qu'il avait contractée envers elle. Il se croyait redevable à sa protection, nous l'avons vu au premier chapitre, d'une faveur signalée. Tresser d'une main reconnaissante une couronne à sa mère du ciel, exalter ses grandeurs et les fruits merveilleux de sa dévotion, lui parut une occupation digne de remplir les derniers jours de son pèlerinage. Le *Rosaire*, c'est le titre de l'ouvrage, nous

offre une belle galerie de sermons en l'honneur de la sainte Vierge.

Plus d'un lecteur s'imagine, sans doute, que si les deux nouveaux volumes de sermons ne manquent pas d'unité, cela ne saurait être qu'aux dépens de la variété. Erreur ! que j'ai partagée moi-même et dont l'expérience m'a bientôt désabusé. Je me rappelle encore, si l'on veut bien me permettre une impression toute personnelle, l'hésitation et l'espèce d'effroi avec lequel j'entrepris la lecture de ces deux volumes. A mesure que j'avançais, je voyais un horizon et des aperçus tout nouveaux s'ouvrir devant moi. La surprise d'abord, puis la joie et l'admiration régnèrent bientôt sans partage, et j'achevai dans de délicieuses jouissances la lecture de ces sermons. Peu d'ouvrages de Vieira m'ont causé un plaisir aussi vif, et beaucoup m'ont charmé. Dans les premiers discours, l'orateur relève les avantages de la prière vocale et mentale, et nous donne un beau commentaire du *Pater* et de l'*Ave*. Quant à la méditation, elle nous est facile et naturelle à tous, « car les vaniteux méditent leurs vanités ; les vicieux, leurs vices ; les fourbes, leurs fourberies ; pourquoi le chrétien ne méditerait-il pas les mystères du Christianisme? »

Soit qu'il compare le Rosaire aux autres pratiques de piété, soit qu'il le considère en lui-même, dans les prières dont il est composé, Vieira est toujours lumineux dans ses principes. Sa dévotion n'a rien d'étroit ni d'exclusif. Il insiste et revient sans cesse sur le grand art de la prière ; mais la prière doit être accompagnée de bonnes œuvres. *Le Rosaire rend fidèle aux commandements de Dieu, sauve de la damnation*, etc. Dans la comparaison qu'il établit entre le Rosaire et l'Incar-

nation, l'orateur nous fait entrer dans les profondeurs du dogme. Toutes les pratiques de dévotion, quand elles sont sérieuses, se prêtent un mutuel secours, et le Rosaire aide à mieux goûter Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Ailleurs, dans le *Rosaire, marteau des hérésies, gage de la victoire, salut des naufragés*, il déroule à nos regards toute l'histoire des hérésies, ou bien nous fait des récits pittoresques de batailles et de tempêtes. Les pauvres, les malheureux et les esclaves trouvent dans les prières du Rosaire espérance et consolation.

Ces trente sermons sont sortis comme par enchantement d'un seul texte de saint Luc : *Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem mulier quædam de turba dixit illi : Beatus venter qui te portavit* (1). L'orateur raconte sans scrupule un certain nombre d'histoires et de pieuses légendes. Un goût sévère pourrait peut-être contester quelques-uns de ces récits. Mais s'adressant à un auditoire dévot, dans un sujet de dévotion, Vieira n'était-il pas autorisé à chercher ce qui nourrit la piété, plutôt qu'à satisfaire les exigences de la critique? Tout autre fut la situation des grands prédicateurs en France. Les calvinistes d'abord, puis les graves et austères jansénistes forcèrent nos grands orateurs à une précision rigoureuse dans l'exposé du dogme. Cette méthode sans doute favorise moins la piété simple et naïve des fidèles. Mais il en est résulté un grand bien : la pureté, le goût, une doctrine irréprochable, et, dans le fond comme dans la forme des sujets, une perfection que nous envient les autres peuples.

Cependant des lettres du Portugal arrivaient tou-

(1) XI, 28.

jours en grand nombre au pieux solitaire. Encombré, et à raison de ses infirmités ne pouvant y répondre, Vieira eut recours à un moyen original. Il dicta une lettre collective qui, multipliée en un grand nombre de copies, alla porter à ses amis sa reconnaissance et ses vœux. Touchante invention de l'amitié! cette circulaire d'un nouveau genre était en même temps un dernier adieu.

« Répondre est chose si naturelle, que les plus durs rochers eux-mêmes répondent et font écho à nos voix. Ne pouvoir répondre est chose si pénible, que ceux qu'elle a fait naître muets, la nature les rend sourds, afin de leur éviter la douleur d'entendre sans pouvoir répondre..... En daignant m'écrire, Votre Seigneurie a voulu donner raison à ceux qui disent que, pour bien connaître ses amis, il faudrait d'abord mourir, et quelque temps après (très peu même) ressusciter. Pour moi, depuis que je ne vous écris plus et suis muet, je suis comme mort pour vous; et maintenant que je vous parle de nouveau, me voici comme ressuscité..... Veuillez considérer que, s'il me manque une main pour vous écrire, il m'en reste deux pour les élever au ciel et vous recommander à Dieu (1). »

Cette lettre porte la date du 31 juillet 1694, fête de saint Ignace. Ce noble vieillard, en prenant ainsi congé de ses amis, mettait volontairement un terme à sa vie publique : « Pourquoi, répétait-il souvent, pourquoi n'irions-nous pas à Dieu avant qu'il nous prenne? » Moissonneur fatigué, il attendait au déclin du jour l'arrivée de son Maître, et il se préparait à sa venue en redoublant de ferveur. S'il avait encore la hauteur du génie, cela n'était point un obstacle aux

(1) De Barros, IV, 222.

intimes communications de la grâce, parce qu'il avait en même temps cette foi vive et ingénue que Dieu aime, et la divine simplicité de l'enfance qui pénètre le ciel. Dieu ajoutait encore à ses souffrances, afin d'ajouter à sa couronne. Sourd et à moitié aveugle, il ressentait souvent les atteintes de la fièvre. En même temps une chute grave qu'il fit dans un escalier l'avait à moitié paralysé. Ainsi se rompaient peu à peu tous les fils qui l'attachaient à la terre. A cette bouillante nature l'inaction devait doublement peser. C'est dans la prière qu'il puisait la résignation et une patience admirable. A la place de l'office divin qu'il ne pouvait dire, il récitait et méditait chaque jour deux rosaires. Dieu, pour ses péchés, disait-il au Père Soarès, l'avait sevré de deux grandes consolations : le petit livre, *o livrinho*, et le petit coin à la chapelle, *o cantinho*, où il ne pouvait plus se réfugier. Mais on le conduisait chaque matin à cette même chapelle, où il entendait plusieurs messes, et se nourrissait avec délices du pain des forts.

Pour couronner dignement une telle vie, il fallait une dernière épreuve. Les Pères Jésuites du Brésil étaient réunis en congrégation provinciale au collège de Bahia (mai 1694). Il s'agissait d'élire un procureur ou représentant chargé d'exposer au général les vœux et les besoins de la province. Vieira, toujours zélé pour les intérêts de la foi, se permit, dans une conversation, de nommer le Père le plus capable à ses yeux de bien représenter la province. Les supérieurs jugèrent qu'il y avait *brigue*. Or une règle défendait sagement de solliciter les votes pour soi ou pour d'autres. Dans un accès de zèle un peu précipité, le Provincial, assisté du Recteur et du Ministre du col-

lège, vint déclarer à Vieira qu'il était privé de voix active et passive.

Celui-ci connaissait trop les hommes pour s'étonner beaucoup de cette disgrâce. Mais, noblement jaloux de laisser un nom intact, il en appela à des juges supérieurs. Il écrivit à Rome, demandant au général de faire réviser la cause et de déclarer s'il y avait eu faute. Les débats furent longs, et quand la sentence eut déclaré nulle et de nul effet celle du Provincial du Brésil, Vieira était passé à une meilleure vie. Cette sentence circula dans la province du Portugal, et fut lue publiquement au *Collegio maximo* de Coïmbre : sage mesure autant que juste, qui vengeait la mémoire d'un grand homme d'un soupçon injurieux (1).

Les douleurs semblaient s'entendre pour briser le corps du vieux missionnaire, si elles ne pouvaient dompter son âme. La recrudescence du mal lui ôta le sommeil et l'appétit; ce qui jeta le malade dans une crise violente. A peine eut-il retrouvé ses sens, grâce aux soins empressés de ses frères, qu'il demanda le saint Viatique. Le vaillant athlète voulait s'armer pour le suprême combat. Dans la mort comme pendant as vie, la lutte devait être terrible. Peu après, en effet, une nouvelle crise se déclara, et le vieillard fut pendant cinq jours en proie à d'affreuses souf-

(1) Voici la conclusion de la sentence : *Causam ad Patres Revisores remisimus, qui per otium examinatis et attente perpensis scriptis undique allatis, judicium tulerunt, quod deinde Nos, auditis Patribus Assistentibus, approbamus, confirmamus et subscribimus, declarando sententiam latam contra prædictum Patrem Antonium Vieyra et Ignatium Faya* — c'est le nom d'un autre Père qui avait embrassé le sentiment de Vieira — *nullius in posterum valoris et momenti esse, et prædictis Patribus pristinam suam famam in integrum restituendam.* De Barros, IV, ch. 210.

frances. « Dieu est le maître, répétait-il dans sa longue agonie, qu'il fasse de moi ce qu'il voudra : *Dominus est, quod bonum est oculis ejus faciat.* » Le cinquième jour, le mourant eut un moment de calme; il reçut avec piété l'Extrême-Onction, et le 18 juillet 1697, vers une heure du matin, Vieira rendit son âme à Dieu. Il avait quatre-vingt-neuf ans et demi et en avait passé soixante-quinze dans la Compagnie. En présence de cette belle mort, de Barros, si emphatique d'ordinaire, a trouvé quelques vrais accents de l'âme. « Pars, ô grande âme, s'écrie-t-il, monte vers la patrie des grands; aussi bien, dans cette région des mortels, n'étais-tu qu'une étrangère. Pars, ô sublime intelligence, prends ton essor vers le sein de la sagesse incréée. O flamme d'amour, élance-toi vers une sphère plus haute, tu n'étais pas faite pour ces bas lieux. O cœur grand et invincible, sors de ce monde trop petit pour toi; et parmi les trophées et les lauriers immortels, prends place dans le temple de l'éternité. Pars, ô esprit apostolique, va lire dans le livre de vie la longue histoire de tes voyages sur terre et sur mer, de tant de journées consacrées par tes sueurs et tes privations, de tant de nuits passées dans les déserts et les forêts à la belle étoile, de tant de fatigues endurées parmi les infidèles, de tant d'ingratitudes subies de la part des chrétiens. Heureux, mille fois heureux es-tu d'avoir si bien combattu le bon combat! Tant qu'il y aura des hommes, ils acclameront tes hauts faits; tant qu'il y aura des génies, les plus grands d'entre eux salueront en toi leur frère; tant qu'il y aura des chaires d'éloquence, ta voix y sera regrettée ; tant que durera le monde, ton nom y sera répété; tant que Dieu sera Dieu, la félicité et la gloire seront ta récompense. »

A la nouvelle de cette mort le Brésil s'émut; Bahia voulut honorer son grand orateur par de magnifiques funérailles. Le clergé comme la noblesse, la magistrature et l'armée aussi bien que le peuple, dans un sentiment unanime de douleur et d'admiration, se pressaient autour du corps du religieux. A Lisbonne, la douleur ne fut pas moins vive. Quand la triste nouvelle y parvint au mois de novembre, la noblesse portugaise résolut, elle aussi, de rendre à Vieira des honneurs dignes de lui. Le jeune comte d'Ericeira, si zélé pour les lettres et la gloire du Portugal, se distingua par sa magnificence. Il lui fit élever à ses frais un superbe mausolée dans l'église Saint-Roch. Le 17 décembre, devant la noblesse et les Cortès réunies, l'évêque de Leiria célébra une messe solennelle, et l'un des Portugais les plus estimés de son temps, don Manoel Cajétan de Sousa, Théatin, prononça une oraison funèbre (1). Le Portugal et le Brésil ne croyaient pas pouvoir trop faire pour l'homme de Dieu qui les avait tour à tour illustrés.

Quel goût déplorable régnait dans la chaire en Portugal, nous l'avons vu (2). L'affectation, la recherche, les concetti, les jeux de mots, les pensées *raffinées*, étaient partout passés en usage. Vieira s'en moquait avec d'esprit et leur déclara guerre. Mais lui-même ne sut pas toujours s'en garantir. On est toujours de son temps, et les écrivains, les orateurs surtout, quelque grands qu'ils soient, ne manquent guère de payer tribut au goût de leur siècle. D'ailleurs, dans les citations que nous avons

(1) Devant la mort l'envie s'était tue, et sur sa tombe entr'ouverte on rendait enfin justice au Père Vieira.

(2) Sermon pour le dimanche de la Sexagésime.

faites, nous n'avons nullement dissimulé les défauts de notre orateur : Vieira est assez riche, et l'on peut franchement avouer ses défauts. Il se sentait trop maître dans la chaire pour résister à l'attrait d'une antithèse et d'un jeu de mots. « Si mon discours n'est pas admirable, il sera du moins plein d'admiration. » Ailleurs, parlant d'un Seronatus qui n'était occupé qu'à punir des vols ou en commettre lui-même, l'orateur ajoute cette réflexion : « Ce grand exterminateur de larrons n'aimait pas la concurrence (1). » Quelquefois le jeu de mots n'est chez Vieira qu'un ingénieux moyen de graver dans la mémoire de ses auditeurs une maxime ou une pensée d'un grand sens. « La paix forcée n'est pas de *miel*, mais de *fiel*, » disait-il aux Portugais, pour les engager à se défendre avec courage. En cela il imitait les Pères de l'Église, saint Augustin et saint Bernard, qui, malgré leurs pointes, nous ont laissé des mots charmants pleins de grâce, et d'esprit.

Vieira ne put jamais souffrir les longueurs des procédures et des affaires. « Le papier fut de tout temps un terrible fléau pour le monde, » disait-il, mais aujourd'hui plus que jamais, et après avoir rapporté l'origine du papyrus, du parchemin et du papier : « Ainsi donc, à y regarder de près, de tout temps le papier a d'autant mieux servi à l'art d'écrire, qu'il était plus habilement produit par *l'art d'écorcher*. Pour avoir le premier papier, on écorchait les arbres; pour le second on écorche les bêtes, avec celui d'aujourd'hui on écorche les hommes (2). »

Le plus souvent, Vieira ne pèche que par excès de

(1) Sermon pour le samedi saint, chap. III.
(2) Vendredi de la cinquième semaine de Carême, chap. v.

force ; malheureusement il ne trouvait ni en lui-même, ni autour de lui, cette sévérité de goût qui l'eût averti de s'arrêter à temps. Tel est ce tableau qu'il trace de Lisbonne. « Oui, j'en conviens, Lisbonne, par la beauté de ses églises semble dire au monde entier : *Ego ostendam tibi ex operibus fidem meam.* J'ai parcouru une grande partie de la chrétienté, et en aucun pays, pas même à Rome, je n'ai vu pour le culte divin déployer autant de magnificence qu'ici.... Parmi nos nombreuses églises, en est-il une seule qui, aux beaux jours de fête, ne semble être celle que saint Jean vit descendre du ciel, *tanquam sponsam ornatam viro suo.* Il n'y a qu'or et pierreries pour les yeux, que suaves harmonies pour les oreilles ; et les parfums de l'encens, se répandant jusque dans les rues, invitent le peuple à venir aux pieds des autels tout illuminés. Un tel spectacle est-il de la terre ou du ciel? Il est du ciel, mais d'un ciel où la terre entre pour beaucoup. Car ce culte si solennel, si frappant, d'une manière non moins frappante est rendu inutile et par tant de péchés commis, et par tant d'irrévérences qui, se multipliant en face du sanctuaire, prouvent qu'on a pour lui une familiarité qui va jusqu'au mépris. Lisbonne, ma chère Lisbonne, veux-tu que sans flatterie je te dise une vérité bien sincère, et que je dissipe une illusion dont tu te berces mal à propos? Eh bien, cette foi si libérale, si riche, si parée, si parfumée, n'est pas une foi vivante. Qu'est-elle donc? Une foi morte et une foi *embaumée* (1). »

Retranchez le dernier trait, et cette page, pour être d'un genre assez différent de nos prédications, n'en

(1) Cinquième dimanche de Carême, chap. VI.

sera pas moins belle. La plupart des défauts de Vieira sont de ceux qu'un élève de rhétorique corrigerait; mais ses beautés n'appartiennent qu'à lui.

Mais n'avons-nous pas honte dans une telle vie de nous arrêter à de pareils détails. Cette belle carrière de quatre-vingt-dix ans, est riche en événements importants et variés. Il n'y a pas une pensée répréhensible dans ces 27 volumes, et dans cette longue vie pas une mauvaise action. Culture des lettres et de l'éloquence, affaires d'État, missions, grands intérêts de la religion et de l'Église, que de choses l'occupèrent tour à tour et souvent à la fois! Aussi peu de rois, peu de ministres et de généraux, même parmi les plus actifs, eurent-ils une vie aussi occupée, aussi remplie de glorieuses actions. Tout y respire un ardent amour de la patrie et de l'Église, la loyauté, un dévouement inébranlable aux plus nobles causes. Vainement l'injure, les persécutions et l'exil tentèrent d'arrêter Vieira ou de le décourager; il avait mis son cœur et ses convictions en haut lieu, hors des atteintes de l'envie.

La gloire finit toujours par se ranger du côté de la vertu, et la tombe de notre héros n'était pas encore fermée, que tous, amis et ennemis, rendaient à sa mémoire un éclatant hommage. Une seule fois la calomnie le poursuivit et se vit légalement confondue. Quel habile parti Vieira sut tirer de l'Écriture, aucun de nos lecteurs ne l'ignore. Dans les vicissitudes d'une vie agitée, il sut y trouver des armes terribles et un bouclier (1). Dans ses œuvres il fait mille excursions

(1) Pour s'en faire une idée, il suffit de se rappeler le sermon de l'Épiphanie, le sermon pour le succès des armes portugaises contre la Hollande.

piquantes dans le champ évangélique, il pousse de ces pointes vives dont il revient chargé des dépouilles opimes de l'ennemi. C'est un vrai cours d'Écriture sainte que les sermons de Vieira, et un cours éloquent, plein d'esprit et d'imagination, relevé encore par mille applications morales, religieuses et politiques. Aussi ne connaissons-nous pas pour le prêtre de lecture plus intéressante et plus instructive (1). A cette école il apprendra à manier l'arme des Écritures, à tirer de l'histoire sacrée des traits vifs et lumineux, riches en instructions. Avec Bossuet et saint Augustin il n'y a peut-être pas de guide plus éclairé pour l'étude de l'Écriture sainte.

Mais il faut tout dire. Avec un esprit si subtil et si ingénieux comment ne pas se glisser jusqu'au raffinement? Comment avoir toujours des applications simples et naturelles? Vieira se laisse parfois entraîner au paradoxe par le goût corrompu de ses auditeurs. Encore ce paradoxe est-il dans la forme bien que plus dans le fond de la pensée; c'est une manière de piquer l'attention plutôt qu'un défaut naturel à l'orateur. La preuve, et une preuve sans réplique, c'est que dans ses autres ouvrages et dans ses lettres, même dans celles qu'il adresse au duc de Cadaval, il n'y a rien que de pur et d'irréprochable dans le langage.

Ces réserves faites, nous n'avons plus qu'à admirer la vivacité, la pénétration et la haute intelligence de Vieira. Né dans un siècle meilleur il eût donné au Portugal un orateur, un théologien, un philosophe

(1) Pour qui sait le latin, la langue portugaise n'offre pas de grandes difficultés ; quelques semaines suffisent pour la comprendre.

comme Bossuet. De notre grand évêque il a la force, la hardiesse et la profondeur avec ces mouvements imprévus qui déconcertent, il en a l'universalité des connaissances et le coup d'œil du génie qui devine ce qu'il n'a pas appris. Vieira pense et fait penser.

Peu d'écrivains sont aussi capables de développer le talent et l'originalité. Il a une manière si neuve et si piquante de présenter les choses, qu'il nous entraîne dès les premiers mots. En même temps, il offre dans le développement de sa pensée tant de naturel et de spontanéité qu'il vous subjugue. Les Français du temps de Louis XIV lui trouvaient trop d'esprit et un style trop brillant. Un homme de goût, au dire de Niceron, se disait charmé de la beauté et de la vivacité d'esprit de Vieira. « Encore que sa manière ait je ne sais quoi *d'extraordinaire pour nous*, cela est réparé par tant d'ornements, que si je trouve en quelques endroits quelque chose qui m'étonne et me choque presque, parce que je n'y suis pas accoutumé, j'en trouve en récompense partout une infinité d'autres qui me donnent du plaisir et de l'admiration. Je suis persuadé qu'un lecteur qui se dépouillera de ses préoccupations, admirera non seulement l'abondance de l'érudition, mais aussi cette éloquence vive et brillante, cette imagination prompte et hardie, et ce grand nombre de rencontres heureuses qui s'y présentent partout en foule : aussi bien que cet usage de l'Écriture si naturel qu'elle semble presque avoir été faite pour l'auteur. Il ne pourra aussi refuser son estime à cet air facile et entrant, qui fait voir une même chose en tant de différents jours, que chacun y trouve ce qui lui plaît davantage (1). »

(1) Niceron, t. XXXVI, p. 289.

Jugement remarquable ! Il signale avec beaucoup de finesse ce quelque chose d'extraordinaire qui déconcerte d'abord, mais qui charme et ravit quand on s'est dépouillé de toute préoccupation.

Vieira s'adresse surtout à la raison et à l'imagination ; il possède le genre d'éloquence que nous admirons dans Bourdaloue et dans Démosthène, mais avec quelque chose de plus brillant. S'il n'a pas toute l'énergie du dernier, il a son raisonnement serré, cette force de logique qui pousse l'adversaire de retranchement en retranchement, et ne lui laisse ni trève, ni merci, qu'il ne soit rendu. Toutes les grandes qualités de l'éloquence, Vieira les possède, et pour être un orateur parfait il ne lui manque qu'un peu plus de sensibilité : il ne parle pas toujours assez au cœur et à la volonté.

Tous ses discours ne sont pas également attrayants. Il en est, et en certain nombre, où l'orateur prend à partie la cour, les grands, les ministres. L'auditeur qui veut qu'on s'adresse à son cœur et à sa raison, trouvera sans doute ici quelque chose à désirer. Mais pour le moraliste et l'historien, quelle jouissance délicieuse ne goûtera-t-il pas à lire ces mêmes sermons ! Quels tableaux, quelles peintures de mœurs ! Et dans ces portraits que d'esprit et de malice ! quel beau spectacle qu'un grand caractère aux prises avec les désordres de son temps ! Le génie d'ailleurs, comme les passions, est de tous les siècles et de tous les pays. Et à côté de ces applications personnelles et locales pour ainsi dire, il y a le champ toujours nouveau et toujours exploité du cœur humain ; il y a ces belles considérations éternellement vraies : sources sacrées auxquelles notre esprit ne peut s'abreuver sans se

sentir agrandi et fécondé! Avons-nous trop de ces maîtres de la parole qui font resplendir à nos yeux les sublimes clartés du beau? Avons-nous trop de ces orateurs sacrés, qui tirent des profondeurs du dogme les trésors de la morale chrétienne, de ces guides éloquents qui tracent dans les écritures un profond sillon de lumière? Et l'art de mettre l'esprit, le bon sens et l'imagination au service de la vérité, qui le posséda mieux que notre orateur? A tous ces titres, Vieira est donc un maître et un grand maître. On trouve à le lire plaisir et profit. Ne possède-t-il pas à un rare degré ce qui fait la perfection de l'homme et du chrétien, la raison et la foi? Dans Vieira la part de la raison est même si large, qu'on pourrait craindre que l'inspiration chrétienne ne disparaisse dans le flot de l'esprit humain. Mais attendez : bientôt la foi, par la voix de l'Écriture et des Pères, va parler un langage si touchant, qu'elle surnaturalisera en le dominant l'élément humain : tant le religieux orateur sait fondre en un tout harmonieux la nature et la grâce. Dans notre siècle rationaliste, nous voudrions que les mystères mêmes devinssent raisonnables. Vieira est de notre siècle : il est d'une clarté souveraine. Il nous appartient encore par le tour d'esprit, par l'imagination, par le pittoresque et l'imprévu.

Quant aux lettres, aux œuvres politiques, elles sont des modèles de rapidité, d'adresse et de bon goût. L'esprit net et précis de l'écrivain y brille d'un éclat tout particulier. Parmi les littérateurs portugais ils n'ont trouvé que des admirateurs.

L'ouvrage que Vieira mettait au-dessus de tous les autres, le *Clavis Prophetarum* n'a malheureusement pas été achevé. A la fin de sa vie, les plus hauts per-

sonnages attendaient comme un grand événement la publication de ce livre (1).

Un écrivain portugais, l'évêque de Viseu, regrette que Antoine Vieira n'ait pas *écrit l'histoire*. Ses talents, son activité, son goût prononcé pour les affaires, surtout pour les affaires politiques, semblaient l'appeler aux graves fonctions d'historien : les mêmes qualités qui font réussir les affaires servent ensuite à les raconter. César retrace ses expéditions en Gaule du même style dont il avait combattu, et plus d'une page des Commentaires brille de cette brièveté souveraine qui rendait compte d'une campagne en trois mots énergiques : *Veni, vidi, vici.* Les mémoires de Commines et de Montluc sentent leur homme rompu au maniement des grandes affaires, ou la valeur expérimentée d'un brave capitaine. Les gasconnades même dont le cadet de famille émaille ses pages, n'ôtent pas au récit son air de vérité, et elles sont un charme de plus. De quel usage n'auraient pas été pour Vieira ses belles qualités, la pénétration, la connaissance des hommes, la pratique des affaires et cet art si difficile d'écrire et d'exposer les faits dans un style clair et élégant? Ses sermons renferment des narrations : presque toutes sont de petits chefs-d'œuvre de brièveté intelligente, d'art et d'exposition. La même netteté, l'intérêt toujours saisissant, se remarquent également dans ses lettres, surtout dans ses relations des missions (2).

La paix conclue avec la Castille en 1668 assurait l'indépendance du Portugal. Tout semblait donc in-

(1) Voir à l'appendice la lettre du général à la reine de Portugal.
(2) Voir les missions d'Ibiapaba et des Nhéengaïbas.

viter Vieira à écrire l'histoire de la restauration portugaise, à enrichir sa patrie de la relation d'un des événements les plus intéressants des temps modernes. Il connaissait les négociations les plus épineuses, pouvait se procurer des mémoires, entendre lui-même de leur bouche les récits des principaux acteurs. S'il n'avait pas, ainsi que le comte d'Ericeira, l'expérience de la guerre, sa haute intelligence pouvait y suppléer, témoin le jour où il écrivait au secrétaire d'État son beau mémoire sur la manière de combattre la Castille. D'ailleurs, la guerre la plus difficile ne se faisait pas dans les plaines de l'Estramadure, mais plutôt dans les cours et les cabinets des princes, et, dans ce genre de guerre, Vieira était passé maître. Nous regrettons donc, nous aussi, que Vieira n'ait pas élevé un monument historique à sa patrie qu'il aimait tant. Que ne devait-on pas attendre de la sagacité de son esprit, pour deviner les calculs de la politique, apprécier les caractères et discerner les mobiles des actions? Il pouvait égaler l'immortelle concision de Salluste, s'il ne lui était pas donné de peindre avec les traits rapides et énergiques de Tacite. Qui sait même à quel point il se fût élevé dans ce sujet de prédilection? De l'auteur des *Annales* n'avait-il pas la finesse, le penchant à examiner les objets sous toutes les faces, à donner du relief aux moins importants? Ne partageait-il pas avec lui une des qualités les plus applaudies, ce qu'il appelait les *malices de Tacite*, cette veine satirique qui communique à l'histoire un si piquant agrément (1)?

(1) Voir Alexandre Lobo, ses œuvres, t. II, p. 342-344. Dans une lettre au comte d'Ericeira, Vieira semble s'être bien rendu compte des difficultés de cette histoire : « L'entreprise et la résolu-

Mais un point qui n'excita jamais ni critique, ni regret, c'est la magnifique élocution de Vieira toujours en rapport avec le sujet, facile et noble, claire et profonde, toujours riche, toujours pure, énergique et harmonieuse. Parfois, dit un critique, l'écrivain s'élève au-dessus de la langue, mais pour la soumettre à la force de ses pensées et conquérir de nouvelles richesses. Un autre littérateur, — continuons à citer les autorités, — ne tarit pas en éloges : il loue sans réserve la pureté de la phrase, une imagination féconde en pensées neuves, variées, vigoureuses et énergiques, les peintures vives et les brillantes descriptions; il conclut que Vieira doit être regardé comme un des maîtres les plus parfaits de la pure et belle langue portugaise (1).

Dans ses réflexions sur la langue portugaise, un philologue, érudit, Joseph Freire, est plus explicite encore.

« Vieira posséda dans un degré sublime la propriété, les délicatesses et l'énergie de sa langue. Il est, de l'avis commun des savants, le *classique* le plus autorisé. Dans l'usage personne n'hésita jamais à employer un mot, une phrase ou une expression qui se trouve dans ses écrits — on excepte à peine un ou deux mots que l'usage regarde comme vieillis. — Suivre toujours en tout la langue de Vieira, c'est l'infaillible moyen d'acquérir la pureté avec la connaissance des finesses de la langue portugaise (2). »

tion de Votre Excellence surpassent toutes les autres difficultés. Ce n'est pas seulement l'histoire du passé que vous voulez représenter à la postérité, c'est l'histoire contemporaine, ou peu s'en faut, de ceux qui vivent encore. » T. II, p, 112.

(1) Freire de Carvalho, *Premier essai sur l'histoire littéraire du Portugal*, p. 154.

(2) Ire partie.

Aucun classique, en effet, n'a tant écrit et sur des sujets si divers. Comment Vieira, élevé loin du Portugal, avait-il acquis cette richesse et cette admirable pureté de style? C'est un secret qu'il n'a pas jugé à propos de nous apprendre. Il nous dit bien que dans les maisons où il passa, il habitait plus la bibliothèque que sa chambre : *morador da libraria*. Mais ce moyen si efficace pour devenir un érudit, n'apprend pas d'ordinaire les mille finesses d'une langue. Aucun peuple, dit Lobo, un des meilleurs critiques portugais, ne posséda jamais dans les œuvres d'un seul homme un si riche trésor de langage propre et choisi.

Vieira n'emploie pas avec moins de grâce la langue familière que la langue polie; il parle la langue des affaires, celle de la cour, des arts et des proverbes, et comme il a traité mille sujets différents, on peut sans exagération affirmer que ses œuvres renferment avec un bonheur singulier tous les trésors de la langue portugaise (1). Tout est pur dans ses expressions, tout est clair et précis, et le grand dictionnaire de l'Académie loue avec raison *sa réserve à créer des mots*. Il n'a pas moins de discrétion dans l'usage des formes archaïques : modération bien méritoire dans un génie si hardi.

Les œuvres de Vieira sont un monument admirable de la langue, dit encore l'évêque de Viseu, et il ajoute ces mémorables paroles :

« Si notre langue venait à se perdre et avec elle tous nos ouvrages, à l'exception des Lusiades et des œuvres de Vieira, la prose et la poésie portugaises revivraient dans toute leur pureté native, dans toute la fraîcheur de leur riche abondance. »

(1) Lobo, *Discurso*, II, p. 351.

Vieira à côté de Camoëns ! chez un critique sérieux et impartial, l'éloge ne saurait aller plus loin. Arrêtons-nous ; nos lecteurs le voient, loin d'exagérer le mérite de Vieira, nous serions plutôt resté au-dessous de la vérité. Grand orateur (1), écrivain admirable, noble caractère passionné pour la justice, apôtre des nègres et défenseur des Indiens, Vieira a tous les titres à notre admiration et à la reconnaissance de sa patrie. Nous voudrions que sur la place publique de Saint-Louis et de Bélem, une statue fût élevée à ce grand homme. Les bras étendus vers le désert, il appellerait encore à la religion ces Indiens qu'il aima d'une tendresse si constante. Qui sait ? les sauvages du Matto-Grosso, qui bénissent encore son nom sous leurs arcades de verdure, seraient peut-être sensibles à cet appel, et viendraient comme jadis s'agenouiller aux pieds du *Grand Père*.

L'académie des sciences de Lisbonne a parfaitement compris ce qu'elle doit à Vieira, et elle élève à la gloire du grand orateur portugais un magnifique monument : elle prépare une édition complète de ses œuvres. En l'honorant elle s'honore elle-même. Puissions-nous voir bientôt ses généreux efforts couronnés de succès !

(1) Chose singulière ! les deux plus grands orateurs du Portugal, Antoine Vieira et Emmanuel de Sa, ont vécu et sont morts au Brésil, au dix-septième siècle. Il semble que ces belles contrées soient faites pour inspirer l'éloquence et la poésie. Vieira disait qu'on ne s'apercevait pas de son absence, lorsque le Père de Sa était en chaire.

FIN.

APPENDICE

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

I

De nos jours, les savants attachent avec raison une grande importance à la bibliographie. La bibliographie bien faite, n'est-ce pas déjà l'histoire extérieure d'un livre? Souvent, comme les hommes, les livres ont leurs jours de gloire et d'obscurité. Assister à ces revirements de l'opinion, considérer ces vicissitudes d'oubli et d'éclatante renommée ne manque assurément ni d'intérêt, ni d'instruction. Ce spectacle témoigne des goûts et des passions d'une époque.

On a fait le relevé des stations prêchées par nos grands orateurs, Bossuet, Bourdaloue et Massillon. Il serait fort à désirer qu'un bibliophile portugais dressât, par années, une liste des sermons que le Père Vieira donna dans l'Ancien comme dans le Nouveau Monde. La chose, je le sais, est assez difficile, notre orateur n'ayant guère, comme il le dit lui-même, prêché que des sermons de circonstance. Ses voyages, ses ambassades et ses missions ne lui laissèrent pas assez de loisir pour nous donner un cours suivi d'instructions. Nous trouvons partout des marques de son infatigable activité : mais peut-on affirmer, par exemple, qu'il

donna tel carême en telle ville, lorsque de ce même carême, il ne nous reste qu'un ou deux sermons? La chose, quelque probable qu'elle paraisse, n'est nullement certaine. Ainsi Vieira donna la station quadragésimale de 1638, à la Miséricorde de Bahia, pensons-nous, et cependant des trois sermons qui sont indiqués pour cette année, un seul est marqué, celui du quatrième jour de la deuxième semaine de Carême. De même de l'année 1640, il nous reste trois sermons ; deux portent cette indication : prêchés à Notre-Dame da Ajuda, Bahia ; c'est d'abord le sermon du quatrième samedi de Carême, puis le fameux discours pour le succès des armes portugaises contre la Hollande (le troisième est sur Notre-Dame d'O.). Eh bien! d'après ces indices seuls, nous inclinons à croire que Vieira prêcha encore le carême de 1640 à Bahia. Dès lors, il jouissait déjà, comme prédicateur, d'une grande célébrité. La célébrité oratoire ne s'acquiert pas par quelques pièces de circonstance. Il faut un certain nombre de discours pour l'établir. Aussi croyons-nous que Vieira donna à Bahia les deux carêmes de 1638 et 1640 ; les sermons mentionnés plus haut en sont de précieux indices. De 1633 à 1640 Vieira prêcha à Bahia et aux environs.

En 1643 quatre sermons ; celui de la nouvelle année devant la cour, et de saint Antoine à l'ouverture des Cortès.

1643. Sur la Toussaint et le *Mandatum*.

1644. Avent dans la chapelle royale, ainsi que la fête de saint Jean l'Évangéliste, en la fête du prince Théodose ; deux autres sermons aux fêtes de saint Pierre et de saint Jean-Baptiste. Vieira reçoit le titre officiel de prédicateur du roi.

1645. Deux sermons, sur le Saint-Sacrement, et pour le succès des armes portugaises contre l'Espagne.

1647-1649. Quelques sermons.

1650. L'Avent du moins le beau discours du 1er dimanche *Abrazado finalmente*, y fut prononcé, avec un sermon sur le *Mandatum*.

1651. Carême à la cour.

1652. Avent à la cour ; du moins le premier sermon : *Amen dico vobis.* Pour le Carême, nous voyons Vieira prêcher au commencement une mission à Torrès Vedras, et à la fin à Lisbonne.

1654. Carême à Saint-Louis du Maragnon : du moins trois sermons y furent donnés, dont un le cinquième dimanche de Carême.

1655. Carême à la cour. Cette station, une des plus belles, s'ouvre par le fameux sermon de la Sexagésime.

1656. Quelques sermons à Saint-Louis du Maragnon et à Bélem.

1657. Deux sermons à Saint-Louis sur saint Antoine et sur Notre-Dame de la Lumière, patronne du collège de la Compagnie.

1659. Sur saint Roque, lorsque la peste désolait les Algarves.

1662. Carême à la cour, et le fameux sermon de l'Épiphanie, où Vieira confond ses persécuteurs.

De 1663 à 1669, Lisbonne n'entend plus son orateur : il soutient sa lutte contre l'Inquisition.

1669. Pendant le Carême, il est entendu à la Miséricorde de Lisbonne, à la chapelle royale et à la cathédrale. Il prononce à Saint-Antoine le panégyrique de saint Ignace.

1670. Chapelle royale, et à Saint-Antoine des Portugais à Rome.

1672. Le jour des Cendres, à Saint-Antoine des Portugais. — 1673. Panégyrique du Bienheureux Stanislas.

1674. Carême à Saint-Pierre de Rome. Les cinq Pierres de la Fronde, devant la reine Christine. Sur les chaînes de saint Pierre, sur le Saint-Sacrement pendant le carnaval. Vieira ne parle plus désormais que dans les circonstances extraordinaires.

L'œuvre oratoire de Vieira se compose de deux cents sermons environ, plus que Bossuet. Il embrasse :

1° Un Avent composé de sept à huit sermons ;

2° Un Grand Carême ;

3° Le Petit Carême devant Christine ;

4° Cinq oraisons funèbres.

5° Nombreux panégyriques : les principaux sont ceux du bienheureux Stanislas, de saint Ignace et de sainte Isabelle.

6° Trois instructions domestiques aux novices et religieux de la Compagnie ;

7° Sermons politiques ;

8° Sermons satiriques ;

9° Sermons dogmatiques et moraux.

Chaque volume est suivi d'une table des textes de l'Écriture exposés dans les sermons.

Dire que les sermons de Vieira furent traduits en latin, en espagnol, en italien, en allemand, et quelques-uns en français, c'est donner une idée de la popularité dont jouirent de tout temps les œuvres oratoires du prédicateur portugais. Ils parurent dans tous les formats, depuis l'in-12 léger jusqu'à l'in-4° et au majestueux in-folio. La seule indication des œuvres de Vieira, avec les différentes éditions qui parurent en divers pays, occupe douze colonnes in-folio.

La grande édition des sermons en quinze volumes ne commença qu'en 1679. Toutefois un bon nombre furent imprimés bien avant cette époque. Pour ne citer que quelques exemples, le premier sermon prononcé devant Jean IV, le 1^er^ janvier 1642, parut la même année à Lisbonne chez deux éditeurs. Les années 1645 et 1671 le virent réimprimer, en attendant qu'il prît rang au tome II de l'édition complète.

Le sermon de saint Jean-Baptiste pour la profession de la sœur Marie de la Croix, fille du duc de Médina-Sidonia, eut trois éditions à Lisbonne et à Evora. Il en fut de même pour l'oraison funèbre de la fille du comte d'Atouguia, dona Marie de Ataïde, dame du palais. Le panégyrique de la reine Isabelle de Savoie fut prononcé le jour de sa fête, et imprimé à Lisbonne et à Sarragosse. Le 27 septembre 1684, Vieira fera l'oraison funèbre de cette princesse, imprimée à Lisbonne (1685) ; et le 16 décembre 1688, le discours d'actions de grâces pour la naissance du prince don Juan (Lis-

bonne, 1690; Madrid, 1691). Ces deux discours figurent au treizième volume de la grande collection sous le titre assez singulier de : *Palavra de Deos empenhada et desempenhada*, Parole de Dieu engagée et dégagée. Le panégyrique du Bienheureux Stanislas Kostka fut imprimé à Rome en 1675 avec celui du Père Général, Paul Oliva, et à Coïmbre, 1672 (1) (t. II des Sermons).

Cinq éditions du sermon sur saint Ignace eurent lieu à Valence, Rome et Milan. Enfin les cinq Pierres de la Fronde de David, si célèbres dans les littératures italienne et portugaise, parurent immédiatement en trois langues. L'auteur les traduisit lui-même en castillan, et le comte d'Ericeira en portugais. Ils parurent à Rome en 1676, et à l'imprimerie royale de Madrid en 1676 et 1678.

Cette seule énumération suffit, croyons-nous, pour juger de la célébrité qui s'attacha pendant cinquante ans à l'éloquence du Père Vieira. Ses discours après avoir ému les Portugais et les grands de Rome, allaient, dans de nombreuses traductions, porter les mêmes sentiments chez les étrangers, et jusque dans le cœur des ennemis de sa nation. La France avait les yeux fixés sur le Portugal, elle suivait avec intérêt toutes les phases de sa lutte, et assistait joyeuse au laborieux enfantement de sa restauration. Plusieurs des sermons que nous venons de nommer furent traduits en français, notamment ceux qui célébraient la reine Isabelle de Savoie.

(1) Erreur évidente de typographie sans doute; ce discours ne fut prononcé à Rome qu'en 1673, suivant la remarque du P. André de Barros, et non en 1674, ainsi que le porte par erreur l'édition des Sermons. Les savants Pères de Backer et Sommervogel me permettront de leur indiquer une petite erreur, dans leur beau travail bibliographique : Au n° 16, au sujet du sermon de saint Ignace, je lis : *prononcé en italien*. Autant que mes études me permettent d'en juger, le P. Vieira n'a donné qu'un sermon de saint Ignace, l'année qui suivit le jugement de l'Inquisition, en 1668, à Saint-Antoine de Lisbonne. N'aurait-on pas confondu avec le panégyrique du bienheureux Stanislas, prononcé en italien?

II

Assez souvent Vieira avait été sollicité de publier ses sermons. Vers 1680, don Pedro et le Général, Paul Oliva, redoublèrent d'instances, le dernier surtout, supérieur et ami de l'illustre religieux. N'avait il pas plus d'un titre pour obtenir cette faveur? Il le grondait amicalement de garder pour lui seul les trésors dont la Providence ne l'avait enrichi que pour les répandre. Il voulait qu'il publiât toutes ses œuvres, « les moindres comme les plus grandes, car il n'en est aucune où l'on ne rencontre de ces idées ingénieuses, ou de ces pensées fortes et sublimes qui ne naissent nulle part ailleurs que dans votre champ (1). »

Une autre amitié plus modeste devait avoir sa grande part dans l'édition des Sermons. Nous avons raconté, à la fin de la préface, comment un noble vieillard, le Père Soares, se fit secrétaire de son ami. C'est à lui, sans nul doute, plus qu'à tout autre, que nous sommes redevables de la grande édition ; si le Père Vieira se fût trouvé seul au milieu des affaires, le travail eût été interrompu, et eût-il été repris ou achevé, Dieu seul le sait.

Une édition vraie des sermons de Vieira s'imposait d'ailleurs comme une nécessité, ne fût-ce que pour mettre fin aux altérations qui les dénaturaient. Dès 1662, plusieurs volumes étaient imprimés à Madrid; mais la moitié au moins des discours n'était pas de Vieira, et les autres se trouvaient étrangement défigurés, ainsi que l'orateur s'en plaint dans sa préface.

En 1664, nouvel in-4° de Sermons variés. En 1678, paraissaient un second et un troisième volume qui annonçaient, l'un vingt-deux sermons nouveaux, et l'autre dix-huit. Les éditeurs de Madrid, on le voit, faisaient avec Vieira assaut de fécondité, un peu plus peut-être que lui-même ne l'eût

(1) Lettre du 12 sept. 1680.

désirés Une édition sans date, plus défectueuse encore, avait paru à Sarragosse. Ces éditions et toutes ces supercheries sont du moins une preuve évidente de la popularité dont jouissaient déjà les œuvres oratoires de Vieira.

Le premier volume avait déjà paru à Lisbonne en 1679, in-4°, avec une table des textes de l'Ecriture exposés dans les sermons. Le tome second vit le jour à Lisbonne également, en 1682. Dès lors, les volumes se succédèrent à peu près régulièrement d'année en année, jusqu'à la mort de l'orateur. Dans cette collection, les tomes V et VI sont spécialement consacrés à la Vierge sous le titre de Sermons sur le Rosaire.

De même le tome X est consacré à la gloire de l'apôtre des Indes sous le titre de *Xavier dormindo e accordado*, Xavier endormi et éveillé. L'orateur raconte les songes et la vie du saint missionnaire.

Le tome XIV qui a pour titre : *Œuvres posthumes*, ne fut publié qu'en 1710, avec plusieurs pièces curieuses réimprimées en 1852, parmi les *Cartas selectas*. André de Barros publia le tome XV intitulé : *Sermons variés et traités non encore imprimés du Grand Père Vieira;* il contient beaucoup de sermons de circonstance pour des succès, naissances ou morts de grands personnages.

Les œuvres oratoires se virent bientôt traduites en latin, en espagnol, en italien, en français et en allemand, c'est-à-dire à peu près dans toutes les langues de l'Europe.

Dès 1680, il paraissait à Madrid une seconde édition, mais correcte cette fois. Les plaintes de Vieira avaient produit leur effet : aussi les nouveaux éditeurs, pour satisfaire l'opinion publique, ajoutent-ils : *traduits de l'original, et avec son approbation*. Désormais l'édition espagnole suit pas à pas et reproduit l'édition portugaise. Un religieux de Saint-Bernard, San Lucas, prédicateur du roi, traduisit et publia, en 1688, deux beaux volumes sur les excellences et le pouvoir du Rosaire, sous le titre : *Marie rose mystique*. Cet ouvrage remarquable à tant d'égards, malgré son titre

un peu bizarre, dut avoir un grand succès. L'année suivante, nous le voyons réimprimé à Madrid dans le format in-folio. Signalons encore l'édition de Barcelone, 4 volumes in-folio, 1734. Malgré l'amour-propre national, les Espagnols ne se lassaient pas de reproduire dans toutes les formes les œuvres du grand orateur portugais. Nous oublions même la meilleure édition, celle de 1711-1715 en vingt volumes in-4° Cologne, si célèbre au seizième et au dix-septième siècle par ses belles éditions, devait payer tribut elle aussi à notre orateur. Deux éditions furent publiées en latin dans cette ville (1692, 1695 et 1727). C'étaient les cinq premiers volumes des sermons publiés à Lisbonne, traduits sous ce titre : *Admodum reverendi patris Antonii Vieira sermones selectissimi fœcunditate materiarum, sublimitate, subtilitate et acumine conceptuum admirabiles.*

Dès 1682, dans la capitale de l'Autriche, paraissait in-4 une version italienne faite sur l'espagnole : *Conciones variæ varietate inventionis admirabiles, sublimitate conceptuum singulares, nec non sacra eruditione sublimes, omnibus intelligentibus perutiles.* En 1703, parut un autre choix en trois volumes in-4°. Il contenait les sermons sur le Rosaire et sur saint François-Xavier.

Erudition, fécondité d'invention, finesse et sublimité de pensées, voilà les qualités qui avaient frappé les traducteurs; nous ne signalons pas les volumes de pensées tirées des œuvres de Vieira. En 1873, un nouveau choix de sermons a paru à Lisbonne (6 vol.). Dans ces dernières années on a dû réimprimer la grande collection des sermons : c'est du moins ce que j'ai cru comprendre en lisant certaines citations.

Rome, Naples et Venise mirent un égal empressement à imiter l'Espagne. Curieux phénomène ! les nombreuses éditions qui parurent en Italie étaient faites non de l'original portugais, mais sur la version espagnole. Cela s'explique et par l'immense étendue des possessions d'Espagne, et par son influence prépondérante en Europe. Dès 1663,

Rome avait, comme Madrid, son édition in-4° des sermon-de Vieira; une nouvelle parut en 1668. Venise fit plus encore : de 1673 à 1697, elle avait publié cinq éditions différentes. Le premier volume de la grande édition parut à Naples en 1688.

L'Allemagne vint beaucoup plus tard ; mais elle sembla vouloir se dédommager par le nombre et la rapidité de ses éditions. En 1840, *Sermons d'Antoine Vieira, apôtre du* Brésil, traduits pour la première fois de l'original portugais, par Germer, 4 volumes in-4°, Veissembourg.

De 1846 à 1853, nouvelle édition, 5 volumes, Regensburg.

En 1863, la même ville voyait paraître 10 volumes, et en 1871-1872, les œuvres complètes, 12 volumes in-8° : *Discours choisis sur les fêtes de la sainte Vierge*, par le recteur Kaulen, in-8°. Paderborn, 1856.

Et la France! J'ai honte de le dire, la France, de tout temps si sympathique au Portugal, la France qui l'aida dans sa restauration, n'a pas une seule traduction complète des sermons de Vieira. Elle fut cependant une des premières à admirer le grand orateur. Bien que le grand siècle le trouvât « trop brillant » au dire de Niceron, il rendait justice à ses rares qualités. Le P. Verjus, qui joua un rôle dans les tristes affaires d'Alphonse VI, traduisit quelques sermons politiques, afin de satisfaire la curiosité de la cour. A Versailles, on prenait un vif intérêt aux événements du Portugal, surtout Turenne et Condé. Niceron donne sur Vieira un bon article où l'illustre Portugais est bien apprécié. Puis le silence et l'oubli descendent sur lui. A la fin du siècle dernier ou au commencement de ce siècle, l'abbé Grégoire parle de notre orateur. Dans son histoire des confesseurs des rois; au milieu de plusieurs détails inexacts il jette ces paroles d'un grand sens : « *Vieira si peu connu en France, et dont les sermons et autres ouvrages sont dignes de l'être.* » Un charmant ouvrage allait le révéler à la France, ainsi que la littérature

portugaise. M. Ferdinand Denis, qui a si bien mérité du Portugal et du Brésil, avec le goût d'un artiste et l'enthousiasme d'un poète, citait quelques mots et des pages sublimes de Vieira ; en même temps le *Résumé* assignait au grand écrivain une place à part dans la littérature portugaise. Quelques années plus tard, Charles Magnin, dans le *Globe*, publiait un article bien senti sur Antoine Vieira. Et lorsqu'en 1843 il réunissait sous forme de *Causeries et Méditations*, ce qu'il avait écrit sur la littérature du Portugal, il plaçait Vieira en face de Camoëns, comme pour lui faire pendant, et, au prince des poètes, opposer le prince des orateurs et des écrivains portugais. En 1838 et en 1857, l'abbé Roquette publiait à Paris un choix de lettres très intéressant, comme tout ce qui est sorti de la plume de Vieira. Enfin, qui l'eût pensé ? c'est au fond d'une humble campagne de la Picardie, que le prédicateur des rois de Portugal devait trouver un traducteur. Un missionnaire français en Portugal, que la maladie condamnait au repos, avait été frappé de la force, de l'éclat et de l'originalité du prédicateur portugais. De retour en France, il mit à profit les loisirs du ministère paroissial, pour entreprendre une traduction des sermons, long et difficile travail, pour qui connaît Vieira et le génie de la langue portugaise. Grâce à une volonté opiniâtre, la traduction allait assez vite : elle s'achevait au bruit du canon de la bataille de Boves. Mais ne semblerait-il pas qu'il est dans la destinée du grand Portugais d'être traversé après sa mort, comme pendant sa vie? L'édition commencée en 1869 fut interrompue par nos désastres, et comme étouffée par les gémissements de la patrie (1). Un désaccord survenu entre les éditeurs est venu tout arrêter, et ce grand travail attend la main de l'architecte qui l'achèvera :

.....Pendent opera interrupta !

(1) Un premier essai paru à Bar-le-Duc, 1866, 2 vol., avait engagé à faire une édition complète. Elle est commencée et compte six volumes (Pélagaud).

Nous n'avons donc de traduits que quatre volumes in-12 édités à Lyon ; deux nouveaux volumes sur le Rosaire sont venus s'y joindre en 1875.

III

Les sermons, si considérables qu'ils soient, n'offrent cependant que la moitié environ des œuvres de Vieira. Ce n'est pas que cet orateur imitât ces écrivains dont la facile abondance couvrait invariablement, dit-on, tant de pages in-folio par jour. Jamais personne n'écrivit moins pour écrire. Tout était action chez Vieira, la pensée comme les écrits.

1° Nous devons signaler avant tout les lettres, ce monument si remarquable de la littérature portugaise. Elles ne parurent qu'en 1735-1746 en trois volumes in-4° ; les deux premiers volumes furent donnés par le fameux comte d'Ericeira. Un quatrième volume fut publié en 1827. Plusieurs grandes bibliothèques possèdent encore des autographes inédits.

2° *Historia do Futuro*. In-4°, 1718 et 1755 ; fut traduit en castillan par Santivanez.

3° Discours sur la comète qui parut à Babia le 27 octobre 1694.

4° *Clavis prophetarum* ou de l'empire parfait du Christ sur la terre ; in-folio. Cet ouvrage, ainsi que le Cinquième Empire, caressait les idées chimériques de grandeur que Vieira rêvait pour sa patrie.

5° Lettre du Père Vieira au provincial du Brésil sur les motifs qui lui ont fait quitter Lisbonne en 1652.

6° Rapport au Conseil ultra-maritime (ministère des colonies), sur les affaires du Maragnon (Lisbonne, 1678).

7° Relation de la mission de la Serra de Ibiapaba ;

8° Vœux relatifs aux difficultés qu'éprouvent les habitants de Saint-Paul au sujet de l'administration des Indiens

(Bahia, 1694). — Ces quatre mémoires importants furent avec plusieurs autres réunis par André de Barros, dans le volume in-4° des *Voces saudosas da eloquentia*, etc., *do Padre Ant. Vieira* (1736).

9° *L'art de voler*, *arte de furtar*, critique piquante de toutes les roueries politiques et diplomatiques, dans le genre des sermons satiriques de Vieira. Rien que par son titre, ce livre était déjà une piquante satire, puisqu'il portait : *Art de voler*, *miroir de fourberies*, *théâtre de vérités*... offert au Roi notre seigneur afin qu'il les corrige, *par le Père Antoine Vieira*, *plein de zèle pour sa patrie* (*zeloso da patria*). Amsterdam, Elzévir, 1652, in-4°.

Cette édition paraît postérieure au dix-septième siècle, et n'avoir été connue qu'en 1754. On vit s'élever un long débat sur l'authenticité de cet ouvrage. Dans un écrit anonyme, le Père François-Joseph Freire établit que cet ouvrage ne pouvait être de Vieira. Un inconnu qui se disait François Xavier des Séraphins soutint dans une dissertation que les arguments de Freire étaient faux. Malheureusement il commettait des fautes de grammaire jusque dans le titre de son ouvrage. La victoire était facile.

Freire répliqua, et dans son *Vieira défendu*, pulvérisa la plupart des raisons de son adversaire. Depuis lors, il fut reçu parmi les critiques que Vieira ne pouvait être l'auteur de l'*Arte*. Cela n'empêcha pas l'ouvrage de courir sous son nom. Un décret de l'Inquisition espagnole à la date de janvier 1755, le prohiba en le déclarant faussement attribué à Vieira. On pouvait s'y tromper, tant l'habile faussaire avait su imiter heureusement le style et le tour de phrase du célèbre écrivain, reproduisant sa vivacité, sa correction, sa facilité et jusqu'à son élégance.

L'imitation même indiquait dans l'auteur un talent peu ordinaire, un esprit pénétrant et une grande expérience des affaires administratives et financières de son époque. Les chapitres, semés de récits et d'anecdotes pi-

quantes, sont pleins de charme ; le sel s'y fait sentir jusque dans les titres. *L'art de voler est très noble. — Comment on peut voler au roi vingt mille cruzades à titre de service, et lui en demander vingt mille autres.*

L'*Arte* compta jusqu'à cinq ou six éditions. Les deux meilleures sont celles d'Amsterdam et de Londres, 1744. Lisbonne en vit paraître deux de 1820 à 1829, et Rio une autre avec portrait de l'auteur et cette épigraphe : *ære perennius.*

10° Les *Notitias reconditas*, ou Mémoire présenté au pape sur les abus et la procédure de l'Inquisition, etc. Cet ouvrage fut réimprimé vers 1820.

11° Rhétorique sacrée ou *Arte de pregar*, in-4°,1745.

Parmi les nombreux manuscrits de Vieira, nous ne citerons que les suivants : 1° *Parecer politico*, plus connu sous le nom de *Papel forte* qu'il a gardé de l'histoire. C'était son opinion sur la question de la paix ou de la guerre avec la Hollande, pour la possession de Pernambouc ; — 2° De la manière d'administrer les Indiens dans le grand Para ; — 3° Avis sur les affaires du Brésil, 14 mars 1647 ; — 4° Instruction et réponse sur l'affaire de Naples ; — 5° Politique du diable ; — 6° Avis que Vieira mande de France au roi Jean IV ; — 7° Description de Lisbonne, du Maragnon ; — 8° Toute une série de mémoires en faveur des Juifs, pour les conserver dans le royaume, les défendre et modifier les procédures du Saint-Office à leur égard ; — 9° Mémoire à Don Pèdre II, au nom des habitants de la *Serra da Estrella*, au sujet des impôts qu'on voulait établir ; — 10° Informations sur la manière dont furent pris et jugés les Indiens en l'année 1655 (14 chapitres avec notes).

Nous ne parlons ni du catéchisme indien en six langues, ni des formulaires pour administrer le baptême aux sauvages, pas plus que des commentaires sur Sénèque, le Cantique et les livres historiques de la Bible.

11° Apologies latines en deux parties.

12° Vers latins et portugais.

13° Épithalame à la reine d'Angleterre, Dona Catherine (quatre-vingt-trois vers).

Arrêtons-nous : l'imagination est effrayée de ces prodigieux travaux. A voir ses écrits, on croirait que Vieira a passé sa vie loin de l'action, dans le silence du cabinet ; à considérer ses immenses travaux dans les deux mondes, on dirait qu'il n'a jamais écrit. En présence de cette infatigable activité, nous rougissons de notre paresse, nous rougissons surtout du dédain que nous avons trop longtemps montré pour une littérature qu'honorent de tels écrivains.

Note de la page 100 (ch. VI), *sur l'objet des ambassades de Vieira.*

Voici l'extrait de la minute trouvée dans les papiers de la maison de Niza; Tullio ne doute pas de son authenticité. Faite probablement par un avocat, elle est adressée au prince régent, Don Pedro.

« Le marquis de Niza représente à Sa Majesté que, se trouvant pour la première fois ambassadeur ordinaire en France, il vit paraître en ce royaume le Père Antoine Vieira, avec une instruction tout entière de la main du secrétaire d'État, Vieira da Sylva. Sa Majesté m'ordonnait d'aller trouver le cardinal Mazarin, et de lui dire que Sa Majesté aurait pour agréable de marier avec mademoiselle de Longueville le prince Théodose, de glorieuse mémoire. La princesse pourrait amener aussitôt avec elle le duc, son père : Sa Majesté lui laisserait le gouvernement du royaume, jusqu'à la majorité du prince, tandis qu'elle-même passant au Brésil avec la Reine et les Infants, y prendrait le titre de roi. En achevant de lire cette instruction, je répondis au même Père Antoine Vieira que lui, vassal, ne pouvait livrer le royaume de Portugal aux Français, et que

je me couperais les mains plutôt que de signer un tel traité. Cette instruction se trouvait à la secrétairerie d'État, où doivent être également les lettres que j'écrivis à ce sujet; l'évêque de Leiria le marque clairement, dans la réponse qu'il ajouta à la marge de l'écrit ci-joint.

« Quel service le suppliant rendit en cette occasion, on le voit facilement. Sa Majesté, passant au Brésil, livrait le Portugal aux Français, et, le prince Théodose venant à mourir, comme il mourut en effet, le royaume eût sans doute appartenu aux Français, et nous n'aurions pas le bonheur de voir Sa Majesté lui succéder dans ses possessions du Brésil. »

Le reste est une supplique (Voir Lisboa, p. 719).

Note sur le Papel forte, *p.* 110 (ch. VI).

Le meilleur moyen de connaître l'inégalité des forces, c'est de les mesurer. Comparons donc celles de la Hollande avec les nôtres. Il y a plus de sécurité à le faire ici qu'en campagne. Les Hollandais ont en Hollande quatorze mille navires; nous, en Portugal, nous en avons cent cinquante. Les Hollandais possèdent dans l'Inde plus de cent navires de guerre de vingt-quatre à cinquante pièces; nous, dans l'Inde, nous n'en possédons pas un seul. Les Hollandais ont au Brésil plus de soixante navires, dont un bon nombre très forts; nous au Brésil nous en avons six; encore les avons-nous? Les Hollandais sont aujourd'hui affranchis du pouvoir de l'Espagne, et nous, nous avons la puissance de l'Espagne contre nous. Les Hollandais n'ont aucun ennemi en Europe, et nous aucun ami. Les Hollandais ont rassemblé dans leurs provinces les richesses du monde entier; nous, en public et en particulier, nous sommes aussi pauvres qu'on le sait, et le devenons chaque jour davantage. Les Hollandais comptent plus de deux cent mille marins, et nous, dans tout le Portugal, quatre mille. Les Hollandais ont, pour nous faire la guerre, toutes les nations du Nord;

nous, sans parler de la diversion de la Castille, nous ne sommes pas même unis pour leur résister.

Les Hollandais peuvent tirer de leur pays, en très grande quantité, les équipages et ce qui est nécessaire à la guerre ; et nous, nous n'avons que ce *que nous leur achetons à eux-mêmes ou à d'autres par leur entremise.* Les Hollandais possèdent, à Pernambouc et au Récif, des magasins qui peuvent soutenir la guerre plus de vingt ans, n'arrivât-il rien de la Hollande. Nous, nous n'avons dans nos conquêtes aucun approvisionnement pour la marine, et pour la guerre nous devons nécessairement en faire chaque année, ou, pour mieux dire, chaque mois. Les Hollandais ont quantité d'artillerie et d'engins de guerre, et, ce qui vaut mieux, de bons capitaines et des officiers élevés à l'école de la guerre, et formés par tant d'années d'expérience. Nous, encore que pour la campagne du Brésil nous ayons de bons soldats pour le siège des places et la défense des forteresses, nous ne possédons ni capitaines, ni officiers d'expérience ; et pour la guerre maritime, notre armée n'a que la valeur et la science qui se peuvent acquérir sur nos caravelles.

Enfin les Hollandais ont pour eux leur industrie, leur activité, la passion des richesses, leur dévouement au bien public. A tout cela nous n'avons à opposer que la désunion, l'envie, la présomption, la négligence de gens continuellement occupés de leurs intérêts particuliers.

Telle est, Seigneur, la vérité que l'expérience ne m'a que trop fait connaître et déplorer souvent avec des larmes amères... Lorsqu'il y a une telle différence entre le Portugal et la Hollande, la raison et la foi même nous enseignent à embrasser et à choisir comme les meilleurs les moyens pacifiques... Les personnes qui ont le plus d'expérience de nos colonies et de la guerre avec la Hollande sont presque toutes d'avis que la paix offre plus de sécurité et s'impose nécessairement, sous peine de perdre sans retour les colonies et tout le reste avec elles.

Que les votes, Seigneur, tirent leur autorité de leur poids plutôt que de leur nombre. Ceux-là mêmes qui inclinent aujourd'hui pour la guerre étaient, pour la plupart, d'un avis différent il y a peu de jours. Les conseillers assez nombreux qui tiennent pour la paix ne sont pas les moins expérimentés. Tous ont changé d'opinion. Votre Majesté doit plutôt s'en tenir à leur premier avis, qu'au second; le premier était fondé sur l'expérience et la raison; le second n'a changé qu'à la nouvelle d'un succès presque miraculeux, sur lequel nous ne devons pas compter. Les miracles, il est toujours plus sûr de les mériter que de les attendre; y compter, encore qu'on les mérite, c'est tenter Dieu.

Pour l'amour de Dieu, de Sa Majesté et de la patrie, je demande à tous ceux qui liront ce mémoire, qu'après avoir bien considéré la grandeur, l'importance et l'étendue de nos colonies, ils songent aux moyens d'y porter à temps un secours efficace.

Note sur Joseph Anchiéta, p. 231 (ch. xi).

L'ouvrage d'Anchiéta est un poème historique qui embrasse toute la vie de Notre-Dame, depuis sa Conception jusqu'à son Assomption. Si le plan laisse à désirer et n'a pas les libres allures du poème épique, la poésie est pure, correcte, élégante, semée de belles et ingénieuses pensées. L'ensemble révèle de riches facultés poétiques, une grande érudition classique et une profonde connaissance de l'Écriture et des Pères. Qu'on songe que le poète n'était pas assis au milieu d'une riche bibliothèque, mais prisonnier chez les Tamoyas. Il n'avait que son doigt et le sable du rivage, avec son imagination et sa piété pour l'inspirer. C'était assez pour produire une œuvre remarquable.

Voici en quels termes il exprime son désir du martyre et aborde l'exorde :

Sæpius optavi, Domino inspirante, dolores
Duraque cum ipso funere vincla pati;

At sunt passa tamen meritam mea vota repulsam;
Scilicet heroas gloria tanta decet.
Eloquar, an sileam, sanctissima Mater Iesu?
Non sileam? Laudes eloquar ante tuas?
Mens agitata piis stimulis hortatur amoris
Ut dominæ cantem carmina pauca meæ.
Sed timet impura tua promere nomina lingua
Quæ sordet multis contemerata malis.

Ces vers ne manquent ni de grâce, ni de facilité. J'en trouve d'autres tout empreints de grandeur et de majesté, dans la belle prière que Marie adresse à son fils nouveau-né.

O Deus omnipotens, vasti quem machina mundi
Auctorem ac Dominum prædicat esse suum,
Cujus inaccessum tenet ingens gloria lucem,
Cui velut innatus lumen amictus inest;
Quem nequit immenso comprendere corpore mundus
Conclusit ventris te brevis arca mei
Egressusque meæ tenet e penetralibus alvi,
In vili recubas, lux mea, nate, solo?
Nonne tua ingentem manus inclyta condidit orbem?
Nonne polus Domino servit uterque tibi?
Cur tibi tam vilem nascenti deligis ædem,
Regia cur ortum non capit aula tuum?
Tu cœlum stellis, variis animalia villis
Induis et viridi gramine pingis agros.

Mais c'est surtout dans la dernière partie, la plus belle du poème, que Anchiéta donne un libre essor à son enthousiasme religieux. Les souffrances du Sauveur, les douleurs de sa sainte Mère ont rempli son âme de mélancolie. Est-ce la délicatesse du sentiment, est-ce la fraîcheur de la poésie qu'on respire dans ces vers? Au suave parfum qui s'en exhale, on les dirait écrits avec les larmes d'un cœur tendre et pieux.

Mens mea, quid tanto torpes absorpta dolore?
Quid stertis somno desidiosa gravi?
Nec te cura movet lacrymabilis ulla parentis,
Funera quæ Nati flet truculenta sui,

Viscera cui duro tabescunt ægra dolore,
Vulnera dum præsens quæ tulit ille videt.
In quocumque oculos converteris, omnia Jesu
Occurrent oculis sanguine plena tuis.
Respice, ut æterni prostrato ante ora Parentis
Sanguineus toto corpore sudor abit;
Respice, ut immanis captum quasi turba latronum
Proterit, et laqueis colla manusque ligat;
Respice, ut ante Annam sœvus divina satelles
Duriter armata percutit ora manu.

Le poème se terminait par des hymnes en l'honneur de la Vierge, pour les différentes heures du jour. Les Indiens les chantaient dans les églises lorsqu'ils se réunissaient pour les prières. Quel beau spectacle offrait ce peuple adouci et civilisé par les chants d'un pauvre missionnaire! L'idéal rêvé par les poètes païens était ici atteint et dépassé.

Dans une vie si active, Anchiéta sut trouver le temps de composer des ouvrages très utiles à sa patrie d'adoption. Sa grammaire brésilienne, malgré sa brièveté, est encore des meilleures. Les vies des religieux de la Compagnie de Jésus, dont la bibliothèque de Rio de Janeiro possède le manuscrit, faisaient connaître les premiers missionnaires du Brésil, et donnaient d'intéressants détails sur ces contrées. Une dissertation sur l'histoire naturelle, publiée en 1812 par l'académie des sciences de Lisbonne, renfermait de curieuses recherches et une analyse si substantielle des objets qu'il énumérait, qu'un célèbre naturaliste français, Auguste de Saint-Hilaire, dans son admiration, proclama Joseph Anchiéta un des hommes les plus extraordinaires de son siècle.

Dans une vie si pieuse et si occupée, la poésie tenait aussi une grande place, parce que la poésie élève l'âme à Dieu. La résidence où se trouvait Anchiéta était sur une petite éminence. La vue s'étendait de là sur les campagnes et sur l'Océan, qui venait briser ses vagues sur une plage immense. Dans sa dernière maladie, le saint religieux fit placer son lit en face de la mer. Le silence et la magnificence

de la nature pénétraient ses sens et son âme d'une muette admiration. De temps en temps, il se faisait lire quelques endroits des *Confessions* de saint Augustin et de saint Basile. Le premier surtout le charmait, soit qu'il compare les vagues qui viennent battre le rivage à la prière qui va battre le sein de Dieu, et solliciter en gémissant sa miséricorde; soit qu'il s'écrie dans son enthousiasme : « Comme ceux qui dorment dans un navire sont portés au terme de leur voyage, ainsi dans la carrière de la vie nous sommes tous entraînés d'un cours continuel et insensible à notre fin dernière. Vous êtes à dormir, et voilà que le temps vous échappe : vous êtes à veiller et à méditer, la vie ne vous échappe pas moins, vous passez avant toutes choses et laissez tout derrière vous. » De Bahia, de Rio, de San-Vicente et de Porto Seguro, ses frères vinrent par mer voir une dernière fois le saint religieux. Les Indiens et les Portugais accoururent en foule. Sa mort et ses funérailles furent un triomphe.

Résumé du discours pour la fête de la reine Isabelle de Savoie, p. 313 (ch. XIII, fin).

Il s'agissait de prononcer un discours d'actions de grâces pour la fête de la reine; circonstance délicate à cause des événements qui venaient d'avoir lieu. Vieira ne savait guère biaiser; il aborde son sujet avec sa franchise ordinaire. Les calamités qui pesaient sur le Portugal, il les réduit à trois : la guerre, le mariage, le gouvernement. Dans la guerre, le peuple était affligé; en l'affaire du mariage la succession au trône était désespérée; dans le gouvernement la souveraineté était avilie, et pendant ces trois épreuves critiques, le royaume tout entier se trouvait en péril et sur le penchant de sa ruine.

Dans la première partie, le talent de l'orateur pouvait se déployer à l'aise. Aussi emploie-t-il les plus brillantes

couleurs pour peindre la beauté de la paix et les horreurs *de la guerre*, « *cette calamité composée de toutes les calamités.* »

« La guerre, dit-il, est ce monstre qui se nourrit de la fortune, du sang et de la vie des hommes, et qui est d'autant moins rassasié qu'il dévore et détruit davantage. La guerre est cette tempête, cet ouragan qui, éclatant sur la terre, ravage les campagnes, dévaste les maisons, les châteaux, les forteresses, les villes et parfois en un moment jette par terre des trônes et des monarchies entières ! »

Dans la lutte de Jacob avec l'ange, dans celle des Machabées contre les rois de Syrie, Vieira trouve l'image de la lutte acharnée du Portugal contre l'Espagne. Et il montre tout ce que cette paix eut de soudain, d'inespéré, de glorieux pour le Portugal, demandée par l'Espagne elle-même. La reine Isabelle de Savoie était, on le sait, parente de Turenne. A la prière de ce dernier, Schomberg était passé en Portugal. Après plusieurs défaites, l'Espagne fatiguée reconnut enfin l'indépendance de la nation portugaise.

« Déjà le lion d'Espagne a déposé sa férocité, déjà le serpent portugais a déposé son venin ; déjà dans nos campagnes, au milieu de l'allégresse publique, le fer des batailles est changé en socs de charrue ; déjà il y a maintes places fortes où les machines de guerre ont été brûlées en feux de joie, et ce sont là des effets moins de la paix que de sa beauté : *in pulchritudine pacis*, parce que cette paix est belle pour l'Espagne et belle pour le Portugal, belle pour Jacob, belle pour l'ange. »

Mais comment traiter la deuxième calamité en présence de la reine? C'était un point bien délicat, sinon impossible. Au talent rien n'est impossible. Un texte de saint Paul et une comparaison tirée de l'art des agriculteurs permettent au panégyriste d'expliquer sa pensée. Lorsqu'il s'agit de greffer, le procédé le plus naturel et le plus sûr, c'est que la greffe et le tronc soient de la même plante. S'inspirant de la pensée de l'apôtre : « Si la branche de l'olivier sauvage,

dit-il, greffée sur l'olivier franc, donne du fruit, conbien ne sera pas plus fructueuse encore la branche de ce même olivier franc greffée sur son propre tronc?

Cette théorie de saint Paul s'applique tout à fait à notre cas. La première souche du tronc royal de la dynastie portugaise, ce fut le comte Don Henrique, père de notre premier roi, Don Alphonse, neveu de Robert et petit-neveu de Hugues Capet, tous deux rois de France. Rien donc n'était plus naturel et mieux fondé, que d'aller chercher la greffe la plus généreuse de l'arbre royal de France, afin que cette greffe et la racine fussent du même tronc. En cela fut l'à propos du choix ; mais l'erreur, ce fut d'unir la greffe au rameau desséché et tari, quand on eût dû l'unir au rameau vert et fécond....

« Le jour où le couple royal fit son entrée solennelle en nos murs, celui qui du haut de ces montagnes eût contemplé ce spectacle grandiose, eût pu dire en pleurant sur Lisbonne, comme autrefois Jésus-Christ sur Jérusalem : *Si cognovisses et tu quæ ad pacem tibi.* O cité aveugle qui te réjouis et triomphes si mal à propos, ouvre les yeux ! vois quel est l'objet de tes solennités, de tes fêtes et de tes applaudissements. Tu solennises ce que tu crois la vérité, et ce n'est qu'illusion ; tu fêtes ce que tu crois l'espoir de la succession, et ce ne sera qu'une déception ; tu applaudis à ce qui te paraît un mariage, et c'est une nullité. Tu t'inclines devant ce char du soleil, dans la pensée que le soleil va bientôt renaître, et tu ne vois pas que ton couchant n'a pas d'orient. Oh ! si aujourd'hui tu savais ce que tu sauras plus tard, comme aussitôt ces vêtements de joie se changeraient en vêtements de deuil, et les arcs de triomphe en catafalques et en mausolées : car ces mêmes noces que l'on célébrait pour les rois présents étaient les obsèques des rois futurs..... La vie des royaumes, ajoute l'orateur, c'est la succession des rois. Celle ci fait-elle défaut, les royaumes meurent ; est-elle rendue, ils ressuscitent. De là vient que le Portugal, au commencement et

à la fin de cette grande année, se vit en deux situations bien différentes. Au commencement de l'année, il était mort par suite de la stérilité ; à la fin de l'année il était ressuscité en vertu de la succession (1). »

Bien que Vieira fût en prison à l'époque de la déchéance d'Alphonse VI, il ne pouvait ignorer que la nouvelle union de la reine avec Don Pedro était entachée d'une foule d'irrégularités. Aussi se hâte-t-il d'ajouter : « La bénédiction de Dieu suppléait à ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans les formes d'un mariage si précipité, parce qu'il était nécessaire à l'État..... A Rome l'affaire se traita, en France elle s'expédia, en Portugal elle s'est conclue, et dans le ciel elle a été ratifiée. »

Nous n'oserions pas affirmer avec l'orateur que la reine, en fuyant du palais, obéit à sa conscience plutôt qu'à l'horreur que lui inspirait son hideux époux. Mais les panégyristes ne s'astreignent pas toujours à une rigoureuse vérité .

Pour expliquer la troisième calamité du Portugal, celle du gouvernement, Vieira recourt à un tableau complètement muet, aux quatre figures mystérieuses du char d'Ezéchiel. « Là ces corps traînaient le char de la gloire de Dieu ; ici, ils traînent aussi le char des gloires du Portugal : car on ne peut nier qu'en ce temps-là même le royaume n'ait obtenu de brillants succès, le gouvernement était aussi déplorable pour ceux du dedans par l'abus des lois, qu'il était redoutable à ceux du dehors par la gloire de ses armes (2). »

Mais cet étrange composé d'homme et d'aigle, de lion et de taureau, avait les effets les plus contraires, laissant l'empire tour à tour à la lumière et aux ténèbres, à la raison et à la passion, à la justice et à la violence, ou pour mieux dire, à la santé et à la maladie.

Mais Dieu vint en aide aux Portugais : et la capacité de don Pedro suppléa à la maladie de son frère, de même que

(1) *Ibid.*, ch. III.
(2) *Ibid.*, ch. IV.

son désintéressement éclata dans l'exercice du pouvoir. Il ne voulut jamais accepter que le titre de Régent.

« Voyez combien de fois et à quels titres il fut appelé à la couronne. Une première fois il fut appelé par suite de l'incapacité du titulaire : *veni;* une autre fois il y fut appelé par suite de l'abdication, *veni;* une troisième fois il y fut appelé par le suffrage de tous les États du royaume : *veni;* mais demandé, pressé tant de fois et à tant de titres, il n'a jamais consenti à présenter son front à la couronne, ni à prêter l'oreille à une voix si douce et à une parole si enchanteresse que celle-ci : *coronaberis* (1). »

L'orateur ne perd point de vue les intérêts du royaume, si divisé jusque là, et en terminant il émet trois vœux. A l'amour des Portugais il demande l'union et un dévouement sincère à leur prince. La reine remplira l'office d'Esther, suggérant avec un doux empire des conseils de clémence et de bonté. Le régent enfin retracera dans le gouvernement les belles qualités de Jean IV, ainsi qu'il se l'est souvent proposé. L'orateur paye en terminant un tribut de reconnaissance à la mémoire de ce prince. On nous pardonnera de ne citer que les dernières lignes.

« Jean IV savait régner, parce qu'il savait dissimuler ; et il règna parce qu'il ne dissimula pas. La seule chose qu'il avait à cœur de montrer en lui, c'était la justice ; il se disait justicier, il n'était que juste. Sévère pour les coupables, impartial pour les plaideurs, il était pour les ministres un maître, pour les Portugais un père, pour tous un roi. »

(1) *Ibid.*, ch. IV.

Extrait du cinquième discours sur les Pierres de la Fronde.

Cette partie considérable du chapitre troisième donnera mieux que tout le reste une idée du genre de ces sermons.

L'objet de cette espérance (chrétienne) étant tout céleste et éternel, il semble qu'il ne saurait être plus pur qu'il n'est. Quant aux espérances de ce monde, elles ont toutes à se purifier, car toutes étant terrestres et temporelles, si haut qu'elles élèvent leur vol, elles sont toujours obscurcies par les vapeurs de la terre et troublées par les vicissitudes du temps. Toutefois, pour rester dans la limite de notre sujet, ce que nous avons à faire, ce n'est pas de comparer entre elles les espérances de la terre, ni l'espérance de la terre avec celle du ciel, mais bien de chercher en celle-ci ce qu'il y a de plus pur : *Limpidissimos lapides.* Telle est la difficulté présente ; elle l'emporte sur celle qui précède, autant qu'il y va de la terre au ciel. Néanmoins, je dis que dans ce même ciel, et à l'égard des biens qu'il renferme, il peut y avoir deux espérances, toutes deux pures : mais l'une plus pure ou plus généreuse et plus héroïque que l'autre. Et quelles sont ou peuvent être ces deux espérances? allons au ciel. Dans la félicité du ciel, — laquelle est l'objet de l'espérance, et, comme définissent les théologiens, un parfait assemblage de tous les biens, — il n'y a pas seulement le bien infini et incréé, qui est Dieu, il y a aussi beaucoup d'autres biens créés, presque divins et très dignes en eux-mêmes d'être désirés et estimés au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. A la vue de tous ces biens, que fait l'espérance? si elle n'est que pure, elle espère Dieu, et en même temps tous les autres biens ; mais si elle est très pure, elle ferme les yeux à tous les autres biens, si célestes et si surnaturels qu'ils soient, et elle ne voit et n'espère que Dieu seul. Telle est l'espérance pure

et héroïque : dans la béatitude céleste n'espérer de Dieu que Dieu seul.

Le prophète Jérémie, parlant de l'espérance en Dieu, s'exprime ainsi : *Bonus est Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti illum* (1). Dieu est bon pour ceux qui espèrent en lui, et pour l'âme qui le cherche. Par ces paroles, le prophète distingue deux modes ou deux degrés d'espérance, et met une grande différence entre espérer en Dieu et chercher Dieu : *sperantibus in eum, animæ quærenti illum.* Celui qui, en espérant en Dieu, veut ou désire plus que Dieu, espère en Dieu, mais ne cherche pas Dieu; tandis que celui qui, dans son espérance, ne veut et ne désire de Dieu d'autre bien que Dieu lui-même, celui-là seul cherche Dieu. Et pour bien voir que ce mode d'espérer est le pur, l'héroïque, écoutez une observation de saint Bernard. Ce grand docteur observe et nous fait observer que, quand le prophète propose le premier mode d'espérance, il parle au pluriel et du grand nombre, *sperantibus in eum* ; mais quand il distingue le second mode, il parle au singulier et d'une seule âme : *animæ quærenti illum. — Ipsam numeri discretionem prudenter adverte. Sperantes pluraliter dixit; quærentem eum singulariter.* Et pourquoi le prophète change-t-il le nombre et passe-t-il de la multitude à l'unité, quand il distingue une espérance de l'autre? C'est parce que espérer en Dieu, et vouloir de Dieu autre chose qui ne soit pas Dieu ; espérer en Dieu et chercher en Dieu, non seulement Dieu, mais soi-même, c'est là l'espérance vulgaire, celle du grand nombre, *sperantibus in eum* ; mais espérer en Dieu, et ne vouloir de Dieu que Dieu lui-même ; espérer en Dieu, et ne rechercher ni soi-même ni aucun autre bien, mais uniquement Dieu : voilà l'espérance pure et héroïque, et tellement rare qu'à peine en ce monde il se trouve par-ci par-là une âme qui la possède : *Animæ quærenti illum.* Voyez le beau commentaire de saint Bernard : *Quod singularis sit pietatis, sin-*

(1) Thren. III, 25.

gularis gratiæ, singularis perfectionis, non solum nihil sperare nisi ab eo, sed nihil quærere nisi eum. Le prophète parle d'une seule âme et non de plusieurs, il parle au singulier et non au pluriel, parce que ne pas chercher en Dieu plus que Dieu seul, ne pas espérer du souverain bien autre chose que ce souverain bien, c'est la grâce singulière, la perfection singulière, la pureté singulière de l'espérance; et l'âme qui espérera ainsi sera singulière et unique comme le Phénix : *animæ quærenti illum, quærentem eum singulariter.*

Et pour que ce témoignage si imposant ne soit pas unique, confirmons le *singulariter* de saint Bernard par un autre *singulariter* de David. *Singulariter in spe constituisti me* : moi, dit le plus éclairé et le plus humble des prophètes, en tous les autres dons de Dieu, je puis être inférieur à beaucoup et même à tous, mais en la vertu d'espérance, le Seigneur m'a élevé à un degré si sublime, qu'il m'a rendu singulier et unique entre tous : *singulariter in spe constituisti me.* Et en quoi consista la singularité de l'espérance de David? Par hasard, David fut-il unique dans son espérance en ce que, tout en étant aussi vaillant capitaine, il plaçait son espérance non en sa lance ou son épée, mais en Dieu : *Non enim in arcu meo sperabo, et gladius meus non salvabit me* (1)? Fut-ce par hasard en ce que, étant si saint qu'il se savait être, il attendait le salut non de son propre mérite, mais de son espérance : *Custodi animam meam quia sanctus sum, salvum fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te* (2)? Fut-ce par hasard en ce que, poursuivi par deux rois, l'un grand ennemi, parce qu'il était son rival, l'autre plus grand ennemi encore, parce qu'il était son propre fils; jamais il ne redouta ni leur haine, ni leur puissance, parce qu'il se confiait en Dieu beaucoup plus puissant : *In Deo speravi,*

(1) Ps. XLIII, 7.
(2) Ps. LXXXV, 2.

non timebo quid faciat mihi homo (1)? Fut-ce par hasard en ce que son espérance, se fondant sur les promesses divines, allait encore au delà et espérait plus que Dieu n'avait promis : *In verba tua supersperavi* (2)? Enfin, par hasard, fut-ce en ce que, ayant commencé dès ses premiers pas dans la vie à espérer en Dieu, *tu es spes mea ab uberibus matris meæ* (3) ; même après sa mort et sa sépulture, il espérait encore : *insuper et caro mea requiescet in spe* (4)? Grands et vraiment héroïques furent de la part de David ces actes d'espérance ; néanmoins ils ne furent pas uniques, car, bien qu'ils ne se retrouvent en personne réunis tous ensemble, ils se rencontrent en d'autres, séparés : le premier en Judas Machabée, le second en Ezéchias, le troisième en Daniel, le quatrième en Moïse, le dernier en Job. Quelle est donc cette singularité, selon laquelle David dit qu'il fut singulièrement sublime en espérance : *singulariter in spe constituisti me* (5) ? Avant qu'il le dise, je le dirai moi-même. David fut singulièrement sublime en espérance, parce que, après être passé par tous les degrés d'espérance que nous avons vus, il vint à espérer d'une façon si pure et si héroïque, qu'il n'espérait que Dieu lui-même sur la terre comme dans le ciel. *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (6). Pour moi, dit David, la terre est un néant ; le ciel un autre néant ; la terre est un néant bas, le ciel est un néant élevé ; mais l'un et l'autre ne sont rien ; tout ce que peut donner et promettre le ciel, *quid mihi?* Qu'est-ce que cela pour moi, *quid mihi?* Que David regarde la terre comme un néant, et qu'il ne veuille rien de la terre, soit ; mais qu'il en dise autant du ciel, est-ce possible? Oui ;

(1) Ps. LV, 11.
(2) Ps. CXVIII, 81.
(3) Ps. XXI, 10.
(4) Ps. XV, 19.
(5) Ps. XXXIV, 11.
(6) Ps. LXXII, 25.

et même vous allez comprendre pourquoi. Dieu a dit de ce grand héros : *Inveni virum secundum cor meum* (1). J'ai trouvé un homme fait à la mesure de mon cœur. Notez :

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ; mais avant comme après la création du ciel et de la terre, Dieu était également heureux. Ainsi de David : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* Ni le ciel ni la terre ne peuvent augmenter ou diminuer la félicité de Dieu, parce qu'il la possède tout entière en lui-même ; ni la félicité de David, parce qu'elle est tout entière en Dieu. *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum* (2). Ni pour le temps ni pour l'éternité, je ne veux autre chose que Dieu et le Dieu de mon cœur.

Voilà, chrétiens, comme doit être notre cœur, si nous voulons espérer d'une façon généreuse et héroïque. Notre cœur doit être envers Dieu comme son cœur envers nous. Dieu, que veut-il, qu'espère-t-il de nous ? Rien autre chose que nous-mêmes : *te et non tua*, dit saint Augustin ; *te et non tua*, dit saint Grégoire : donc, si Dieu ne veut de moi que moi-même, je ne dois vouloir de Dieu que lui-même. Des combattants en champ clos mesurent entre eux les épées : si nous visons aux actes généreux, nous aussi, dans la lutte avec Dieu, nous devons mesurer les cœurs ; lui, mesurer le sien par sa souveraineté ; moi, mesurer le mien par mon espérance : ce fut là bien plus que sa lutte contre le géant, le plus grand duel de David. Entrèrent dans la carrière, d'un côté, l'espérance de David, de l'autre, la souveraineté de Dieu : et pour ce combat de générosité à générosité, d'indépendance à indépendance, le cartel du défi fut le commencement du psaume quinzième : *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te* (3). Voici l'espérance de David : *Dixi Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.* Voici la souveraineté et

(1) Cant. XIII, 22.
(2) Ps. LXXII, 26.
(3) Ps. XV, 2.

l'indépendance de Dieu. Et pourquoi David oppose-t-il son espérance à la souveraineté de Dieu, et son indépendance à l'indépendance divine ? Parce que, en cela était le singulier, le pur, l'héroïque de son espérance. A la souveraineté de Dieu qui est indépendant des biens de David, parce qu'il n'en a pas besoin, *quoniam bonorum meorum non eges*, s'oppose l'espérance de David qui est indépendant des biens de Dieu, parce qu'il espère en lui : *quoniam speravi in te.* Comme si David eut dit : Si Dieu ne veut pas de mes biens parce qu'il n'en a pas besoin, moi je n'ai pas besoin des siens, parce que je ne les veux pas : dans sa souveraineté, il est indépendant de mes biens, parce qu'il a tout en lui-même; dans mon espérance, je suis indépendant des siens, parce que j'ai tout en lui. En cela est la plus grande félicité de sa nature, en ceci est le plus grand désintéressement de mon espérance.

Je crains bien que l'espérance romaine ne s'élève pas si haut; mais il importe que Rome n'oublie pas que cet homme appelé David n'était ni un ermite, ni un ecclésiastique; c'était un roi avec le sceptre en main, c'était un grand soldat avec l'épée à la ceinture, c'était un grand politique qui en diplomatie eût pu donner des leçons aux plus habiles de notre siècle; et néanmoins, cet homme qui semblait être si fort de ce monde, avait sous l'un de ses pieds tout le globe de la terre, et sous l'autre toute la sphère du ciel : *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* et les regards de son espérance étaient fixés sur Dieu seul : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.....*

Un jour, saint Paul, dans son immense amour pour Dieu, voulut prouver au public les ardeurs de ce même amour, et il écrivit ce court et fier cartel : *Quis nos separabit a charitate Christi* (1). Et sur quel terrain en appela-t-il? Il en appela au milieu de la terre, aux portes de l'enfer,

(1) Rom. VIII, 35-39.

et à celles du ciel. C'est ce qu'il dit lui-même en beaucoup de paroles, et ce que son commentateur, Chrysostome, a résumé en ces trois mots : *in cœlo, in terrâ, sub terrâ.* Dans l'enfer, il défia les démons, eux, tout leur pouvoir, leurs tentations, leurs astuces, leurs pièges ; sur la terre, il défia tous les hommes qui, armés de fer, de haine et de cruauté, peuvent infliger les supplices, et la mort, et même une vie parfois plus intolérable que la mort; *neque mors, neque vita.* Dans le ciel, il défia les anges, les principautés, les puissances, et toute la félicité qu'on possède là-haut, et qu'ici-bas l'on espère.

Note sur le Clavis Prophetarum, *p.* 416 (ch. XVII).

Le *Clavis Prophetarum* était attendu des plus grands personnages du temps, comme un ouvrage extraordinaire. On en peut juger par les deux lettres du Général.

Lettre du Père Général à la sérénissime reine de Portugal Dona Maria Sophia, où il promet de satisfaire au désir de la senhora de voir achevé et imprimé le *Clavis Prophetarum* du Père Antoine Vieira. — Il a donc écrit et recommandé au P. Vieira de donner satisfaction au désir de la reine, lui permettant de prendre tous les religieux qui lui seront nécessaires. Si Dieu l'appelait à une meilleure vie, il ordonne au Provincial du Brésil d'exécuter les désirs de Sa Majesté. 28 janvier 1696. — L'affection extraordinaire de Sa Majesté pour notre petite compagnie m'est si bien connue et confirmée par l'expérience, que je ne puis m'empêcher de respecter comme un ordre les moindres désirs de Sa Majesté pour l'impression du livre intitulé : *Clavis Prophetarum.* La Compagnie et le Général sont déjà fort intéressés à la réputation que leur attire un homme si savant et si admirable par ses écrits. Mais il suffit que Sa Majesté le désire, pour que cet ouvrage justement attendu de l'Europe voie le jour.

AU CONFESSEUR DE LA REINE

Gratissimis Reverentiæ vestræ litteris ad nos datis, vidimus quæ circa Patrem Antonium Vieira nobis significat ex mandato Serenissimæ Reginæ, cujus nos et universa societas nostra vel minimum quidem suæ Augustissimæ Majestatis votis jam fecimus satis, injungentes patri Antonio Vieira ut studiosa diligentia ageret de absolvendo eo præclaro et spectatissimo opere de Regno Christi, *seu alio nomine nuncupato* Clavis Prophetarum; *et utique præfato Patri grato animo concessimus facultatem eligendi in amanuenses eos socios quibus indiguerit. In eventu vero quo idem Pater Vieira a Deo ter optimo, maximoque in meliorem vitam evocetur, Provinciali Brasiliæ in gravi præcepto dedimus, et satis providimus de iis quæ Reverentia Vestra nobis suggerit et optat circa illius manuscriptum. Quoad reliqua opera vices nostras Patri Provinciali Lusitaniæ commisimus, ut, si ea prius de more examinato prælo digna fuerint, probata sine ulteriore ad nos recursu, requisita facultas Reverentiæ vestræ libentissime conferatur.*

Rome, 18 janvier 1696. (Gonzalès.)

FIN

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... I

CHAPITRE I

ENFANCE ET JEUNESSE DE VIEIRA.

Naissance et éducation de Vieira ; maladie du jeune Antonio ; sa piété ; vivacité de son esprit. — Antonio fait ses études au collège de Bahia ; Vieira au noviciat ; il va professer la rhétorique à Olinde : ses études sur l'Écriture Sainte et ses commentaires sur Sénèque. — Vœu de se consacrer au service des Indiens. — Ses supérieurs l'obligent à étudier la philosophie et la théologie et à recevoir la prêtrise..... 1

CHAPITRE II

DES SERMONS PATRIOTIQUES.

Vieira aime d'un même amour la religion et la patrie ; ses premiers sermons s'inspirent d'un patriotisme ardent. — Utilité de comparer les grands orateurs avec eux-mêmes. — Le sermon sur le vrai courage. — Belles pages sur la noblesse, fille de nos œuvres, et sur le conseil. — Cicéron et Vieira. — Sermon sur

le Rosaire, gage de la victoire. — Beau tableau d'histoire. — Le fameux discours pour le succès des armes portugaises contre la Hollande. — Superbe inspiration patriotique : force et grandeur inouïes, alliance intime de l'imagination et de l'éloquence. — L'abbé Raynal. — A trente-deux ans Vieira est à l'apogée de l'éloquence..... 13

CHAPITRE III

VIEIRA DANS LE CONSEIL DU ROI.

État du Portugal en 1640 : sans armée, sans flotte, sans argent. — Vieira dans le conseil de Jean IV. — Beau mémoire sur la manière de résister aux Espagnols. — Il dissuade les Portugais de faire une guerre offensive par l'exemple de la Hollande ; politique de temporisation, qui leur permet de se préparer contre la Castille. — Premier sermon devant le roi. — Usage que Vieira fait de la chaire pour la restauration religieuse et sociale de sa patrie. — Sermon devant les Cortès, belle théorie sur l'impôt et son égale répartition entre tous les ordres. — Il se propose d'établir les Compagnies de commerce pour lutter contre la Hollande. — Le commerce libre. — Mesures de faveur proposées : ennoblir les commerçants, protéger les nouveaux chrétiens et modifier la procédure de l'Inquisition. — Compagnie occidentale du Brésil ; services qu'elle rend... 35

CHAPITRE IV

LA PRÉDICATION EN PORTUGAL AU XVII^e^ SIÈCLE.

État déplorable de la prédication en Portugal. — Le sermon de la Sexagésime, sur la parole de Dieu. — Digression : souffrances des missionnaires. — Causes de l'inefficacité de la divine parole : les prédicateurs ne parlent pas aux yeux. — Style précieux et obscur. — Métaphores outrées. — Du Bartas. — On détourne les paroles de l'Évangile de leur sens. — Esprit mondain et déclamatoire. — Bossuet et Vieira : conformité de leur langage et de leur doctrine. — Théorie simple et pratique de

Vieira, semblable à celle de Bourdaloue. — Précepte et exemple de prédication apostolique. — Lutte des prédicateurs à la mode contre Vieira..... 52

CHAPITRE V

VIEIRA ORATEUR : L'HOMME ET L'ÉCRIVAIN.

Étonnante variété de Vieira. — Puissante individualité : respect de la raison et de la foi ; amour passionné de la vérité. — Indépendance de l'esprit et du caractère. — Portrait de Vieira. — Sa fécondité, il traite cinq et six fois le même sujet. — Pas de divisions symétriques et convenues. — Vivacité, variété et grandeur de ses exordes. — Pathétique dans le raisonnement. — L'ambition. — L'allégorie et le tour oriental lui sont familiers..... 73

CHAPITRE VI

VIEIRA AMBASSADEUR.

Le Portugal en lutte avec la Hollande. — Vieira ambassadeur à Paris et à la Haye : mission secrète et inconnue. — Son désintéressement. — Il procure au roi 300,000 cruzades, pour acheter une flotte. — Exigences de la Hollande. — Continho cède le Pernambouc. — Indignation des Portugais. — Le Papel Forte. — Ambassade à Rome. — Projet d'alliance entre le Portugal et la Castille : côté séduisant et dangereux de ce projet. — Vieira et les Jésuites. — Différends. — Il refuse un évêché et retourne au Brésil..... 96

CHAPITRE VII

VIEIRA ET L'ESCLAVAGE.

Détails sur le Brésil. — Intérêt que les sauvages inspirent aux Français du seizième siècle. — Les Français fondent Saint-Louis du Maragnon, et la France antarctique. — Ils sont expulsés par les Espagnols. — Notions sur le Brésil. — État moral et religieux du pays. — Asservissement et tortures des Indiens. — Décret en faveur des esclaves. — Troubles à Saint-Louis. —

Vieira tient tête à l'émeute. — Sermon sur l'esclavage. — Effets de ce sermon : triomphe de la religion sur la cupidité. — Établissement du tribunal de la Rédemption. — Zèle de Vieira pour l'instruction des esclaves. — Il subvient à toutes leurs nécessités..... 122

CHAPITRE VIII

VIEIRA VA PLAIDER A LISBONNE LA CAUSE DES INDIENS.

Déceptions de Vieira. — Tracasseries envers les missionnaires. — Sermon allégorique adressé aux poissons. — Foi de Vieira au milieu d'une tempête. — Entrevue avec Jean IV; généreuse liberté. — Vieira fait triompher la cause des Indiens dans la junte de Lisbonne. — Nouveaux efforts pour le complet affranchissement des esclaves. — Succès de Vieira dans la chaire. — Le sermon du bon larron. — Jean IV veut retenir Vieira. — Le missionnaire devant l'assemblée provinciale des Jésuites. — Son éloquence. — Il retourne au Brésil avec de nouveaux décrets. — Réflexions..... 153

CHAPITRE IX

LES MISSIONS.

Heureuses dispositions des Indiens. — Vieira prépare les grandes invasions de la foi. — Sermon sur les Afflictions; belles considérations sur les mines, sur les richesses naturelles. — Missions de l'Ibiapaba ; succès et épreuves. — Vieira est rappelé des missions, puis nommé Visiteur. — Missions dans le Nord, aux Nhéengaïbas : l'île Saint-Jean, mœurs, caractère et soumission des Nhéengaïbas. — Services rendus au Portugal par ces missions..... 169

CHAPITRE X

LETTRES ET ORAISONS FUNÈBRES.

Vieira le premier écrivain épistolaire du Portugal : variété de ses lettres. — Leur utilité pour l'histoire du Portugal et du Brésil.

— Lettres au roi : analyse et citations. — Vieira dans l'oraison funèbre. — Bourdaloue et Bossuet. — Morts royales fréquentes en Europe. —Éloge de Don Édouard honteusement assassiné, de doña Marie de Ataïde. — La jeunesse et la beauté. — Jean III. Son éloge. — Il est choisi de Dieu pour être le restaurateur du Portugal. — Merveilleux succès de la Restauration. — Épitaphe de Jean IV..... 196

CHAPITRE XI

SUITE DES TRAVAUX DE VIEIRA.

Grands projets de Vieira. — Le poète-savetier Bandarra; Vieira le commente dans le *Quinto Imperio*. — L'histoire de l'avenir; belles descriptions, apologie de certaines innovations. — Importance des œuvres de Vieira pour comprendre l'histoire du XVII^e^ siècle. — Le *Clavis prophetarum*, ou concordance de tous les prophètes éclairés par l'histoire profane; ses rapports avec le Discours sur l'Histoire universelle. — Grands travaux de Vieira pour instruire les Indiens; le chant; théâtre religieux à l'exemple d'Anchiéta. — Difficultés inouïes pour apprendre les langues barbares. — Excursions pour délivrer les Indiens des mains des Anthropophages. — Abus que les colons en font pour multiplier les esclaves. — Divisions dans le conseil de la Rédemption. — Ignorance. — Soulèvement à Bélem et à Saint-Louis. — Vieira prisonnier: il est expulsé avec ses frères. — Éloquente protestation du droit contre la violence adressée à la chambre du Para..... 218

CHAPITRE XII

LE SERMON DE L'ÉPIPHANIE.

Vieira dans la chapelle royale. — Le fameux sermon de l'Épiphanie. — Gloire du Portugal, la nation pure en la foi. — Belles pages sur les persécutions inouïes des missionnaires. — Leurs travaux pour apprendre les langues et civiliser les Indiens. — Vrai motif de haine : les missionnaires protègent la liberté des Indiens. — Réflexion sur ce sermon. — Vieira reprend ses

prédications à Lisbonne. — Représentations à Alphonse VI. — Peinture morale. — Belles pages sur la vanité, l'ambition, les péchés d'omission et de conséquence chez les grands. — L'hypocrisie vivement flétrie. — Valeur et place de Vieira comme moraliste..... 248

CHAPITRE XIII

VIEIRA ET L'INQUISITION.

Divergence d'idées entre l'Inquisition, Vieira et les Jésuites. — L'Inquisition politique, instrument de règne. — Estime de Philippe II et de Pombal pour cet instrument. — Vieira exilé d'abord à Porto, puis à Coïmbre.— Panégyrique de sainte Catherine, ou l'enflure de la science : fier et noble langage. — L'Inquisition de Coïmbre indique à Vieira des propositions à rétracter. — Vieira à la campagne. — Accusations tirées du *Quinto Imperio*. — Justification. — Pétition au Saint-Office et défense. — Illusions de Vieira sur l'avènement de Jean IV : les commentaires sur Bandarra, le Savetier-Poète. — Noble défense de Vieira. — Sentence de l'Inquisition. — Soumission de Vieira. — Alliance intime de la raison et de la foi. — Réflexions sur la sentence. — Les pénalités sont abolies. — La parole est rendue à Vieira : panégyrique de la reine..... 283

CHAPITRE XIV

VIEIRA A ROME.

Vieira part pour Rome : accueil sympathique qu'il reçoit du général et des Portugais. — Il prêche à Saint-Antoine des Portugais; on désire l'entendre en italien. — Panégyrique du Bienheureux Stanislas Kotska. — Sermon sur les Cendres et pour les quarante heures. — Caractère plein de grandeur de son éloquence. — Beau triomphe : les fêtes du carnaval abandonnées — Sermons devant le Pape et les Cardinaux. — Vieira et le Pape : le Souverain Pontife lui demande un mémoire sur l'Inquisition portugaise. — Analyse et résumé des Noticias. —

Impression qu'il produit : le Saint-Siège suspend l'Inquisition..... 314

CHAPITRE XV

VIEIRA ET LA REINE CHRISTINE.

La reine Christine de Suède. — Son caractère, haute estime qu'elle conçoit pour Vieira; elle l'admet dans son Académie. — Plaidoyer. — Les larmes d'Héraclite; elle l'attache à sa personne comme prédicateur. — Nouveau genre de prédication adopté par Vieira. — Conférences. — Le sermon sur la pureté d'intention. — Vieira prédicateur au Vatican. — Les Pierres de la Fronde. — Analyse et extraits de ces sermons. Jugement. 342

CHAPITRE XVI

VIEIRA AU BRÉSIL.

Vieira retourne en Portugal : Bref du pape pour le soustraire à la juridiction du Saint-Office portugais. — Instances de Christine auprès du général pour obtenir Vieira : celui-ci refuse et s'embarque pour le Brésil. — Il est insulté par le Gouverneur. — Mécontentement de Don Pèdre; les sermons sur saint François Xavier. — Description de l'Asie. — Imagination. — Les songes. — L'instruction par le prêtre. — Saint François Xavier dans les conseils du Gouverneur. — Vieira supérieur général du Brésil. — Impulsion qu'il donne aux missions et à l'étude des langues. — Appel héroïque en faveur des Indiens. — Son zèle pour les observances religieuses; sa belle doctrine sur l'obéissance. 366

CHAPITRE XVII

MORT DE VIEIRA : CONCLUSION.

Les sermons sur le Rosaire. — Lettre circulaire de Vieira pour prendre congé de ses amis. — Maladies, infirmités et souffrances. — Cécité. — Mort de Vieira. — Honneurs qu'il reçoit à Bahia et à Lisbonne de toutes les classes de la société. — Le

comte d'Ericeira lui élève un mausolée. — Conclusion. — Vieira manque parfois de goût et de mesure : excès de force. — Vieira maître dans l'art de la parole, guide éclairé pour étudier les Écritures. — Utilité qu'il offre aux prêtres. — Estime où il fut en France, au dix-septième siècle. — Vieira écrivain épistolaire parfait : il excelle dans le récit; il eût dû écrire l'histoire de la Restauration portugaise. — Pureté et perfection de son style. — Jugements de Freire et de Lobo. — Les œuvres de Vieira sont un monument admirable de la langue. — Lobo le met en face de Camoëns..... 400

APPENDICE

Note du marquis de Niza sur les ambassades de Vieira..... 433
Fragment du *Papel forte* pour la cession du Pernambouc... 434
Détails sur Joseph Anchiéta et sur son poème latin..... 436
Analyse du discours pour la fête de la reine Isabelle de Savoie..... 439
Lettre du général des Jésuites à la reine de Portugal sur le *Clavis Prophetarum*..... 451

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

7328-79. — Corbeil. typ. et stér. Crété.

